UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

BOOK CARD

Please keep this card in book pocket

PARTIAL TITLE

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

LEGE
LIBERTAS

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

PQ2489
1927
v. 30

DEMCO

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00019215706

This book is due at the LOUIS R. WILSON LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

DATE DUE	RET.	DATE DUE	RET.

Collection des

Œuvres Complètes

Emile Zola

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

Il sera tiré, en outre, 10 % *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire 2084

LES ŒUVRES COMPLETES

Emile Zola

LES QUATRE EVANGILES

Travail

II

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

LIBRARY UNIV.
NORTH CAROLINA

Travail

839486

Livre Deuxième

IV

Dès lors, Luc, le constructeur, le fondateur de ville, se retrouva, voulut, agit, et les hommes et les pierres se levèrent à sa voix. On vit l'apôtre dans sa mission, dans sa force, dans sa gaîté. Il était très gai, il menait la lutte de la Crêcherie contre l'Abîme avec une allégresse triomphante, conquérant peu à peu les êtres et les choses, grâce au besoin d'affection et de bonheur qu'il épandait autour de lui. Sa ville fondée devait lui rendre Josine. Avec Josine, seraient sauvés les misérables de toute la terre. Il avait mis là sa foi, et il travaillait par et pour l'amour, certain de vaincre.

Justement, un clair jour de ciel bleu, il tomba sur une scène, qui l'égaya encore, en lui remplissant le cœur de tendresse et d'espérance. Comme il faisait le tour des dépendances de l'usine, désireux de tout surveiller, il fut surpris d'entendre des voix légères, de frais éclats de rire, venir d'un coin du domaine, au pied de la rampe des Monts Bleuses, à l'endroit où un mur séparait les terrains de la Crêcherie des terrains de l'Abîme. Et, s'étant approché prudemment, voulant voir sans être vu, il eut

le spectacle délicieux d'une bande d'enfants, en train de jouer librement sous le soleil, rendus à toute l'innocence fraternelle de la terre.

En deçà du mur, Nanet, qui venait journellement à la Crêcherie retrouver des camarades, était là avec Lucien et Antoinette Bonnaire, qu'il devait avoir débauchés et entraînés en quelque terrible chasse aux lézards. Tous trois, le nez levé, ils riaient, ils criaient, tandis que, de l'autre côté du mur, d'autres enfants, qu'on ne voyait pas, riaient, criaient aussi. Et il n'était point difficile de comprendre qu'il y avait eu, chez Nise Delaveau, un déjeuner de petits amis, lâchés maintenant dans le jardin, accourus aux appels de l'autre bande, tous brûlant de se voir, de se réunir, pour bien s'amuser ensemble. Le pis était qu'on avait fini par murer la porte, las de les gronder inutilement, sans parvenir à les empêcher de voisiner. Chez Delaveau, on les punissait, avec la défense formelle d'aller même jusqu'au bout du jardin. A la Crêcherie, on s'efforçait de leur faire comprendre qu'ils seraient la cause d'une fâcheuse aventure, une plainte, un procès peut-être. Et ils passaient outre, en gamins candides qui cédaient aux forces inconnues de l'avenir, ils s'entêtaient à se mêler, à se confondre, fraternisant dans l'oubli total des rancunes et des luttes de classes.

Les voix aiguës, pures et cristallines, montaient toujours, pareilles à des chants d'alouette.

— C'est toi, Nise! bonjour, Nise!

— Bonjour, Nanet! tu es seul, Nanet?

— Oh! non, non, j'ai Lucien et Antoinette! et toi, Nise, tu es seule?

— Oh! non, non, j'ai Louise et Paul!.. Bonjour, bonjour, Nanet!

— Bonjour, bonjour, Nise!

Et, à chaque bonjour, répété sans fin, c'étaient des rires, des rires encore, tellement cela leur semblait drôle, de causer ainsi sans se voir, comme si leur voix leur tombait du ciel.

— Dis donc, Nise, tu es toujours là?

— Mais oui, Nanet, je suis toujours là!

— Nise, Nise, écoute, tu ne viens pas?

— Oh! Nanet, Nanet, comment venir, puisqu'on a bouché la porte?

— Saute, Nise, ma petite Nise!

— Nanet, mon petit Nanet, saute, saute!

Et, du coup, ce fut du délire, tous les six répétaient : Saute! saute! en dansant devant le mur, comme si, en sautant de plus en plus fort, ils finiraient par sauter si haut, qu'ils se verraient et seraient ensemble. Ils tournaient, ils valsaient, ils faisaient des révérences à ce mur impitoyable, ils jouaient à se faire des gestes au travers, avec cette puissance d'imagination enfantine qui supprime les obstacles.

Puis, le clair chant de flûte reprit.

— Écoute, tu ne sais pas, Nise?

— Non, Nanet, je ne sais pas.

— Eh bien! je vas monter sur le mur, Nise, et je te tirerai par les épaules, pour te mettre par ici.

— Oh! c'est ça, Nanet! monte, mon petit Nanet!

Tout de suite, Nanet fut en haut du mur, s'agrippant des mains et des pieds, d'une agilité de chat. Et, là-haut, à califourchon, il était drôle, avec sa tête ronde, aux grands yeux bleus, aux cheveux blonds ébouriffés. Il avait quatorze ans déjà, mais il restait petit, les reins solides, l'air souriant et résolu.

— Lucien! Antoinette! faites le guet, vous autres!

Et, se penchant dans le jardin des Delaveau, tout fier de dominer la situation et de voir les deux cotés à la fois :

— Monte, Nise, que je t'empoigne!

— Ah! non, pas moi la première, Nanet! C'est moi qui vas faire le guet par ici.

— Alors, qui donc, Nise?

— Attends, Nanet, méfie-toi. C'est Paul qui monte. Il y a un treillage. Il va l'essayer pour voir si ça casse.

Un silence régna. On n'entendit plus que des craquements de vieux bois, mêlés à des rires étouffés. Et Luc se demandait s'il ne devait pas paraître pour rétablir l'ordre, en faisant envoler les deux bandes, comme des moineaux surpris dans une grange. Que de fois lui-même avait grondé ces enfants, par crainte que leurs jeux obstinés ne fussent la cause de quelque difficulté fâcheuse! Mais

c'était si charmant, toute cette enfance, cette bravoure et cette allégresse à se rejoindre quand même, par-dessus les obstacles! Dans un instant, il sévirait.

Un cri de triomphe retentit, la tête de Paul apparaissait au ras du mur, et l'on vit Nanet qui le hissait, puis qui le passait de l'autre côté, pour le laisser tomber dans les bras de Lucien et d'Antoinette. Paul, bien qu'âgé lui aussi de quatorze ans passés, n'était pas lourd, tant il restait fluet et délicat, un joli enfant blond, très bon, très doux, avec des yeux fins de vive intelligence. Tout de de suite, dès qu'il fut tombé dans les bras d'Antoinette, il l'embrassa, car il la connaissait bien, il aimait se retrouver avec elle, parce qu'elle était grande et belle pour ses douze ans, et qu'elle avait beaucoup de grâce.

— Ça y est, Nise! en voilà un! à qui le tour?

Mais la voix de Nise s'éleva inquiète, assourdie.

— Chut! chut! Nanet. Ça remue là-bas, près du poulailler. Couche-toi sur le mur, vite, vite!

Puis, le danger passé :

— Nanet, attention! c'est le tour de Louise, je vas pousser Louise!

Et, cette fois, en effet, ce fut la tête de Louise qui apparut, une tête de chèvre, aux yeux noirs un peu obliques, au nez mince, au menton aigu, d'une vivacité, d'une gaîté amusantes. A onze ans, elle était déjà une petite femme volontaire et libre, qui bouleversait ses parents, les bons Mazelle, stupéfaits qu'une telle sauvageonne, au cœur débordant, eût pu germer de leur placide égoïsme. Elle n'entendit même pas que Nanet la transbordât, elle sauta d'elle-même, elle tomba au cou de Lucien, le camarade qu'elle adorait, l'aîné d'eux tous, grand et solide à quinze ans comme un homme, et qui, très ingénieux, très inventif, lui fabriquait des jouets extraordinaires.

— Ça fait deux, Nise! N'y a plus que toi, monte vite! ça remue encore, là-bas, près du puits.

Des bois craquèrent, tout un pan du treillage dut s'abattre.

— Oh! là, là, Nanet, je ne peux pas! C'est Louise qui a tapé des pieds et qui a tout jeté par terre.

— Attends, ça ne fait rien, donne-moi tes mains, Nise, et je te tirerai.

— Non, non! je ne peux pas! tu vois bien, Nanet, que j'ai beau me grandir, je suis trop petite!

— Et quand je te dis, Nise, que je te tirerai... Encore, encore! Moi, je me baisse, et toi, tu te hausses. Houp là! tu vois bien que je te tire!

Il s'était mis à plat ventre sur le mur, il ne s'y tenait plus que par un prodige d'équilibre ; et, d'un vigoureux tour de reins, il enleva Nise, il l'assit à califourchon devant lui. Elle était encore plus ébouriffée que d'habitude, avec sa tête blonde de petit mouton frisé, à la bouche rose, toujours souriante, aux jolis yeux bleus, couleur du temps. Ils faisaient la paire, elle et son bon ami Nanet, tous les deux du même or tendre, de la même toison envolée aux quatre vents du ciel.

Un instant, ils restèrent à califourchon, face à face, dans ce triomphe, ravis d'être ainsi en l'air.

— Ah! ce Nanet, il est fort, il m'a tirée tout de même!

— C'est que tu t'es faite très grande, Nise... J'ai quatorze ans, moi, tu sais.

— Et moi, Nanet, j'en ai onze... Hein, dis? c'est comme si on était à cheval, sur un très haut cheval qui serait en pierre.

— Nise, écoute, tu veux que je me mette tout debout?

— Oh! tout debout! je vas m'y mettre avec toi, Nanet!

Mais ça remua de nouveau dans le jardin, cette fois du côté de la cuisine ; et, saisis d'inquiétude, ils se prirent à bras-le-corps, ils dégringolèrent l'un dans les bras de l'autre, en se serrant de toutes leurs forces. Ils auraient pu se tuer, mais ils riaient comme des fous, et quand ils furent par terre, ils y restèrent à jouer, à rire plus fort, sans le moindre mal, enchantés de leur culbute. Déjà, Paul et Antoinette, Lucien et Louise s'amusaient follement à courir, parmi les broussailles et les roches éboulées, qui ménageaient là, au pied des Monts Bleuses, des trous délicieux.

Et Luc, trouvant qu'il était trop tard pour intervenir, prit le parti de s'en aller doucement, sans faire de bruit. Puisqu'on ne l'avait pas vu, on ne saurait pas qu'il avait fermé les yeux. Ah! les chers enfants, qu'ils cédassent

donc à la flamme de leur jeunesse, en se rejoignant ainsi sous le libre ciel, malgré les défenses! Ils étaient la floraison de la vie qui savait bien pour quelles moissons futures elle fleurissait ainsi en eux. Ils apportaient peut-être la réconciliation des classes, le demain de justice et de paix. Ce que les pères ne pouvaient faire, eux le feraient, et leurs enfants le feraient plus encore, grâce au continuel devenir de l'évolution qui battait dans leurs veines. Et Luc, en se cachant, pour s'éloigner sans leur causer d'inquiétude, riait gaîment tout seul de les entendre rire, insoucieux de la difficulté qu'ils auraient bientôt à repasser le mur. Jamais un tel espoir ne lui était venu de l'avenir entrevu et si bon, jamais il ne s'était senti un tel courage pour la lutte et pour la victoire.

Alors, ce fut la lutte pendant de longs mois, la lutte acharnée, sans merci, entre la Crêcherie et l'Abîme. Luc, qui avait cru un instant la première ébranlée, près de glisser à la ruine, mit tout son effort à la tenir debout. Il n'espérait pas de longtemps gagner du terrain, il voulait simplement ne pas en perdre ; et il eut déjà un beau succès à rester stationnaire, vivant quand même, sous les coups qui l'accablaient de toutes parts. Mais quelle besogne formidable, quelle joyeuse bravoure au travail! C'était sans cesse l'apôtre d'une idée en son prodige. Il était partout à la fois, enflammant les ouvriers dans les halles de l'usine, resserrant les liens fraternels des grands et des petits dans la Maison-Commune, veillant à la bonne administration dans les Magasins. On ne voyait que lui par les avenues ensoleillées de la Cité naissante, au milieu des enfants et des femmes, aimant à jouer et à rire, en jeune père de ce petit peuple qui était le sien. Tout naissait, grandissait, s'organisait à son geste, grâce à son génie, à la fécondité de créateur, dont les deux mains ouvertes faisaient tomber des semences, partout où il passait. Et surtout le miracle, ce fut la conquête qu'il fit de ses ouvriers, parmi lesquels la discorde et la rébellion avaient soufflé un moment. Bien que Bonnaire différât toujours d'opinion, il avait conquis l'affection de cet homme très brave, très bon, au point de trouver en lui le lieutenent le plus fidèle, le plus dévoué, sans lequel certainement l'œuvre n'aurait pu s'accomplir. De même,

sa puissance d'amour avait agi sur tous les travailleurs, tous s'étaient peu à peu groupés, serrés autour de sa personne, à le sentir si tendre, si fraternel, ne vivant que pour le bonheur des autres, certain d'y trouver son propre bonheur. Le personnel de la Crêcherie devenait une grande famille, dont le lien se nouait de plus en plus étroit, chacun ayant fini par comprendre que c'était travailler à sa propre joie que de travailler à la joie de tous. En six mois, pas un ouvrier ne quitta la maison ; et, si ceux qui étaient partis ne revenaient pas encore, ceux qui restaient se dévouaient jusqu'à ne pas toucher la totalité de leurs bénéfices, pour permettre à la maison de constituer un fonds de réserve considérable et solide.

Et, à cette époque critique, ce fut certainement cette solidarité de tous les membres, luttant pour l'œuvre commune, qui sauva la Crêcherie, en l'empêchant de crouler, sous l'exécration égoïste et jalouse de l'ancien Beauclair. Le fonds de réserve, si prudemment amassé, augmenté, fut d'un secours décisif. Il permit de faire face aux heures mauvaises, il évita de recourir, pendant les crises, à des emprunts mortels. Grâce à lui, on put, à deux fois, acheter des machines nouvelles, nécessitées par des changements dans la fabrication, et qui abaissèrent de beaucoup les prix de revient. Puis, quelques chances heureuses se déclarèrent, il y eut vers ce temps de grands travaux de ponts, de constructions métalliques, de voies ferrées, qui absorbèrent des quantités considérables de rails, de poutres et de charpentes. La longue paix où vivait l'Europe développait singulièrement l'industrie du fer dans ce qu'elle peut produire de pacifique et de civilisateur. Jamais encore on n'avait fait entrer à ce point le fer bienfaisant dans la maison des hommes. Et le chiffre de fabrication, à la Crêcherie, avait donc grandi, sans que les gains fussent très forts, car la volonté de Luc était de produire à bon compte, avec la pensée que l'avenir était là. Il fortifiait l'usine par une administration très sage, de continuelles économies, toute cette réserve d'argent en caisse, pouvant entrer en ligne, dès la première menace ; et le dévoûment à la cause commune, l'abnégation solidaire des travailleurs, des associés

abandonnant de leur part, faisait le reste, permettait d'attendre le jour du triomphe, sans trop souffrir.

A l'Abîme, la situation paraissait très florissante, le chiffre d'affaires n'avait pas fléchi, il se menait toujours, autour de la fabrication chère des obus et des canons, un gros bruit de succès. Mais, déjà, il n'y avait plus là qu'une apparence, et Delaveau commençait à ressentir, par moments, de sérieuses inquiétudes, qu'il n'avouait pas. Il avait bien avec lui tout Beauclair, toute la société bourgeoise et capitaliste menacée, Il restait en outre convaincu qu'il était la vérité, l'autorité, la force, et que sa victoire finale était certaine. Cependant, un doute secret finissait par l'entamer, un trouble lui venait de la vie dure de la Crêcherie, dont il prophétisait la débâcle tous les trois mois. Il ne pouvait lutter sur les fers et les aciers de commerce, sur ces rails, ces poutres, ces fermes, que l'usine voisine produisait à bon marché, dans d'excellentes conditions. Et il ne lui restait donc que les aciers fins, les produits soignés à trois et quatre francs le kilogramme, que deux maisons très importantes fabriquaient aussi dans un département voisin. Elles lui faisaient une terrible concurrence, il sentait que, sur les trois, il y en avait une de trop, et que la question était de savoir quelles seraient les deux qui mangeraient la troisième. Affaibli par la Crêcherie, l'Abîme n'allait-il pas être la maison condamnée à disparaître ? Ce doute désormais le rongeait, bien qu'il redoublât d'activité et qu'il gardât une attitude de sereine confiance en la bonne cause, cette religion du salariat dont il était le défenseur. Mais, plus encore que les concurrences, que les hasards des luttes industrielles, ce qui le hantait, c'était de n'être pas appuyé sur un fonds de réserve, lui permettant de faire face aux nécessités, aux catastrophes imprévues. Qu'une crise se déclarât, un chômage, une grève, simplement une année mauvaise, et c'était un désastre, puisque l'usine n'aurait pas de quoi vivre, en attendant la reprise des affaires. Déjà, dans un cas pressé, pour un outillage nouveau, il avait fallu emprunter trois cent mille francs, dont les lourds intérêts grevaient maintenant le bilan annuel. Et que serait-ce, s'il fallait emprunter encore et toujours, jusqu'au saut final dans le gouffre de la dette ?

Vers ce temps, Delaveau essaya de faire entendre raison à Boisgelin. Lorsqu'il avait décidé ce dernier à lui confier les débris de sa fortune, il lui avait bien promis, s'il achetait l'Abîme, de lui servir de gros intérêts, qui lui permettraient de continuer sa vie luxueuse. Seulement, depuis que des difficultés se présentaient, il désirait le voir assez raisonnable, pour réduire son train pendant quelque temps, avec la certitude de le reprendre et de l'élargir même, dès que la fortune redeviendrait propice. Si Boisgelin avait consenti à ne toucher que la moitié des bénéfices, cela aurait permis de constituer le fameux fonds de réserve, l'Abîme aurait traversé victorieusement les années mauvaises. Mais Delaveau le trouvait intraitable, exigeant tout, refusant de rien retrancher de ses réceptions, de ses chasses, de l'existence qu'il menait de plus en plus coûteuse. Des querelles même éclataient entre les deux cousins. Du moment que le capital menaçait de ne plus suer les intérêts attendus, que la chair à travail, les ouvriers ne suffiraient plus à entretenir l'oisif dans son luxe, le capitaliste accusait le directeur industriel de ne pas tenir ses promesses, s'il projetait de rogner ses rentes. Et Delaveau, irrité, désespéré de cette imbécile âpreté à la jouissance, ne soupçonnait toujours pas sa femme, Fernande, derrière son bellâtre de cousin, la corruptrice, la dévoratrice, celle pour qui tout l'argent était dépensé, en caprices et en folies. A la Guerdache, ce n'étaient que fêtes. Fernande goûtait là des revanches si délicieuses, se grisait de tels triomphes, qu'un arrêt dans sa joie lui aurait paru une déchéance. Elle exaspérait elle-même Boisgelin, elle lui racontait que son mari déclinait, ne faisait pas rendre à l'usine ce qu'il aurait pu en tirer ; et, selon elle, la seule façon de l'aiguillonner était de l'accabler de demandes d'argent. L'attitude de Delaveau, homme autoritaire qui ne faisait jamais de confidences aux femmes, même à la sienne, bien qu'il l'adorât, avait fini par la convaincre qu'elle était dans le vrai. Si elle voulait réaliser plus tard son rêve, retourner à Paris avec les millions conquis, il fallait harceler, son mari sans cesse, et tout dévorer, pour tout centupler.

Une nuit, pourtant, Delaveau s'oublia devant Fernande. Ils revenaient d'une chasse, donnée à la Guerdache,

pendant laquelle Fernande, dont le grand plaisir était de galoper à cheval, avait disparu avec Boisgelin. Le soir, il y avait eu un grand dîner, et il était plus de minuit, lorsqu'une voiture ramena le ménage à l'Abîme. La jeune femme, qui semblait brisée de fatigue, comme repue des brûlantes jouissances dont elle faisait sa vie, se hâta de se dévêtir, délicieuse dans sa nudité lasse, puis s'allongea sous les couvertures ; tandis que le mari, sans se presser, se déshabillait méthodiquement, tournant dans la chambre, d'un air de colère et de préoccupation.

— Dis donc, finit-il par demander, est-ce que Boisgelin ne t'a rien dit, lorsque vous avez filé ensemble?

Surprise, Fernande rouvrit ses yeux qui se fermaient déjà.

— Non, répondit-elle, rien d'intéressant du moins... Que veux-tu qu'il me dise?

— Ah! reprit Delaveau, c'est qu'auparavant nous avions eu une discussion. Il m'a encore demandé dix mille francs, pour la fin du mois. Et, cette fois, j'ai refusé carrément, c'est impossible, c'est fou.

Elle redressa la tête, ses yeux se rallumèrent.

— Comment! c'est fou?... Pourquoi ne lui donnes-tu pas ces dix mille francs?

Justement, c'était elle qui avait soufflé à Boisgelin cette demande de dix mille francs, pour l'achat d'une automobile électrique, dans laquelle elle avait l'ardent caprice de se faire promener, en une folie de vitesse.

— Mais, cria Delaveau, s'oubliant, parce que cet imbécile finira par ruiner l'usine, avec ses continuelles dépenses. Nous sauterons, s'il ne se décide pas à restreindre son train. Et c'est si bête, la fête qu'il fait, sa stupide vanité à être mangé par tout le monde!

Du coup, elle s'était remise sur son séant, un peu pâle, tandis qu'il aggravait encore sa confidence, en ajoutant, avec sa naïveté rude de mari aveugle :

— Il n'y a qu'une personne raisonnable à la Guerdache, la pauvre Suzanne, la seule qui ne s'y amuse pas. Ça fait pitié de la voir si triste, et comme je la suppliais aujourd'hui d'intervenir auprès de son mari, elle m'a répondu, en refoulant des larmes, qu'elle ne voulait se mêler absolument de rien.

Cet appel maladroit à la femme légitime, à la sacrifiée, si digne et si haute, dans son renoncement, acheva d'exaspérer Fernande. Mais, surtout, l'idée que l'usine pouvait être en péril, la source même de ses plaisirs, l'émotionnait. Elle y revint.

— Nous sauterons, pourquoi dis-tu ça?.. Je croyais que les affaires allaient très bien.

Elle avait mis une telle passion inquiète dans la question, que Delaveau, pris de méfiance, redoutant de lui voir amplifier les craintes qu'il se cachait à lui-même, retint la vérité totale dont la colère allait lui arracher la confidence.

— Les affaires vont très bien sans doute. Seulement, elles iraient mieux encore, si Boisgelin ne vidait pas la caisse, pour l'existence idiote qu'il mène. Je te dis qu'il est stupide, avec sa pauvre cervelle de bellâtre!

Rassurée, Fernande s'allongea de nouveau, d'un souple mouvement de son corps adorable, si fin et si mince. Son mari n'était qu'un esprit grossier, qu'un brutal et qu'un avare, rêvant de lâcher le moins possible des sommes considérables encaissées à l'usine ; et les plaisanteries lourdes, les gros mots dont il poursuivait Boisgelin, étaient pour elle autant d'attaques indirectes dont elle se sentait personnellement blessée.

— Mon cher, conclut-elle avec sécheresse, tout le monde n'est pas fait pour s'abrutir au travail la journée entière, et ceux qui ont de l'argent ont raison d'en jouir comme ils l'entendent, à goûter les distractions d'une existence supérieure.

Delaveau, violemment, voulut répondre. Puis, il réussit, d'un brusque effort, à se calmer. Pourquoi aurait-il tenté de convaincre sa femme? Il la traitait en enfant gâtée, la laissait agir à sa guise, sans jamais se fâcher, chez elle, des erreurs de conduite, qu'il réprouvait si vivement chez les autres. Même, il ne s'apercevait pas de sa vie folle, car elle était sa folie à lui, le joyau qu'il avait voulu dans ses mains épaisses de grand travailleur. Jamais il ne l'avait aimée, désirée davantage, lorsque, le soir, il la retrouvait au lit, d'un charme exquis et d'un parfum grisant, après les dures journées qu'il passait au milieu des fumées âcres, des travaux noirs et assourdis-

sants de l'Abîme. Elle restait son admiration, son adoration, l'idole qu'on met à part dans une abdication superstitieuse de sa dignité et de son bon sens, et qu'on ne peut même soupçonner.

Un silence s'était fait, Delaveau finit par se coucher à son tour, sans éteindre encore la petite lampe électrique, posée sur la table de nuit. Un instant, il demeura immobile, les yeux grands ouverts. Près de lui, il sentait la tiédeur, l'odeur pénétrantes de ce corps de femme, dont les bras nus, la gorge nue avaient une douceur de soie, parmi les dentelles. Mais, déjà, Fernande s'endormait, les yeux clos dans son beau visage, que la grande lassitude pâlissait, plus désirable, au milieu du flot déroulé de ses cheveux.

Le mari se tourna, mit un baiser sur une mèche folle, près de l'oreille. Puis, comme la femme ne bougeait pas, il crut qu'elle boudait, il voulut faire l'aimable, montrer qu'il comprenait les faiblesses de luxe.

— Mon Dieu! ces dix mille francs, je les lui donnerai encore, s'il a une telle envie d'une automobile. Ce que j'en dis, c'est par prudence... La chasse a été fort belle, aujourd'hui.

Elle ne répondait toujours pas. De sa petite bouche rouge, légèrement entr'ouverte, laissant voir des dents éclatantes et dures, sortait un souffle chaud, régulier ; tandis que les seins soulevaient leur pointe rose, en une faible palpitation, comme oppressés d'une longue fatigue d'amour. Elle dormait, abattue, demie-nue, ayant rejeté un coin de la couverture, cuvant l'ivresse de ses plaisirs de la journée.

— Fernande! Fernande! appela doucement Delaveau, en l'effleurant d'un nouveau baiser.

Et, quand il fut convaincu qu'elle était endormie, il se résigna, renonça.

— Alors, bonsoir, Fernande!

Après avoir éteint la lampe électrique, il se remit sur le dos. Mais lui ne put trouver le sommeil, ses yeux restèrent grands ouverts, dans les ténèbres de la chambre. Et, fiévreux, pris d'insomnie près de cette femme si tiède et si odorante, il retomba à ses craintes, aux anxiétés que lui causait la crise traversée par l'usine. En cet état

douloureux de veille, les difficultés s'aggravaient, il n'avais jamais encore envisagé l'avenir, avec une pareille lucidité, sous des points de vue si sombres. Nettement, la cause de la ruine lui apparaissait, cette démence à jouir, ce besoin inepte et maladif de manger l'argent à peine gagné. Il y avait certainement quelque part un gouffre où la fortune coulait, une abominable plaie par laquelle s'échappaient toute la santé et tout le gain du travail. Lui, très franc avec lui-même, faisait son examen de conscience, ne trouvait pourtant aucun reproche à s'adresser. Levé tôt le matin, il était le dernier à quitter les halles, le soir, toujours en surveillance, conduisant son vaste personnel comme il aurait conduit un régiment. Puis, c'était un effort soutenu de toutes ses facultés remarquables, beaucoup de rectitude dans sa rudesse, une puissance rare de méthode et de logique, une loyauté de lutteur qui a promis de vaincre, qui veut vaincre ou périr. Et il souffrait affreusement de se sentir, malgré son héroïsme, glisser au désastre, par une destruction lente de tout ce qu'il créait, par une sorte de ravage quotidien, qui venait il ne savait d'où et que son énergie ne pouvait arrêter. Sans doute les continuelles dépenses, ce qu'il appelait la vie imbécile de Boisgelin, ce besoin goulu du plaisir était le chancre qui dévorait l'usine. Mais qui donc l'abêtissait ainsi, d'où soufflait la démence du pauvre homme, qu'il ne parvenait pas raisonnablement à comprendre, en travailleur sage, sobre, continent, qui avait la haine de l'oisivité et de la jouissance, destructives de toute santé créatrice?

Et Delaveau ne se doutait pas que la démolisseuse, l'empoisonneuse, vivait à son côté les journées entières, que c'était sa Fernande adorée, cette femme si jolie, si fine et si souple, endormie là près de lui, et dont le parfum tiède le grisait d'amour. Pendant que, dans les fumées noires, au milieu de la réverbération brûlante des fours, il s'épuisait en efforts pour faire suer l'argent aux ouvriers douloureux, elle promenait des toilettes claires sous les ombrages de la Guerdache, elle jetait l'argent aux quatre vents de sa fantaisie, elle croquait de ses dents blanches. comme des pastilles, des centaines de mille francs que mille salariés lui forgeaient, au branle retentissant des

grands marteaux. Et, cette nuit même, tandis que, les yeux ouverts sur les ténèbres, il se torturait, à la pensée des payements prochains, se demandant par quel effort nouveau il pourrait produire et donner les sommes promises, elle sommeillait à son flanc, la chair contre sa chair, elle cuvait son ivresse du jour, gonflée, accablée de volupté, si lasse d'avoir joui, qu'il n'y avait plus d'elle que le petit souffle de sa gorge rassasiée. Par moments, son désir d'homme revenait vers cette compagne, qui était à lui, et qu'il ignorait absolument. Il la sentait nue, les membres alanguis, dans un complet abandon, à ce point qu'il aurait pu la prendre, sans qu'elle le sût peut-être. Puis, il retombait aux angoisses de sa bataille industrielle, elle n'était plus qu'une enfant inconsciente, dont il respectait le sommeil, de même qu'il tolérait ses caprices, en ne descendant jamais au fond de ce corps divin, l'idole de son culte. Et il finit par s'endormir, et il rêva que, sous l'Abîme, il y avait des forces perverses et diaboliques qui mangeaient le sol, pour que l'usine tout entière s'engouffrât, par une nuit fulgurante d'orage.

Les jours suivants, Fernande se rappela les craintes que son mari lui avait exprimées. Tout en faisant la part de ce qu'elle croyait son amour de l'argent mis en tas, sa haine des jouissances du luxe, elle eut un frisson, à la pensée de la ruine possible. Boisgelin ruiné, que deviendrait-elle? Ce n'était pas là seulement la fin de cette délicieuse vie qu'elle avait toujours voulue, cette revanche de sa misère d'autrefois, traînant des bottines éculées, sous l'exploitation brutale des hommes ; c'était le retour à Paris en vaincus du sort, un logement de mille francs au fond de quelque quartier excentrique, un petit emploi où Delaveau végéterait, tandis qu'elle retomberait à la grossièreté, à la bassesse de son ménage de travailleurs. Non, non! elle ne consentait pas, elle ne se laisserait pas arracher la proie dorée, elle tenait à son triomphe, de toute sa chair, de toutes les forces avides de son être. En elle, dans ce corps si fin, d'un charme délicat, sous cette grâce légère, il y avait une âpreté de louve, aux furieux instincts de carnage. Elle était résolue à ne rien céder sur ses appétits, à se rassasier de son plaisir jusqu'au bout, sans laisser les autres le lui prendre ou sim-

plement le compromettre. Cette usine boueuse et noire, où, nuit et jour, elle entendait les monstrueux marteaux lui forger son plaisir, elle en avait le mépris, comme d'une office basse, dans laquelle se cachaient les saletés de la vie ; ces ouvriers qui se cuisaient la peau aux flammes de cet enfer, pour qu'elle eût une existence de fraîche et heureuse paresse, elle les considérait un peu comme les animaux domestiques qui la nourrissaient, qui lui évitaient toute fatigue. Jamais elle ne risquait ses petits pieds sur le sol raboteux des halles, et jamais elle ne s'intéressait au troupeau humain, défilant devant sa porte, sous l'écrasement du travail maudit. Mais ce troupeau était à elle, cette usine était à elle, l'idée qu'on pouvait tarir sa fortune en ruinant l'usine la révoltait, la mettait en guerre, ainsi qu'un attentat contre sa propre personne. Et c'était pour cela que quiconque nuisait à l'Abîme, devenait son propre ennemi, un malfaiteur dangereux dont elle rêvait de se débarrasser par tous les moyens imaginables. Aussi sa haine contre Luc était-elle allée en grandissant, depuis leur première rencontre, à ce déjeuner de la Guerdache, où elle avait deviné en lui, avec son flair subtil de femme, l'homme qui lui barrerait la route. Toujours, en effet, elle s'était heurtée à lui, et voilà maintenant qu'il menaçait de détruire l'Abîme, de la jeter elle-même au dégoût de la médiocrité. Si elle le laissait agir, c'était fini de son bonheur, il lui volait tout ce qu'elle aimait de la vie. Et, sous sa grâce, prise d'une furie meurtrière, elle ne songea plus qu'à le faire disparaître, imaginant des catastrophes, où elle l'anéantissait.

Il y avait bientôt huit mois que Josine, en une dernière nuit de tendresse, était venue faire à Luc ses adieux. remettant à plus tard le bonheur que la vie leur devait, lorsque tout un drame éclata, qui devait fournir à Fernande la catastrophe rêvée, attendue. Josine était sortie fécondée des bras de Luc, en cette nuit si triste et si délicieuse. Jusqu'au cinquième mois de sa grossesse, Ragu lui-même ne s'aperçut de rien ; et ce fut seulement, un soir d'ivresse, qu'ayant voulu la battre, il comprit tout, au geste terrifié qu'elle fit pour protéger son ventre. Une stupeur, d'abord, l'immobilisa.

— Tu es grosse, tu es grosse, saleté!.. Ah! c'est donc ça que tu avais toutes sortes de cachotteries et que tu ne changeais même plus de chemise devant moi... Il faut que je sois aussi bête que tu es menteuse pour n'avoir rien vu!

Mais la certitude lui vint, le traversa comme l'éclair, que cet enfant ne pouvait être de lui. Ainsi qu'il le disait, il ne la touchait jamais que pour le plaisir, très sûr des précautions radicales qu'il prenait. Pas d'enfant, pas de fil à la patte. On s'amusait ensemble, et bonjour, bonsoir, on n'encombrait pas sa vie. Alors, d'où venait-il donc, cet enfant? qui l'avait fait? Et il serra de nouveau les poings, grondant d'une colère croissante.

— Eh! saleté, il ne s'est pas fait tout seul?.. Tu n'auras pas l'audace de prétendre que c'est moi qui l'ai fait, car tu sais bien que je n'ai jamais voulu en faire... De qui est-il? réponds, réponds vite, saleté! ou je t'écrase!

Josine, toute blanche, ses yeux doux et braves fixés sur l'ivrogne, ne répondait pas. Et il y avait de l'étonnement, dans sa crainte, à le voir s'emporter ainsi, car il ne paraissait plus tenir à elle, il la menaçait chaque jour de la jeter à la rue, en répétant qu'il serait bien débarrassé, si un autre homme la ramassait sur le trottoir. Lui-même avait repris sa vie de coureur, débauchait les filles de fabrique qui consentaient à l'écouter, se contentait des rôdeuses en haillons, éparses le soir dans les rues puantes du vieux Beauclair. Alors, puisqu'il mettait une insulte à ne plus vouloir d'elle, pourquoi s'enrageait-il de la sorte, le jour où il la trouvait enceinte?

— Il n'est pas de moi, tu n'oseras pas dire qu'il est de moi?

Elle finit par répondre, sans le quitter des yeux, d'une voix basse et profonde :

— Non, il n'est pas de toi.

D'un coup de poing, il voulut l'abattre. Mais elle s'était reculée, il ne lui effleura que l'épaule. Il hurlait :

— Tu oses me dire ça, bougre de saleté!... Et le nom de l'homme, pour que j'aille lui régler son affaire?

Tranquillement, elle répondit encore :

— Le nom, je ne te le dirai pas, tu n'as aucun droit à

le savoir, puisque tu m'as dit vingt fois que tu avais assez de moi et que je pouvais chercher ailleurs.

Et elle ajouta :

— Tu n'as pas voulu un enfant de moi, j'en ai un d'un autre, et c'est celui-là qui est maintenant mon mari, ça ne te regarde pas.

Il l'aurait tuée. Elle dut fuir pour éviter les coups de pied dont il essayait, méchamment, par un calcul atroce, de l'atteindre en plein ventre. Ce qui l'enrageait ainsi, c'était ce qu'elle venait de dire, qu'un autre l'avait rendue mère, et que désormais rien ne le regardait plus d'elle, ni de son corps, ni de sa vie. Lui qui n'avait pas voulu d'enfant, il était mordu d'une sourde douleur, à cette idée de n'être pas le père. Il sentait qu'elle n'était plus à lui, qu'elle n'avait jamais été à lui. Un autre la lui avait prise, avant qu'il l'eût faite sienne ; et, maintenant, jamais plus il ne la ferait sienne. C'était cela qui, confusément, le soulevait d'une jalousie affreuse, dont il ne connaissait point, dont il aurait cru ne pouvoir connaître la torture. Dès lors, cette femme qu'il parlait de jeter à la rue, qu'il délaissait pour des gueuses immondes, il l'enferma, il la surveilla, secoué d'accès de fureur, lorsqu'il la voyait causer avec un homme. La colère de l'irréparable l'emportait en de continuelles violences, la maltraitant, tâchant de la meurtrir dans sa chair, cette chair dont la possession lui échappait par sa faute. Et toujours il revenait, dans son orgueil blessé de mâle, qui n'avait point su faire œuvre de vie, à sa rancune contre l'autre, l'inconnu, celui qui avait fait de cette chair une dépendance même de sa chair.

— Dis-moi son nom, dis-moi son nom, et je te jure que je te laisserai tranquille.

Mais elle ne cédait pas. Elle supportait les injures et les coups, répétant avec sa douce sincérité :

— Tu n'as pas besoin de savoir son nom, ça ne te regarde pas.

Ragu ne pouvait soupçonner Luc, et une telle supposition ne lui vint même pas à l'esprit, car pas une âme au monde, en dehors de Sœurette, n'avait surpris les visites de Josine. Il cherchait parmi les camarades, croyant à

un abandon d'une heure entre les bras de quelque gaillard de son monde, un soir de paye, lorsque le vin chauffe le sang. Aussi toutes ses recherches, furent-elles vaines, il eut beau guetter, interroger, il n'arriva qu'à s'exaspérer davantage.

Cependant, Josine se cachait de tous, dans la crainte que Luc eût à souffrir de cette grossesse, si leur secret était découvert. Lorsqu'elle avait eu la certitude d'être enceinte de lui, elle s'était sentie d'abord pleine d'une joie immense, elle aurait voulu courir lui annoncer la grande, la bonne nouvelle, certaine qu'il partagerait son ravissement. Puis, des inquiétudes lui étaient venues, elle avait pensé qu'elle devait attendre, pour ne pas précipiter quelque catastrophe, dans les heures si difficiles où se trouvait la Crêcherie. Et un hasard seul finit par apprendre à Luc la venue de ce bien-aimé enfant dont il était le père. Un jour, comme il accompagnait Bonnaire chez lui, en causant, il y tomba sur des voisines, auxquelles la Toupe apprenait que sa belle-sœur était enceinte, ce qu'elle accompagnait de commentaires empoisonnés, laissant entendre d'abominables choses. Il en resta saisi, le cœur battant à grands coups. Parfois, Josine revenait à la Crêcherie, pour chercher Nanet, qui s'y oubliait des journées entières ; et, justement, ce jour-là, elle parut au moment où il était question de sa grossesse, elle dut répondre aux questions. Oui, c'était de six mois bientôt, et cela se voyait déjà beaucoup. Mais elle avait aperçu Luc, elle le sentait si frémissant, si éperdu dans son silence, qu'elle était torturée de ne pouvoir parler, de ne savoir comment lui crier ce dont elle avait tant de bonheur. Elle se désespérait du doute affreux où elle le devinait, elle savait bien que d'un seul mot elle l'aurait calmé, enchanté. Ce mot, montait de son cœur, l'étouffait : " Il est de toi! " Et, délicieusement, elle trouva le moyen de le lui dire, en un court répit, où les commères, cessant de la regarder, reprenaient leurs bavardages. D'abord, elle porta les deux mains à son ventre de femme féconde ; puis, d'un geste de remercîment et d'amour, elle les mit sur ses lèvres, elle lui envoya la certitude de sa paternité, dans un baiser discret ; et il comprit très bien, il fut envahi de l'immense

joie qu'elle avait eue à être fécondée par lui, et qu'elle lui apportait.

Ce jour-là, Luc et Josine ne purent échanger une parole, il y eut seulement entre eux ce geste adorable, ce baiser qui achevait de les unir. Mais Luc, plein de cette grande émotion, se renseigna, sut bientôt les terribles colères jalouses de Ragu, ses violences, l'étroite surveillance dans laquelle il enfermait sa femme. Et, s'il avait gardé le moindre doute sur sa paternité, cette jalousie féroce, s'exaspérant de la venue de cet enfant, aurait suffi à lui prouver qu'il en était bien le père. Désormais, Josine était sa femme. Elle était à lui, à lui seul, puisqu'elle était enceinte d'un enfant de lui. Le seul époux était le père, le plaisir qu'on volait à une femme ne laissait rien, ne comptait pas. Un seul lien nouait le couple, solide, éternel, l'enfant, la vie propagée, un être nouveau, né de l'indissoluble union de deux êtres. Et c'était pourquoi lui ne se sentait pas jaloux de Ragu, pendant que celui-ci s'enrageait de jalousie, car Ragu n'existait pas, n'était que le voleur qui passe et qu'on oublie. Pour toujours, Josine appartenait à Luc, et elle lui reviendrait, l'enfant serait leur vivante floraison.

Dès lors, cependant, Luc s'inquiéta, souffrit cruellement de savoir Josine injuriée, maltraitée, en continuel danger de quelque mauvais coup. Il lui était insupportable de laisser, aux mains brutales et déshonorantes de Ragu, cette femme adorée, qu'il aurait voulu faire vivre dans un paradis de tendresse, en l'entourant du culte dévot dû à la mère que l'enfant sanctifie. Mais que faire, comment l'avoir toute à lui, lorsqu'elle s'obstinait à rester si discrète, se taisant dans son ombre, pour lui éviter tout embarras? Elle refusait même de le voir, par crainte de quelque surprise, qui aurait livré son secret, si tendrement gardé au fond de son être douloureux ; et il dut la guetter, la surprendre, pour échanger un soir quelques mots avec elle.

Ce fut par une soirée très sombre que Luc, caché dans un angle obscur de la misérable rue des Trois-Lunes, put arrêter Josine un instant au passage.

— Oh! Luc, c'est toi! Quelle imprudence, mon ami! Je t'en supplie, embrasse-moi, et pars vite!

Mais lui, frémissant, la tenait à la taille, lui parlait à l'oreille, d'une voix ardente.

— Non, non! Josine, je veux te dire... Tu souffres trop, et il est criminel à moi de te laisser dans une telle souffrance, toi si chère, si précieuse... Ecoute-moi, Josine, je suis venu te chercher, et tu vas me suivre, pour que je te mette chez moi, chez toi, en femme aimée, vénérée, heureuse.

Déjà, elle s'abandonnait, dans cette étreinte d'une douceur consolante. Mais, tout de suite, elle se dégagea.

— Oh! Luc, que dis-tu? es-tu si peu sage?... Te suivre, grand Dieu! lorsqu'un tel aveu pourrait attirer sur toi les pires dangers. C'est moi, dans ce cas, qui deviendrais criminelle, d'être un embarras de plus dans l'œuvre que tu accomplis... Va-t'en vite! On me tuerait, que je ne dirais pas ton nom.

Alors, il essaya de la convaincre de l'inutilité d'un tel sacrifice à l'hypocrisie du monde.

— Tu es ma femme, puisque je suis le père de ton enfant, et c'est moi que tu dois suivre. Demain, lorsque notre Cité de justice sera bâtie, il n'y aura pas d'autre loi que la loi d'amour, la libre union sera respectée de tous... Pourquoi nous inquiéter des gens que nous scandaliserions encore aujourd'hui?

Puis, comme elle s'obstinait à son sacrifice, en disant qu'aujourd'hui seul comptait pour elle, du moment où elle le voulait dégagé de tout obstacle, fort et triomphant, il eut ce cri désolé :

— Est-ce donc que tu ne me reviendras jamais, et que cet enfant ne sera jamais mon enfant, devant tous, au grand soleil?

Elle le reprit dans ses bras de délicatesse et de charme, elle murmura doucement, les lèvres sur ses lèvres :

— Je te reviendrai, le jour où tu auras besoin de moi, quand je ne serai plus un embarras, mais une aide, avec ce cher enfant qui sera pour nous deux une force nouvelle.

Et le noir Beauclair, le vieux bourg empesté du travail maudit, agonisait dans les ténèbres, autour d'eux, sous l'écrasement des siècles d'iniquité, pendant qu'ils échangeaient cet espoir en l'avenir de paix et de bonheur.

— Tu es mon mari, il n'y aura eu que toi dans mon existence, et si tu savais combien cela m'est délicieux de ne pas dire ton nom, même sous les menaces, de le garder comme une fleur secrète, et comme une armure! Ah! ne me plains pas trop, je suis bien forte et je suis bien heureuse!

— Tu es ma femme, je t'ai aimée, le premier soir où je t'ai rencontrée, si misérable, si divine, et si tu tais mon nom, je tairai le tien, j'en ferai mon culte et ma force, jusqu'à l'heure où toi-même tu crieras notre amour.

— Oh! Luc, que tu es sage, que tu es bon, et quelle félicité nous attend!

— C'est toi, Josine, qui m'as fait bon et sage, et c'est parce que je t'ai secourue un soir, que nous serons si heureux plus tard, dans le bonheur de tous.

Sans parler davantage, ils restèrent un instant encore unis en une puissante étreinte. Lui, la sentait frémir toute, avec son ventre sacré de femme féconde, dont les tressaillements lui promettaient la vie future qu'il avait ensemencée en elle, et elle, pour se donner plus encore, écrasait sa gorge amoureuse contre sa poitrine d'homme, comme en un besoin d'entrer et de disparaître en lui. Puis, elle se détacha, elle retourna glorieuse et invincible à son martyre, tandis que lui-même se perdait dans les ténèbres, raffermi, allant reprendre sa bataille et sa victoire.

Mais, quelques semaines plus tard, un hasard mit aux mains de Fernande le secret de Josine. Fernande connaissait Ragu, dont le retour à l'Abîme avait fait un éclat, et que, depuis lors, Delaveau affectait d'estimer, de pousser, l'ayant nommé maître puddleur, lui accordant des gratifications, bien que sa conduite fût exécrable. Aussi Fernande était-elle au courant du drame qui ravageait le ménage de Ragu. Celui-ci ne se gênait guère, lâchait tout haut d'immondes injures contre sa femme, la traitait publiquement en fille battant les trottoirs, se laissant engrosser par le premier passant venu. Et cela courait les ateliers, quel était donc le camarade qui avait fait l'enfant à la Josine? On en causait même chez le directeur, et Delaveau avait dit devant Fernande son gros ennui de tout cela, tellement Ragu prenait mal la chose, enragé

de jalousie, ne travaillant plus que comme un fou, tantôt ne touchant pas un outil de trois jours, tantôt se ruant sur la besogne, brassant le métal en fusion avec furie, en homme qui a besoin de taper et de tuer.

Un matin d'hiver, au premier déjeuner, comme Delaveau était parti la veille pour Paris, où il devait passer trois jours, Fernande questionna sa femme de chambre, qui lui servait son thé, avec des rôties. Nise était là, assise bien sagement, buvant sa tasse de lait, jetant des regards de convoitise sur le thé de sa mère, une gourmandise défendue.

— Est-ce vrai, Félicie, qu'il y a eu encore une querelle chez les Ragu? La blanchisseuse m'a dit que Ragu, cette fois, avait à moitié tué sa femme.

— Je ne sais pas, madame, mais ça pourrait bien être exagéré, parce que j'ai vu tout à l'heure la Josine passer devant la maison, et elle n'avait pas l'air plus abîmée que les autres jours.

Il y eut un silence, puis la femme de chambre, en s'en allant, ajouta :

— Ça n'empêche qu'il la tuera pour sûr, un de ces jours, car il le dit à tout le monde.

Le silence retomba. Fernande mangeait lentement, sans une parole, perdue dans son rêve noir, lorsque Nise, au milieu de ce lourd recueillement de l'hiver, pensa tout haut, en chantonnant à demi-voix.

— Le vrai mari de Josine, ce n'est pas Ragu, c'est le maître de la Crêcherie, c'est M. Luc, M. Luc, M. Luc!

Stupéfaite, la mère leva les yeux, la regarda fixement.

— Qu'est-ce tu dis là, toi? Pourquoi dis-tu ça?

Mais, saisie d'avoir chanté ça, sans le vouloir. Nise fourrait son nez dans sa tasse, tâchait de prendre un air innocent.

— Moi, pour rien. Je ne sais pas.

— Comment tu ne sais pas, petite menteuse! Ça ne t'est pas venu tout seul, ce que tu chantes là. Il faut bien que quelqu'un te l'ai dit, pour que tu le répètes.

De plus en plus troublée, sentant qu'elle s'était mise dans une vilaine histoire, qui allait la mener très loin, Nise s'entêtait contre l'évidence, de son air le plus dégagé possible.

— Je t'assure, maman, on chante des choses, sans savoir, quand ça vous passe par la tête.

Fernande, à la regarder fixement, à la voir si gamine dans le mensonge, eut une brusque illumination.

— C'est Nanet qui t'a dit ce que tu chantes, ça ne peut être que Nanet.

Les paupières de Nise battirent, c'était bien Nanet. Mais elle eut peur d'être grondée, punie encore, comme le jour où sa mère l'avait surprise, avec Paul Boisgelin et Louise Mazelle, revenant de la Crêcherie, par-dessus le mur. Et elle crut devoir s'entêter à mentir.

— Oh! Nanet, Nanet! puisque je ne le vois plus du tout, depuis que tu me l'as défendu!

La mère, enfiévrée par le besoin de savoir, se fit soudain très douce. Elle était en proie à une telle émotion, qu'elle en oubliait de sévir, les escapades de Nise avec Nanet perdant de leur gravité, devant le fait considérable dont elle désirait être certaine.

— Ecoute, ma petite fille, c'est très laid de ne pas dire la vérité. L'autre fois, quand je t'ai privée de dessert, c'est que tu as voulu me soutenir que vous aviez tous les trois passé par-dessus le mur, pour aller chercher une balle... Aujourd'hui, si tu me dis la vérité, je te promets de ne pas te punir... Voyons, sois franche, c'est Nanet?

Nise, bonne petite fille au fond, répondit tout de suite :

— Oui, maman, c'est Nanet.

— Et il t'a dit que le vrai mari de Josine était M. Luc?

— Oui, maman.

— Et qu'en sait-il, pourquoi dit-il que M. Luc est le vrai mari de Josine?

Alors, Nise se troubla, son innocence de fillette lui fit de nouveau baisser le nez dans sa tasse.

— Ah! pour des choses, pour des choses... Enfin, parce qu'il le sait bien, lui!

Malgré son désir d'être renseignée, Fernande se sentit honteuse des questions qu'elle posait à son enfant. Elle n'insista pas, elle s'efforça de rattraper la curiosité brutale qu'elle avait laissé voir.

— Nanet ne sait rien du tout, il dit des bêtises, et toi tu es une sotte de les répéter. Tu vas me faire le plaisir

de ne plus jamais chanter des bêtises pareilles, si tu tiens à manger du dessert.

Et le déjeuner s'acheva dans le silence du grand froid qu'il faisait dehors, sans que d'autres paroles fussent échangées entre la mère et la fille, celle-là possédée par le secret qu'elle venait d'apprendre, celle-ci très heureuse d'en être quitte à si bon compte.

Fernande passa la journée dans sa chambre, réfléchissant, discutant. D'abord, elle se demanda si ce que disait Nanet était bien la vérité certaine. Mais comment douter? il savait, il avait certainement vu, entendu, il aimait trop sa sœur pour mentir sur elle ; et, d'ailleurs, tous les petits faits réunis rendaient cette histoire vraisemblable, évidente. Puis, Fernande chercha comment elle pouvait utiliser une pareille arme, que le hasard mettait ainsi dans sa main. Confusément encore, elle rêvait d'empoisonner cette arme, de la rendre mortelle. Jamais elle n'avait haï Luc davantage. Delaveau n'était allé à Paris que pour tâcher de négocier un nouvel emprunt, l'Abîme périclitant un peu plus chaque jour, et quelle victoire assurée, si elle parvenait à supprimer le maître exécré de la Crêcherie, l'homme qui compromettait sa vie de luxe et de plaisir! Mort l'ennemi, morte la concurrence, la défaite possible. Avec un jaloux comme Ragu, ivre, furieux, les événements pouvaient se précipiter. Il suffirait sans doute de lui faire sortir son couteau de la poche. Seulement, elle ne recommençait toujours là qu'un rêve, comment le réaliser, comment agir? Avertir Ragu, lui nommer l'homme dont il cherchait à connaître le nom depuis trois mois, c'était évidemment le plan indiqué, et la difficulté ne commençait qu'ensuite, lorsqu'elle venait à se demander de quelle façon elle avertirait Ragu, où et par qui. Elle s'arrêta enfin à une lettre anonyme, elle découperait des mots dans un journal, elle les collerait, attendrait la nuit pour aller jeter la lettre à la poste. Même elle avait commencé à découper les mots. Et, brusquement, le moyen lui parut peu sûr, d'une efficacité amoindrie, car une lettre est froide, on peut la négliger. Si Ragu n'était pas, d'un coup, piqué au sang, exaspéré jusqu'à la démence, frapperait-il jamais? Il fallait qu'on lui entrât la vérité dans la peau, qu'il la reçût en plein

visage, et en de telles circonstances, qu'il en devint fou. Alors, qui lui envoyer, où choisir le délateur, l'empoisonneur? Découragée, elle ne trouva personne, et la nuit vint, comme elle cherchait toujours, fiévreuse, la tête malade de cette tragédie dont elle ne savait comment amener le dénoûment.

Pourtant, lorsqu'elle se coucha, de bonne heure, vers dix heures, elle avait de nouveau pris une décision. Le lendemain, elle ferait venir Ragu, sous le prétexte de lui demander s'il consentait à ce que sa femme fît des journées de couture chez elle ; et, quand il serait là, seul, à causer, peut-être elle-même trouverait-elle une occasion de tout lui dire. Mais cela ne la satisfaisait pas encore, en l'emplissant d'inquiétudes sur les conséquences d'une telle révélation, faite en bas, dans le cabinet de son mari absent. Elle était heureuse de cette absence, elle tenait tout le grand lit de son corps souple, allongeant ses membres brisés de fièvre. Et elle finit par s'endormir, reprise de doute, ne sachant plus ce qu'elle ferait, si accablée de lassitude, que, jusqu'à cinq heures du matin, elle ne bougea pas, souffla seulement d'un petit souffle d'enfant. Comme cinq heures sonnaient à la pendule, elle s'éveilla tout d'un coup ; et, restée sur le dos, les yeux grands ouverts, dans les ténèbres de la chambre, elle reprit ses réflexions au point où elle les avait quittées, elle résolut le problème immédiatement, avec une audace, avec une netteté extraordinaires. C'était bien simple, elle devait se rendre elle-même à l'usine, sous le prétexte déjà imaginé, puis laisser tomber le mot irréparable, au courant de la conversation. Justement, elle s'était renseignée, elle savait que Ragu travaillait cette nuit-là ; de sorte qu'au jour, vers sept heures, elle pourrait descendre, elle le surprendrait au moment où les équipes de jour remplaçaient les équipes de nuit. Dans la fièvre qui l'avait reprise, elle ne discutait plus, elle avait l'absolue certitude de tenir la solution la meilleure, et ce qui la poussait était moins sa raison que sa sensation de femme séductrice et mangeuse d'hommes, comptant sur la complicité des êtres et des choses, sur des circonstances qu'elle n'aurait pu dire, mais qui certainement se produiraient.

Quelle attente, de cinq heures à sept heures, dans le désir du jour, si lent à se lever! Elle ne put se rendormir, elle se retournait dans son lit brûlant, avec la hâte de courir à ce rendez-vous qu'elle se donnait ; et jamais rendez-vous d'amour, espoir d'une volupté nouvelle, inconnue, délirante, ne l'avait ainsi exaspérée de mille aiguillons de feu. Elle ne trouvait plus de places fraîches pour ses membres, elle barrait tout le grand lit de ses nœuds souples de couleuvre mince, sa chemise remontée en sa continuelle agitation, son épaisse chevelure défaite, noyant sa face ardente. Mais elle ne faiblissait pas dans sa résolution, elle ne voulait même plus réfléchir, prévoir comment les choses se passeraient, les organiser à l'avance, afin d'assurer la réussite de son plan. Tout marcherait très bien, elle en était convaincue. Il lui semblait que le destin l'emportait à des événements nécessaires, dont elle était l'ouvrière désignée, qui ne pouvaient se refuser à son action. Et elle ne souffrait que d'attendre si longtemps, ne sachant plus à quoi tuer les minutes, finissant par se caresser elle-même, pour apaiser un peu le feu dont sa peau brûlait. Ses petites mains longues et douces remontaient lentement sur les cuisses, s'arrêtaient au ventre, redescendaient, se glissaient partout, en une flatterie légère, à peine appuyée, puis remontaient encore, filaient le long des flancs, jusqu'à la gorge dure, où elles s'irritaient tout d'un coup, empoignant les deux seins, les écrasant, dans l'exaspération aiguë de ne pouvoir se calmer.

Enfin, à sept heures moins un quart, à l'heure exacte qu'elle s'était fixée, elle sauta du lit. Le froid de la chambre la glaça, elle devint très calme, maîtresse absolue d'elle-même. Bien qu'il fit à peine jour, elle n'alluma pas, n'ouvrit même pas les persiennes. Simplement, elle tordit ses cheveux, les ramena, les attacha avec des épingles ; et, sans mettre de corset, elle passa un ample peignoir de flanelle blanche, dans lequel elle s'enveloppa toute, chaussée de pantoufles de velours également blanc. Et elle descendit, comme les jours où elle avait à donner quelque ordre matinal, dont le souvenir lui était revenu pendant la nuit.

En bas, les bonnes n'étaient pas levées encore, profitant

de l'absence de monsieur, comptant bien que madame ferait la grasse matinée. Fernande, avec une précision de mouvements extraordinaire, traversa le cabinet de son mari, ouvrit la porte de l'étroite et courte galerie, qui mettait ce cabinet en communication avec le corps de bâtiment de l'Abîme, où les bureaux administratifs se trouvaient installés. Les employés n'arrivaient qu'à huit heures, et le garçon de bureau, chargé du balayage, flânait dehors, sur la route, en compagnie du gardien, qui fumait paisiblement sa pipe. Elle ne fut pas même aperçue, elle put couper au plus droit par la cour, entrer dans la halle des fours à puddler, sans que personne la remarquât. Comme elle en avait la tranquille certitude, les circonstances la servaient, les équipes de nuit venaient de partir, bien que les équipes de jour ne fussent pas encore là. Et, pour comble d'heureuse chance, Ragu, qui s'était attardé dans une rage de travail, demeurait seul, en train de changer de vêtements.

Fernande, tout en connaissant son chemin, ne s'était jamais hasardée ainsi, dans cet empire noir du charbon et du fer. Elle avait le dégoût profond de tant de saleté, unie à tant de bassesse. Aussi resta-t-elle un peu gênée, avec son peignoir blanc, ses pantoufles blanches, lorsqu'il lui fallut entrer dans l'immense trou sombre de la halle du puddlage. Le jour naissant y pénétrait à peine, deux fours seuls, allumés, trouaient les fumées volantes de deux rayons d'astre. Et elle ne savait où risquer le pied, parmi les flaques boueuses, sur le sol noirci de poussières de charbon, encombré de lingots de fer. Une odeur âcre, faite des gaz des brasiers et des exhalaisons humaines, la prenait à la gorge. Pourtant, elle entra, et ce fut tout de suite que, dans le vide de la vaste halle, elle aperçut Ragu, qui se dirigeait vers la sorte de baraque en planches où les ouvriers pendaient leurs vêtements. La nuit entière, la maître puddleur avait brassé l'acier, en un de ces furieux besoins d'anéantissement et d'oubli, qui lui faisaient manier le ringard comme une arme dont il aurait sabré le monde. Il était encore trempé de sueur, ayant déjà ôté son tablier, n'étant plus vêtu que d'une chemise et d'une simple cotte ; et, avant de remettre son vêtement de ville, il achevait son quatrième litre, dépassant son

habituelle ration de la nuit, buvant au goulot, ivre de vin, de flamme et de rage mal cuvée. Mais, brusquement, su seuil de la baraque, il vit Fernande, une femme toute blanche dans le noir affreux de la halle, si étonné d'une telle apparition, qu'il s'avança, pour se rendre compte.

Fernande, en le reconnaissant, la bouteille haute, se vidant dans le gosier ce qui restait du litre, s'était arrêtée, gênée davantage. Il était à demi nu, la chemise ouverte sur sa poitrine très blanche, les bras montrant aussi leur peau jusqu'aux épaules, cette peau fine et éclatante des roux, qui tranchait violemment avec le ton du visage congestionné et déjà cuit par le feu. Elle s'était dit que, pour l'aborder, elle attendrait qu'il eût remis ses vêtements. Mais elle ne put l'éviter, puisqu'il venait à elle, et elle dut immédiatement engager l'affaire.

— C'est moi, Ragu, j'ai quelque chose à vous demander et comme je vous savais là...

Il restait si stupéfait de la voir se déranger ainsi, qu'il continuait à la regarder, béant. Elle-même, alors seulement, sentit l'inexplicable inconvenance de sa démarche, et elle ne s'en inquiéta pas davantage, elle ne s'attarda pas à vouloir l'excuser, allant droit au but.

— Je désirais vous demander si vous consentiriez à ce que votre femme vînt faire chez moi quelques journées. J'ai besoin de quelqu'un, j'ai songé à elle.

Du coup, Ragu oublia l'étrangeté d'une pareille visite. Un flot de colère aveugle fit bourdonner tout son sang dans son crâne.

— Ma femme! vous voulez ma femme? Ah! tonnerre de Dieu! prenez-la donc, et ne me la rendez pas, qu'elle crève!

C'était cette violence que Fernande attendait. Elle feignit la surprise, la pitié, la désolation attendrie.

— Ça ne va donc pas mieux dans votre ménage? Je croyais que vous aviez pardonné, que les choses s'arrangeaient, en attendant le pauvre petit qui va naître.

— Pardonner quoi? cria Ragu, sous ce nouveau coup de fouet dont elle le cinglait en pleine blessure jalouse. Pardonner l'enfant que la garce s'est fait faire? La garce aurait le plaisir, tandis que, moi, ici, je m'userais le tempérament!

— Sans doute, votre femme a été légère, elle est si jeune, si jolie, c'est si naturel à son âge d'aimer le plaisir, de céder aux beaux messieurs qui la cajolent!

Il ferma les yeux, devant l'ardente vision qu'elle évoquait, s'affolant, grondant sourdement :

— Je lui en donnerai, des messieurs pour la cajoler! Et vous voulez, madame, que je pardonne, que je le nourrisse, son bâtard, dont elle est revenue pleine, comme une sale chienne qu'elle est?

Alors, Fernande affecta un vif étonnement, lâcha tout, d'un air de parfaite innocence.

— Mais que m'a-t-on dit? je croyais cette question de l'enfant réglée. Est-ce que le père ne doit pas le prendre et subvenir à tous ses besoins?

— Comment ça?

— Mais oui, le maître de la Crêcherie, ce M. Luc, le père enfin!

— Comment le père?

Ragu, stupide, ne comprenant pas, s'était rapproché, avançait sa face suante, brûlante, tout près de ce visage délicat de femme, de cette bouche fraîche d'où sortaient des choses si étranges.

— Vraiment, ce n'est pas vrai? vous ne savez rien? Oh! mon Dieu! quel regret d'avoir trop parlé! On m'avait dit que vous étiez tombé d'accord avec ce M. Luc, et que vous garderiez la femme, à la condition qu'il prendrait l'enfant, puisque c'est lui qui l'a fait.

Un tremblement agitait Ragu, ses yeux devenaient fous, tandis qu'il avançait toujours davantage sa mâchoire convulsée. Et, rageusement, il grogna, perdant tout respect, car il n'y avait plus là qu'une femelle et qu'un mâle.

— Que me racontes-tu, dis? qu'est-ce que tu es venue me raconter là? Tu voulais me mettre ça dans la main, le M. Luc qui a couché avec ma femme ; et c'est bien possible, c'est même certain, parce que, maintenant, je vois clair, et que tout s'explique. N'aie pas peur, le M. Luc aura son compte, je m'en charge... Mais toi, dis? pourquoi es-tu venue, pourquoi as-tu fait ça?

Il lui soufflait au visage une haleine si terrible, qu'elle s'effraya, sentant bien qu'il devenait son maître, que

toute son adresse enveloppante de femme n'aurait plus d'action sur cette brute lâchée. Elle voulut battre en retraite.

— Vous perdez la raison, Ragu, et vous viendrez, nous causerons, si vous le désirez, quand vous serez plus calme.

D'un bond, il lui barra le chemin.

— Non, non! écoute, j'ai à te dire...

Dans sa crainte, elle lâchait son peignoir mal attaché, il voyait un peu de sa gorge, d'une finesse de soie. Surtout, il la sentait nue, sans corset, sans jupon, à peine enveloppée de ce vêtement flottant, qu'un seul geste de ses mains rudes arracherait. Et elle sentait bon, elle était encore tout odorante et toute moite du lit, et elle achevait de le mettre en démence par l'étrangeté de sa venue, cette chair blanche, cette femme toute blanche qui tombait dans son enfer noir, aux rouges flammes.

— Ecoute, c'est toi qui le dis, les beaux messieurs cajolent nos femmes et leur font des enfants... Alors, dis donc, c'est bien juste que nous leur rendions ça et que ce soit, des fois, le tour à leurs femmes d'y passer.

Elle avait compris, il la poussait vers la baraque de planches, ce vestiaire immonde, ce trou de ténèbres où des loques étaient jetées, dans un coin. Elle aussi perdit la tête, se débattit, révoltée, terrifiée à l'approche de la monstrueuse étreinte.

— Laissez-moi, je vais crier!

— Tu ne crieras pas, tu ne feras pas venir le monde, bien sûr. C'est toi qui serais la plus attrapée.

Et il la poussait toujours, brutalement, avec sa mâchoire en avant, ses mains dures qui la violentaient et déjà la fouillaient. Tout un fumet de fauve s'exhalait de lui, de sa peau claire, qu'elle revoyait par l'écartement de la chemise. Son enragée besogne de la nuit, la sueur dont elle l'avait inondé, le trempait, l'enfiévrait encore, le sang comme cuit par le four, d'une chaleur amassée, brûlante en ses veines. Et elle-même se sentait défaillir dans ce brasier abominable, emportée, subjuguée, n'ayant plus l'audace d'appeler à son secours.

— Je vous jure que je vais crier, si vous ne me lâchez pas!

Mais il ne parlait plus, les dents serrées, dans une frénésie, où le besoin du sang versé aboutissait à ce rut, à ce besoin du viol. Et, d'une poussée dernière, il la culbuta dans le coin, sur les vieilles hardes entassées, une couche infecte d'ignominie. Des deux mains il avait arraché le peignoir, fendu la chemise ; et il l'avait nue, il l'écrasait, il tâchait de l'immobiliser, pour éviter les coups d'ongle dont elle lui labourait le corps. Une fureur sombre avait fini par la prendre, elle se battait en fauve elle-même, silencieusement, lui arrachant les cheveux, le mordant à la poitrine, s'efforçant de l'atteindre plus bas et de le mutiler, tandis qu'il grondait encore :

— Des garces, des garces, toutes des garces!

Tout d'un coup, elle cessa de se débattre. Une onde d'abominable volupté, un flot d'effroyable ivresse était monté dans sa chair, en un frisson éperdu qui submergeait sa volonté, qui la livrait pantelante, délirante. Et cette volupté affreuse était faite de l'abjection même où elle tombait, de cette couche ignoble, de ce réduit obscur, empesté, de cette brute enragée, à l'odeur fauve, à la peau suante, au sang brûlé par le four, enfin de tout le sombre écrasement de l'Abîme, du monstre mangeur d'existences, dont les ténèbres traversées de flammes lui donnaient un vertige d'enfer. La chercheuse, la perverse qu'elle était, si peu gâtée par son mari et par son bellâtre d'amant, touchait là le fond de la sensation. Elle fut consentante, elle rendit son étreinte à la brute ivre, en un spasme jamais ressenti, qui la fit crier de plaisir fou, comme la femelle qu'un mâle éventre, au fond des bois.

Ragu, tout de suite, s'était remis debout. Ainsi que le sanglier dans sa bauge, il tournait, grognait, en se rhabillant à la hâte. Son veston était tombé sous elle, il la poussa du pied, telle qu'une chose gênante. Et, deux fois encore, il la poussa du pied, cherchant, de l'air d'un homme qui a perdu quelque chose ; et, à chaque coup de pied, il grognait :

— Salope! salope! salope!

Puis, à peine habillé, il trouva enfin. C'était son couteau qui avait glissé de sa poche, et qui était sous une des jambes écartées de la femme. Quand il le tint, il s'en alla en courant, en poussant un dernier grognement :

— A l'autre maintenant! je vas lui régler son affaire!

Fernande, parmi les vieilles hardes, était restée pâmée, inerte, anéantie par la violence de la sensation, les deux bras convulsés et rabattus sur la face. Lorsqu'elle fut seule, au bout d'un instant, elle se ramassa avec peine, renoua ses cheveux, s'enveloppa le mieux possible dans les lambeaux de son peignoir. Et elle eut l'extraordinaire chance de s'en aller comme elle était venue, sans rencontrer personne, en se coulant le long des bâtiments, en filant par les salles désertes. Enfin, dans sa chambre, elle se sentit sauvée. Mais que faire des vêtements déchirés, souillés, immondes, qu'elle rapportait? Les pantoufles de velours blanc étaient noires de boue, le peignoir de laine blanche avait des taches d'huile et de charbon, la chemise fendue, arrachée, portait des traces ignobles. Elle se décida, fit un paquet de ces linges qu'elle ne pouvait laisser voir, le cacha sous un meuble, en se promettant de le brûler, comme l'assassin qui rentre avec ses vêtements couverts de sang. Puis, après avoir passé une chemise fraîche, elle se recoucha, voulut s'anéantir dans son lit, incapable de rester debout, désireuse de sommeil, pour échapper à la minute inouïe qu'elle venait de vivre, mais elle avait eu beau changer de chemise, l'odeur fauve de l'homme lui était demeurée dans la peau, ses cheveux avaient gardé tout le souffle d'ivresse qui l'avait emportée. Et elle dut revivre la minute, elle remâcha sans fin la volupté terrible, dans ce fumet dont sa chair était imprégnée, et qu'elle avait jusque sous les ongles. Le sommeil ne venait pas, elle était sur le dos, sans un mouvement, enfouie dans les couvertures, fermant les yeux, serrant ses mains nues au-dessous de son ventre nu, en proie au furieux souvenir qui la secouait, qui la brûlait du recommencement continu de ce bonheur ignoré, atroce, dont elle ne pouvait se rassasier. Les heures se passaient, et elle ne bougeait pas, et c'était la chute exécrable et délicieuse d'un vertige sans fin.

Vers dix heures, Félicie, la femme de chambre, finit par frapper et par entrer, surprise que madame n'eût pas sonné encore, et d'autant plus impatiente, qu'elle venait d'apprendre une grosse nouvelle qui révolutionnait le quartier.

— Madame n'est pas malade?

Ne recevant pas de réponse, elle attendit un instant, puis se dirigea vers la fenêtre, pour ouvrir les persiennes, comme elle en avait l'habitude. Mais un murmure, sorti de l'ombre du lit, l'arrêta.

— Alors, madame veut se reposer?

Toujours pas de réponse. Et Félicie que brûlait le désir d'apprendre à madame la grosse nouvelle, se décida quand même.

— Madame ne sait pas?

Un grand silence frissonnant emplissait la chambre enténébrée. Il ne sortait du lit, vague et perdu, qu'un petit souffle, la vie ardente, décuplée, enfouie là, dans l'étouffement âcre des couvertures.

— Eh bien! madame, c'est un ouvrier de l'Abîme, c'est ce Ragu, vous savez, qui vient de tuer d'un coup de couteau M. Luc, le maître de la Crêcherie.

Fernande, comme sous la détente d'un ressort, se leva sur son séant, toute blanche, échevelée, la gorge nue, au milieu du lit ravagé.

— Ah! dit-elle simplement.

— Oui, madame, il lui a planté par derrière le couteau entre les deux épaules. C'est à cause de sa femme, à ce qu'on dit. En voilà une catastrophe!

Les yeux fixes, perdus au loin, comme s'ils voyaient l'invisible, la gorge soulevée, toute la chair tendue dans le spasme qui continuait. Fernande restait immobile, à demi obscure.

— C'est bien, dit-elle enfin, qu'on me laisse dormir.

Et, quand la femme de chambre eut refermé doucement la porte, elle retomba dans le lit en désordre, se mit sur le flanc, tourna la face contre le mur, et de nouveau ne bougea plus. Maintenant, un atroce goût de sang se mêlait à l'odeur de fauve qui l'enveloppait toute ; et il entra une excitation monstrueuse du crime, dans son plaisir. Elle crut en mourir, tellement la sensation était violente, aiguë, pareille à un fer dont la pointe l'aurait labourée, aux plis secrets les plus délicats de la volupté. C'était l'inoubliable, le bonheur, l'épouvante, le triomphe, toute la créature nerveuse bandée en un paroxysme d'exaltation, qu'elle n'avait jamais connu,

qu'elle ne connaîtrait plus jamais. Et elle s'oublia des heures et des heures, au fond des ténèbres du lit ardent, la face contre le mur, comme si elle n'avait pas voulu rentrer dans sa banale vie quotidienne, pour remâcher à l'infini l'exécrable jouissance.

Il était près de neuf heures, dans le petit jour pâle de l'hiver, lorsque Luc fut frappé. Ainsi qu'à l'habitude, il venait faire sa visite matinale aux Ecoles, sa meilleure joie de la journée ; et Ragu, qui le guettait, caché derrière un massif de fusains, s'élança, lui planta le couteau entre les épaules, comme il était sur le seuil, riant avec des fillettes, accourues à sa rencontre. Il poussa un grand cri, il tomba, pendant que l'assassin fuyait, gagnait les pentes des Monts Bleuses, où il disparut parmi les roches et les broussailles. Justement, Sœurette n'était pas là, occupée à la laiterie, de l'autre côté du parc. Les fillettes présentes, terrifiées, s'enfuirent elles aussi, appelant au secours, criant que c'était Ragu qui venait de tuer M. Luc. Il s'écoula quelques minutes avant que des ouvriers de l'usine entendissent et pussent relever la victime, évanouie sous la violence du coup. Une mare de sang avait coulé déjà, les marches de l'aile droite de la Maison-Commune, où se trouvaient les Ecoles, en étaient rouges, comme baptisées. On ne songea même pas à poursuivre Ragu, galopant au loin. Et Luc, que les ouvriers s'apprêtaient à déposer dans une salle voisine, étant sorti de son évanouissement, les supplia, d'une voix faible :

— Non, non, chez moi, mes amis.

On dut lui obéir, on le transporta sur une civière au pavillon qu'il habitait. Mais ce fut à grand'peine qu'on le déposa enfin sur son lit, et il y perdit de nouveau connaissance, sous l'atrocité de la douleur.

A ce moment, Sœurette arrivait. Une des fillettes avait eu la présence d'esprit d'aller la prévenir, à la laiterie, pendant qu'un ouvrier courait à Beauclair, pour en ramener le docteur Novarre. Quand elle entra, quand elle vit Luc étendu, blême, couvert de sang, elle le crut mort, elle vint s'abattre à genoux, devant le lit, en proie à une douleur si vive, que le secret de son amour lui échappa. Elle avait pris une de ses mains inertes, et elle la baisait,

et elle sanglotait, elle bégayait toute la passion combattue, enfouie au fond de son être. Elle l'appelait sa tendresse unique, son seul bien. En le perdant, elle perdait son cœur même, elle n'aimerait plus, elle ne vivrait plus. Et, dans son désespoir, elle ne s'apercevait pas que Luc, trempé de ses larmes, était revenu à lui, et qu'il l'écoutait, avec une affection infinie, une infinie tristesse.

Puis, il murmura, d'une voix légère comme un souffle :

— Vous m'aimez, ah! pauvre, pauvre Sœurette!

Mais elle, toute à la surprise de le voir vivant encore, ne regretta rien de son aveu, plutôt ravie de ne plus lui mentir, dans la certitude où elle était de l'aimer assez, pour qu'il ne souffrît jamais de cet amour.

— Oui, je vous aime, Luc, mais est-ce que je compte, moi? Vous vivez, et cela me suffit, je ne suis plus jalouse de votre bonheur... Oh! Luc, vivez, vivez, je serai votre servante.

A cette minute tragique, dans la mort qu'il croyait proche, une telle découverte, cet amour si muet, si absolu, l'enveloppant, l'accompagnant en bon ange, le pénétrait d'une douceur immense et douloureuse.

— Pauvre, pauvre Sœurette, oh! ma divine et triste amie! murmura-t-il encore, de sa voix défaillante.

La porte se rouvrit, et ce fut le docteur Novarre qui entra, très émotionné. Tout de suite, il voulut examiner la blessure, aidé de Sœurette, dont il connaissait les qualités de bonne infirmière. Il régna un grand silence, un moment d'angoisse inexprimable. Puis, ce fut un soulagement inespéré un attendrissement d'espérance. Le couteau avait rencontré l'omoplate, et il avait dévié, n'atteignant aucune organe important, ne déchirant que les chairs. Mais la blessure était affreuse, l'os devait s'être brisé, ce qui pouvait amener des complications. S'il n'y avait aucun danger immédiat, la convalescence serait certainement très longue. Et quelle joie pourtant, de voir la mort écartée!

Luc avait abandonné sa main à Sœurette, souriant faiblement. Il demanda :

— Et mon bon Jordan, sait-il?

— Non, il ne sait rien encore, il s'est barricadé depuis trois jours dans son laboratoire. Mais je vais vous l'ame-

ner... Ah! mon ami! combien je suis heureuse de l'assurance que nous donne le docteur!

Ravie, elle lui tenait ainsi la main dans la sienne, lorsque la porte se rouvrit de nouveau. Et, dans ce bonheur, ce fut cette fois Josine qui entra. Elle accourait à la première nouvelle du meurtre, bouleversée, affolée. Ce qu'elle redoutait s'accomplissait donc! Quelque misérable avait livré son cher secret, et Ragu venait de tuer Luc, l'époux, le père. Sa vie était finie, elle n'avait plus rien à cacher, elle mourrait là, chez elle.

En la reconnaissant, Luc poussa un cri. Il avait lâché vivement la main de Sœurette, il fit un effort surhumain pour se soulever.

— Ah! Josine, c'est toi, tu me reviens!

Et, comme, chancelante, lourde de sa maternité très avancée déjà, elle s'affaissait sur le bord du lit, à son côté, il comprit son angoisse mortelle, il la rassura.

— Tu me reviens avec le cher petit, Josine, et ne te désespère pas, je vivrai, le docteur l'assure, je vivrai pour vous deux.

Elle l'écoutait, elle eut un grand soupir, comme si l'existence rentrait en elle. Mon Dieu! était-ce donc la réalisation de l'espoir invincible, ce qu'elle attendait de la vie, qui paraît si dure, et qui fait l'œuvre nécessaire. Il vivrait, et voilà que cet abominable coup de couteau les avait réunis à jamais, eux unis déjà pour toujours l'un à l'autre!

— Oui, oui, je te reviens, Luc, nous te revenons, et c'est fini, nous ne nous quitterons plus, puisque nous n'avons plus rien à cacher... Rappelle-toi, je te l'avais bien promis de te revenir, le jour où tu aurais besoin de moi, quand je ne serais plus un embarras, mais une aide, avec un cher enfant, dont le lien va être pour nous deux une force nouvelle... Tous les autres liens sont dénoués, je suis ta femme devant tous, ma place est ici, à ton chevet.

Il était si ému, si pénétré de joie, que des larmes parurent dans ses yeux.

— Ah! chère, chère Josine, c'est l'amour et c'est le bonheur qui entrent ici avec toi.

Mais, tout d'un coup, il se souvint de Sœurette. Il leva

les yeux, il la retrouva toute droite, de l'autre côté de son lit, un peu pâle, souriante pourtant. D'un regard d'affection, il lui sourit de nouveau.

— Ma bonne Sœurette, c'était un secret que j'avais dû vous cacher.

Elle eut un petit frisson, elle dit simplement :

— Oh! je savais, j'avais vu Josine, un matin, sortir de chez vous.

— Comment, vous saviez!

Et il devina tout, il eut pour elle une pitié, une admiration, une adoration infinies. Son renoncement, cet amour qu'elle lui gardait, qu'elle lui témoignait en une tendresse sans bornes, en un don de sa vie entière, le touchait et l'exaltait comme l'acte du plus haut, du plus pur héroïsme. Doucement, presque à l'oreille, elle dit encore :

— Soyez sans crainte, Luc, je savais, je ne serai jamais que la plus dévouée et la plus fraternelle des amies.

— Ah! Sœurette, répéta-t-il d'un souffle presque indistinct, ah! divine et triste amie!

En le voyant si las, le docteur Novarre intervint, lui défendit absolument de parler. Il s'égayait discrètement, l'aimable docteur, de tout ce qu'il apprenait là. C'était très bien que son blessé eût une sœur, une femme, pour le soigner ; mais il fallait être raisonnable, ne pas se donner la fièvre par trop d'émotion. Et Luc promit d'être très sage, ne parlant plus, ne jetant plus que des regards attendris sur Josine et sur Sœurette, ses deux anges, l'une à droite, l'autre à gauche de son lit.

Il y eut un long silence. Le sang de l'apôtre avait coulé, et c'était le calvaire, la passion d'où allait sortir le triomphe. Comme les deux femmes s'empressaient doucement autour de lui, le blessé rouvrit les yeux pour les remercier. Puis, il s'endormit, en murmurant :

— Enfin, l'amour est venu, et maintenant nous sommes vainqueurs.

V

Des complications se produisirent, Luc faillit être emporté. Pendant deux jours, on le crut mort. Josine et Sœurette ne quittaient pas son chevet, Jordan était venu s'asseoir près du lit douloureux, délaissant son laboratoire, ce qu'il n'avait pas fait depuis la maladie de sa mère. Et quel désespoir parmi ces cœurs tendres, qui, d'heure en heure, s'attendaient à recevoir le dernier soupir de l'être aimé!

Le coup de couteau dont Ragu venait de frapper Luc, avait bouleversé la Crêcherie. Dans les ateliers en deuil, le travail continuait ; mais, à chaque instant, on voulait des nouvelles, tous les ouvriers s'étaient sentis solidaires, éprouvant pour la victime la même affection inquiète. Ce meurtre imbécile, le sang qui avait coulé, resserrait le lien fraternel, plus que des années d'expérience humanitaire. Et, jusque dans Beauclair, la sympathie s'était fait sentir, beaucoup de gens revenaient à ce garçon si jeune encore, si beau, si actif, dont le seul crime, en dehors de son œuvre de justice, était d'avoir aimé une adorable femme que son mari accablait d'outrages et de coups. En somme, personne ne se scandalisait de voir

Josine, dont la grossesse était très avancée, s'installer auprès de Luc agonisant. On trouvait cela très naturel : n'était-il pas le père de l'enfant? n'avaient-ils pas acheté tous les deux, au prix de leurs larmes, le droit de vivre ensemble? D'autre part, les gendarmes lancés à la poursuite de Ragu, n'avaient trouvé aucune trace, toutes les recherches depuis quinze jours étaient restées vaines ; et ce qui semblait devoir dénouer le drame, c'était qu'on avait découvert, au fond d'un ravin des Monts Bleuses, le cadavre d'un homme, à moitié mangé par les loups, dans lequel on prétendait reconnaître les restes affreux de Ragu. L'acte de décès ne put être dressé, mais la légende s'établit que Ragu était mort, soit d'un accident, soit d'un suicide, dans la folie furieuse de son crime. Alors, si Josine était veuve, pourquoi n'aurait-elle pas vécu avec Luc, pourquoi les Jordan n'auraient-ils pas accepté chez eux le ménage? Et leur union était si naturelle, si forte, si indissoluble désormais, que, plus tard même, l'idée qu'ils n'étaient point mariés légalement ne vint à personne.

Enfin, par un beau matin de février, au clair soleil, le docteur Novarre crut pouvoir répondre de Luc ; et, quelques jours plus tard, en effet, il se trouvait en pleine convalescence. Jordan, ravi, était retourné à son laboratoire. Il n'y avait plus là que Sœurette et Josine, bien lasses des nuits passées, mais si heureuses! Josine surtout, qui n'avait point voulu se ménager, malgré son état, souffrait beaucoup, sans le dire. Et ce fut un matin encore, par un soleil de printemps hâtif, que les douleurs, dont elle dissimulait les crises depuis son lever, lui arrachèrent un faible cri, comme elle assistait au premier déjeuner de Luc, le premier œuf permis par le docteur.

— Qu'as-tu donc, ma Josine?

Elle continuait de lutter, mais elle dut se rendre, prise tout entière.

— Oh! Luc, je crois bien que le moment est venu. Il comprit, il eut une joie vive, mêlée à l'inquiétude de la voir pâlir et chanceler.

— Josine, Josine, c'est donc à toi de souffrir maintenant, mais pour une œuvre si certaine, pour un bonheur si grand!

Sœurette, qui s'occupait dans le petit salon voisin, était accourue ; et, tout de suite, elle parla de faire transporter Josine ailleurs, car il n'y avait pas d'autre chambre à coucher, il semblait impossible que les couches pussent se faire là. Mais Luc se mit à la supplier.

— Mon amie, oh! non, n'emmenez pas Josine. Je vais être dans un souci affreux. Et puis, elle est ici chez elle, il n'y a pas de lien qui nous unira davantage... On va s'arranger, on dressera un lit dans le salon

Tombée dans un fauteuil, Josine, secouée de grandes ondes douloureuses, avait parlé, elle aussi, de s'en aller. Elle sourit divinement. Il avait raison, pouvait-elle le quitter maintenant, est-ce que le cher enfant n'allait pas achever l'union indissoluble? Et Sœurette elle-même comprenait, acceptait, de son air de sainte affection, lorsque le docteur Novarre entra, pour sa visite de chaque matin.

— Alors, j'arrive bien, dit-il gaîment. Voilà que j'ai deux malades! Mais, si le papa ne m'inquiète plus, la maman ne m'inquiète guère. Vous allez voir ça.

En quelques minutes, tout fut organisé. Il y avait dans le salon un grand divan, qu'on poussa au milieu de la pièce. Un matelas fut apporté, un lit dressé. Et il n'était que temps, l'accouchement eut lieu tout de suite, avec une promptitude, un bonheur extraordinaire. Le docteur continuait à rire, plaisantant, regrettant de n'être pas resté chez lui, puisque ça marchait si bien. Luc l'ayant exigé, on avait laissé la porte grande ouverte, entre la chambre et le salon ; et, cloué encore dans son lit, assis sur son séant, il écoutait, anxieux, impatient d'entendre, de comprendre. A chaque minute, il lançait des questions, il brûlait de savoir. Les moindres plaintes de la chère femme qui souffrait là, si près de lui, sans qu'il pût la voir, lui retournaient le cœur. Il aurait tant désiré qu'elle répondit elle-même, un simple mot, pour le rassurer ; et elle en trouvait le courage, elle jetait elle aussi des mots entrecoupés, de faibles réponses, où elle s'efforçait d'être gaie, de cacher le tremblement de sa voix.

— Mais tenez-vous donc tranquille, laissez-nous la paix! finit par gronder le docteur. Quand on vous dit que c'est une merveille, jamais un petit homme n'est

venu si bellement! Car, vous savez, ce sera un petit homme, pour sûr!

Tout à coup, il y eut un léger cri, le cri de vie, une voix nouvelle qui montait dans la lumière. Et Luc, penché, tendu de tout son être vers l'événement qui s'accomplissait, l'entendit, en reçut au cœur la secousse heureuse.

— Un fils, un fils? demanda-t-il , éperdu.

— Attendez donc! répondit Novarre en riant. Vous êtes bien pressé. Il faut voir.

Puis, presque aussitôt :

— Mais certainement, c'est un fils, c'est un petit homme, je l'avais bien dit!

Luc, alors, déborda de joie, battit des mains comme un enfant, cria plus fort, à toute volée :

— Merci, merci, Josine! merci du beau cadeau! Je t'aime et je te dis merci, Josine!

Elle ne put répondre tout de suite, si endolorie, si épuisée, qu'elle restait un instant sans voix. Il s'inquiétait déjà, il répéta :

— Je t'aime et je te dis merci, merci, Josine!

Et, l'oreille tendue, tournée vers la porte de la pièce voisine, il finit par entendre une voix très légère, à peine un souffle ravi et délicieux, qui lui arrivait, en disant :

— Je t'aime et c'est moi qui te dis merci, merci, Luc! Quelques minutes plus tard, Sœurette apporta l'enfant au père, pour qu'il le baisât. Elle avait au cœur un tel amour épuré, qu'elle était radieuse elle-même de ces belles couches, de ce gros garçon, goûtant une joie sublime à partager le bonheur de Luc. Et, comme après avoir embrassé le petit, il lui disait tendrement, dans son allégresse :

— Sœurette, mon amie, il faut aussi que je vous embrasse, vous l'avez bien mérité, et je suis trop content!

Elle répondit, du même ton tendre et joyeux :

— C'est ça, mon bon Luc, embrassez-moi, nous sommes tous si heureux!

Puis, pendant les semaines qui suivirent, il y eut les bonheurs de la double convalescence. Dès que le docteur permit à Luc de se lever, celui-ci voisina, passa une heure dans un fauteuil, près du lit de Josine, couchée encore.

Un printemps précoce emplissait la pièce de soleil, il y avait toujours sur la table une gerbe de roses admirables que le docteur apportait chaque jour de son jardin, comme une ordonnance de jeunesse, de santé et de beauté, disait-il. Et, entre eux, se trouvait le berceau du petit Hilaire, qu'elle nourrissait elle-même. C'était surtout l'enfant qui, maintenant, fleurissait leur existence de plus de force et d'espoir. Ainsi que le répétait Luc, dans les continuels projets d'avenir qu'il faisait, en attendant de pouvoir se remettre à l'œuvre, il était désormais bien tranquille, certain de fonder la Cité de justice et de paix, depuis qu'il avait l'amour, l'amour fécond, Josine et le petit Hilaire. On ne fonde rien sans l'enfant, il est l'œuvre vivante, élargissant et propageant la vie, continuant aujourd'hui par demain. C'est le couple qui seul enfante, qui seul sauvera les pauvres hommes de l'iniquité et de la misère.

La première fois que Josine, enfin debout, put commencer sa nouvelle existence, au côté de Luc, celui-ci la serra dans ses bras, en s'écriant :

— Ah! tu n'es qu'à moi, tu n'as jamais été qu'à moi, puisque ton enfant est de moi! Et nous voilà complets, nous ne craignons plus rien du sort!

Dès que Luc put reprendre la direction de l'usine, la sympathie qui venait à lui de toutes parts, fit merveille. D'ailleurs, ce ne fut pas seulement le sang versé dont le baptême détermina la réussite de la Crêcherie, désormais grandissante, d'une marche continue, invincible. Il y eut aussi une heureuse rencontre, la mine redevint une source d'énorme richesse, car on avait fini par retomber sur des filons considérables d'excellent minerai, ce qui donnait raison à Morfain. On produisit dès lors des fers et des aciers, à si bon compte et d'une qualité si belle, que l'Abîme fut menacé même dans sa fabrication des objets fins, de prix élevé. Toute concurrence devenait impossible. Puis, il y eut encore la grande poussée démocratique qui partout multipliait les voies de communication, l'extension sans fin des chemins de fer, la construction décuplée de ponts, de bâtiments, de villes entières, où les fers et les aciers étaient employés en une proportion prodigieuse, sans cesse croissante. Depuis les

premiers Vulcains qui avaient fondu le fer dans un trou, pour en forger des armes, et se défendre, et conquérir la royauté des êtres et des choses, l'emploi du fer n'avait fait que s'élargir, le fer finirait par être la source de la justice et de la paix, lorsque la science l'aurait définitivement conquis, en le produisant presque pour rien, en le pliant à tous les usages. Mais surtout ce qui détermina la prospérité, le triomphe de la Crêcherie, ce furent les raisons naturelles, une administration meilleure, plus de vérité, plus d'équité, plus de solidarité. Elle portait en elle son succès, du premier jour où elle avait été créée sur le système transitoire d'une sage association entre le capital, le travail et l'intelligence ; et les jours difficiles qu'elle venait de traverser, les obstacles de toutes sortes, les crises qu'on avait crues mortelles, étaient simplement les cahots inévitables de la route, les premiers jours de marche, si durs, où il s'agit de ne point succomber, si l'on veut arriver au but. Et cela, aujourd'hui, apparaissait, qu'elle avait toujours été vivace, toute gonflée et travaillée de sève, pour les moissons de l'avenir.

C'était, dès maintenant, une leçon de choses, une expérience décisive, qui peu à peu allait convaincre tout le monde. Comment nier la force de cette association du capital, du travail et de l'intelligence, lorsque les bénéfices devenaient plus considérables d'année en année et que les ouvriers de la Crêcherie gagnaient déjà le double de leurs camarades des autres usines? Comment ne pas reconnaître que le travail de huit heures, de six heures, de trois heures, le travail devenu attrayant, par la diversité même des tâches, dans des ateliers clairs et joyeux, avec des machines que des enfants auraient conduites, était le fondement même de la société future, lorsqu'on voyait les misérables salariés d'hier renaître, redevenir des hommes sains, intelligents, allègres et doux, dans cet acheminement à la liberté, à la justice totales? Comment ne pas conclure à la nécessité de la coopération, qui supprimerait les intermédiaires parasites, le commerce où tant de richesse et de force se perdent, lorsque les Magasins-Généraux fonctionnaient sans heurt, décuplant le bien être des affamés d'hier, les comblant de toutes les

jouissances réservées jusque-là aux seuls riches? Comment ne pas croire aux prodiges de la solidarité qui doit rendre la vie aisée, en faire une continuelle fête, pour tous les vivants, lorsqu'on assistait aux réunions heureuses de la Maison-Commune, destinée à devenir un jour le royal Palais du peuple, avec ses bibliothèques, ses musées, ses salles de spectacle, ses jardins, ses jeux et ses divertissements? Comment enfin ne pas renouveler l'instruction et l'éducation, ne plus les baser sur la paresse de l'homme, mais sur son inextinguible besoin de savoir, et rendre l'étude agréable, et laisser à chacun son énergie individuelle, et réunir dès l'enfance les deux sexes qui doivent vivre côte à côte, lorsque les Ecoles étaient là si prospères, débarrassées du trop de livres, mêlant les leçons aux récréations, aux premières notions des apprentissages professionnels, aidant chaque génération nouvelle à se rapprocher de l'idéale Cité, vers laquelle l'humanité est en marche depuis tant de siècles?

Aussi l'exemple extraordinaire que la Crêcherie donnait quotidiennement sous le grand soleil, devenait-il contagieux, Il ne s'agissait plus de théories, il s'agissait d'un fait qui se passait là, aux yeux de tous, d'une floraison superbe, dont l'épanouissement s'élargissait sans arrêt. Et, naturellement, l'association gagnait de proche en proche les hommes et les terrains d'alentour, des ouvriers nouveaux se présentaient en foule, attirés par les bénéfices, par le bien-être, des constructions nouvelles poussaient de partout, s'ajoutaient continuellement aux premières bâties. En trois ans, la population de la Crêcherie doubla, et la progression s'accélerait avec une incroyable rapidité. C'était la Cité rêvée, la Cité du travail réorganisé, rendue à sa noblesse, la Cité future du bonheur enfin conquis, qui sortait naturellement de terre, autour de l'usine élargie elle-même, en train de devenir la métropole, le cœur central, source de vie, dispensateur et régulateur de l'existence sociale. Les ateliers, les grandes halles de fabrication s'agrandissaient, couvraient des hectares ; tandis que les petites maisons, claires et gaies, au milieu des verdures de leurs jardins, se multipliaient, à mesure que le personnel, le nombre des travailleurs, des employés de toutes sortes, augmentait. Et, ce flot

peu à peu débordant, les constructions nouvelles, s'avançait vers l'Abîme, menaçait de le conquérir, de le submerger. D'abord, il y avait eu de vastes espaces nus entre les deux usines, ces terrains incultes que Jordan possédait en bas de la rampe des Monts Bleuses. Puis, aux quelques maisons bâties près de la Crêcherie, d'autres maisons s'étaient jointes, toujours d'autres, une ligne de maisons qui envahissait tout comme une marée montante, qui n'était plus qu'à deux ou trois cents mètres de l'Abîme. Bientôt, quand le flot viendrait battre contre lui, ne le couvrirait-il pas, ne l'emporterait-il pas, pour le remplacer de sa triomphante floraison de santé et de joie? Et le vieux Beauclair lui aussi était menacé, car toute une pointe de la Cité naissante marchait contre lui, près de balayer cette noire et puante bourgade ouvrière, nid de douleur et de peste, où le salariat agonisait sous les plafonds croulants.

Parfois, Luc, le bâtisseur, le fondateur de ville, la regardait croître, sa Cité naissante, qu'il avait vu en rêve, le soir où il avait décidé son œuvre ; et elle se réalisait, et elle partait à la conquête du passé, faisant sortir du sol le Beauclair de demain, l'heureuse demeure d'une humanité heureuse. Tout Beauclair serait conquis, entre les deux promontoires des Monts Bleuses, tout l'estuaire des gorges de Brias se couvrirait de maisons claires, parmi des verdures, jusqu'aux immenses champs fertiles de la Roumagne. Et, s'il fallait des années et des années encore, il l'apercevait déjà de ses yeux de voyant, cette Cité du bonheur qu'il avait voulue, et qui était en marche.

Un soir, Bonnaire lui amena Babette, la femme à Bourron ; et elle lui dit, de son air de perpétuelle belle humeur :

— Voici, monsieur Luc, c'est mon homme qui voudrait bien rentrer comme ouvrier à la Crêcherie. Seulement, il n'a point osé venir lui-même, car il se souvient de vous avoir quitté d'une façon bien vilaine... Alors, je suis venue.

Bonnaire ajouta :

— Il faut pardonner à Bourron, que ce malheureux Ragu dominait... Il n'est point méchant, Bourron, il n'est que faible, et sans doute pourrons-nous encore le sauver.

— Mais ramenez Bourron! cria Luc gaîment. Je ne veux pas la mort du pécheur, au contraire! Combien ne s'abandonnent que débauchés par des camarades, sans résistance contre les noceurs et les fainéants! Bonne recrue, nous en ferons un exemple.

Jamais il ne s'était senti si heureux, ce retour de Bourron lui parut décisif, bien que l'ouvrier fût devenu médiocre. Le racheter, le sauver, comme disait Bonnaire, n'était-ce pas une victoire sur le salariat? Et puis, cela faisait à sa ville une maison de plus, un petit flot ajouté aux autres flots, gonflant la marée qui devait emporter le vieux monde.

Un autre soir, Bonnaire vint encore le prier d'admettre un ouvrier de l'Abîme. Mais, cette fois, la recrue était si pitoyable, qu'il n'insista point.

— C'est ce pauvre Fauchard, il se décide, dit-il. Vous vous souvenez, il a tourné autour de la Crêcherie à plusieurs reprises. Il ne pouvait prendre une résolution, il craignait de choisir, tant le travail écrasant, toujours le même, l'avait hébété, anéanti. Ce n'est plus un homme, c'est un rouage, déjeté, faussé... Je crains qu'on ne puisse plus en tirer rien de bon.

Luc songeait, évoquait ses premiers jours à Beauclair.

— Oui, je sais, il a une femme, Natalie, n'est-ce pas? une femme soucieuse et dolente, toujours en quête de crédits. Et il a un beau-frère, Fortuné, qui n'avait encore que seize ans, et que j'ai vu si pâle, si ahuri, si mangé déjà par le travail machinal et précoce. Ah! les pauvres êtres!.. Eh bien! qu'ils viennent tous, pourquoi ne viendraient-ils pas? Ce sera encore un exemple, même si nous ne pouvons refaire de Fauchard un homme libre et joyeux!

Puis, il ajouta, d'un air d'allégresse plaisante :

— Encore une famille, encore une maison ajoutée aux autres. Ça se peuple, n'est-ce pas? Bonnaire, nous voilà partis pour une belle et grande ville, la ville dont je vous ai tant parlé, dès le début, et à laquelle vous ne pouviez croire. Vous rappelez-vous? l'expérience vous laissait inquiet, vous n'étiez guère avec moi que par raison et par reconnaissance... Etes-vous au moins convaincu, maintenant?

Bonnaire, un peu gêné, ne répondit pas tout de suite. Pourtant, il finit par dire, avec sa franchise :

— Est-ce qu'on est jamais convaincu? Il faut toucher les résultats du doigt... Sans doute, l'usine est prospère, notre association s'élargit, l'ouvrier vit mieux, il y a un peu plus de justice et de bonheur. Mais vous connaissez mes idées, monsieur Luc : tout cela, c'est encore le salariat maudit, je ne vois pas que la société collectiviste se réalise.

D'ailleurs, le théoricien seul maintenant se défendait en lui. S'il ne lâchait pas ses idées, comme il disait, il se montrait admirable de foi dans le travail, d'activité et de courage. Il était le héros ouvrier, le vrai chef qui avait décidé de la victoire de la Crêcherie, en donnant aux camarades un fraternel exemple de solidarité. Quand il apparaissait dans les halles, si grand, si fort, si homme, toutes les mains se tendaient. Et il était conquis déjà plus qu'il ne voulait le dire, ravi de voir les camarades souffrir moins, goûter à toutes les joies, vivre dans des demeures saines, avec des fleurs autour d'eux. Il ne s'en irait donc pas, sans que le vœu de toute sa vie fût rempli, celui qu'il y eût moins de misère et plus d'équité.

— Oui, oui, la société collectiviste, dit Luc qui riait, le connaissant bien, nous la réaliserons, nous réaliserons même mieux ; et, si ce n'est pas nous, ce seront nos enfants, les chers petits que nous élevons pour cela... Ayez confiance, Bonnaire, dites-vous que désormais l'avenir est à nous puisque notre ville pousse, pousse toujours.

Et, d'un geste large, il montrait, parmi les jeunes arbres, les toits des maisons aux faïences de couleur, si gaies sous le soleil couchant. Et il revenait toujours à ces vivantes maisons, que son souffle semblait faire sortir de terre et qu'il voyait réellement en marche, telle qu'une armée pacifique, partie pour ensemencer l'avenir sur les décombres du vieux Beauclair et de l'Abîme.

Mais si, à la Crêcherie, le peuple industriel avait triomphé seul, il y aurait eu simplement là un événement heureux, aux conséquences discutables. Ce qui rendait cet événement décisif, d'une portée considérable, c'était que le peuple paysan, aux Combettes, triomphait de

son côté, dans le commun effort, dans l'association qui s'était faite entre le village et l'usine. Là aussi, il n'y avait qu'un commencement, mais quelle promesse de prodigieuse fortune! depuis le jour où le maire Lenfant et son adjoint Yvonnot, réconciliés par leur besoin de s'entendre, s'ils voulaient lutter et vivre, avaient décidé tous les petits propriétaires de la commune à s'associer, à joindre leurs bouts de champs les uns aux autres, afin d'en constituer un seul et vaste domaine de plusieurs centaines d'hectares, une fertilité extraordinaire s'y était déclarée. Jusqu'alors, en ces derniers temps surtout, la terre semblait y avoir fait faillite, comme dans toute l'immense plaine de la Roumagne, autrefois si féconde, maintenant d'apparence ingrate, couverte d'épis grêles et rares. Ce n'était, à la vérité, qu'un effet de la paresseuse lassitude et de l'ignorance entêtée des hommes, les méthodes surannées, le manque d'engrais, de machines et de bonne entente. Aussi, quelle leçon, dès que les associés des Combettes s'étaient mis à cultiver leur domaine en commun! Ils achetaient à bon compte les engrais, ils se procuraient les outils et les machines à la Crêcherie, en échange du pain, du vin, des légumes, qu'ils lui fournissaient. Ce qui faisait leur force, c'était justement de n'être plus isolés, d'avoir noué le lien solidaire, désormais indestructible, entre le village et l'usine ; et c'était la réconciliation rêvée, longtemps impossible, du paysan et de l'ouvrier, le paysan qui donne le blé nourrisseur de l'homme, l'ouvrier qui donne le fer pour que la terre soit ensemencée et que le blé pousse. Si la Crêcherie avait besoin des Combettes, les Combettes n'auraient pu être sans la Crêcherie. Enfin, l'union était faite, le mariage fécond, d'où naîtrait la société heureuse de demain. Et quel spectacle miraculeux, cette plaine renaissante, la veille presque abandonnée, se couvrant aujourd'hui de débordantes moissons! Au milieu des autres terres encore frappées de mort par la désunion et l'incurie, les Combettes faisaient comme une petite mer de grasses verdures, que tout le pays regardait avec stupéfaction, peu à peu avec envie. Tant de sécheresse, tant de stérilité hier, et tant de vigueur, tant d'abondance aujourd'hui! Alors, pourquoi ne pas suivre l'exemple de

ceux des Combettes? Déjà les communes voisines s'intéressaient, questionnaient, voulant en être. On parlait de Fleuranges, de Lignerolles, de Bonneheux, dont les maires dressaient des projets d'association, recueillaient des signatures. Bientôt, la petite mer verte grandirait, s'unirait à d'autres mers, étendrait toujours, toujours, son flot de puissantes verdures, jusqu'à ce que la Roumagne entière, à perte de vue, ne fût plus qu'un seul domaine, un seul océan pacifique de blé, assez vaste pour nourrir tout un peuple heureux. Et les jours étaient proches, car la terre nourricière, elle aussi, se mettait en marche.

Souvent, pour le plaisir, Luc faisait de longues promenades à pied, au travers de ces champs fertiles, et parfois il rencontrait Feuillat, le fermier de Boisgelin, qui flanait également, les mains au fond des poches, en regardant, de son air silencieux et énigmatique, pousser les belles récoltes dans ces terres si bien cultivées. Il savait la grande part qu'il avait prise à l'initiative de Lenfant et d'Yvonnot, il n'ignorait pas que c'était lui qui, aujourd'hui encore, les conseillait. Et sa surprise restait grande de voir dans quel état de souffrance il laissait les terres qu'il avait affermées, ce domaine de la Guerdache dont les champs pauvres, maintenant, faisaient tâche, semblaient un désert inculte, à côté de l'autre domaine si riche des Combettes.

Un matin, comme tous deux suivaient en causant un chemin qui séparait les deux propriétés, il ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.

— Mais dites donc, Feuillat, vous n'éprouvez pas quelque honte, à si mal tenir vos terres, lorsque, de l'autre côté de cette route, les terres de vos voisins sont si admirablement cultivées? D'ailleurs, votre simple intérêt devrait vous déterminer à un travail actif et intelligent dont je vous sais très capable.

Le fermier n'eut d'abord qu'un sourire muet. Puis, il osa parler sans crainte.

— Oh! monsieur Luc, la honte est un sentiment trop raffiné pour nous, les pauvres bougres. Et quant à mon intérêt, il est bonnement de tirer juste ma vie de ces terres, qui ne sont pas à moi. C'est ce que je fais, je les cultive assez pour avoir du pain, car ce serait une trop

grande duperie, de les travailler, de les fumer, d'en faire des terres excellentes, puisque cela n'enrichirait que M. Boisgelin, qui peut, à chaque fin de bail, me jeter dehors... Non, non! pour faire d'un champ un bon champ, il faut qu'il soit à vous, ou mieux encore qu'il soit à tout le monde.

Et il goguenardait, et il se moquait de ceux qui crient aux paysans : " Aimez la terre! aimez la terre! " Sans doute, il voulait bien l'aimer ; mais, tout de même, il voulait aussi en être aimé, c'est-à-dire qu'il ne voulait plus l'aimer pour les maîtres. Comme il le répétait, son père, son grand-père, son arrière-grand-père, l'avaient aimée sous le bâton des exploiteurs, sans en tirer autre chose que de la misère et des larmes. Alors, lui, en avait assez de cette exploitation féroce, de ce marché de dupe du fermage, la terre aimée, caressée, fécondée par le fermier, pour que le propriétaire ait ensuite l'enfant avec la femme, toute la richesse.

Il y eut un silence. Et il ajouta d'un air d'ardeur concentrée, à voix plus basse :

— Oui, oui, la terre à tous, pour qu'on se remette à l'aimer, à la cultiver... Moi, j'attends.

Trés frappé, Luc le regarda. Il le sentait d'une intelligence vive, dans son attitude fermée. Et voilà que, derrière le paysan fruste, un peu sournois, il apercevait maintenant un fin diplomate, un précurseur de regard clair, voyant l'avenir, menant l'expérience des Combettes, pour un but lointain, connu de lui seul. Il soupçonna la vérité, il voulut avoir une certitude.

— Alors, si vous laissez vos terres dans cet état, c'est aussi pour qu'on les compare aux terres voisines et que l'on comprenne?... Mais n'est-ce pas un rêve? Jamais les Combettes n'envahiront, ne mangeront la Guerdache.

De nouveau, Feuillat eut son rire muet. Puis, sans vouloir en dire davantage :

— Peut-être, il faudrait d'ici là de grosses affaires... Enfin, qui sait? j'attends.

Au bout de quelques pas, il reprit encore, avec un geste large, emplissant l'horizon :

— N'empêche que ça marche. Vous vous rappelez le désolant coup d'œil qu'on avait d'ici, avec ces pauvres

lopins de terre, d'une si maigre récolte? Et voyez, voyez! avec un seul domaine, avec la culture en commun, avec l'aide des machines et de la science, les moissons débordent, tout le pays est peu à peu conquis. Ah! c'est un riche spectacle!

L'ardent amour qu'il avait gardé à la terre, qu'il tenait secret, en jaloux désireux de l'aimer pour lui, éclatait dans la flamme de ses yeux, dans l'enthousiasme de sa voix. Et Luc était gagné par le grand souffle de fécondité dont le frisson passait sur cette mer de blé. S'il se sentait si fort, à la Crêcherie, c'était maintenant qu'il avait son grenier d'abondance, certain du pain, ayant élargi son petit peuple d'ouvriers d'un petit peuple de paysans. Et sa joie n'était pas plus grande à voir sa Cité en marche, le flot des maisons s'avancer toujours, conquérir l'Abîme et le vieux Beauclair, qu'à venir regarder les champs fertiles des Combettes en marche eux aussi, s'allongeant des champs voisins, roulant peu à peu leurs moissons en un océan sans bornes, d'un bout à l'autre de la Roumagne. C'était le même effort, la même civilisation prochaine, l'humanité qui allait à la vérité et à la justice, à la paix et au bonheur.

L'effet le plus immédiat du succès de la Crêcherie fut de faire comprendre aux petites usines du pays l'avantage qu'elles auraient à suivre son exemple, à s'associer avec elle. La maison Chodorge, une fabrique de clous qui achetait toute sa matière première à sa puissante sœur, se décida d'abord, en se laissant définitivement absorber, dans l'intérêt commun. Puis, la maison Hausser, qui avait la spécialité des serpes et des faux, après avoir surtout forgé des sabres, entra à son tour dans l'association, devint comme un prolongement naturel de la grande forge voisine. Il y eut quelques difficultés pour la maison Mirande et Cie, qui construisait des machines agricoles, et dont l'un de deux propriétaires, homme de réaction, luttait contre toutes nouveautés ; mais la crise devint telle, qu'il se retira, dans la crainte d'une catastrophe certaine, et que l'autre propriétaire sauva son usine, en se hâtant de la fondre dans la Crêcherie. Toutes ces maisons entraînées ainsi dans le mouvement d'association et de solidarité, se mettaient en actions, acceptaient les

mêmes statuts, le partage des bénéfices, basé sur l'alliance du capital, du travail et de l'intelligence. Elles finissaient par constituer une seule et même famille, aux cent groupes divers, toujours prête à recevoir de nouveaux adhérents, pouvant de la sorte s'étendre à l'infini ; et c'était là surtout la société refondue, se reconstituant sur une organisation nouvelle du travail, allant à une humanité libre et heureuse.

Dans Beauclair étonné, déconcerté, l'inquiétude fut au comble. Alors, quoi? la Crêcherie grandirait sans cesse, s'augmenterait de chaque petite usine qu'elle rencontrerait au passage, celle-ci, puis celle-là, puis cette autre? et la ville elle-même, et la plaine immense aux alentours y passeraient, ne seraient plus que les dépendances, le domaine, la chair même de la Crêcherie? Les cœurs étaient troublés, les cerveaux commençaient à se demander où était le vrai intérêt de chacun, la fortune possible. Dans le petit monde des commerçants, des fournisseurs surtout, la perplexité augmentait, devant les recettes qui baissaient chaque jour ; et il s'agissait de savoir si l'on ne serait pas forcé bientôt de fermer boutique. Aussi l'affolement devint-il général, lorsqu'on apprit que Caffiaux, l'épicier cabaretier, venait de s'entendre avec la Crêcherie, pour que sa maison devînt un simple dépôt, une sorte de succursale des Magasins-Généraux. Longtemps il avait passé pour être l'homme de l'Abîme, vaguement mouchard de la direction, empoisonnant l'ouvrier d'alcool, le vendant ensuite à ses chefs, car le cabaret est le plus ferme pilier du salariat. En tout cas, l'homme était louche, aux aguets de la victoire du plus fort, continuellement prêt à une trahison, se retournant avec l'aisance d'un gaillard qui n'aime point la défaite. Et qu'il se fût mis si aisément du côté de la Crêcherie, cela doubla l'angoisse des gens inquiets, travaillés du besoin de prendre parti au plus tôt. Tout un mouvement d'adhésions s'indiquait, qui devait aller en s'accélérant, avec la force décuplée de la vitesse acquise. La belle Mme Mitaine, la boulangère, n'avait pas attendu la conversion de Caffiaux pour trouver très bien ce qui se passait à la Crêcherie, et elle était disposée à entrer dans l'association, quoique sa boulangerie fût restée florissante, grâce au

renom de beauté et de bonté dont elle l'avait rendue populaire. Seul, le boucher Dacheux s'entêtait, dans la fureur sombre de la débâcle de toutes ses idées ; il disait qu'il préférait mourir, au milieu de ses derniers quartiers de viande, le jour où il ne trouverait plus un bourgeois pour les lui acheter à leur prix ; et cela paraissait devoir se réaliser, sa clientèle le quittait peu à peu, il était pris de telles rages, que l'apoplexie sûrement le menaçait, en coup de foudre.

Dacheux, un jour, se rendit chez les Laboque, où il avait supplié Mme Mitaine de se rendre également. Il s'agissait, disait-il, des intérêts moraux et commerciaux de tout le quartier. Le bruit courait que les Laboque, pour éviter la faillite, étaient sur le point de faire la paix avec Luc et de s'associer, de façon à devenir simplement les dépositaites de la Crêcherie. Depuis que celle-ci échangeait directement ses fers et ses aciers, ses outils et ses machines, contre le pain des Combettes et des autres villages syndiqués, ils avaient perdu leurs meilleurs clients, les paysans des environs, sans compter les petites ménagères, les bourgeoises de Beauclair elles-mêmes, qui réalisaient de grandes économies en se fournissant aux magasins de l'usine, dont Luc avait eu l'idée victorieuse d'ouvrir la porte à tout le monde. C'était la mort du commerce, tel qu'on l'avait entendu jusque-là, l'intermédiaire entre le producteur et le consommateur, renchérissant la vie, vivant en parasite sur les besoins des autres. Un rouage inutile, mangeur de force et de richesse, dont la disparition était désormais chose certaine, du moment qu'un exemple démontrait avec quelle facilité on le supprimait, pour le bien-être de tous. Et, au milieu de leur bazar désert, les Laboque se lamentaient.

Lorsque Dacheux se présenta, la femme, noire et maigre, était au comptoir, inoccupée, n'ayant même plus le courage de tricoter des bas, tandis que l'homme, au nez et aux yeux de furet, allait et venait d'un air d'âme en peine, le long des cases de marchandises, envahies par la poussière.

— Qu'est-ce qu'on me dit? cria le boucher congestionné, vous trahissez, Laboque, vous êtes sur le point de vous rendre! Vous qui avez perdu contre le bandit ce

procès désastreux, vous qui aviez juré la mort du bandit, quitte à y laisser vous-même la peau! Et voilà que vous vous mettriez contre nous, que vous acheveriez le désastre!

Mais Laboque s'emporta dans l'effondrement où il était.

— J'ai assez de peine, fichez-moi la paix! Ce procès imbécile, c'est vous tous qui m'y avez poussé. Maintenant, vous ne m'apportez sûrement pas de l'argent pour payer mes échéances de la fin du mois. Alors, qu'est-ce que vous venez me chanter là, avec la peau que j'ai promis d'y laisser?

Et, montrant d'un geste les marchandises endormies :

— Elle y est, ma peau, et si je ne m'arrange pas, les huissiers seront ici mercredi prochain... Oui! c'est vrai, puisque vous voulez que je vous dise, oui! je suis en pourparlers avec la Crêcherie, je me suis entendu, et je signerai ce soir... J'hésitais encore, mais on m'embête trop à la fin!

Il se laissa tomber sur une chaise, tandis que Dacheux, saisi, suffoqué, ne trouvait à bégayer que des jurons. Et Mme Laboque, alors, écrasée dans son comptoir, dit à son tour sa plainte, d'une voix basse et monotone.

— Avoir tant travaillé, mon Dieu! nous être donné tant de mal, au commencement, quand nous avons débuté, en allant vendre de la quincaillerie de village en village! Et, plus tard, les efforts qu'il nous a fallu faire ici, pour ouvrir cette boutique, pour l'agrandir ensuite d'année en année! On était tout de même récompensé, ça marchait, on nourrissait le rêve d'acheter une maison en pleine campagne, pour s'y retirer avec des rentes. Puis, voilà que ça croule, Beauclair devient fou, je n'ai pas encore compris pourquoi, mon Dieu!

— Pourquoi, pourquoi? gronda Dacheux, parce que c'est la révolution et que les bourgeois sont des lâches qui n'osent même pas se défendre. Moi, un de ces matins, si l'on m'y pousse, je vais prendre mes couteaux, et vous verrez!

Laboque haussa les épaules.

— Belle affaire!... C'est bon quand on a le monde avec soi ; mais, quand on se sent à la veille de rester tout

seul, le mieux est encore, tout en enrageant, d'aller où vont les autres... Caffiaux l'a bien compris.

— Ah! cette crapule de Caffiaux! hurla le boucher, repris de fureur. En voilà un traître, un vendu! Vous savez que ce bandit de M. Luc lui a donné cent mille francs pour nous lâcher.

— Cent mille francs! répéta le quincaillier, avec des yeux de flamme, en affectant une ironie sceptique, je voudrais bien qu'il me les offrît, je les prendrais tout de suite... Non, voyez-vous, c'est bête de s'entêter, la sagesse est d'être toujours avec les plus forts.

— Quelle misère! quelle misère! reprit Mme Laboque de sa voix dolente, le monde se met à l'envers pour sûr, c'est la fin du monde!

Justement, la belle Mme Mitaine, qui entrait, entendit ces paroles.

— Comment, la fin du monde! dit-elle gaîment, voilà encore deux de nos voisines qui viennent d'accoucher de deux gros garçons... Et vos enfants, et Auguste et Eulalie, comment vont-ils? Ils ne sont donc pas là?

Non, ils n'étaient pas là, ils n'étaient jamais là. Auguste, âgé de vingt-deux ans bientôt, s'était pris de passion pour les arts mécaniques, ayant en horreur le commerce ; tandis qu'Eulalie, très sage à quinze ans, déjà petite femme de ménage, vivait le plus souvent chez un oncle, fermier à Lignerolles, près des Combettes.

— Oh! les enfants! se plaignit encore Mme Laboque, si l'on compte sur les enfants!

— Tous des ingrats! déclara Dacheux, dans l'indignation où il était de ne pas se retrouver en sa fille Julienne, grosse et belle demoiselle attendrie, qui, malgré ses quatorze ans sonnés, jouait encore avec les petits malheureux, lâchés sur le pavé de la rue de Brias. Quand on compte sur les enfants, on est sûr de mourir de misère et de chagrin!

— Mais je compte sur mon Evariste, moi! reprit la boulangère. Le voilà qui va sur ses vingt ans, et ce n'est pas parce qu'il a refusé d'apprendre l'état de son père, que nous nous fâcherons. Ces petits, ça pousse naturellement avec des idées différentes des nôtres, puisque ça naît pour des époques où nous ne serons plus là. Moi, je

ne lui demande, à mon Evariste, que de m'aimer bien, et c'est ce qu'il fait.

Elle exposa ensuite posément son cas à Dacheux. Si elle était venue, sur sa demande, c'était pour qu'il fût bien entendu que chaque commerçant de Beauclair devait garder sa liberté d'action. Elle ne faisait pas encore partie de l'association de la Crêcherie, mais elle comptait y entrer quand il lui plairait, le jour où elle serait convaincue d'agir dans l'intérêt des autres et d'elle-même.

— Evidemment! conclut Laboque. Je ne peux pas faire autrement, je signerai ce soir.

Et le gémissement de Mme Laboque recommença, infini.

— Je vous l'ai dit, le monde s'est mis à l'envers, c'est la fin du monde!

— Mais non! mais non! s'écria de nouveau la belle Mme Mitaine, comment voulez-vous que le monde finisse, puisque voilà nos enfants bientôt en âge de se marier, et qu'ils auront des enfants, qui se marieront à leur tour, pour avoir des enfants encore? Les uns poussent les autres, le monde se renouvelle, voilà!... C'est la fin d'un monde, si vous voulez.

Le mot tomba si net, si décisif, que Dacheux exaspéré, à bout de violence, s'en alla en faisant claquer la porte, le sang aux yeux, sous le frisson de l'apoplexie menaçante. C'était bien la fin d'un monde, la fin du commerce inique et pourrisseur, du commerce qui ne fait la fortune de quelques-uns que pour la misère du plus grand nombre.

Un dernier coup allait bouleverser Beauclair. Jusque-là, le succès de la Crêcherie n'avait agi que sur les industries similaires et que sur le petit commerce, vivant de la clientèle de la rue, au jour le jour. Aussi l'émotion fut-elle considérable, le beau matin où l'on apprit que le maire Gourier s'était laissé gagner aux idées nouvelles. Lui, solide, n'ayant besoin de personne, comme il le déclarait vaniteusement, n'entendait pas entrer dans l'association de la Crêcherie. Mais il créait à côté une association semblable, il mettait sa grande cordonnerie de la rue de Brias par actions, sur la base désormais éprouvée du capital, du travail et de l'intelligence, en faisant ainsi trois parts des bénéfices. C'était simplement

un groupe nouveau, le groupe du vêtement, à côté du groupe du fer et de l'acier, groupe identique d'ailleurs ; et la ressemblance s'accentua davantage, lorsque Gourier parvint à syndiquer toutes les industries du vêtement, les tailleurs, les chapeliers, les bonnetiers, les lingiers, les merciers. D'autre part, on parla d'un autre groupe encore, qu'un grand entrepreneur de maçonnerie s'occupait de créer, en associant aux maçons tous les ouvriers du bâtiment, les tailleurs de pierres, les menuisiers, les serruriers, les plombiers, les couvreurs, les peintres, vaste groupe qui engloberait aussi les architectes, les artistes, sans compter les ouvriers du meuble les ébénistes, les tapissiers, les bronziers, même les horlogers et les bijoutiers. Il n'y avait là qu'une végétation logique, l'exemple de la Crêcherie avait semé cette idée féconde des groupements, des associations sériées en groupes naturels, et les groupes poussaient d'eux-mêmes, par imitation, par le besoin du plus de vie et du plus de bonheur possible. La loi de création humaine agissait ; et elle agirait certainement avec une énergie croissante, si l'existence heureuse de l'espèce l'exigeait ; et, dès maintenant, il devenait même sensible qu'un lien général s'établissait au-dessus de ces groupes, un lien commun qui, tout en les laissant distincts, les réunirait un jour, en une vaste réorganisation sociale du travail, unique code de la Cité future.

Mais l'idée d'échapper à la Crêcherie en l'imitant, semblait bien forte pour le cerveau de Gourier. Aussi l'opinion était-elle qu'il avait dû être conseillé par le sous-préfet Châtelard, qui se terrait dans plus d'ombre et plus de tranquille insouciance, à mesure que Beauclair se transformait, sous le souffle vivant de l'avenir. Et l'on devinait juste, cela s'était passé dans un petit déjeuner à trois, chez le maire, les deux hommes face à face, n'ayant entre eux que la toujours belle Léonore.

— Mon cher, avait dit le sous-préfet avec son sourire aimable, je crois que nous sommes fichus. A Paris, tout va de travers, tout marche à l'abandon, et c'est la révolution prochaine, dont le souffle emporte ce qui reste du vieil édifice pourri, tombant en ruine. Ici, notre Boisgelin est un pauvre homme vaniteux que cette petite

Mme Delaveau mangera jusqu'au dernier sou. Il n'y a que le mari pour ne pas savoir où passent les gains de l'Abîme, dans sa lutte héroïque contre la faillite, et vous verrez bientôt quel désastre... Alors, vraiment, ce serait imbécile de ne pas songer à soi, si l'on ne veut pas être entraîné dans la débâcle.

Léonore s'inquiéta.

— Est-ce que vous êtes menacé, mon ami?

— Moi, oh! non. Qui songe à moi? aucun gouvernement ne se donnera la peine de s'occuper de ma chétive personne, car j'ai le talent d'administrer le moins possible, en disant toujours comme mes chefs, de sorte que je passe pour être la créature de chaque ministre. Je mourrai ici, oublié, heureux, sous l'effondrement du dernier ministère... Mais c'est à vous que je songe, mes bons amis.

Et il expliqua son idée, énuméra tous les avantages qu'il y aurait à devancer la révolution, en faisant de la cordonnerie Gourier une autre Crêcherie. Les bénéfices n'en seraient pas diminués, au contraire. Puis, il était convaincu, il se disait trop intelligent pour ne pas comprendre : l'avenir était là, le travail réorganisé finirait par balayer la vieille et inique société bourgeoise. Dans ce fonctionnaire si paisible, si sceptique, d'une inaction totale et raisonnée, un véritable anarchiste avait fini par pousser, qu'il dissimulait sous les dehors de sa diplomatique réserve.

— Vous savez, mon bon Gourier, conclut-il en riant, ça ne m'empêchera pas de me déclarer contre vous, ouvertement, lorsque vous aurez fait ce beau coup de passer à la société nouvelle. Je dirai que vous trahissez, ou que vous perdez la raison... Mais je vous embrasserai, quand je viendrai ici, car vous leur aurez joué là un fameux tour, qui vous rapportera gros. Vous verrez leurs têtes!

Cependant, Gourier, effaré, ne consentit pas, discuta longtemps. Tout son passé protestait, toute sa longue royauté de patron se révoltait à l'idée de n'être plus que l'associé des centaines de travailleurs dont il était resté jusque-là le maître absolu. Mais, sous son épaisse enveloppe, il y avait un esprit très délié en affaires, il se rendait très bien compte qu'il ne risquait rien, qu'il assurait

au contraire sa maison contre tous les dangers de l'avenir, en suivant le conseil du sage Châtelard. Et puis, lui-même était touché par le vent qui soufflait, cette exaltation, cette passion de réformes, dont la fièvre contagieuse, aux époques révolutionnaires, affole justement les classes qui vont être dépossédées. Gourier finit par croire que l'idée était de lui, ainsi que Léonore, sur le conseil de son ami Châtelard, le lui répétait matin et soir, et il marcha.

Ce fut un scandale dans toute la bourgeoisie de Beauclair. On tenta des démarches, on alla trouver le président Gaume pour le supplier d'intervenir auprès du maire, puisque le sous-préfet avait formellement refusé de s'occuper de cette triste affaire, qu'il déclarait à haute voix scandaleuse, et dans laquelle, disait-il, il ne voulait pas compromettre l'administration. Mais le président, qui vivait très retiré, ne voyant plus personne, depuis le jour où sa fille Lucile, surprise en flagrant délit avec un très jeune clerc de notaire, avait dû se réfugier chez lui, n'accepta pas non plus d'aller faire au maire des représentations, que celui-ci accueillerait sans doute fort mal. Alors, on employa les grands moyens. Son gendre, le capitaine Jollivet, à la suite du départ de sa femme, s'était lancé dans la réaction, avec une furie croissante. Il donnait de tels articles au " Journal de Beauclair ", que l'imprimeur Lebleu, inquiet de la façon dont tournaient les choses, sentant la nécessité d'être du côté des plus forts, lui avait un jour fermé sa porte, désireux d'évoluer, de passer du parti de l'Abîme au parti de la Crêcherie. Désarmé, oisif, le capitaine promenait ses colères impuissantes, lorsqu'on eut l'idée que lui seul pouvait déterminer le président à prendre parti, car il n'avait point rompu complètement avec son beau-père, il échangeait encore des saluts avec lui. Chargé de cette mission délicate, il se rendit donc chez ce dernier en cérémonie, il ne reparut pas de deux longues heures ; et, quand il sorti de la maison, il n'avait tiré de son beau-père que des réponses évasives, mais il était réconcilié avec sa femme. Le lendemain, elle réintégra le domicile conjugal, le capitaine pardonnait pour cette fois, sur l'engagement formel qu'elle ne recommencerait pas.

Tout Beauclair, fut stupéfait de ce dénoûment, et cela finit dans un grand éclat de rire.

Ce furent les Mazelle qui réussirent à confesser le président Gaume, par hasard et sans avoir été chargés d'aucune mission. D'habitude, chaque matin, il sortait, il gagnait le boulevard de Magnolles, une longue avenue déserte, et il s'y promenait sans fin, la tête basse, les mains derrière le dos, dans une sombre rêverie. Ses épaules pliaient comme sous l'effondrement final, il semblait dans l'anéantissement de toute une existence manquée, du mal qu'il avait fait, du bien qu'il ne pouvait faire. Et, quand il relevait un instant les yeux, regardant au loin, il paraissait attendre de l'inconnu de demain quelque chose qui ne venait pas, qu'il ne verrait pas. Or, ce matin-là, les Mazelle, levés de bonne heure pour se rendre à l'église, osèrent l'aborder, afin d'avoir son opinion sur les affaires publiques, tellement ils redoutaient d'y trouver quelque désastre personnel.

— Eh bien! monsieur le président, que dites-vous de ce qui se passe?

Il releva la tête, regarda un instant au loin. Puis, continuant son affreuse rêverie, pensant tout haut, comme si personne ne l'eût écouté :

— Je dis qu'il est bien long à venir, l'ouragan de vérité et de justice qui finira par emporter cet abominable monde.

Saisis, les Mazelle, ne croyant pas comprendre, bégayèrent :

— Comment, comment?... Vous voulez nous effrayer, parce que vous savez que nous ne sommes pas très braves. Ça c'est vrai, et l'on nous plaisante un peu.

Mais déjà Gaume s'était repris. En reconnaissant les Mazelle, effarés devant lui, le visage blême, suant l'inquiétude de leur argent et de leur paresse, un pli d'ironie dédaigneuse avait contracté sa bouche.

— Que craignez-vous? reprit-il, le monde durera bien encore vingt ans, et si vous vivez toujours, vous vous consolerez des ennuis de la révolution, en assistant à des choses intéressantes... C'est votre fille qui devrait se préoccuper de l'avenir.

Désolée, Mme Mazelle s'écria :

— Justement, c'est que Louise ne s'en préoccupe pas, oh! pas du tout!... Elle a treize ans à peine, et elle trouve très drôle ce qui se passe, quand elle nous entend naturellement en parler du matin au soir. Elle rit, pendant que nous nous désespérons. Les jours où je lui dis : " Mais, malheureuse! tu n'auras pas un sou ", elle me répond, avec un saut de chèvre : " C'est ça qui m'est égal, par exemple! et j'en serai plus gaie! " Elle est gentille tout de même, bien qu'elle nous donne peu de contentement.

— Oui, dit Gaume, c'est une enfant qui rêve de faire sa vie elle-même, il y en a comme ça.

Mazelle restait perplexe, craignant d'être plaisanté encore. L'idée qu'il avait fait fortune en dix ans, que depuis lors il jouissait de la délicieuse vie de fainéantise rêvée dès sa jeunesse, et que sa félicité d'oisif pouvait cesser, qu'il serait peut-être forcé de se remettre au travail, si tout le monde travaillait, le jetait à une angoisse sourde et continue, qui était comme un premier châtiment.

— Mais la rente, monsieur le président, que deviendrait la rente, selon vous, si tous ces anarchistes arrivaient à renverser le monde?... Vous vous souvenez, ce M. Luc, qui joue un si vilain rôle, nous plaisantait lui aussi, en racontant qu'on supprimerait la rente... Alors, autant qu'on nous égorge au coin d'un bois!

— Dormez donc en paix, répéta Gaume avec son ironie tranquille, la société nouvelle vous nourrira, si vous ne voulez pas travailler.

Et les Mazelle s'en allèrent à l'église, car ils y brûlaient des cierges pour la guérison de Mme Mazelle, depuis que le docteur Novarre avait eu la brutalité, un jour, de dire à celle-ci qu'elle n'était pas malade. Pas malade! une maladie qu'elle soignait avec amour depuis tant d'années, dont elle vivait, tellement elle avait fini par en faire son occupation, sa joie, sa raison d'être! Le médecin la croyait donc incurable, puisqu'il l'abandonnait ; et, prise de terreur, elle s'était adressée à la religion, elle y trouvait de grands soulagements.

Sur le boulevard de Magnolles, dans ce désert troublé à peine par de rares passants, il était un autre promeneur,

l'abbé Marle, qui venait y lire son bréviaire. Mais, souvent, il laissait retomber le livre, il continuait à marcher avec lenteur, perdu lui aussi au fond d'une songerie noire. Depuis les derniers événements, toute cette évolution emportant la ville à un destin nouveau, son église s'était encore vidée, il y restait à peine les très vieilles femmes du peuple, stupides et têtues, mêlées aux quelques bourgeoises qui soutenaient la religion comme le suprême rempart du beau monde, en train de crouler. Quand les derniers fidèles auraient déserté les églises catholiques, devenues les ruines d'une société morte, envahies par les ronces et les orties, une autre civilisation commencerait. Aussi, sous cette menace, ni les quelques bourgeoises, ni les très vieilles femmes du peuple ne consolaient l'abbé Marle du vide qu'il sentait se faire de plus en plus autour de son Dieu. Léonore, la femme du maire, avait beau être d'une prestance très décorative aux cérémonies du dimanche, et elle avait beau ouvrir sa bourse toute grande pour l'entretien du culte : il n'ignorait point son indignité, son péché chronique d'adultère, que la ville entière acceptait, qu'il avait dû lui-même couvrir du manteau de son ministère sacré, mais qu'il réprouvait comme une damnation dont il serait responsable. Les Mazelle lui suffisaient moins encore, si enfantins, si bassement égoïstes, venant à lui dans l'unique espoir de tirer du ciel une félicité personnelle, plaçant leurs prières ainsi qu'ils avaient placé leur argent, afin d'en toucher les rentes. Et tous et toutes étaient ainsi, dans cette société finissante, sans la véritable foi qui, aux premiers siècles, avait fondé le pouvoir du Christ, sans ce goût du renoncement et de l'obéissance totale, nécessaire aujourd'hui surtout à la toute-puissance de l'Eglise. Alors, il ne se le dissimulait plus, les jours étaient comptés, et si Dieu ne lui faisait pas la grâce de le rappeler bientôt à lui, il assisterait peut-être à l'affreuse catastrophe, le clocher s'écroulant, trouant la toiture de la nef, écrasant l'autel.

C'était cette rêverie noire qu'il venait ainsi promener pendant des heures. Il l'avait enfouie au plus profond de son être, s'efforçant de s'en cacher à lui-même la désespérance. Il affectait de rester brave, hautain, dédaigneux des événements d'un jour, sous le prétexte que l'Eglise

était la maîtresse de l'éternité, Mais, quand il se rencontrait avec l'instituteur Hermeline, qui ne décolérait point devant le succès des méthodes de la Crêcherie, près de passer à la réaction, au nom du salut même de la République, il ne discutait plus avec son âpreté d'autrefois, il prétendait s'en remettre à Dieu ; car Dieu permettait certainement ces saturnales anarchiques, dans le but de foudroyer ses ennemis et de faire ensuite éclater son triomphe. Le docteur Novarre, plaisantant, avait trouvé le mot, en disant que l'abbé abandonnait Sodome, à la veille de la pluie de feu. Sodome, c'était le vieux Beauclair empesté, le Beauclair bourgeois mangé d'égoïsme, la ville coupable condamnée à être détruite, dont il fallait assainir la terre, si l'on voulait voir pousser à la place la Cité de santé et de joie, de justice et de paix. Tous les symptômes indiquaient le craquement final, le salariat râlait, la bourgeoisie affolée se faisait révolutionnaire, le sauve-qui-peut des intérêts amenait aux vainqueurs les forces vives du pays, et ce qui restait, les matériaux usés, inemployables, les décombres épars allaient être balayés par le vent. Déjà le Beauclair rayonnant de demain sortait des ruines. Quand l'abbé Marle, sous les arbres du boulevard de Magnolles, laissait retomber son bréviaire, le pas ralenti, les yeux à demi fermés, c'était sûrement cette vision qui, en se dressant devant lui, le noyait d'amertume.

Parfois, le président Gaume et l'abbé Marle se rencontrèrent, dans ces promenades silencieuses, en pleine solitude. D'abord, ils ne se voyaient pas, ils continuaient leur marche parallèle, la tête si basse, les yeux si perdus, que rien du monde extérieur ne leur parvenait. Chacun, de son côté, roulait sa mélancolie, son regret du monde qui disparaissait, son appel au monde qui sortait de terre. La religion finie ne voulait pas mourir, la justice à naître se désespérait de tant tarder. Cependant, ils levaient la tête, ils se reconnaissaient, et il fallait échanger quelques mots.

— Un temps bien triste, monsieur le président. Nous aurons de la pluie.

— Je le crains, monsieur l'abbé. Ce mois de juin est très froid.

— Ah! que voulez-vous? toutes les saisons sont bouleversées maintenant. Plus rien n'est d'aplomb.

— C'est vrai, et pourtant la vie continue, le bon soleil remettra peut-être tout en place.

Puis, chacun reprenait sa marche solitaire, retombait dans ses réflexions, promenant de la sorte à l'infini l'éternelle lutte de l'avenir et du passé.

Mais, surtout, ce fut à l'Abîme que retentit le contrecoup de Beauclair en évolution, peu à peu transformé par la réorganisation du travail. A chaque succès nouveau de la Crêcherie, Delaveau devait déployer plus d'activité, plus d'intelligence et de courage ; et, naturellement, tout ce qui faisait la prospérité de l'usine rivale, devenait chez lui un désastre. C'était ainsi que la découverte d'excellents filons, dans la mine anciennement abandonnée, lui avait porté un coup terrible, en avilissant le prix de la matière première. Il ne pouvait plus lutter pour les fers et les aciers de commerce, il se trouvait même atteint dans sa fabrication des canons et des obus. Les commandes avaient fléchi, depuis que l'argent de la France allait surtout aux constructions de paix et de solidarité sociale, aux chemins de fer, aux ponts, aux bâtiments de tous genres, où le fer et l'acier triomphaient. Le pis était que ces commandes, dont trois maisons seulement se partageaient la proie, ne suffisaient plus pour le gain de ces maisons, qui avaient fini par réaliser le projet de tuer une d'elles, afin de déblayer le marché ; et, la moins solide étant l'Abîme, en ce moment-là, c'était l'Abîme que les forges concurrentes se décidaient à exécuter sauvagement. Les difficultés devenaient pour lui d'autant plus grandes, que ses ouvriers ne lui restaient plus fidèles. Le coup de couteau de Ragu avait comme jeté la déroute parmi les camarades qu'il laissait derrière lui. Puis, lorsque Bourron, assagi, converti, les avait quittés pour retourner à la Crêcherie, emmenant Fauchard, tout un mouvement s'était fait, la plupart se demandaient pourquoi ne pas l'imiter, puisque de gros avantages les y attendaient. L'expérience était aujourd'hui éclatante, les ouvriers gagnaient à la Crêcherie des journées doubles en ne travaillant que huit heures, sans compter les avantages dont ils jouissaient, les petites

maisons heureuses, les Ecoles toujours en joie, la Maison-Commune toujours en fête, les Magasins-Généraux abaissant d'un bon tiers les prix de consommation, tant de santé et tant de bien-être. Rien ne prévaut contre les chiffres, les ouvriers de l'Abîme réclamèrent une augmentation des tarifs, voulant gagner autant que ceux de la Crêcherie. Comme il était impossible de les satisfaire, beaucoup partirent, allèrent naturellement où ils devaient trouver le plus de bonheur. Enfin, ce qui paralysait, Delaveau, c'était l'absence d'un fonds de réserve, car il ne consentait pas à se déclarer vaincu, il aurait tenu longtemps, il aurait fini par triompher, pensait-il, s'il avait eu en caisse quelques centaines de mille francs, pour l'aider à traverser cette crise, qu'il s'obstinait à croire temporaire. Seulement, comment se battre, comment faire face aux échéances des mauvais jours, lorsque l'argent manquait? L'argent emprunté déjà, la dette créée était en outre un poids mort terrible, une charge qui l'écrasait. Et il luttait en héros, toujours debout, donnant son intelligence, donnant sa vie, dans l'espoir de sauver encore le passé croulant qu'il soutenait, l'autorité, le salariat, la société bourgeoise et capitaliste, et dans le désir âprement honnête de faire rendre au capital mis entre ses mains les rentes qu'il avait promises.

Au fond, la pire souffrance de Delaveau était ainsi de ne plus pouvoir assurer à Boisgelin les bénéfices auxquels il s'était engagé ; et son échec se matérialisait cruellement, les jours où il devait lui refuser de l'argent. Bien que le dernier inventaire eût été désastreux, Boisgelin entendait ne rien retrancher du train de la Guerdache, excité par Fernande elle-même, qui traitait son mari en bête de labour, qu'il fallait piquer au sang pour en tirer tout son effort. Depuis la violence affreuse de Ragu, cachée et gardée au plus profond de sa chair, elle était comme affolée de jouissance, jamais elle ne s'était montrée ardente à ce point, insatiable. On la trouvait rajeunie, embellie, avec quelque chose d'éperdu dans les yeux, comme un désir de l'impossible, inassouvi toujours. Elle apparaissait aux amis de la maison très inquiétante, le sous-préfet Châtelard disait en confidence au maire Gourier que cette petite femme-là commettrait certai-

nement quelque grosse sottise, dont ils auraient tous à souffrir. Jusque-là, elle s'était contentée de changer son ménage en enfer, par son ardeur gaspilleuse à lancer Boisgelin sur son mari, en de continuelles demandes d'argent, ce qui jetait Delaveau dans de telles exaspérations, qu'il en grondait la nuit, jusque sur l'oreiller conjugal. Elle, méchamment, l'aiguillonnait par des observations maladroites, achevait de retourner le fer au fond de la blessure. Et il l'adorait toujours, il la mettait à l'écart, innocente, sans tare possible, dans le culte qu'il avait voué à son charme souple et délicieux.

Novembre vint, avec de grands froids précoces. Ce mois là, les échéances étaient si fortes, que Delaveau sentit la terre trembler. Il n'avait point en caisse l'argent nécessaire. La veille des payements, il s'enferma dans son cabinet, pour réfléchir, pour écrire des lettres, tandis que Fernande, invitée, allait dîner à la Guerdache. Sans qu'elle le sût, le matin, il s'y était rendu lui-même, il avait eu avec Boisgelin une conversation décisive dans laquelle, après un exposé brutal de la terrible situation, il l'avait décidé enfin à réduire ses dépenses. Pendant plusieurs années, il comptait le mettre à la portion congrue. Même il lui avait conseillé de vendre la Guerdache. Et, maintenant, seul dans son cabinet, après le départ de sa femme, il se promenait à pas ralentis, il activait par instants, d'une main machinale, le grand feu de coke qui brûlait dans une sorte de foyer en tôle, installé devant la cheminée. Le seul salut possible était d'obtenir du temps, d'écrire aux créanciers qui ne pouvaient vouloir la fermeture de l'usine. Mais il ne se hâtait pas, il écrirait les lettres après le dîner ; et il continuait ses réflexions, allant d'une fenêtre à l'autre, revenant toujours se planter devant celle d'où il voyait les immenses terrains de la Crêcherie, jusqu'au parc lointain, jusqu'au pavillon que Luc habitait. Dans le grand froid clair, le soleil se couchait en un ciel d'une pureté de cristal, une clarté d'or pâle détachait sur un fond de pourpre, avec une délicatesse infinie, la ville naissante. Jamais il ne l'avait vue de la sorte, si nette, si vibrante, car il aurait compté les minces branches déliées des arbres, il distinguait les moindres détails des maisons, les décors de

faïence dont les couleurs vives les rendaient si gaies. Il y eut un moment où, sous les rayons obliques de l'astre, toutes les fenêtres s'enflammèrent, pétillèrent, pareilles à des centaines de feux de joie. Ce fut une apothéose, une gloire. Et il restait là, écartant les rideaux de cretonne, la face collée à une vitre, assistant à ce triomphe.

Comme Luc, qui, de là-bas, de l'autre bord des terrains de la Crêcherie, regardait parfois sa ville se mettre en marche, s'étendre, menacer l'Abîme d'un prochain envahissement. Delaveau, de son côté, venait souvent la regarder aussi, toujours grandissante, en sa menace de conquête. Que de fois, dans ces dernières années, il s'était oublié devant cette fenêtre, à s'emplir les yeux de l'inquiétant horizon ; et, chaque fois, il avait vu la marée montante des maisons s'enfler davantage, se rapprocher de l'Abîme. Elle était partie de très loin, du fond des vastes terrains incultes et déserts ; une maison avait paru, ainsi qu'un petit flot, puis une autre, puis une autre ; la ligne des façades blanches s'était allongée, les petits flots s'étaient multipliés sans fin, se poussant, activant leur course ; et, maintenant, ils avaient couvert l'espace, ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres, en une véritable mer d'une puissance incalculable, près d'emporter tout ce qui s'opposerait à leur passage. C'était l'invasion irrésistible de demain, tout le passé balayé, l'Abîme et Beauclair lui-même remplacés par la jeune Cité triomphante. Delaveau en calculait l'approche, avec le sourd frisson de prévoir le jour où le danger deviendrait mortel. Il avait un instant espéré que le mouvement s'arrêtait, à l'époque où la Crêcherie traversait une crise si dure ; et, de nouveau, la Cité s'était remise en marche, d'un tel élan, que déjà les vieux murs de l'Abîme en tremblaient. Cependant, il ne voulait pas désespérer, il se raidissait contre l'évidence, se flattant de trouver dans son énergie le barrage, le rempart nécessaire. Mais, ce soir-là, il était sous le coup d'une inquiétude qui l'amollissait, il en arrivait à éprouver un regret sourd. N'avait-il pas eu tort, autrefois, de laisser partir Bonnaire? Il se rappelait les paroles prophétiques de cet homme simple et fort, au moment de la grande grève ; et c'était le lendemain que Bonnaire avait aidé à fonder la

Crêcherie, en bon travailleur. Depuis, l'Abîme n'avait fait que décliner. Ragu l'avait souillé d'un assassinat, Bourron, Fauchard et les autres le quittaient à présent, comme un lieu de ruine et de malédiction. Au loin, la ville naissante flamboyait toujours sous le soleil, et il fut envahi d'une colère brusque, dont la violence, le rendit à lui-même, aux croyances de toute sa vie. Non, non! il avait eu raison, la vérité était dans le passé, on ne tirait rien des hommes qu'en les pliant sous l'autorité du dogme, le salariat restait la loi du travail, en dehors de laquelle il n'y avait que démence et que catastrophe. Et il ferma les grands rideaux de cretonne, il ne voulut plus voir, alluma sa petite lampe électrique, se remettant à réfléchir dans son cabinet bien clos, que la cheminée embrasée chauffait d'une grosse chaleur.

Après son dîner, Delaveau s'assit enfin à son bureau, pour écrire les lettres, tout le salut dont il mûrissait le plan depuis des heures. Minuit sonnait qu'il était encore là, achevant cette correspondance si lourde, si pénible ; et des doutes lui étaient venus, toute une crainte de nouveau l'emplissait : était-ce vraiment le salut, que ferait-il ensuite, en admettant même qu'on lui accordât les délais demandés? Ecrasé de fatigue, dans l'effort surhumain qu'il tentait pour sauver l'Abîme, il avait laissé tomber son front entre ses deux mains, il restait plongé dans une angoisse immense. Et, à ce moment, il y eut un bruit de voiture, des voix se firent entendre, c'était Fernande qui revenait de son dîner de la Guerdache et qui envoyait les bonnes se coucher.

Lorsqu'elle entra dans le cabinet, elle avait le geste brusque, la parole nerveuse d'une femme hors d'elle, contenant et remâchant sa colère.

— Mon Dieu! qu'il fait chaud ici! Est-il possible de vivre avec un feu pareil?

Et elle se renversa dans un fauteuil, elle dégrafa et rejeta la magnifique fourrure qui lui couvrait les épaules. Alors, elle apparut adorable, d'une merveilleuse beauté, toute vêtue de soie et de dentelle blanche, très décolletée, la gorge et les bras nus. C'était un luxe dont le mari ne s'étonnait pas, qu'il ne voyait même pas, n'aimant d'elle qu'elle-même, la délicieuse créature, devant laquelle

le frisson du désir l'avait toujours rendu obéissant, sans clairvoyance ni force. Et jamais plus d'ivresse ne s'était exhalé d'elle.

Mais, lorsque, la tête bourdonnante encore, assis à son bureau, il l'eut regardée un moment, il s'inquiéta.

— Qu'as-tu donc, chère amie?

Elle était visiblement bouleversée. Ses grands yeux bleus de brune, si caressants d'habitude, luisaient d'une ardeur sombre. Sa bouche, petite, aux sourires tendrement menteurs, s'entr'ouvrait, montrait les dents solides, d'un éclat inaltérable, prêtes à mordre. Tout son visage, à l'ovale délicieux, sous la noire chevelure, se gonflait d'un besoin de violence.

— Ce que j'ai? finit-elle par dire, frémissante. Je n'ai rien.

Le silence retomba, et l'on entendit dans la grande paix morte de l'hiver le grondement de l'Abîme en travail, dont le branle, secouait la maison d'un frisson continu. D'habitude, il n'en avait même plus conscience. Mais, cette nuit-là, bien que les commandes eussent fortement diminué, on venait de mettre en action le marteau-pilon de vingt-cinq tonnes, pour forger en hâte le tube d'un grand canon ; et le sol tremblait, les vibrations de chaque coup semblaient retentir dans le cabinet même, en se communiquant par la légère galerie de bois qui le reliait aux bâtiments voisins de l'usine.

— Voyons, tu as quelque chose, reprit Delaveau. Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu as?

Elle laissa échapper un geste de furieuse impatience, elle répondit :

— Montons nous coucher, ça vaudra mieux.

Mais elle ne bougeait pas, ses mains tordaient fiévreusement son éventail, tandis qu'un souffle court soulevait sa gorge nue. Et elle finit par dire ce qui l'étouffait ainsi.

— Tu es donc allé à la Guerdache, ce matin?

— Oui, j'y suis allé.

— Et c'est vrai ce que Boisgelin vient de me raconter? l'usine est en danger de faillite, nous sommes à la veille de la ruine, à ce point qu'il va falloir ne plus manger que du pain et ne plus porter que des robes de laine!

— Oui, j'ai dû lui dire la vérité.

Elle tremblait, elle se contenait, pour ne pas éclater tout de suite en reproches et en outrages. C'en était fait, sa jouissance était menacée, perdue. La Guerdache ne donnerait plus de fêtes, ni dîners, ni bals, ni chasses. On en fermerait les portes, Boisgelin ne lui avait-il pas avoué qu'il serait peut-être forcé de vendre? Et c'en était fait aussi de son retour à Paris, avec des millions. Tout ce qu'elle avait cru tenir enfin, la fortune, le luxe, le plaisir goûté, épuisé en un continuel raffinement de la sensation, croulait. Elle ne sentait plus autour d'elle que des ruines, et ce Boisgelin venait de l'exaspérer encore par sa mollesse, sa lâcheté à plier la tête sous le désastre.

— Tu ne me dis jamais rien de nos affaires, reprit-elle âprement. J'ai l'air d'une bête, cela m'est tombé sur la tête comme si les plafonds s'effondraient... Et, alors, qu'est-ce que nous allons faire, dis-moi?

— Nous allons travailler, répondit-il simplement, il n'y a pas d'autre salut possible.

Mais elle ne l'écoutait déjà plus.

— As-tu pu croire un instant que ja vais consentir à n'avoir rien à me mettre sur le dos, à ne plus porter que des bottines éculées, à recommencer cette misère dont le souvenir est un cauchemar? Ah! non, je ne suis pas comme vous autres, je ne veux pas, moi! Il faut que vous vous arrangiez, Boisgelin et toi, je ne veux pas redevenir pauvre!

Elle continua, lâcha ce qui grondait dans son être éperdu. C'était sa jeunesse misérable, lorsque à vingt ans, nourrie par sa mère, la maîtresse de piano, elle traînait la faillite de sa grande beauté, séduite, puis abandonnée, toute cette aventure odieuse, enfouie au plus secret d'elle-même. C'était son mariage de calcul et de raison, ce Delaveau accepté malgré sa laideur et sa condition infime, dans le besoin où elle se trouvait d'un soutien, d'un mari qu'elle utiliserait. C'était le coup de fortune de l'Abîme, la réussite de son calcul, ce mari devenant l'occasion et la garantie de sa victoire, Boisgelin conquis, la Guerdache à elle, tous les luxes et toutes les jouissances à elle. Et c'était, pendant douze années, tout ce que la jouisseuse, la pervertisseuse, avec son fond

de cruauté innée, avait goûté là de rare et d'exquis, satisfaisant ses appétits démesurés, apaisant la rancune noire amassée dès l'enfance, heureuse de ses mensonges, de ses parjures, de ses trahisons, du désordre et de la ruine qu'elle apportait, heureuse surtout des larmes qu'elle faisait couler des yeux de Suzanne. Et cela ne durerait pas toujours, et elle retomberait, vaincue, à sa pauvreté d'autrefois!

— Arrangez-vous, arrangez-vous! je ne veux pas aller toute nue, je ne retrancherai absolument rien de mon existence.

Delaveau, qu'elle commençait à impatienter, haussa ses fortes épaules. Il avait appuyé sur ses deux poings sa tête massive de bouledogue, aux mâchoires saillantes ; et il la regardait de ses gros yeux bruns, la face congestionnée par le grand feu, à demi perdue dans le collier de barbe noire.

— Ma chère amie, tu avais raison, ne parlons pas de ces choses, car tu me parais ce soir peu raisonnable... Tu le sais, je t'aime bien, je suis prêt à tous les sacrifices pour que tu ne souffres pas. Mais, je l'espère, tu te résigneras à faire comme moi, qui vais me battre jusqu'au dernier souffle. S'il le faut, je me lèverai dès cinq heures, je vivrai d'une croûte de pain, je donnerai à notre œuvre ma journée entière de dur effort, et je me coucherai encore très content le soir... Mon Dieu! quand tu porterais des robes plus simples et que tu te promènerais à pied! Tu me disais l'autre soir ta lassitude, ton dégoût de ces plaisirs, toujours les mêmes.

C'était vrai. Ses yeux bleus, si caressants, s'assombrirent encore, devinrent presque noirs. Depuis quelque temps, elle se sentait ravagée, peu à peu détruite par son désir éperdu, qu'elle ne savait plus comment assouvir. L'effroyable volupté, goûtée sous le viol de Ragu, dans l'étreinte de ce brutal fou de vengeance et de rage, encore suant de sa besogne, la peau brûlée par le four, les muscles durcis par le ringard, ardent et odorant, sentant le roussi diabolique de l'enfer, la hantait, aiguillonnait en elle la curieuse et la perverse d'un besoin exaspéré de sensations nouvelles. Jamais elle n'avait connu un spasme si aigu, aux bras du travailleur Delaveau et de

l'oisif Boisgelin, l'un toujours pressé, préoccupé, l'autre si correct, presque indifférent. Aussi éprouvait-elle une sourde rancune contre ces gens qui ne l'amusaient plus, prise d'une colère grandissante, à la pensée que jamais plus personne ne l'amuserait. C'était pourquoi elle venait d'accueillir avec un mépris insultant les doléances de Boisgelin, quand il lui avait confié ses ennuis, son désespoir d'être forcé de diminuer son train. Et c'était pourquoi elle rentrait si violente, si haineuse, toute gonflée de l'envie de mordre et de détruire.

— Oui, oui, bégaya-t-elle, ces plaisirs toujours les mêmes, ah! ce n'est pas toi qui m'en donnerais de nouveaux!

Dans l'usine, le marteau-pilon continuait à taper ses rudes coups, dont le sol tremblait. Si longtemps il lui avait forgé ses joies, en faisant suer à l'acier la richesse dont elle était avide, tandis que le noir troupeau des ouvriers donnaient leur vie, pour qu'elle vécût la sienne en pleine et libre jouissance! Un instant, elle entendit ce branle douloureux du travail, au milieu du lourd silence. Et une vision unique s'évoqua encore, celle de Ragu demi-nu, la jetant sur le tas de haillons immondes, la possédant dans la flamme des fours. Jamais plus, jamais plus! Et ce fut contre son mari un redoublement de haine sauvage.

— C'est ta faute, ce qui arrive... Je l'ai dit à Boisgelin. Si tu avais commencé par étrangler ce misérable Luc Froment, nous n'en serions pas à la veille de la ruine... Mais tu n'as jamais su conduire tes affaires.

Brusquement, Delaveau se leva, résistant encore à l'emportement qui l'envahissait.

— Montons nous coucher... Tu finirais par me pousser à te dire des choses que je regretterais ensuite.

Elle ne bougea toujours pas, elle continua, devint si amère, si agressive, en l'accusant d'avoir fait le malheur de sa vie, qu'il finit par s'écrier, brutal à son tour :

— Mais enfin, ma chère, quand je t'ai épousée, tu n'avais pas un sou, c'est moi qui ai dû t'acheter des chemises. Tu allais être sur le pavé, et où serais-tu, à cette heure?

Outrageante, la gorge en avant, les yeux meurtriers, elle répondit :

— Dis donc, est-ce que tu crois que, belle comme je l'étais, fille d'un prince, j'aurais accepté un homme tel que toi, laid, commun, sans position, si j'avais eu seulement du pain. Regarde-toi donc, mon ami! Je t'ai bien voulu, parce que tu t'es engagé à conquérir pour moi la fortune, une situation royale. Et, si je te dis tout ça, c'est que, justement, tu n'as tenu aucun de tes engagements.

Il s'était planté devant elle, il la laissait aller, serrant les poings, s'efforçant de garder son sang-froid.

— Tu entends, répéta-t-elle avec une obstination furieuse, aucun de tes engagements, aucun! Et pas plus envers Boisgelin qu'envers moi, car c'est bien toi qui l'as ruiné, ce pauvre homme. Tu l'as décidé à te donner son argent, tu lui as promis des rentes fabuleuses, et voilà que lui non plus ne va pas avoir de quoi s'acheter des souliers... Mon ami, quand on n'est pas capable de diriger une grosse affaire, on reste petit employé, on vit dans son trou, avec une femme assez laide et assez bête pour torcher les enfants et raccommoder des chaussettes... C'est la faillite, et c'est ta faute, tu entends, à toi, à toi seul!

Il ne put se contenir davantage. Ce qu'elle lui disait si sauvagement, lui retournait le couteau dans le cœur et dans la conscience. Lui qui l'avait aimée, l'entendre parler de leur mariage comme d'un marché bas, où il n'y avait eu de sa part que nécessité et que calcul! Lui qui, depuis bientôt quinze ans, travaillait si loyalement, si héroïquement, à tenir la promesse faite à son cousin, être accusé par elle de mauvaise administration et d'incapacité! Il la saisit des deux mains, par ses bras nus, il le secoua, en disant à voix basse, comme s'il craignait que l'éclat de sa parole ne l'affolât lui-même :

— Malheureuse! tais-toi, ne me rends pas fou!

Mais elle s'était levée à son tour, elle s'était dégagée, balbutiante de colère et de douleur, en sentant les deux étaux dans lesquels il venait de la prendre, en voyant ses deux bras si délicats, si blancs, se cercler de rouge.

— Tu me bats maintenant, goujat, brute! Ah! tu me bats, tu me bats!

Et elle avançait sa face délicieuse, que la rage bouleversait, et elle crachait son mépris de tout près dans ce

visage d'homme, qu'elle aurait voulu déchirer. Jamais elle ne l'avait exécré davantage, jamais elle ne s'était irritée à ce point de sa carrure massive de dogue. Sa longue rancune remontait, la poussait à un besoin de quelque insulte irréparable, pour en finir. Et sa cruauté cherchait la blessure empoisonnée, celle qui le ferait le plus crier et souffrir.

— Tu n'es qu'une brute, tu n'es pas capable de diriger un atelier de dix hommes!

A cette insulte singulière, il fut pris d'un rire convulsif, tellement cela lui parut stupide, enfantin. Et ce rire acheva de la jeter à une exaspération telle, qu'elle finit par délirer. Que lui dire donc pour que le coup fût mortel et qu'il cessât de rire?

— Oui, c'est moi qui t'ai fait, sans moi tu ne serais pas resté un an directeur de l'Abîme.

Il riait plus fort.

— Tu es folle, ma chère, tu dis de si grosses bêtises, que cela ne m'atteint pas.

— Ah! je dis des bêtises, ah! ce n'est pas grâce à moi que tu as gardé ta place!

Brusquement, l'aveu lui était monté à la gorge. Lui crier ça dans sa figure de chien, lui crier qu'elle ne l'avait jamais aimé, qu'elle était la maîtresse d'un autre! C'était le coup de couteau qui ferait taire son rire. Et comme ça la soulagerait, comme elle goûterait une terrible et féroce volupté, dans la débâcle de sa vie qui craquait sous elle! Une fois encore, la vision de Ragu passa, elle eut un cri d'abominable jouissance, en se jetant elle-même au gouffre.

— Je dis si peu de bêtises, mon ami, que je couche avec ton Boisgelin depuis douze ans.

Delaveau ne comprit pas tout de suite. A la volée, il avait reçu au visage l'injure atroce qui l'étourdissait.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que je couche avec ton Boisgelin depuis douze ans, et puisqu'il n'y a plus rien, puisque tout s'écroule, eh bien! voilà, c'est fini!

Les dents serrées, bégayant, délirant à son tour, il s'était rué sur elle, il l'avait reprise par les bras, la secouant, la renversant dans le fauteuil. Ces épaules

nues, cette gorge nue, cette nudité provocante qu'elle étalait dans ces dentelles, il aurait voulu la broyer à coups de poings, l'anéantir, pour qu'elle ne l'insultât pas et ne le torturât pas davantage. Le voile de sa longue confiance, de sa longue crédulité, se déchirait enfin, et il voyait, et il devinait. Jamais elle ne l'avait aimé, son existence près de lui n'avait jamais été qu'hypocrisie, ruse, mensonge et trahison. De cette femme si belle, si fine, si exquise, de cette femme qu'il adorait, qu'il désirait d'un cœur idolâtre, brusquement se levait la louve, la fureur sombre, la brutalité des instincts. Il voyait naître d'elle tout ce qu'il avait ignoré si longtemps, la pervertisseuse, l'empoisonneuse qui avait lentement tout corrompu autour de lui, une chair de traîtrise et de cruauté dont la jouissance était faite des larmes et du sang des autres.

Et, dans la stupeur où il se débattait, ce fut elle encore qui l'injuria.

— A coups de poing, n'est-ce pas? brute! Va, va, à coups de poings, comme tes ouvriers, quand ils sont ivres!

Alors, au milieu de l'effrayant silence, Delaveau entendit les coups cadencés du marteau-pilon, ce branle du travail qui, sans arrêt, berçait ses jours et ses nuits. Cela lui arrivait de très loin, comme une voix connue, dont le clair langage achevait de lui conter l'effroyable aventure. Tout ce que ce marteau avait forgé de richesse, n'était-ce point Fernande qui l'avait dévoré, de ses petites dents blanches, d'un émail inaltérable? Cette pensée brûlante lui envahissait le crâne, elle était la dévoratrice, la cause du désastre, des millions mangés, de la faillite inévitable et prochaine. Pendant que lui se dévouait héroïquement pour tenir ses promesses travaillait dix-huit heures par jour, tâchait de sauver le vieux monde croulant, c'était elle qui rongeait l'édifice, qui remplissait son rôle de pourriture. Elle vivait là, près de lui, l'air si tranquille, la face tendre et souriante, et elle était pourtant le poison, la destruction, minant tout ce qu'il tentait, paralysant son effort, anéantissant son œuvre. Oui, la ruine était là, toujours présente, à sa table, dans son lit, et il ne la voyait pas, et elle avait ébranlé et broyé tout de ses petites mains souples, de ses petites

dents blanches. Un souvenir lui revint, les nuits où elle rentrait de la Guerdache, grise des caresses de son amant, des vins bus, des valses dansées, de l'argent jeté à pleines mains, et où elle cuvait son ivresse sur l'oreiller conjugal, tandis que lui, l'innocent, l'imbécile, allongé près d'elle, les yeux grands ouverts dans les ténèbres, se torturait le cerveau pour sauver l'Abîme, en évitant de l'effleurer même d'une caresse, par crainte de troubler son sommeil. Et ce fut l'horreur suprême, la fureur folle qui lui fit crier :

— Tu vas mourir!

Elle se redressa dans le fauteuil, les deux coudes appuyés, sa chair nue, son délicieux visage de nouveau en avant, sous le casque noir de son admirable chevelure.

— Ah! ça, je veux bien! J'en ai assez, de toi, et des autres, et de moi-même, et de la vie! Si c'est pour vivre misérablement, j'aime mieux mourir.

Et lui s'affola de plus en plus, répétant, hurlant :

— Tu vas mourir! tu vas mourir!

Mais il cherchait, tournait au travers de la pièce, n'ayant point d'arme. Pas un couteau, rien que ces deux mains, pour l'étrangler ; et puis, lui, qu'aurait-il fait? se serait-il résigné à vivre encore? Un couteau aurait servi pour les deux. Elle vit son embarras, son hésitation d'une seconde, et elle en triompha, elle crut que jamais il ne retrouverait la force de la tuer. A son tour, elle se mit à rire, d'un rire d'ironie et d'insulte.

— Eh bien! tu ne me tues donc pas?.. Tue-moi donc, tue-moi donc, si tu l'oses?

Tout d'un coup, dans sa quête éperdue, il aperçut la cheminée de tôle, où brûlait un tel brasier de coke, que la pièce surchauffée en était comme incendiée déjà. Et ce fut en lui une brusque démence qui lui fit oublier tout, jusqu'à sa fille, sa Nise adorée, endormie paisiblement là-haut, dans sa petite chambre, au second étage. Oh! en finir lui-même, s'anéantir, au fond de cette horreur, de cette fureur qui le transportait! Oh! emmener cette exécrable femme dans la mort, afin qu'elle ne soit plus à d'autres, et s'en aller avec elle, et ne plus vivre, puisque la vie désormais était souillée et perdue!

Elle le cinglait toujours de son rire méprisant.

— Tue-moi donc! tue-moi donc! Tu es bien trop lâche pour me tuer!

Oui, oui! tout brûler, tout détruire, un incendie immense où la maison, l'usine disparaîtraient, où la ruine cette fois serait bien totale, la ruine que cette femme et son amant imbécile avaient voulue! Un bûcher gigantesque où lui-même tomberait en cendres, avec cette femme parjure, empoisonneuse et dévoratrice, parmi les décombres fumants de la vieille société morte, qu'il avait eu la sottise de défendre!

D'un coup de pied terrible, il renversa la cheminée, il la jeta au milieu de la pièce, répétant son cri :

— Tu vas mourir! tu vas mourir!

Le coke embrasé s'était répandu sur le tapis, en une nappe rouge. Des morceaux avaient roulé jusqu'à une fenêtre. Les rideaux de cretonne flambèrent d'abord, tandis que le tapis s'allumait. Puis, les meubles, les murs s'enflammèrent avec une rapidité foudroyante. Bâtie légèrement, la maison prenait feu, pétillait et fumait comme une bourrée.

Alors, ce fut effroyable. Fernande, épouvantée, s'était mise debout, ramenant ses jupes de soie et de dentelle, cherchant le passage où les flammes ne les atteindraient pas encore. Elle se précipita vers la porte donnant sur le vestibule, avec la certitude, qu'elle avait le temps de s'échapper, qu'elle serait d'un bond dans le jardin. Mais là, devant la porte, elle trouva Delaveau, dont les poings lui barraient le passage. Elle le vit si terrible, qu'elle se précipita vers l'autre porte, celle qui ouvrait sur la galerie de bois reliant le cabinet aux bâtiments voisins de l'usine. Déjà il n'était plus temps de fuir par ce côté, la galerie brûlait, faisant cheminée, avec un tel appel d'air, que les bureaux de l'administration étaient menacés. Et elle revint au milieu de la pièce, aveuglée, suffoquée, trébuchante, prise d'une rage à sentir sa robe qui flambait, ses cheveux dénoués qui prenaient feu à leur tour, sur ses épaules nues, criblées de brûlures. Et elle râlait, d'une voix affreuse :

— Je ne veux pas mourir! je ne veux pas mourir! Laissez-moi passer, assassin! assassin!

De nouveau, elle s'était jetée vers la porte du vestibule, et elle tâcha de forcer le passage, en se ruant sur son mari, toujours là, debout, immobile dans sa volonté farouche. Il ne criait plus, il répéta seulement, sans violence :

— Je te dis que tu vas mourir!

Et, comme, pour passer, elle lui entrait les ongles dans la chair, il dut la saisir, il la ramena une fois encore au milieu de la pièce, changée en brasier. Ce fut alors une atroce lutte. Elle se débattait avec une force décuplée par la peur de la mort, elle cherchait les portes, les fenêtres, d'un élan instinctif d'animal blessé ; tandis que lui la maintenait parmi les flammes, où il voulait mourir, où il voulait qu'elle mourût avec lui, pour tout anéantir à la fois de leur abominable existence. Il n'avait pas trop de ses deux bras solides, les murs se fendaient, et à dix reprises il l'écarta des issues. Enfin, il l'emprisonna, il l'écrasa dans une dernière étreinte, lui qui l'avait adorée, qui l'avait si souvent prise et possédée ainsi. Ensemble ils tombèrent parmi les braises du plancher, les tentures achevaient de se consumer comme des torches, les boiseries laissaient pleuvoir des tisons ardents. Et, bien qu'elle l'eût mordu, il ne la lâchait pas, il la gardait, l'emportait au néant, incendiés l'un et l'autre, brûlant du même feu vengeur. Et ce fut fini, le plafond s'effondra sur eux, en un écroulement de poutres flambantes.

A la Crêcherie, cette nuit-là, Nanet, qui faisait son apprentissage d'ouvrier électricien, sortait de la chambre des machines, lorsqu'il aperçut, du côté de l'Abîme, une grande lueur rouge. Il crut d'abord à quelque flamboiement des fours à cémenter. Mais la lueur augmentait ; et, tout d'un coup, il comprit : c'était la maison du directeur qui brûlait. En une secousse brusque, la pensée de Nise le frappa, il se mit follement à courir, se heurta au mur mitoyen que tous deux, autrefois, franchissaient si gaillardement pour se retrouver, le franchit de nouveau sans savoir comment, en s'aidant des pieds et des mains. Et il se trouva dans le jardin, seul encore, l'alarme n'ayant pas été donnée. C'était bien la maison qui brûlait, qui s'allumait du rez-de-chaussée à la toiture, ainsi

qu'un énorme bûcher, sans que personne à l'intérieur remuât. Les fenêtres restaient closes, la porte ne s'ouvrait pas, incendiée déjà, ne permettant plus de sortir ni d'entrer. Nanet crut seulement entendre de grands cris, toute une lutte d'abominable agonie. Enfin, les persiennes d'une des fenêtres du second étage furent rabattues violemment, et Nise parut dans la fumée, toute blanche, vêtue de sa chemise et d'un simple jupon. Elle appelait au secours, elle se penchait, terrifiée.

— Aie pas peur! aie pas peur! cria Nanet éperdûment. Je monte!

Il avait aperçu une grande échelle, couchée le long d'un hangar. Mais, quand il voulut la prendre, il s'aperçut qu'elle était enchaînée. Ce fut une minute d'angoisse terrible. Il avait saisi une grosse pierre, il tapait de toutes ses forces sur le cadenas, pour le briser. Les flammes ronflaient, le premier étage entier prenait feu, avec un tel redoublement d'étincelles et de fumée, que Nise, par moments, disparaissait là-haut. Il entendait toujours ses cris qui s'affolaient, et il tapait, et il tapait, criant lui aussi :

— Attends, attends! je monte!

Le cadenas s'écrasa, il put tirer l'échelle. Plus tard, jamais il ne comprit comment il était parvenu à la mettre debout. Il y eut du prodige, il la dressa sous la fenêtre. Alors, il vit qu'elle était trop courte, et son désespoir fut tel, que lui-même, un instant, chancela dans sa bravoure de héros de seize ans, résolu à sauver cette fillette de treize, son amie. Il perdait la tête, il ne savait plus.

— Attends, attends! ça ne fait rien, je monte!

Justement, l'une des deux servantes, dont la mansarde ouvrait sur le toit, venait de sortir par sa fenêtre, cramponnée au bord de la goutière ; et, folle d'épouvante, en croyant que les flammes l'atteignaient déjà, elle sauta soudain dans le vide, elle vint s'aplatir près du perron, la crâne défoncé, tuée du coup.

Nanet, que les appels de Nise, de plus en en plus affreux, bouleversaient, crut qu'elle aussi allait sauter. Il la vit sanglante à se pieds, il jeta un dernier cri terrible.

— Ne saute pas, je monte, je monte!

Et il monta quand même le long de l'échelle ; et, lorsqu'il fut au premier étage en flammes, il entra par une des fenêtres, dont les vitres avaient éclaté sous la violence de la chaleur. Des secours arrivaient, beaucoup de monde se trouvait déjà sur la route et dans le jardin. Et il y eut, parmi la foule, quelques minutes d'effroyable anxiété, à suivre ce sauvetage d'une enfant par un autre, si follement brave. Le feu gagnait toujours, les murs craquaient, l'échelle semblait s'allumer elle-même, vide et debout contre la façade, où ne reparaissaient ni le garçon ni la fillette. Enfin, il revint, la tenant sur ses épaules, comme un agneau qu'on emporte. Il avait pu, dans cette fournaise, monter un étage, la saisir, redescendre ; mais ses cheveux grésillaient, ses vêtements brûlaient ; et, lorsqu'il se fut laissé glisser au bas de l'échelle, plutôt qu'il n'en descendit, avec son cher fardeau, tous les deux étaient couverts de brûlures, évanouis dans les bras l'un de l'autre, serrés en une étreinte si étroite, qu'il fallut les porter ensemble à la Crêcherie, où Sœurette, tout de suite prévenue, vient leur servir d'infirmière.

Une demi-heure plus tard, la maison s'écroulait, pas une pierre n'en restait debout. Et le pis était que l'incendie, après s'être communiqué, par la galerie, aux bureaux de l'administration, venait de gagner des hangars voisins et dévorait maintenant la grande halle des fours à puddler et des laminoirs. L'usine entière était menacée, le feu faisait rage parmi ces vieux bâtiments, presque tous en bois, si délabrés et calcinés. On disait que l'autre servante des Delaveau, ayant pu s'échapper par la cuisine, avait la première donné l'alarme aux équipes de nuit, qui étaient accourues de l'Abîme. Mais les ouvriers n'avaient pas de pompe, et il avait fallu attendre que ceux de la Crêcherie, conduits par Luc lui-même, vinssent fraternellement au secours de l'usine rivale, avec la pompe et le service de pompiers, une des créations de la Maison-Commune. Les pompiers de Beauclair, dont l'organisation était très défectueuse, n'arrivèrent qu'ensuite. Et il était trop tard, l'Abîme flambait, d'un bout à l'autre de ses constructions sordides, sur plusieurs hectares, en un brasier immense, d'où n'émergeaient plus que les hautes cheminées et la tour à tremper les canons.

Lorsque le petit jour se leva, après cette nuit de désastre, des groupes nombreux stationnaient encore devant les foyers mal éteints, sous le ciel livide et glacé de novembre. Les autorités de Beauclair, le sous-préfet Châtelard, le maire Gourier, n'avaient pas quitté le lieu du sinistre ; et le président Gaume était avec eux, ainsi que son gendre, le capitaine Jollivet. L'abbé Marle, prévenu trop tard, n'arriva qu'au jour, suivi bientôt d'un flot de curieux, des bourgeois, des boutiquiers, les Mazelle, les Laboque, les Dacheux, les Caffiaux. Un vent de terreur passait, tous causaient à voix basse, la grande angoisse était de savoir de quelle façon une pareille catastrophe avait pu se produire. Il ne restait qu'un seul témoin, la servante qui avait pu fuir ; et elle contait comment madame était rentrée de la Guerdache un peu avant minuit : tout de suite, il y avait eu un gros bruit de querelle, puis les flammes avaient paru. On écoutait on répétait l'histoire à demi-voix, les intimes devinaient l'épouvantable drame. A coup sûr, comme le disait la servante, monsieur et madame étaient morts dans la fournaise. Et l'horreur qui soufflait s'accrut encore, lorsqu'on vit paraître Boisgelin, qu'il fallut aider à descendre de voiture, tant il était défaillant et blême. Il eut une syncope, le docteur Novarre dut le soigner, devant ce champ de ruines, où fumaient les débris de sa fortune, et dans lequel les ossements de Delaveau et de Fernande, achevaient de tomber en cendres.

Luc, cependant, dirigeait les dernières manœuvres de ses hommes, pour éteindre la halle du marteau-pilon qui brûlait toujours. Jordan, enveloppé dans une couverture, s'obstinait à rester, malgré le grand froid. Bonnaire, arrivé un des premiers, s'était signalé par son courage à sauver ce qu'il avait pu des machines et des outils, en faisant la part du feu. Bourron, Fauchard, tous les anciens ouvriers de l'Abîme passés à la Crêcherie, l'aidaient, se dévouaient, sur ce terrain si bien connu d'eux, où ils avaient peiné pendant tant d'années. Mais c'était comme un destin furieux qui grondait en ouragan, tout se trouvait emporté, balayé, anéanti, malgré leurs efforts. Le feu vengeur, le feu purificateur venait de tomber là en coup de foudre, et il rasait le champ entier, et il le

déblayait des décombres, dont la chute du vieux monde l'avait obstrué. Maintenant, la besogne était faite, l'horizon était libre, à l'infini, et la Cité naissante de justice et de paix pouvait pousser le flot vainqueur de ses maisons jusqu'au bout des vastes plaines.

Dans un groupe, on entendit Lange, le potier, l'anarchiste, qui disait de sa voix rude et gaie :

— Non, non! je n'ai pas à m'en faire l'honneur, ce n'est pas moi qui l'ai allumé ; mais qu'importe, c'est de la belle besogne, et c'est drôle que les patrons nous aident, en se rôtissant eux-mêmes.

Il parlait du feu. Et le frisson de tous était si profond, que personne ne le fit taire. La foule allait aux forces victorieuses, les autorités de Beauclair félicitaient Luc de son dévoûment, les commerçants et les petits bourgeois entouraient les ouvriers de la Crêcherie, achevaient de se mettre ouvertement avec eux. Lange avait raison, il est des heures tragiques où les sociétés caduques, frappées de folie, se jettent au bûcher. Et, sur le ciel gris, de cette usine de l'Abîme, si noire, si douloureuse, où le salariat avait râlé, aux heures dernières du travail déshonoré et maudit, il ne restait que quelques murs croulants, soutenant des carcasses de toitures, au-dessus desquelles les hautes cheminées et la tour à tremper les canons se dressaient seules, inutiles et lamentables.

Vers onze heures, ce matin-là, comme le soleil s'était décidé à paraître, limpide, monsieur Jérôme passa, dans sa petite voiture que poussait un domestique. Il faisait sa promenade habituelle, il venait de suivre le chemin des Combettes, en longeant l'usine et la ville grandissante de la Crêcherie, si vives, si joyeuses, par ce temps sec et ensoleillé. Et, maintenant, il voyait se dérouler le champ de défaite, l'Abîme saccagé, détruit, sous la violence justicière des flammes. Longuement, il regarda de ses yeux vides et clairs, d'une transparence d'eau de source. Il n'eut pas un mot, pas un geste, il regarda simplement, et il passa, et rien ne disait s'il avait vu et compris.

Livre Troisième

I

A la Guerdache, le coup fut terrible. Du jour au lendemain, la ruine s'abattait sur cette résidence de luxe et de plaisir, qui retentissait de continuelles fêtes. Une chasse dut être décommandée, il fallut renoncer aux grands dîners de chaque mardi. Le nombreux personnel allait être congédié en masse, on parlait déjà de la vente des voitures, des chevaux, du chenil. Dans les jardins, dans le parc, la vie bruyante, l'affluence sans fin des visiteurs avaient cessé. La vaste demeure elle-même, les salons, la salle à manger, le billard, le fumoir, n'étaient plus que des déserts, où frissonnait le vent de désastre. Une demeure foudroyée, qui agonisait dans la soudaine solitude du malheur.

Et, au travers de cette infinie tristesse, Boisgelin promenait son ombre lamentable. La tête perdue, décomposé, anéanti, il passait des journées affreuses, ne sachant que faire de son corps, errant ainsi qu'une âme en peine, parmi cet écroulement de ses jouissances. Ce n'était au fond qu'un pauvre être, homme de cheval et de cercle, médiocre aimable, dont la belle prestance, la haute mine correcte, monocle à l'œil, s'effondrait, au premier souffle

tragique de la vérité et de la justice. Jusque-là, installé carrément dans son plaisir, convaincu qu'il lui était dû, n'ayant jamais rien fait de ses dix doigts et se croyant un être à part, élu, privilégié, né pour que le travail des autres le nourrît et l'amusât, comment aurait-il compris la logique catastrophe qui l'écrasait? La religion de son égoïsme recevait un choc trop rude, il restait éperdu devant l'avenir dont il ignorait l'inquiétude. Au fond de son effarement, il y avait surtout la terreur de l'oisif, de l'entretenu, que bouleverse l'incapacité où il se sent de gagner sa vie. Puisque Delaveau n'était plus là, de qui donc exigerait-il les bénéfices que son cousin lui avait promis, le jour où il l'avait déterminé à mettre son capital dans la bonne spéculation de l'Abîme? L'usine était brûlée, le capital avait sombré sous les décombres, où trouverait-il de quoi vivre demain? Et il marchait comme un fou, par les jardins déserts, par la maison lugubre, sans trouver la réponse.

D'abord, au soir du drame, Boisgelin fut hanté par l'effroyable fin de Delaveau et de Fernande. Lui ne pouvait avoir de doute, car il se souvenait de quelle façon rageuse elle l'avait quitté, en proférant des menaces contre son mari. C'était certainement à la suite de quelque scène atroce que Delaveau avait lui-même incendié la maison, afin de s'anéantir avec la coupable. Et il y avait là, pour un simple jouisseur comme Boisgelin, une férocité noire, une violence de monstrueuses passions, dont l'effroi persistait, gâtait sa vie. Ensuite, ce qui l'acheva, ce fut de comprendre qu'il n'avait pas la tête solide, l'énergie nécessaire pour mettre un peu d'ordre dans une affaire si compliquée et si compromise. Du matin au soir, il roulait des projets, sans savoir auquel s'arrêter. Devait-il chercher à relever l'usine, tâcher de découvrir de l'argent, une société, un ingénieur, dans l'espoir de continuer l'exploitation? Cela semblait d'une réussite presque impossible, car les pertes étaient considérables. Ou bien allait-il attendre un acheteur, qui s'accommoderait des terrains, de l'outillage et du matériel sauvés, à ses riques et périls? Mais, cet acheteur, il doutait fort de sa venue, il doutait surtout d'obtenir de lui un prix même assez gros qui permît de liquider la situation. Et

la question de l'existence demeurait toujours à résoudre, dans ce grand domaine de la Guerdache, grevé d'énormes frais, d'un entretien très lourd, et où, dès la fin du mois, il n'aurait peut-être pas de pain à manger.

Une seule créature eut alors pitié de ce misérable homme, si tremblant, si abandonné, rôdant dans sa demeure vide comme un enfant perdu, et ce fut Suzanne, sa femme, cette femme d'une héroïque douceur qu'il avait affreusement outragée. Au début, lorsqu'il lui imposait sa liaison avec Fernande, vingt fois elle s'était levée le matin résolue à un éclat, pour chasser de la maison la maîtresse, l'étrangère ; et, chaque fois, elle avait fini par demeurer dans son aveuglement volontaire, certaine que, si elle chassait Fernande, son mari la suivrait, tellement il était hanté, possédé. Puis, la situation anormale s'était réglée, elle avait fait chambre à part, elle n'avait plus été la femme légitime que devant le monde, gardant ainsi les apparences, se consacrant tout entière à l'éducation de son fils Paul, qu'elle voulait sauver du désastre. Sans ce bel enfant, blond comme elle, doux comme elle, jamais elle ne se serait résignée. Il était la cause profonde de son renoncement, de son sacrifice. Aussi l'avait-elle enlevé au père indigne, comme une intelligence, un cœur à elle, à elle seule, où elle cultiverait la raison et la bonté, pour sa consolation. Et les années s'étaient écoulées de la sorte, dans la joie grave de le voir grandir en sagesse, en tendresse ; et elle avait assisté, sans y prendre part, de loin pour ainsi dire, au drame qui se déroulait, la lente ruine de l'Abîme en face de la prospérité croissante de la Crêcherie, la contagion de la jouissance, dont la folie, autour d'elle, emportait son monde au gouffre. Enfin, une démence dernière venait de tout anéantir dans une suprême flambée d'incendie, et elle non plus ne doutait pas que ce ne fût Delaveau, prévenu, qui eût allumé ce colossal bûcher, pour s'y brûler avec la coupable, la corruptrice, la dévoratrice. Elle en gardait aussi le frisson, elle se demandait si elle n'était pas un peu complice, par sa faiblesse, sa résignation à tolérer depuis si longtemps la trahison, la honte installées chez elle. Si elle s'était révoltée dès le premier jour, peut-être le crime ne serait-il

pas allé jusqu'au bout. Et ce débat de sa conscience acheva de la bouleverser, de l'attendrir devant ce misérable homme qu'elle voyait, depuis la catastrophe, promener éperdument son affreux désarroi, au travers du jardin désert et de la maison vide.

Alors, comme elle traversait un matin le grand salon, où il avait donné tant de fêtes, elle l'aperçut effondré dans un fauteuil, qui pleurait comme un enfant, à gros sanglots. Elle en fut toute remuée, emplie d'une grande pitié. Et elle s'approcha, elle qui, depuis tant d'années, ne lui adressait plus la parole, quand le monde était parti.

— Ce n'est pas en te désespérant, dit-elle, que tu trouveras la force dont tu as besoin.

Saisi de la voir, de l'entendre lui parler, il la regardait confusément, parmi ses larmes.

— Oui, tu auras beau errer du matin au soir, le courage doit être en toi, tu ne le trouveras pas ailleurs.

Il eut un geste de désolation, il répondit à voix très basse :

— Je suis si seul!

Ce n'était point un méchant homme, ce n'était qu'un sot et un faible, un de ces lâches cœurs dont le plaisir égoïste fait des bourreaux. Et il s'était plaint de la solitude où elle le laissait, dans le malheur, d'un air si accablé, qu'elle en fut très émue.

— Tu veux dire que tu as voulu être seul. Pourquoi, depuis ces affreuses choses, n'es-tu pas venu à moi?

— Mon Dieu! bégaya-t-il, est-ce un pardon?

Et il lui saisit les mains qu'elle lui abandonna ; et, dans l'anéantissement où il était, il confessa sa faute, éperdu de repentir. Il n'avouait rien qu'elle ne sût déjà, sa longue trahison, cette maîtresse introduite au foyer domestique, cette femme qui l'avait rendu fou, jusqu'à la ruine ; mais il mettait à s'accuser un tel emportement de franchise, qu'elle en était touchée, comme d'un aveu nouveau, entier, dont il aurait pu s'éviter l'humiliation. Et il finit en disant :

— C'est vrai, je t'ai outragée si longtemps, j'ai été abominable... Pourquoi m'avais-tu abandonné, pourquoi n'as-tu rien tenté pour me reprendre?

Il touchait là le douloureux cas de conscience où elle

était, le sourd remords qu'elle éprouvait, de n'avoir peut-être pas fait tout son devoir, en ne l'arrêtant pas dans sa chute. Et la réconciliation, que la pitié avait commencée, s'acheva dans ce sentiment de fraternelle indulgence. Les plus purs, les plus héroïques, n'ont-ils pas souvent leur part de la faute, lorsque les mauvais et les faibles succombent autour d'eux?

— Oui, dit-elle, j'aurais dû lutter davantage, j'ai trop voulu sauver ma fierté, assurer ma paix. Nous avons besoin d'oubli l'un et l'autre, il faut que tout ce passé soit mort.

Puis, comme leur fils Paul passait dans le jardin, sous les fenêtres, elle l'appela. C'était maintenant un grand garçon de dix-huit ans, intelligent et fin, qu'elle avait fait à son image, d'une grande tendresse, d'une grande raison, débarrassé surtout de tous les préjugés de caste, prêt à vivre du travail de ses mains, le jour où les circonstances l'exigeraient. Il s'était passionné pour la terre, il passait des journées à la ferme, s'intéressant aux questions de culture, aux semences qui germent, aux moissons qui poussent. Et, justement, lorsque sa mère le pria de venir un instant, il se rendait chez Feuillat, pour voir un modèle nouveau de charrue.

— Viens, mon enfant, ton père est dans le chagrin, et je désire que tu l'embrasses.

Il y avait eu rupture entre le père et le fils, comme entre l'époux et l'épouse. Pris tout entier par la mère, l'enfant avait grandi dans un respect froid pour cet homme qu'il sentait le méchant, le tourmenteur. Aussi Paul, saisi, touché, regarda-t-il quelques secondes ses parents, si pâles, si bouleversés d'émotion. Il comprit, il embrassa très affectueusement son père, il se jeta au cou de sa mère, pour l'embrasser elle aussi, de tout son cœur. La famille se retrouvait, il y eut là une minute heureuse, où l'on put croire que désormais l'entente serait parfaite.

Lorsque Suzanne à son tour l'eut embrassé, Boisgelin dut contenir une nouvelle crise de larmes.

— Bien! bien! nous voilà d'accord. Ah! mes enfants, ça me rend du courage... Nous sommes dans une situation si terrible! Il va falloir nous entendre, prendre une décision.

Assis tous les trois, ils causèrent un moment, car il avait le besoin de parler, de se confier à cette femme et à cet enfant, après avoir si éperdument promené seul l'angoisse de sa faiblesse. Il crut devoir rappeler à Suzanne comment ils avaient acheté l'Abîme un million et la Guerdache cinq cent mille francs, avec les deux millions qui leur restaient, le million de sa dot à elle et le million sauvé dans la débâcle de sa fortune à lui. Les cinq cent mille francs qui restaient sur les deux millions, remis aux mains de Delaveau, avaient servi comme fonds de roulement pour l'usine. Tout leur argent se trouvait donc placé là, et le pis était que, lors des derniers embarras, il avait fallu emprunter six cent mille francs, dette qui grevait lourdement l'exploitation. Il semblait bien que l'usine était morte, maintenant qu'elle était brûlée, et qu'il eût fallu payer les six cent mille francs, avant de la faire renaître de ses cendres.

— Alors, à quoi vas-tu te décider? demanda Suzanne.

Il dit les deux solutions entre lesquelles il se débattait, sans pouvoir choisir, tant elles offraient de difficultés l'une et l'autre : ou bien se débarrasser de tout, vendre ce qui restait de l'Abîme à n'importe quel prix, sans doute à peine de quoi payer la dette de six cent mille francs ; ou bien trouver des fonds nouveaux, constituer une société, dont il serait, avec son apport des terrains et de l'outillage sauvé, combinaison qu'il sentait d'ailleurs chimérique. Et, chaque jour, la solution était plus pressante, car la ruine s'aggravait totale et certaine.

Suzanne fit une remarque.

— Nous avons encore la Guerdache, nous pouvons vendre.

— Oh! vendre la Guerdache! répondit-il d'un air désespéré. Vendre ce domaine où nous nous plaisons, où nous avons nos habitudes! Et pour aller nous réfugier, nous cacher dans quelque trou de misère! Quelle déchéance, quelle affreuse douleur encore!

Elle était redevenue grave, voyant bien qu'il ne s'accoutumait pas à l'idée d'une existence médiocre et sage.

— Mon ami, il faudra bien toujours en venir là. Nous ne pouvons plus garder un train de maison si lourd.

— Sans doute, sans doute, on vendra la Guerdache, mais plus tard, lorsqu'une occasion se présentera. Si nous la mettions en vente maintenant, nous ne trouverions pas la moitié de sa valeur, car ce serait l'aveu de notre ruine, et tout le pays s'entendrait contre nous, pour se réjouir et spéculer.

Puis, il se servit d'un argument plus direct.

— D'ailleurs, chère amie, la Guerdache est à toi. Ainsi qu'il a été dit dans les actes, les cinq cent mille francs de l'achat ont été pris sur le million de ta dot, et les autres cinq cent mille francs sont entrés pour la moitié dans le million que l'Abîme nous a coûté. Si nous sommes copropriétaires de l'usine, la Guerdache est donc ta propriété entière, et mon désir est simplement de te la conserver le plus longtemps que nous pourrons.

Suzanne eut un geste, ne voulant pas insister, mais laissant entendre que, depuis longtemps, elle était résignée à tous les sacrifices. Son mari la regardait, et il parut brusquement pris d'un souvenir.

— Ah! dis donc, je voulais te demander... Est-ce que tu as jamais revu ton ancien ami, M. Luc Froment?

Elle demeura un instant stupéfaite. A la suite de la fondation de la Crêcherie et de la rivalité aiguë qui s'était déclarée entre les deux usines, sa rupture nécessaire avec Luc n'avait pas été le moindre de ses chagrins, parmi tant d'amertumes domestiques. Elle perdait en lui un cœur fraternel, cordial et consolateur, qui l'aurait secourue, soutenue. Mais elle s'était résignée une fois de plus, elle ne l'avait dès lors rencontré que de loin en loin, au hasard de ses rares sorties, sans jamais lui adresser la parole. Lui-même imitait sa discrétion, son renoncement, il semblait bien que leur ancienne intimité attendrie était pour toujours morte. Cela n'empêchait pas la jeune femme de porter à l'œuvre de Luc un intérêt passionné, dont elle ne parlait à personne. Elle continuait à être secrètement avec lui, dans son effort généreux, dans sa volonté de mettre un peu de justice et d'amour sur la terre. Aussi avait-elle souffert avec lui, triomphé avec lui, et lorsqu'on l'avait cru mort un moment, sous le couteau de Ragu, elle s'était enfermée deux jours, loin de tous les yeux. Et, au fond de sa douleur, elle décou-

vrait une angoisse intolérable, la liaison avec Josine qu'elle apprenait ainsi et qui lui laissait une blessure. Avait-elle donc aimé Luc sans le savoir? n'avait-elle pas rêvé la joie, la fierté d'un époux tel que lui, qui aurait fait un si magnifique usage de la fortune? ne s'était-elle pas dit qu'elle l'aurait aidé, qu'ils auraient ensemble réalisé des prodiges de paix et de bonté? Mais il avait guéri, il était maintenant le mari de Josine, et elle avait senti de nouveau tout sombrer dans son abnégation d'épouse sacrifiée, de mère ne vivant plus que pour son fils. Luc cessait d'exister pour elle, et la question qui lui était posée la ramenait de si loin, qu'elle ne cacha pas sa grande surprise, avant de répondre.

— Comment veux-tu que j'aie revu M. Froment? Tu le sais bien, voilà plus de dix ans que nos relations sont rompues.

Boisgelin, tranquillement, haussa les épaules.

— Oh! ça n'empêche pas, tu aurais pu le rencontrer et lui parler. Vous vous entendiez si parfaitement, autrefois... Alors, tu n'as gardé aucun rapport avec lui?

— Non, dit-elle nettement. Si je le voyais encore, tu le saurais.

Elle sentait grandir son étonnement, blessée de son insistance, un peu honteuse d'être interrogée de la sorte. Où voulait-il en venir? à quel propos ce désir qu'elle eût conservé des rapports avec Luc? Et, à son tour, elle fut curieuse d'être renseignée.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Pour rien, une idée en l'air que j'ai eue tout à l'heure.

Il y revint cependant, il finit par se confesser.

— Voilà... Je te disais que nous avions deux partis à prendre, ou vendre l'Abîme en nous débarrassant de tout, ou créer une société d'exploitation, dans laquelle je resterais. Eh bien! il y a un troisième moyen, une combinaison des deux autres qui serait de nous faire acheter l'Abîme par la Crêcherie, tout en nous réservant la meilleure part des bénéfices... Tu comprends?

— Non, pas tout à fait.

— C'est pourtant très simple... Ce Luc doit avoir une

envie folle de nos terrains. Or, il nous a fait assez de mal, n'est-ce pas? il est bien légitime que nous tirions de lui une grosse somme. Et notre salut serait certainement là, surtout si nous avions en outre des intérêts dans la maison, ce qui nous permettrait de garder la Guerdache, sans rien diminuer de notre train d'existence.

Suzanne l'écoutait avec un grand saisissement de tristesse. Eh quoi! c'était toujours le même homme, l'effroyable leçon ne l'avait pas corrigé. Il ne rêvait que de spéculer sur les autres, de tirer profit de la situation où ils pouvaient être. Surtout, il n'avait toujours qu'un but, ne rien faire, rester l'oisif, l'entretenu, le capitaliste qu'il était. Dans le désespoir affolé où il se débattait depuis la catastrophe, il n'y avait que la terreur, la haine du travail, la pensée obsédante de se demander comment il s'arrangerait pour continuer à vivre, en ne rien faisant. Et, brusquement, sous les larmes déjà séchées, le jouisseur reparaissait.

Elle voulut savoir jusqu'au bout.

— Mais, reprit-elle, qu'ai-je à voir dans cette affaire, pourquoi me demandais-tu si j'avais conservé des relations avec M. Froment?

Tranquillement, il répondit :

— Oh! mon Dieu! parce que ça m'aurait facilité les ouvertures que je songe à lui faire. Tu comprends, après des années de brouille, il n'est pas facile d'aborder un monsieur pour entamer une question d'intérêt ; tandis que ça devenait beaucoup plus simple, si le monsieur était resté ton ami... Toi-même, peut-être, tu aurais pu le voir, lui parler...

Elle l'arrêta d'un geste brusque.

— Jamais je n'aurais parlé à M. Froment, dans de telles conditions. Tu oublies que j'avais pour lui une affection de sœur.

Ah! le malheureux, il en tombait à cette bassesse de spéculer sur la tendresse que Luc pouvoir avoir gardée au cœur ; et c'était elle qu'il imaginait d'employer pour attendrir l'adversaire, de façon à le vaincre ensuite plus aisément!

Il dut comprendre qu'il la blessait, en la voyant tout de suite plus pâle et plus froide, comme si elle s'était de

nouveau retirée de lui. Et il voulut effacer l'impression mauvaise.

— Tu as raison, les affaires ne regardent pas les femmes. Tu ne pouvais en effet te charger d'une pareille commission. Mais, tout de même, je suis content de mon idée, car plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que notre salut est là. Je vais dresser mon plan d'attaque, puis je trouverai bien un moyen de me mettre en rapport avec le directeur de la Crêcherie. A moins encore que je ne le laisse faire lui-même le premier pas, ce qui serait plus adroit.

Il était ragaillardi par cet espoir d'en duper un autre et d'en tirer son plaisir, comme il avait fait jusque-là. La vie avait encore du bon, si l'on pouvait la vivre, les mains paresseuses et blanches, ignorantes de l'outil. Il se leva, eut un soupir de soulagement, regarda d'une des fenêtres le grand parc, qui semblait plus vaste par cette claire journée d'hiver, et où il espérait, dès le printemps, reprendre ses fêtes. Puis, il eut ce cri :

— Nous serions bien bêtes de nous désoler. Est-ce que des gens comme nous peuvent jamais être misérables!

Suzanne, qui était restée assise, avait senti croître son horrible tristesse. Un instant, elle venait d'avoir la naïve espérance de corriger cet homme, et elle s'apercevait que toutes les tempêtes, les révolutions pouvaient passer sur lui, sans qu'il s'amendât, sans qu'il comprît même les temps nouveaux. L'antique exploitation de l'homme par l'homme était dans son sang, il ne pouvait vivre et jouir que sur les autres. Toujours, il resterait un grand enfant mauvais, dont elle aurait plus tard la charge, si la justice faisait jamais son œuvre. Alors, elle n'eut plus pour lui que beaucoup d'amère pitié.

Pendant cette longue conversation, Paul n'avait pas bougé, écoutant ses parents, de son air doux d'intelligence et de tendresse. Dans ses grands yeux pensifs, passaient visiblement toutes les émotions qui agitaient sa mère. Il était en communion constante avec elle, il souffrit de ce qu'elle souffrait, en voyant l'époux et le père indigne. Et, comme elle s'aperçut de sa gêne douloureuse, elle lui demanda :

— Où allais-tu donc, mon enfant?

— Mère, j'allais à la Ferme, où Feuillat doit avoir reçu la nouvelle charrue, pour les labours d'hiver.

Boisgelin eut un gros rire.

— Et ça t'intéresse?

— Mais oui, mon père... Aux Combettes, ils ont des charrues à vapeur qui font des sillons de plusieurs kilomètres, dans leurs champs mis en commun, devenus un champ immense. Et c'est superbe de voir la terre retournée et fécondée, jusqu'aux entrailles.

Il s'enthousiasmait avec une passion juvénile. Sa mère souriait, attendrie.

— Va, va, mon enfant, va voir la charrue nouvelle, et travaille, tu t'en porteras mieux.

Les jours qui suivirent, Suzanne remarqua que son mari ne se hâtait point de mettre son projet à exécution. Il semblait lui suffire d'avoir trouvé la solution qui, selon lui, devait les sauver tous ; et il était repris par son indolence, incapable de volonté. D'ailleurs, elle avait à la Guerdache un autre grand enfant dont les allures lui causèrent une soudaine inquiétude. Monsieur Jérôme, le grand-père, qui venait d'atteindre l'âge avancé de quatre-vingt-huit ans, malgré la sorte de mort vivante dont la paralysie l'avait frappé, menait toujours à l'écart sa vie muette, n'ayant plus de rapports avec le monde extérieur, en dehors de ses continuelles promenades, dans la petite voiture que poussait un domestique. Seule, Suzanne entrait chez lui, le soignait, avait les attentions tendres que, fillette, elle lui prodiguait déjà, il y avait bientôt trente ans, dans cette même chambre du rez-de-chaussée, ouvrant sur le parc. Et elle était si habituée aux yeux clairs du vieillard, ces yeux sans fond, comme pleins d'eau de source, qu'elle pouvait y lire les moindres ombres fugitives. Or, depuis les derniers événements, les yeux s'étaient assombris, il semblait qu'un sable lointain, en se soulevant, les eût troublés. Pendant tant d'années monotones, elle s'était penchée sur eux sans rien y voir, se demandant si la pensée ne s'en était pas allée à jamais, pour qu'ils restassent si purs, si vides! Etait-ce donc, maintenant, que la pensée revenait? ces ombres, ces fièvres renaissantes n'indiquaient-elles pas un réveil possible de tout l'être? Peut-être même avait-il

toujours été conscient, intelligent ; peut-être était-ce, par un miracle, le dur lien physique de la paralysie qui se relâchait, le délivrant un peu, au moment de la fin, du silence et de l'immobilité où il avait vécu si longtemps emprisonné. Et elle suivait avec une surprise et une angoisse croissantes ce lent travail de délivrance.

Un soir, le domestique qui poussait la petite voiture de monsieur Jérôme, se permit d'arrêter Suzanne, comme elle sortait de la chambre du vieillard, remuée par le regard vivant dont il l'avait accompagnée jusqu'à la porte.

— Madame, je me suis promis de vous dire... Il me semble que monsieur n'est plus le même. Aujourd'hui, il a parlé.

Saisie, elle s'écria :

— Comment, il a parlé!

— Oui, hier même, j'avais bien cru l'entendre bégayer des mots, à demi-voix, pendant une petite halte que nous avons faite, sur la route de Brias, en face de l'Abîme. Mais, aujourd'hui, comme nous passions devant la Crêcherie, il a certainement parlé, j'en suis sûr.

— Et qu'a-t-il dit?

— Ah! madame, je n'ai pas bien compris, je crois bien que c'étaient des paroles sans suite, ça n'avait pas de sens raisonnable.

Dès lors, dans sa tendresse inquiète. Suzanne surveilla de près le grand-père. Le domestique avait l'ordre, chaque soir, de venir conter la journée à madame. Et ce fut ainsi qu'elle put suivre la fièvre croissante qui semblait s'emparer de monsieur Jérôme. Il était pris d'un besoin de voir, d'entendre, il exigeait qu'on prolongeât ses promenades, comme s'il fût avide des spectacles se déroulant le long des routes. Mais, surtout, il se faisait conduire quotidiennement aux deux mêmes endroits, soit à l'Abîme, soit à la Crêcherie, sans se lasser de regarder pendant des heures les ruines sombres de l'un, la gaie prospérité de l'autre. Il forçait le domestique à ralentir la marche, il lui ordonnait de repasser à plusieurs reprises, bégayant de plus en plus distinctement ces mots sans suite, dont le sens échappait encore. Et Suzanne, bouleversée de ce lent réveil, finit par faire venir le docteur Novarre, désireuse d'avoir son avis.

— Docteur, lui dit-elle, après lui avoir expliqué le cas, vous ne sauriez croire de quel effroi cela m'emplit. C'est comme si j'assistais à une résurrection. Mon cœur se serre, il me semble voir là un signe prodigieux, qui annonce d'extraordinaires événements.

Novarre sourit de cette nervosité de femme. Puis, il voulut se rendre compte par lui-même. Mais monsieur Jérôme n'était point un malade commode, il avait fermé sa porte aux médecins ainsi qu'au reste du monde ; et, en somme, comme son état ne réclamait aucun traitement, le docteur s'abstenait d'entrer chez lui, depuis des années. Il dut donc se contenter de l'attendre dans le parc, à une de ses sorties, de le saluer, de le suivre sur la route. Même il l'aborda, il vit ses yeux s'éclairer, ses lèvres s'ouvrir en un balbutiement confus. Et il fut étonné, remué à son tour.

— Vous avez raison, madame, revint-il dire à Suzanne, le cas est très singulier. Il y a évidemment là toute une crise de l'être, qui doit venir d'un profond ébranlement intérieur.

Anxieuse, elle demanda :

— Mais que prévoyez-vous, docteur, et que pouvons-nous faire?

— Oh! nous ne pouvons rien faire, cela est malheureusement certain. Et, quant à prévoir ce qu'un tel état peut amener prochainement, je ne m'y hasarderai même pas... Pourtant, je dois dire que, si de pareils cas sont rares, il y en a des exemples. Ainsi, je me souviens d'avoir examiné, à l'Asile de Saint-Cron, un vieillard qui s'y trouvait enfermé depuis près de quarante ans, sans que les gardiens se souvinssent de l'avoir jamais entendu prononcer une parole. Tout d'un coup, il parut s'éveiller, il parla confusément d'abord, puis très nettement, et ce fut un flux interminable, des heures entières d'un bavardage ininterrompu. Mais l'extraordinaire était que ce vieillard, considéré comme idiot, avait tout vu, tout entendu, tout compris, pendant ses quarante ans d'apparent sommeil ; et ce qu'il contait ainsi, d'un flot de paroles débordant, était précisément le récit sans fin de ses sensations, de ses souvenirs, emmagasinés depuis son entrée à l'Asile.

Suzanne frémissait, tâchait de cacher l'affreuse émotion où la jetait cet exemple.

— Et, demanda-t-elle de nouveau, qu'est-ce que le malheureux est devenu?

Novarre hésita une seconde.

— Il est mort trois jours après. Je dois vous l'avouer, madame, ces sortes de crises sont presque toujours le symptôme d'une fin prochaine. C'est l'éternelle image de la lampe qui jette un dernier éclat avant de s'éteindre.

Un grand silence régna. Elle était devenue très pâle, le froid de la mort passait. Mais ce n'était point la fin prochaine du triste grand-père, c'était en elle une autre crainte, une autre douleur. Comme le vieillard de Saint-Cron, est-ce que le grand-père avait tout vu, tout entendu, tout compris? Et elle finit par poser encore une question.

— Docteur, croyez-vous l'intelligence abolie, chez notre cher infirme? Selon vous, comprend-il, pense-t-il?

Novarre eut un geste vague, le geste du savant qui, en dehors de la certitude expérimentale, ne croit pouvoir s'engager à rien.

— Oh! madame, vous m'en demandez beaucoup. Tout est possible, dans ce mystère du cerveau, où nous pénétrons si difficilement encore. L'intelligence peut rester intacte, après la perte de la parole, car ce n'est pas parce qu'on ne parle pas qu'on ne pense pas... Cependant, j'aurais diagnostiqué un affaiblissement de toutes les facultés mentales de monsieur Jérôme, je l'ai cru sombré à jamais dans l'enfance sénile.

— Mais il est possible, dites-vous, qu'il ait gardé ses facultés intactes.

— Très possible, je commence même à le soupçonner, et la preuve en est le réveil de tout l'être, la parole qui semble lui revenir peu à peu.

A la suite de cette conversation, Suzanne resta en une sorte de douloureuse horreur. Elle ne pouvait plus s'attarder affectueusement dans la chambre du grand-père, assister ainsi à sa résurrection, sans ressentir un secret effroi. S'il avait tout vu, tout entendu, s'il avait tout compris, dans la rigidité muette où la paralysie l'enchaînait, quel terrible drame s'était passé au fond de

son silence! Depuis plus de trente ans, il était comme le témoin impassible de la rapide déchéance de sa race, ses yeux clairs avaient vu se dérouler cette défaite des siens, une chute que le vertige de la possession accélérait de père en fils. Deux générations venaient de suffire pour brûler, au feu dévorateur de la jouissance, la fortune fondée par son père et par lui, et qu'il croyait si solide. Il avait vu son fils Michel, devenu veuf, se ruiner dans l'amour des femmes chères, se casser la tête d'un coup de pistolet, tandis que sa fille Laure, perdue de mysticisme, entrait au couvent, et que son autre fils Philippe, marié à une catin, était tué en duel, après une existence imbécile. Il avait vu son petit-fils Gustave, le fils de Michel, jeter celui-ci au suicide, en lui volant une maîtresse et les cent mille francs de ses échéances, à l'heure où son autre petit-fils, André, le fils de Philippe, échouait dans le cabanon d'une maison de santé. Il avait vu Boisgelin, le mari de sa petite-fille Suzanne, racheter l'Abîme en péril, le confier à un cousin pauvre, Delaveau, qui, après lui avoir rendu une courte prospérité, venait de le réduire en cendres, à demi effondré déjà, le soir où il avait découvert le poison destructeur, la trahison de sa femme Fernande et du bellâtre Boisgelin, s'affolant l'un l'autre d'un besoin éperdu de luxe et de plaisir, jusqu'à la destruction de tout ce qui les entourait. Il avait vu l'Abîme, sa création aimée, cette usine reçue si modeste des mains de son père, si élargie par les siennes, devenue géante, il avait vu l'Abîme, dont il espérait que sa race ferait toute une ville, l'empire du fer et de l'acier, décliner si rapidement, que, dès la deuxième génération, il n'en restait pas une pierre debout. Il avait enfin vu sa race, où s'était accumulée si lentement, dans une longue ascendance de misérables ouvriers, la force créatrice qui avait éclaté en son père et en lui, il avait vu sa race tout de suite gâtée, dégénérée, détruite par l'abus de la richesse, comme si, chez ses petits-enfants, plus rien déjà ne flambait de l'héroïsme au travail des Qurignon. Et quelle effroyable histoire amassée dans le crâne de ce vieillard de quatre-vingt-sept ans, quelle suite de faits terribles, résumant tout un siècle d'efforts, éclairant le passé, le présent, l'avenir d'une famille! Et quelle terri-

fiante chose que ce crâne, où semblait dormir cette histoire, se réveillât lentement, et que tout menaçât d'en sortir bientôt, en un flot de débordante vérité, si les lèvres déjà balbutiantes se mettaient à crier des paroles claires!

C'était ce terrible réveil que Suzanne attendait maintenant avec une anxiété croissante. Elle et son fils étaient les derniers de la race. Paul restait le seul mâle des Qurignon. La tante Laure venait de mourir dans le couvent des Carmélites cloîtrées, où elle avait vécu près de quarante ans ; et, depuis des années déjà, le cousin André était mort fou, retranché du monde dès son enfance. Aussi, lorsque Paul, à présent, accompagnait sa mère chez monsieur Jérôme, celui-ci le regardait-il longuement, de ses yeux qui s'éclairaient d'intelligence. L'unique et frêle rameau était là, du chêne au tronc puissant, qu'il avait jadis espéré voir croître et se bifurquer en vigoureuses branches, toute une famille pullulante. L'arbre familial n'apportait-il pas la sève nouvelle, une santé et une vigueur puisées dans de rudes ancêtres travailleurs? sa descendance n'allait-elle pas désormais s'épanouir, se répandre, pour la conquête de tous les biens et de toutes les joies de la terre? Et la sève était déjà tarie chez ses petit-fils, la vie de richesse mal vécue avait consumé l'amas lointain des forces ancestrales, en moins d'un demi-siècle. Quelle amertume, lorsque le triste grand-père, le témoin suprême demeuré debout au milieu de tant de ruines, ne trouvait plus devant lui que le doux Paul, si fin, si délicat, dernier cadeau de la vie, qui semblait avoir voulu laisser aux Qurignon ce précieux rejeton, afin de repousser et de refleurir dans la terre nouvelle! Et quelle ironie douloureuse, qu'il restât seulement, à cette heure, cet enfant paisible et réfléchi, dans cette Guerdache énorme, cette habitation royale, achetée très cher autrefois par monsieur Jérôme, dans l'espoir et l'orgueil de la peupler un jour de ses nombreux descendants! Il en voyait les appartements si vastes occupés par dix ménages, il y entendait les rires d'une troupe sans cesse accrue de garçons et de filles, c'était le domaine familial, heureux, luxueux, où régnerait la dynastie de plus en plus féconde des Qurignon. Puis, voilà, au contraire,

que les appartements s'étaient vidés chaque jour davantage ; l'ivresse, la folie, la mort avaient passé, faisant leur œuvre destructive ; une dernière corruptrice était venue, qui avait achevé de ruiner la maison ; et, depuis la dernière catastrophe, on fermait les deux tiers des appartements, tout le second étage était abandonné à la poussière, les salons de réception eux-mêmes, au rez-de-chaussée, s'ouvraient seulement le samedi, pour permettre au soleil d'entrer. La race allait finir, si Paul ne la relevait pas, et l'empire où elle aurait dû prospérer n'était plus qu'une grande demeure vide, trop lourde aux épaules du ménage désuni, et qui allait s'émietter peu à peu dans l'abandon, si on ne lui rendait pas une vie nouvelle.

Une semaine encore se passa. Le domestique, à présent, distinguait des mots dans le balbutiement confus de monsieur Jérôme. Puis, une phrase nette se forma, et il vint la répéter à madame.

— Oh! ce n'a pas été sans peine, madame, mais je puis affirmer à madame que monsieur a encore répété ce matin : " Il faut rendre, il faut rendre ".

Suzanne restait incrédule. Cela ne correspondait à rien. Il faut rendre quoi?

— Ecoutez mieux, mon ami, tâchez de mieux saisir les mots.

Le lendemain, le domestique fut plus affirmatif encore.

— J'assure à madame, que monsieur dit bien : " Il faut rendre, il faut rendre ", et cela vingt fois, trente fois de suite, d'une petite voix basse et continue, comme s'il mettait là toute la force qui lui reste.

Dès le soir, Suzanne prit la résolution de veiller elle-même le grand-père, pour se rendre compte. Le jour suivant, il ne put se lever. Tandis que le cerveau se dégageait, les jambes et bientôt tout le tronc furent envahis, comme déjà frappés de mort. Elle s'épouvanta, elle envoya de nouveau chercher Novarre, qui, impuissant, la prévint doucement que la fin approchait. Et, dès lors, elle ne quitta plus la chambre.

C'était une vaste chambre, garnie de tapis très épais, ornée de tentures très lourdes. Toute rouge, d'un luxe solide et un peu sombre, elle avait des meubles de palissandre sculpté, un grand lit à colonnes, une haute glace

où tout le parc se reflétait. Quand les fenêtres étaient ouvertes, on apercevait, au delà des pelouses, entre les cimes des arbres séculaires, un déroulement immense d'horizon, l'amas des toitures de Beauclair d'abord, puis les Monts Bleuses au delà, la Crêcherie avec son haut fourneau, et l'Abîme dont les cheminées géantes restaient debout.

Un matin, Suzanne s'était assise près du lit, après avoir relevé les rideaux, pour que le soleil d'hiver entrât, lorsqu'elle eut l'émotion d'entendre monsieur Jérôme parler. Depuis un instant, la face tournée vers une fenêtre, il regardait au loin l'horizon, de ses grands yeux clairs. Et il ne dit d'abord que deux mots :

— Monsieur Luc...

Suzanne, qui avait distinctement entendu, resta un moment frappée de surprise. Pourquoi M. Luc? jamais monsieur Jérôme ne s'était trouvé en relations avec Luc, il devait même ignorer son existence ; à moins pourtant qu'il n'eût eu conscience des derniers événements, tout vu, tout compris, ce dont elle avait seulement le soupçon et la crainte. Ce " monsieur Luc " tombant de ses lèvres si longtemps closes, c'était la première preuve que, derrière son silence, il y avait une intelligence toujours éveillée, qui voyait et comprenait. Elle en sentit croître son angoisse.

— C'est bien M. Luc que vous dites, grand-père?

— Oui, oui, M. Luc...

Il y mettait une netteté, une énergie croissantes, les yeux ardemment fixés sur elle.

— Et pourquoi me parlez-vous de M. Luc? vous le connaissez donc, vous avez donc quelque chose à me dire de lui?

Là, il hésita, ne trouvant sans doute pas les mots ; puis, il répéta encore le nom de Luc, avec une impatience d'enfant.

— Autrefois, reprit-elle, il était mon grand ami, mais voici de bien longues années qu'il ne vient plus.

Vivement, il hocha la tête, et alors il trouva, comme si sa langue se dénouait peu à peu.

— Je sais, je sais... Je veux qu'il vienne...

— Vous voulez que M. Luc vienne vous voir, vous désirez lui parler, grand-père?

— Oui, oui, c'est cela... Qu'il vienne tout de suite, je lui parlerai.

La surprise de Suzanne augmentait, avec le sourd effroi dont elle était envahie. Que pouvait vouloir dire monsieur Jérôme à Luc? Cela lui paraissait si gros d'hypothèses pénibles, qu'un instant elle tâcha d'éluder ce désir, en y voyant seulement une imagination délirante. Mais il avait bien toute sa raison, il la suppliait d'un élan plein de ferveur, irrésistible, où il épuisait les dernières forces de son pauvre être infirme. Et elle finit par être profondément troublée, trouvant là un cas de conscience, se demandant si elle ne serait pas coupable en refusant à un moribond une entrevue d'où sortiraient peut-être les choses menaçantes et obscures dont elle sentait le frisson.

— Vous ne pouvez pas me parler, à moi, grand-père?

— Non, non, à M. Luc... Je lui parlerai tout de suite, oh! tout de suite!

— C'est bien, grand-père, je vais lui écrire, et j'espère qu'il viendra.

Mais, quand Suzanne l'écrivit, cette lettre à Luc, sa main trembla. Elle ne traça que deux lignes : " Mon ami, j'ai besoin de vous, venez tout de suite ". Et, à deux reprises, elle dut s'arrêter, la force lui manquait pour aller au bout de ces quelques mots, tellement ils éveillaient de souvenirs en elle, toute sa vie perdue, le bonheur à côté duquel elle avait passé, et qu'elle ne connaîtrait jamais. Il était à peine dix heures du matin, un petit domestique partit avec la lettre, pour la porter à la Crêcherie.

Justement, Luc se trouvait devant la Maison-Commune, achevant son inspection matinale, lorsque la lettre lui fut remise ; et, sans tarder, il suivit le petit domestique. Mais quelle émotion aussi, quel attendrissement de tout son cœur, à ces simples mots, si touchants : " Mon ami, j'ai besoin de vous, venez tout de suite! " Il y avait douze ans que les événements les avaient séparés, et elle lui écrivait comme s'ils s'étaient quittés la veille, certaine de le voir répondre à son appel. Elle n'avait pas douté un instant de son ami, il était touché

aux larmes de la sentir toujours la même, dans leur bonne fraternité d'autrefois. Les plus effroyables drames avaient pu éclater autour d'eux, toutes les passions s'étaient déchaînées, balayant les hommes et les choses, et ils se retrouvaient naturellement la main dans la main, après tant d'années de séparation. Puis, comme, d'un pas alerte, il approchait de la Guerdache, il se demanda pourquoi elle l'appelait. Il n'ignorait pas le désir où était Boisgelin de lui vendre l'Abîme le plus cher possible, en spéculant sur la situation. Sa résolution était d'ailleurs formelle, jamais il n'achèterait l'Abîme ; car la seule solution acceptable était que l'Abîme entrât dans l'association de la Crêcherie, comme les autres usines de moindre importance s'y étaient déjà fondues. L'idée l'effleura un instant que Boisgelin avait dû pousser sa femme à lui faire des ouvertures. Mais il la connaissait, elle était incapable de se prêter à un pareil rôle. Et il la devinait brisée d'inquiétude, ayant besoin de lui en quelque circonstance tragique. Il ne chercha plus, elle lui dirait elle-même le service qu'elle attendait de son affection.

Suzanne attendait Luc dans un petit salon, et quand il entra, elle crut défaillir, tant son trouble fut profond. Lui-même restait bouleversé, le cœur débordant. D'abord, ils ne purent dire une parole. Et ils se regardaient en silence.

— Oh! mon ami, mon ami, murmura-t-elle enfin.

Et elle mettait dans ces simples mots l'émotion de tout ce qui s'était passé depuis douze ans, leur séparation à peine coupée de rares et muettes rencontres, la vie cruelle qu'elle avait vécue à son foyer outragé et souillé, surtout l'œuvre qu'il avait accomplie pendant ce temps, qu'elle avait suivie de loin, d'une âme enthousiaste. Il devenait un héros, elle lui rendait un culte, elle aurait voulu s'agenouiller, panser ses blessures, être la compagne qui console et qui aide. Mais une autre était venue, elle avait tant souffert de Josine, que son cœur d'amante désormais était mort, enseveli dans cet amour ignoré de tous, dont elle-même ne voulait plus savoir s'il avait existé. Et, de voir son dieu devant elle, cela faisait remonter toutes ces choses des secrètes profondeurs de

son être, en un attendrissement éperdu qui mouillait ses yeux et agitait ses mains d'un petit tremblement.

— Oh! mon ami, mon ami, vous voilà donc, il a suffi que je vous appelle!

Chez Luc, frémissant d'une pareille sympathie, les souvenirs évoquaient de même tout le passé. Il l'avait sue si malheureuse, sous l'outrage de la maîtresse, de la corruptrice, presque installée dans sa maison! Il l'avait sue si digne, si héroïque, ne voulant pas céder la place, défendant l'honneur du nom en restant à son foyer, la tête haute, pour son fils, pour elle-même! Aussi, malgré la séparation, jamais elle n'était sortie de son esprit ni de son cœur, toujours il l'avait vénérée et plainte davantage, à chaque nouveau chagrin dont il la savait frappée. Bien souvent, il s'était demandé comment aller à son secours, de quelle aide il pouvait lui être. Il aurait éprouvé une si grande joie à lui donner la preuve qu'il n'avait rien oublié, qu'il était demeuré l'ami d'autrefois, le complice discret de ses bonnes actions! Et c'était pourquoi il accourait si vite au premier appel, plein de cette affection inquiète, qui maintenant, devant elle, lui gonflait le cœur, incapable de parler, jusqu'à ce qu'il pût répondre enfin :

— Oui, votre ami, votre ami qui n'a cessé de l'être, qui attendait cet appel pour accourir!

Ils étaient restés fraternels, et ils sentirent alors si profondément cette fraternité, nouée pour toujours, qu'ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils se baisèrent sur les joues, en camarades, en amis ne craignant plus rien des folies humaines, certains de ne jamais souffrir l'un par l'autre, de ne se donner que de la paix et du courage. Tout ce que l'amitié entre un homme et une femme peut avoir de fort et de tendre, fleurissait dans leur sourire.

— Mon amie, si vous saviez ma crainte, lorsque j'ai compris que, sous mes coups, l'Abîme finirait par crouler! N'est-ce pas vous que je ruinais? Et à quelle foi j'ai dû obéir, pour ne pas m'arrêter devant cette pensée! Parfois, j'étais pris de grandes tristesses, vous deviez me maudire, vous ne me pardonneriez jamais d'être la cause des soucis où vous vous débattez à cette heure.

— Moi, vous maudire, mon ami! Mais j'étais avec vous, je faisais des vœux pour vous, vos victoires ont été mes seules joies! Et cela m'était si doux, au milieu de ce monde qui est le mien et qui vous exécrait, d'avoir ma secrète affection, de vous comprendre et de vous aimer, en un sanctuaire intime, ignoré des autres!

— Je ne vous en ai pas moins ruinée, mon amie. Qu'allez-vous devenir, vous habituée dès l'enfance à cette vie de luxe?

— Oh! ruinée, mon ami, la besogne se serait faite sans vous. Ce sont les autres qui m'ont ruinée. Et vous verrez si je serai brave, toute délicate que vous me pensez.

— Mais Paul, mais votre fils?

— Paul! il ne pouvait lui arriver de plus grand bonheur. Il travaillera. Voyez ce que l'argent a fait des miens.

Et Suzanne dit enfin à Luc pourquoi elle lui avait adressé un si pressant appel. Monsieur Jérôme, dont elle lui conta le poignant réveil d'intelligence, désirait le voir. C'était le vœu d'un mourant, le docteur Novarre croyait à une fin très prochaine. Luc, étonné comme elle, et comme elle saisi d'un vague effroi, à la pensée de cette résurrection, où il était prié si étrangement d'intervenir, répondit qu'il était tout à elle, prêt à faire ce qu'elle lui demanderait.

— Vous avez prévenu votre mari de ce désir et de ma visite?

Elle le regarda, avec un léger haussement d'épaules.

— Non, je n'y ai pas songé, c'est inutile. Depuis longtemps, le grand-père ne paraît même plus savoir que mon mari existe. Il ne lui parle pas, il ne le voit pas... D'ailleurs, mon mari est parti pour la chasse, de grand matin, et il n'est pas encore rentré.

Puis, elle ajouta :

— Si vous voulez bien me suivre, je vais tout de suite vous conduire.

Quand ils entrèrent chez monsieur Jérôme, celui-ci, assis sur son séant dans le vaste lit de palissandre, le dos appuyé contre des oreillers, avait encore la tête tournée vers la fenêtre, dont les rideaux étaient restés grands ouverts. Il ne devait pas avoir quitté des yeux le parc

superbe, le déroulement de l'horizon, avec l'Abîme et la Crêcherie, au flanc des Monts Bleuses, là-bas, par-dessus les toitures entassées de Beauclair. C'était un spectacle qui semblait le hanter, une continuelle évocation du passé, du présent et de l'avenir, depuis les longues années que, muet, il avait cet horizon sans cesse devant lui.

— Grand-père, dit Suzanne, je vous amène M. Luc Froment. Le voici, il nous a fait l'amitié d'accourir tout de suite.

Lentement, le vieillard tourna la tête, posa sur Luc ses grands yeux, qui paraissaient plus grands encore, d'une clarté profonde, infinie. Et il ne dit rien, pas même une parole d'accueil et de remercîment. Le lourd silence continua plusieurs minutes, sans qu'il détournât les regards de cet inconnu, de ce fondateur de la Crêcherie, comme s'il eût voulu le bien connaître, entrer en lui de ses yeux de mourant, au plus profond de l'âme.

Suzanne, un peu embarrassée, reprit :

— Grand-père, vous ne connaissiez pas M. Froment, peut-être l'aviez-vous remarqué dans vos promenades?

Il n'eut pas l'air d'entendre, il ne répondit pas davantage à sa petite-fille. Mais, au bout d'un instant, il tourna de nouveau la tête, chercha des yeux dans la chambre. Et, ne trouvant pas, il finit par prononcer un seul mot, un nom :

— Boisgelin...

Ce fut, pour Suzanne, un nouvel étonnement, mêlé d'inquiétude et de gêne.

— Vous demandez mon mari, grand-père, vous désirez qu'il soit là?

— Oui, oui, Boisgelin.

— C'est qu'il n'est pas rentré, je crois. En attendant, vous devriez dire à M. Froment pourquoi vous avez voulu le voir.

— Non, non... Boisgelin, Boisgelin.

Evidemment, il ne pouvait parler que devant Boisgelin. Suzanne, après s'être excusée près de Luc, quitta la chambre, à la recherche de son mari. Et Luc resta face à face avec monsieur Jérôme, et il sentait toujours sur sa personne les regards d'infinie clarté. Lui-même alors l'examina, le trouva d'une beauté extraordinaire, dans

son extrême vieillesse, avec sa face blanche, ses traits réguliers, auxquels l'approche de la mort, ennoblie par un grand acte, donnait une majesté souveraine. L'attente fut longue, pas un mot ne fut échangé entre les deux hommes, dont les yeux plongeaient les uns dans les autres. Autour d'eux, la chambre, aux épaisses tentures, aux meubles massifs, semblait dormir, sous l'étouffement de son luxe lourd. Pas un bruit, pas un souffle, rien que le frisson qui venait, au travers des murs, du vide des grands salons fermés, des étages entiers abandonnés à la poussière. Et rien n'était plus tragique ni plus solennel que cette attente.

Enfin, Suzanne reparut, en amenant Boisgelin, qui justement rentrait. Il était encore guêtré, ganté, en veste de chasse, car elle ne lui avait pas laissé le temps de mettre un veston d'appartement. Et il entra l'air anxieux, ahuri de tomber dans une telle aventure. Ce que sa femme venait de lui dire rapidement, Luc appelé par monsieur Jérôme, Luc chez lui, dans la chambre du vieillard, qui renaissait à l'intelligence, qui l'attendait pour parler, tous ces événements imprévus le bouleversaient, le jetaient à un trouble extrême, sans qu'il eût même quelques minutes de réflexion.

— Eh bien! grand-père, dit Suzanne, voilà mon mari. Parlez, si vous avez quelque chose à nous dire. Nous vous écoutons.

Mais, une fois encore, le vieillard chercha dans la chambre, et ne trouvant pas, il demanda :

— Paul, où est Paul?

— Vous voulez aussi que Paul soit là?

— Oui, oui, je veux!

— C'est que Paul doit être à la Ferme. Ça va demander un grand quart d'heure.

— Il le faut, je veux, je veux!

On céda, on envoya en hâte un domestique. Et, cette fois, l'attente fut encore plus solennelle et plus tragique. Luc et Boisgelin s'étaient simplement salués, sans trouver une parole à se dire, après tant d'années, dans cette chambre qu'un souffle auguste semblait emplir déjà. Personne n'ouvrit la bouche, on n'entendait dans l'air frissonnant que le souffle un peu fort de monsieur Jérôme.

De nouveaux, ses yeux élargis, pleins de lumière, étaient retournés à la fenêtre, vers cet horizon de l'effort humain en travail, où le passé était révolu, où demain allait naître. Et les minutes s'écoulaient, lentes, régulières, dans cette attente anxieuse de ce qui devait venir, l'acte de grandeur souveraine dont on sentait l'approche.

Il y eut un bruit léger de pas. Paul entra, la figure saine et rose, fouettée de grand air.

— Mon enfant, dit Suzanne, c'est ton grand-père qui nous a réunis et qui désire ne parler que devant toi.

Sur les lèvres, si longtemps rigides de M. Jérôme, un sourire parut, d'une infinie tendresse. Il appela Paul du geste, le fit asseoir le plus près possible, sur le bord du lit. C'était surtout pour lui qu'il voulait parler, pour ce dernier des Qurignon, de qui la race pouvait refleurir et porter encore des fruits excellents. Comme il le vit très ému, le cœur souffrant du dernier adieu, il s'attarda un instant à le rassurer de ses yeux d'aïeul attendri, pour qui la mort était douce, puisqu'il allait léguer à son arrière-petit-fils l'héritage de sa longue existence, un acte de bonté, de justice et de paix.

Puis, enfin, il parla, dans le silence religieux de tous. Il avait tourné la tête vers Boisgelin, il répéta d'abord les seuls mots que le domestique, depuis plusieurs jours, l'entendait bégayer à demi-voix, au milieu d'autres confuses paroles.

— Il faut rendre, il faut rendre...

Et, voyant qu'on hésitait à comprendre ce qu'il voulait dire, il revint à Paul, il redit avec plus de force :

— Il faut rendre, mon enfant, il faut rendre...

Suzanne, saisie du grand frisson qui passait, avait échangé un regard avec Luc, également frémissant ; et, tandis que Boisgelin, pris de malaise et de peur, affectait de s'attendre à quelque divagation de vieillard, elle demanda :

— Qu'entendez-vous nous dire, grand-père, et que faut-il donc que nous rendions?

La voix de M. Jérôme se faisait de plus en plus nette et aisée.

— Tout, ma fille... Là-bas, il faut rendre l'Abîme. Ici, il faut rendre la Guerdache. A la Ferme, il faut

rendre les terres... Il faut tout rendre, parce que rien ne doit être à nous, parce que tout doit être à tous.

— Mais, grand-père, expliquez-vous, à qui donc faut-il rendre?

— Je te le dis, ma fille... Il faut rendre à tous. Rien n'est à nous de ce que nous avons cru notre bien. Si ce bien nous a empoisonnés, nous a détruits, c'est qu'il était le bien des autres... Pour notre bonheur à nous, pour le bonheur de tous, il faut rendre, il faut rendre...

Et, alors, ce fut une scène d'une souveraine beauté, d'une grandeur incomparable. Il ne trouvait pas toujours les mots, mais le geste achevait la pensée. Lentement, au milieu du silence sacré que gardaient ceux qui l'écoutaient, il arrivait quand même à se faire entendre. Il avait tout vu, tout entendu, tout compris ; et, comme Suzanne l'avait senti venir avec une angoisse frissonnante, c'était tout le passé qui revenait, toute la vérité du passé terrible qui coulait en un flot débordant, de ce témoin si longtemps muet, impassible, muré dans sa prison de chair. Il semblait n'avoir survécu à tant de désastres, à toute une famille d'heureux et de foudroyés, que pour en tirer le grand exemple. Au jour du réveil, avant d'entrer dans la mort, il déroulait son long supplice d'homme qui, après avoir cru en sa race, installée dans l'empire fondé par lui, avait assez duré pour voir la race et l'empire emportés, au vent de l'avenir. Et il disait pourquoi, il jugeait et réparait.

Ce fut, d'abord, le premier Qurignon, l'ouvrier étireur, créant l'Abîme, avec quelques camarades, aussi pauvre qu'eux, plus adroit et plus économe sans doute. Ensuite, ce fut lui, le deuxième Qurignon, qui gagna la fortune, les millions entassés, dans une lutte opiniâtre, où il se montra un héros de la volonté, de l'effort constant et intelligent. Mais, s'il avait accompli des prodiges d'activité et de génie créateur, s'il avait gagné l'argent par une admirable entente des conditions de la production et de la vente, il savait bien qu'il était un simple aboutissant, que de longues générations de travailleurs œuvraient en lui, faisaient en lui sa force et son triomphe. Quel nombre avait-il fallu de paysans suant sur la glèbe, d'ouvriers usés par l'outil, pour aboutir aux deux pre-

mier Qurignon, conquérants de la fortune? Chez eux s'était amassé l'âpre besoin de lutter, de s'enrichir, de monter d'une classe, le lent affranchissement du misérable courbé sur la besogne, dans la servitude. Et, enfin, voilà qu'un Qurignon était assez fort pour vaincre, s'échapper de la geôle, acquérir la richesse tant souhaitée, être un riche, un maître à son tour! Et, tout de suite après, voilà qu'en deux générations, la descendance périclitait, retombait aux luttes douloureuses, affaiblie déjà par la jouissance, dévorée par elle comme par une flamme!

— Il faut rendre, il faut rendre, il faut rendre...

C'était son fils Michel qui, après des folies, se tuait, la veille d'un jour d'échéances. C'était son autre fils Philippe, marié à une drôlesse, qui, ruiné par elle, laissait la vie dans un duel imbécile. C'était sa fille Laure, mourant plus tard au couvent, inféconde, la tête affaiblie de visions mystiques. C'étaient ses deux petits-fils, André, fils de Philippe, rachitique, à demi fou, s'éteignant au fond d'une maison de santé, et Gustave, fils de Michel, allant périr tragiquement sur une route d'Italie, après avoir poussé son père au suicide, en lui volant une maîtresse et l'argent de sa fin de mois. Enfin, c'était sa petite-fille Suzanne, la tendre, la sage, la bien-aimée, dont le mari, Boisgelin, après avoir racheté l'Abîme et la Guerdache, achevait la dévastation. L'Abîme était en cendres, chaud encore de l'incendie qui l'avait ravagé, vengeur des sottises et des souillures. La Guerdache, où il espérait voir pulluler sa race, étendait son désert autour de lui, ses salons vides, son parc morne, au travers duquel ne passait plus que le fantôme pâle de l'empoisonneuse, de la corruptrice, cette Fernande qui venait de consommer la ruine. Et, pendant que ceux de sa race succombaient ainsi, les uns après les autres, ébranlant, emportant l'œuvre de son père et la sienne, il avait vu se dresser, en face, une œuvre nouvelle, la Crêcherie, toute prospère maintenant, toute vivante de l'avenir qu'elle apportait. Et il savait ces choses, parce qu'elles s'étaient passées devant ses yeux clairs, au cours de ses continuelles promenades, des heures de muette contemplation, où il se revoyait devant l'Abîme au moment de la sortie des

ouvriers, devant la Crêcherie, dont les vieux ouvriers, déserteurs de sa maison, le saluaient, devant l'Abîme encore, le matin où il ne restait de cette maison si aimée que des décombres fumants.

— Il faut rendre, il faut rendre, il faut rendre...

Ce cri qu'il ne cessait de jeter, au milieu de son flot lent de paroles, qu'il accentuait chaque fois avec plus d'énergie, montait comme la conséquence même des faits désastreux dont il avait tant souffert. Si les choses, à son entour, avaient si rapidement croulé, n'était-ce pas que la fortune acquise par le travail des autres était empoisonnée et empoisonneuse? La jouissance qu'elle procure est le plus certain des ferments destructeurs, elle abâtardit la race, elle désorganise la famille, elle détermine les drames abominables. C'était elle qui, en moins d'un demi-siècle, avait dévoré cette force, cette intelligence, ce génie, dont la réserve s'était faite chez les Qurignon pendant des siècles de rude labeur. Leur faute, à ces ouvriers si robustes, avait été de croire qu'ils devaient, pour leur bonheur personnel, s'emparer et jouir de la richesse qu'ils créaient avec les bras des camarades. Et la richesse rêvée, la richesse réalisée, venait d'être le châtiment. Rien n'était d'une pire morale que de donner en exemple l'ouvrier enrichi, devenu patron, maître souverain de milliers d'hommes courbés sur la tâche, suant l'argent dont il triomphe. Lorsqu'on dit : " Avec de l'ordre et de l'intelligence, vous voyez bien qu'un simple forgeron peut arriver à tout ", on pousse simplement à l'œuvre d'iniquité, on aggrave le déséquilibre social. Le bonheur de l'élu n'est fait que du malheur des autres, car c'est leur bonheur à ceux-là qu'il rogne et qu'il vole. Un camarade qui arrive barre le chemin à des milliers de camarades, vit désormais de leur misère et de leur souffrance. Et souvent cet heureux est puni par le succès, par la fortune elle-même, trop hâtive, disproportionnée, dès lors meurtrière. Et c'est pourquoi l'unique vérité était de revenir au travail sauveur, au travail de tous, à tous gagnant leur vie, ne devant leur joie qu'à leur intelligence et à leurs bras.

— Il faut rendre, il faut rendre, il faut rendre...

Il faut rendre, parce qu'on meurt du bien volé à autrui.

Il faut rendre, parce que l'unique guérison, l'unique certitude et l'unique bonheur sont là. Il faut rendre, par esprit de justice et plus encore par intérêt personnel, le bonheur de chacun ne pouvant être que dans le bonheur de tous. Il faut rendre pour se mieux porter, pour vivre une vie saine et heureuse, au milieu de la paix universelle. Il faut rendre, car si tous les conquérants injustes, si tous les détenteurs égoïstes de la fortune publique, rendaient demain les richesses qu'ils gaspillent pour leurs plaisirs solitaires, les grands domaines, les grandes exploitations, les usines, les routes, les villes, ce serait tout de suite la paix faite, l'amour refleurissant parmi les hommes, une telle abondance de biens, qu'il n'y aurait plus un seul misérable. Il faut rendre, il faut donner l'exemple, si l'on veut que d'autres riches comprennent, sentent d'où viennent les maux dont ils agonisent, veuillent retremper leur descendance dans la vie active, le labeur quotidien, le pain qui ne nourrit jamais mieux que lorsqu'on l'a gagné. Il faut rendre, quand il en est temps encore, quand il y a quelque grandeur, à retourner avec les camarades, en leur montrant qu'on s'est trompé, qu'on reprend sa place pour l'effort commun, dans l'espoir de l'heure prochaine de justice et de paix. Il faut rendre, et mourir ainsi la conscience nette, le cœur joyeux du devoir accompli, et laisser ainsi la leçon réparatrice, libératrice, au dernier de sa race, afin qu'il la relève, qu'il la sauve de l'erreur, qu'il la continue en force, en joie et en beauté.

— Il faut rendre, il faut rendre, il faut rendre...

Des larmes avaient paru dans les yeux de Suzanne, en voyant l'exaltation où les paroles de l'aïeul jetaient son fils Paul, pendant que Boisgelin témoignait sa sourde irritation par des mouvements d'impatience.

— Mais, grand-père, demanda-t-elle, à qui et comment voulez-vous qu'on rende?

Le vieillard tourna vers Luc ses yeux de lumière.

— Si j'ai désiré que le créateur de la Crêcherie fût là, c'était pour qu'il m'entendît et pour qu'il vous aidât, mes enfants... Il a déjà beaucoup travaillé à l'œuvre de réparation, lui seul peut s'entremettre et rendre ce qui reste

de notre fortune aux camarades, aux fils, aux petits-fils des camarades d'autrefois.

Luc, que l'émotion étranglait aussi devant ce spectacle d'extraordinaire noblesse, eut cependant une hésitation, en sentant combien Boisgelin était hostile.

— Je ne puis, dit-il, faire qu'une chose. C'est simplement, si les propriétaires de l'Abîme le veulent bien, les accepter dans notre association de la Crêcherie. Comme d'autres usines sont déjà venues à nous, l'Abîme élargira notre famille d'ouvriers, doublera d'un coup l'importance de notre ville naissante. Et, si par rendre vous entendez ce retour à plus de justice, à un acheminement vers la justice totale, je puis vous aider, j'y consens de tout mon cœur.

— Je sais, répondit lentement monsieur Jérôme, je ne demande pas davantage.

Mais Boisgelin, ne pouvant se contenir plus longtemps, protesta.

— Ah! non, ce n'est pas ce que je veux. Malgré le gros chagrin que j'en aurai, je suis prêt à céder l'Abîme à la Crêcherie. Le prix de vente sera débattu, je demanderai, en dehors de la somme fixée, de garder un intérêt dans la maison, dont on discutera aussi le chiffre... J'ai besoin d'argent, je veux vendre.

C'était le plan qu'il mûrissait depuis quelques jours, dans l'idée que Luc avait une envie folle des terrains de l'Abîme, et qu'il tirerait de lui une somme considérable, immédiatement, tout en se réservant des rentes pour l'avenir. Et tout ce plan croula, lorsque Luc déclara d'une voix nette, où l'on sentait une volonté irrévocable :

— Il nous est impossible d'acheter. Cela est contraire à l'esprit qui nous dirige. Nous ne sommes qu'une association, une famille ouverte à tous les frères désireux de se joindre à nous.

Monsieur Jérôme, dont les regards éclatants s'étaient fixés sur Boisgelin, reprit sans colère, avec sa tranquillité souveraine :

— C'est moi qui veux et qui ordonne. Ma petite-fille Suzanne, ici présente, copropriétaire de l'Abîme, se refusera formellement à tout arrangement autre, en dehors de ma volonté. Et, j'en suis sûr, elle n'aura, comme moi,

qu'un regret, celui de ne pouvoir tout rendre, de toucher encore les intérêts de son capital, dont elle disposera selon son cœur.

Et, Boisgelin se taisant, se soumettant dans la faiblesse éperdue où l'avait jeté sa ruine, le vieillard continua :

— Ce n'est pas tout, il reste la Guerdache et la Ferme. Il faut rendre, il faut rendre.

Alors, épuisé, d'une parole qui redevenait difficile, il acheva de dire ses volontés. Comme l'Abîme allait se fondre dans la Crêcherie, il voulait que la Ferme entrât dans l'association des Combettes. D'un bloc, le domaine irait élargir les vastes champs mis en commun de Lenfant, d'Yvonnot et des autres paysans, vivant en frères depuis que leurs intérêts bien compris les avaient réconciliés. Il n'y aurait plus qu'une terre, une mère unique, aimée de tous, cultivée par tous, les nourrissant tous. La plaine entière de la Roumagne finirait par être une seule et même moisson, le grenier d'abondance de Beauclair régénéré. Et, quant à la Guerdache, puisqu'elle appartenait en totalité à Suzanne, il chargeait celle-ci de la rendre aux misérables, aux souffrants, pour ne rien garder des biens empoisonnés dont les Qurignon agonisaient. Et, revenant à Paul, toujours assis au bord du lit, lui prenant les mains dans les siennes, le regardant de ses yeux qui maintenant commençaient à s'éteindre, il dit encore, de plus en plus bas :

— Il faut rendre, il faut rendre, mon enfant... Tu ne garderas rien, tu donneras ce parc aux anciens camarades, pour qu'ils s'y réjouissent, les jours de fête, et pour que leurs femmes et leurs enfants s'y promènent, y goûtent des heures de gaîté et de santé, sous les beaux arbres. Tu rendras, tu donneras aussi la maison, cette immense demeure que nous n'avons pas su emplir, malgré notre argent, et je veux qu'elle soit à ces femmes, à ces enfants des ouvriers pauvres. On les y accueillera, on les y soignera, lorsqu'ils seront malades ou simplement las... Ne garde rien, rends tout, rends tout, mon enfant, si tu veux te sauver du poison. Et travaille, ne vis que de ton travail, et cherche la fille d'un ancien camarade qui travaille encore, épouse-la, aie d'elle de beaux enfants

qui travailleront, qui seront des justes et des heureux, qui auront d'autres beaux enfants, pour l'éternel travail futur... Ne garde rien, mon enfant, rends tout, c'est l'unique salut, la paix et la joie.

Tous pleuraient, jamais souffle plus beau, plus grand, plus héroïque n'avait passé sur des âmes humaines. La vaste chambre en était devenue auguste. Et les yeux du vieillard qui l'avaient emplie de clarté, continuaient à s'éteindre peu à peu, tandis que sa voix, elle aussi, se faisait plus sourde, rentrait dans l'éternel silence. Il avait accompli son œuvre sublime de réparation, de vérité et de justice, aidant au bonheur qui est le droit primordial de tous les hommes. Et, le soir, il mourut.

Mais, lorsque Suzanne accompagna Luc, au sortir de la chambre de monsieur Jérôme, ils se retrouvèrent seuls un instant, dans le petit salon. Ils étaient tellement jetés hors d'eux-mêmes, bouleversés d'émotion, que tout leur cœur vint sur leurs lèvres.

— Comptez sur moi, dit-il, je vous jure de veiller à l'exécution des volontés suprêmes dont vous êtes la dépositaire. Je vais m'y employer dès maintenant.

Elle lui avait pris les mains.

— Oh! mon ami, je mets ma foi en vous... Je sais quels miracles de bonté vous avez réalisés déjà, je ne doute pas du prodige que vous achèverez, en nous réconciliant tous... Il n'y a que l'amour. Ah! si j'avais été aimée, comme j'aimais!

Il la voyait trembler, livrant le secret si longtemps ignoré d'elle-même, qui lui échappait en cette minute solennelle.

— Mon ami, mon ami! quelles forces j'aurais eues pour le bien, de quelle aide je me serais sentie capable, au bras d'un juste, d'un héros, dont j'aurais fait mon dieu! Mais, s'il est irrévocablement trop tard, voulez-vous tout de même de moi, comme d'une amie, d'une sœur, qui pourra vous être de quelque secours?

Et il comprit, c'était le cas si doux, si triste de Sœurette qui recommençait. Elle l'avait aimé sans le dire, sans même se l'avouer, en honnête femme avide de tendresse, mettant en lui son rêve d'amour heureux, la consolation des cruautés de son ménage. Lui-même ne l'avait-il pas

aimée, aux jours lointains de leurs premières rencontres, chez les pauvres gens où ils s'étaient connus? Cela était délicieusement discret, un amour de songe dont il aurait craint de l'offenser, qui gardait en son cœur le parfum des fleurs du souvenir, retrouvées entre deux pages. Et, maintenant que Josine était l'élue, maintenant que ces choses étaient mortes, sans résurrection possible, elle se donnait comme Sœurette, en compagne fraternelle, en simple amie dévouée, désireuse d'être de sa mission, de son œuvre.

— Si je veux de vous! cria-t-il touché aux larmes, ah! oui, il n'y a jamais assez d'affection, de bonne volonté tendre et active! La besogne est si grande, vous y pourrez dépenser votre cœur, sans compter... Venez avec nous, mon amie, et vous ne me quitterez plus, vous serez une part de ma raison et de mon amour.

Elle fut transportée, elle se jeta dans ses bras, ils s'embrassèrent. Le lien se nouait indissoluble, un mariage de sentiment d'une pureté exquise, où il ne restait que la commune passion des pauvres et des souffrants, que le désir inextinguible d'exterminer la misère du monde. Il avait une épouse adorée, féconde, qui lui donnait les enfants de sa chair, et il allait avoir deux amies, deux compagnes aux mains délicates de femme, qui l'aideraient dans les œuvres de son esprit.

Des mois s'écoulèrent, la liquidation des affaires embrouillées de l'Abîme fut très laborieuse. Il y avait la dette de six cent mille francs dont il fallait se débarrasser avant tout. On prit des arrangements, les créanciers acceptèrent d'être remboursés par annuités, sur les bénéfices que réaliseraient les actions de l'Abîme, lorsqu'il serait entré dans l'association de la Crêcherie. On avait dû évaluer la somme représentant le matériel et l'outillage sauvés de l'incendie. C'était, avec les terrains très vastes, le long de la Mionne, jusqu'au vieux Beauclair, l'apport des Boisgelin ; et une rente modeste leur était assurée, à prélever sur les bénéfices, avant de les partager entre les créanciers. Le vœu du vieux Qurignon n'était de la sorte rempli qu'à moitié, dans cette période de transition où le capital œuvrait encore, au même titre que le travail et l'intelligence, en attendant qu'il

disparût devant la victoire du travail unique et souverain. Mais, du moins, la Guerdache et la Ferme purent faire un retour complet à la communauté, furent rendues totalement aux héritiers des travailleurs qui les avaient payées autrefois de leur sueur ; car, dès que les terres de la Ferme, entrées dans l'association des Combettes, réalisant l'idée secrète, longtemps mûrie de Feuillat, prospérèrent, devinrent une source de gains considérables, tout cet argent fut employé à faire de la Guerdache une maison de convalescence pour les enfants faibles et pour les mères récemment accouchées. Des lits étaient fondés, des pensions gratuites étaient ouvertes, et le parc toujours fleuri appartenait maintenant aux petits de ce monde, jardin immense, paradis de rêve où jouaient les enfants, où les mères retrouvaient de la santé, où tout le peuple venait se recréer comme en un palais de la nature, qui était maintenant le palais de tous.

Des années s'écoulèrent. Luc avait cédé aux Boisgelin une des petites maisons de la Crêcherie, bâtie à quelque distance du pavillon qu'il occupait toujours. Et les premiers temps de cette existence médiocre furent très durs pour Boisgelin, qui ne s'était pas résigné sans de violentes révoltes. Un instant, il avait même voulu partir pour Paris, y vivre à son gré, au hasard. Mais son oisiveté de naissance, l'impossibilité où il était de gagner sa vie, le rendaient d'une faiblesse d'enfant, le livraient aux mains de qui voulait le prendre. Depuis les désastres, Suzanne, si raisonnable, si douce, mais si ferme, avait sur lui une autorité absolue ; et il finissait toujours par faire ce qu'elle voulait, comme un pauvre être désemparé, emporté au gré de l'existence. Bientôt, parmi ce monde actif de travailleurs, la paresse lui pesa tellement, qu'il en vint à désirer une occupation. Il était las de se traîner la journée entière, il souffrait d'une sourde honte, d'un besoin d'agir, n'ayant plus l'inutile fatigue d'une grande fortune à gérer et à manger. L'hiver encore, il lui restait la chasse ; mais, dès les beaux jours, en dehors de quelques promenades à cheval, l'ennui morne l'écrasait. Aussi accepta-t-il, lorsque Suzanne décida Luc à lui confier une inspection, une sorte de contrôle dans les Magasins-Généraux, trois heures de son temps à donner par jour.

Sa santé qui avait souffert, se raffermit un peu, sans qu'il cessât de se montrer inquiet, avec l'air éperdu et malheureux d'un homme qui serait tombé sur une autre planète.

Et des années s'écoulèrent encore. Suzanne était devenue l'amie, la sœur de Josine et de Sœurette, les aidant, partageant leurs travaux. Toutes trois entouraient Luc, le soutenaient, le complétaient, étaient comme sa bonté, sa tendresse, sa douceur agissantes. Il les appelait en souriant ses trois vertus, et il les disait, à des titres différents, l'expansion même de son amour, les messagères de tout ce qu'il aurait voulu de délicieusement tendre dans le monde. Elles s'occupaient des crèches, des écoles, des infirmières, des maisons de convalescence, elles allaient partout où il y avait une faiblesse à protéger, une douleur à soulager, une joie à faire naître. Sœurette et Suzanne surtout acceptaient, ambitionnaient les plus ingrates besognes, celles qui exigent l'abnégation personnelle, l'entier renoncement ; tandis que Josine, prise par ses enfants, par son foyer sans cesse élargi, se donnait naturellement moins aux autres. Elle était d'ailleurs l'amoureuse, la fleur de beauté et de désir, lorsque Sœurette et Suzanne n'étaient que les amies, les consolatrices et les conseillères. Luc eut parfois encore de grandes amertumes ; et, souvent, au sortir des bras de l'épouse, c'étaient les deux amies qu'il écoutait, qu'il chargeait de panser les blessures, heureuses de se donner toutes à l'œuvre commune de salut. C'était par la femme et pour la femme que la Cité nouvelle devait être fondée.

Et huit ans déjà s'étaient écoulés, lorsque Paul Boisgelin, qui accomplissait sa vingt-septième année, épousa la fille aînée de l'ouvrier Bonnaire, alors âgée de vingt-quatre ans. Lui, dès l'entrée des terres de la Guerdache dans l'association des Combettes, s'était passionné, avec l'ancien fermier Feuillat, non plus pour le gain que pouvaient rapporter ces terres, mais pour la fertilité de plus en plus grande des vastes champs qu'elles venaient élargir encore. Il s'était fait cultivateur, il dirigeait une des sections du domaine commun, dont il avait fallu diviser l'immensité en divers groupes d'une même et fraternelle famille. Et c'était chez sa mère, dans la petite maison de la Crêcherie, où il revenait coucher tous les

soirs, qu'il avait connu Antoinette, qui occupait avec ses parents, la maison voisine. Toute une liaison s'était nouée entre cette famille de simples travailleurs et l'ancienne héritière des Qurignon, devenue de train si modeste, de bonté si accueillante ; et, bien que Mme Bonnaire, la Toupe terrible, fût restée peu commode, il avait suffi, pour rendre la liaison intime, de la noblesse simple de Bonnaire, le héros du travail, un des fondateurs de la Cité nouvelle. Aussi fut-ce un charme que de voir, de part et d'autre, les enfants s'aimer, resserrer le lien qui s'établissait ainsi entre les deux classes anciennement en lutte. Antoinette, faite à la ressemblance de son père, forte et belle brune, avec beaucoup de grâce, avait passé par les écoles de Sœurette, et elle l'aidait maintenant dans la grande laiterie, installée au bout du parc, contre la rampe des Monts Bleuses. Comme elle le disait en riant, elle n'était qu'une vachère, experte aux laitages, aux fromages et aux beurres. Et, quand on les maria, le fils des bourgeois retourné à la terre, la fille du peuple travaillant de ses mains, il y eut une grande fête, on voulut célébrer glorieusement ces noces symboliques, qui disaient la réconciliation, l'union du capital repenti et du travail triomphant.

Et ce fut l'année suivante, lors de la première grossesse d'Antoinette, que les Boisgelin, accompagnés de Luc, se retrouvèrent ensemble à la Guerdache, par une tiède journée de juin. Il y avait près de dix ans que monsieur Jérôme était mort, et que, selon sa volonté, le domaine avait fait retour au peuple. Antoinette, dont les couches venaient d'être laborieuses, se trouvait depuis deux mois pensionnaire de la maison de convalescence, installée dans le château où les Qurignon avaient régné. Elle put faire une promenade sous les beaux ombrages du parc, au bras de son mari, tandis que Suzanne, en bonne grand'mère, portait le nouveau-né. Derrière, à quelques pas, marchaient Luc et Boisgelin. Et quels souvenirs se levaient de cette royale maison transformée ainsi en maison de fraternité, de ces futaies, de ces pelouses, de ces avenues où ne retentissaient plus le bruit des fêtes coûteuses, les galops des chevaux, les abois des chiens, mais où les petits de ce monde jouissaient enfin de la santé du

plein air, de la joie reposante des grands arbres! Tout le luxe du domaine magnifique était désormais pour eux, la maison de convalescence leur ouvrait ses chambres claires, ses salons aimables, ses cuisines abondantes, le parc leur réservait ses allées ombreuses, ses sources cristallines, ses gazons où des jardiniers entretenaient à leur intention des corbeilles de fleurs embaumées. Ils reprenaient là leur part, refusée si longtemps, de beauté et de grâce. Et cela était délicieux, cette enfance, cette jeunesse, cette maternité, souffrantes depuis des siècles, enfermées dans des taudis sans soleil, mourant d'immonde misère, et brusquement appelées à la joie de la vie, à la part de bonheur de toute créature humaine, à ce luxe d'être heureux, que d'innombrables générations de misérables avaient regardé de loin, sans pouvoir y toucher.

Puis, comme le couple, suivi des parents, au bout d'une rangée de saules, arrivait à une mare d'une limpidité de miroir, sous le ciel bleu, Luc se mit à rire doucement.

— Ah! mes amis, quel bon et gai souvenir me revient! Vous en doutez-vous? C'est au bord de cette eau, si calme, que Paul et Antoinette se sont fiancés, il y a vingt ans de cela.

Il rappela la scène délicieuse d'enfance qu'il avait vue jadis, lors de sa première visite à la Guerdache : l'invasion populaire des trois pauvres gamins de la rue, le petit Nanet amenant ses petits camarades, Lucien et Antoinette Bonnaire, au travers d'une haie, pour jouer près de la mare ; et l'invention ingénieuse de Lucien, le bateau qui marchait tout seul sur l'eau ; et l'arrivée des trois petits bourgeois, Paul Boisgelin, Nise Delaveau, Louise Mazelle, émerveillés du bateau, fraternisant tout de suite ; et les couples qui s'étaient naturellement formés, les fiançailles, Paul et Antoinette, Nise et Nanet, Louise et Lucien, dans la complicité souriante de la bonne nature, l'éternelle mère.

— Vous ne vous souvenez pas? demanda Luc gaîment.

Le jeune ménage, qui riait avec lui, avoua que le souvenir était un peu lointain.

— Si j'avais quatre ans, dit Antoinette très amusée, ma mémoire ne devait pas être très solide.

Mais Paul faisait un effort, regardait fixement dans le passé.

— Moi, j'en avais sept... Attendez donc! il me semble revoir de vagues ombres : le petit bateau qu'on ramenait avec une perche, quand les roues ne tournaient plus ; et puis, une des fillettes qui a failli tomber dans la mare ; et puis, les gamins, les bandits qui se sont sauvés, en voyant venir du monde.

— C'est bien cela! c'est bien cela! s'écria Luc. Ah! vous vous souvenez!... Et moi, je me souviens d'avoir eu, ce jour-là, le frisson d'espoir de l'avenir, car c'était bien un peu de la réconciliation future. La divine enfance travaillait ici, dans sa fraternité naïve, à un nouveau pas vers la justice et la paix... Tenez! ce que vous allez réaliser de bonheur nouveau, ce petit monsieur est chargé de l'élargir encore.

Il désignait le nouveau-né, le petit Ludovic, sur les bras de Suzanne, si heureuse d'être grand'mère. Elle dit à son tour, plaisamment :

— Pour l'instant, il est sage, parce qu'il dort... Plus tard, mon cher Luc, nous le marierons à une de vos petites-filles, et de cette manière ce sera la réconciliation complète, tous les combattants d'hier unis et apaisés dans leur descendance... Voulez-vous? dès aujourd'hui, nous faisons les fiançailles.

— Certes, si je veux! nos arrière-petits-enfants achèveront notre œuvre, la main dans la main.

Paul et Antoinette, émus, s'étaient embrassés, tandis que Boisgelin, qui n'écoutait pas, regardait ce parc, son ancien domaine, d'un air morne où il n'y avait même plus d'amertume, tellement le monde nouveau le bouleversait et l'hébétait. Et la promenade continua par les allées ombreuses, Luc et Suzanne se taisant, n'échangeant plus que des sourires de délicieuse joie.

Mais l'avenir, déjà, se réalisait un peu plus chaque jour. Et, comme tous rentraient à la Guerdache, ils s'arrêtèrent un moment devant la façade, à gauche du perron, sous les fenêtres mêmes de la chambre où monsieur Jérôme était mort. De là, entre les cimes des grands arbres, on apercevait au loin les toitures de Beauclair, puis la Crêcherie et l'Abîme. En silence, ils contemplèrent

ce vaste horizon. On distinguait nettement l'Abîme reconstruit sur le modèle de la Crêcherie, ne formant plus avec elle qu'une même ville du travail réorganisé, ennobli, devenu l'orgueil, la santé et la gaîté. Davantage de justice et d'amour y naissait chaque matin. Et le flot des petites maisons rieuses, parmi les verdures, ce flot que Delaveau inquiet avait vu s'avancer toujours, venait d'envahir les anciens terrains noirs, élargissant sans arrêt la Cité future. Maintenant, elles tenaient tout l'espace, de la rampe des Monts Bleuses à la Mionne, elles allaient bientôt franchir l'étroit torrent, pour balayer le vieux Beauclair, l'amas sordide des masures de servitude et d'agonie. Et elles s'avanceraient encore, encore, bâtissant pierre à pierre, sous le soleil fraternel, jusqu'aux champs fertiles de la Roumagne, la Cité enfin libre, juste et heureuse.

II

Et, tandis que l'évolution emportait Beauclair à son nouveau destin, que la Cité se fondait sous une force bienfaisante, sans cesse accrue, l'amour intervenait, d'un élan irrésistible, jeune, gai et victorieux, des mariages se concluaient de toutes parts, continuellement, rapprochant les classes, hâtant l'harmonie, la paix finale. Le victorieux amour renversait les obstacles, triomphait des pires résistances, et cela dans une passion heureuse de la vie, dans un éclat d'allégresse qui sonnait, au grand soleil, le bonheur d'être, d'aimer, d'enfanter toujours davantage.

Luc et Josine avaient donné l'exemple. Pendant les six ans qui venaient de s'écouler, toute une famille était poussée d'eux, trois garçons et deux filles. L'aîné, Hilaire, né avant la chute de l'Abîme, avait onze ans déjà. Puis, de deux années en deux années, les autres suivaient : Charles âgé de neuf ans, Thérèse de sept, Pauline de cinq, Jules de trois. Dans l'ancien pavillon agrandi de tout un corps de bâtiment, cette enfance s'ébattait, mettait ses rires et son espoir, grandissait pour les unions futures. Comme Luc ravi le disait à Josine souriante, leur

constante tendresse était faite de cette fécondité triomphante, car elle devenait plus sienne à chaque enfant qu'elle lui donnait. L'amoureuse dont le désir l'avait autrefois jeté dans la lutte, en héros de conquête, faisait place aujourd'hui à la mère, entourée de ses petits, tout ce foyer pour lequel il combattait maintenant, en pacificateur des terres conquises. Et, quand même, ils s'aimaient toujours en amants, l'amour ne vieillit pas, il reste l'éternelle flamme, le brasier immortel où s'alimente l'existence des mondes. Jamais maison n'avait retenti d'une joie si claire, pleine d'enfants et de fleurs. On s'y aimait si fort, avec une telle gaîté sonnante, que le malheur n'entrait plus. Et, lorsqu'un souvenir du douloureux passé revenait, lorsque Josine se rappelait ses souffrances, la chute où elle aurait achevé de périr, sans la main secourable de Luc, c'était pour se jeter à son cou, d'un élan d'inépuisable gratitude, tandis que lui, ému, la sentait lui devenir plus chère, de tout cet opprobre inique dont il l'avait sauvée.

— Ah! que je t'aime, mon bon Luc! et comment te remercierai-je jamais assez de m'avoir faite si digne, si heureuse?

— Chère, chère Josine! c'est moi qui dois t'aimer de toute ma reconnaissance ; car, sans toi, rien de ce que j'ai fait n'aurait pu être.

Et ils étaient comme épurés l'un et l'autre par cette création de justice et de paix qui sortait d'eux ; ils disaient encore :

— Il faut aimer les autres comme nous nous aimons, c'est la même flamme qui rapproche tous les êtres, notre bonheur d'amants et d'époux ne saurait durer que dans le bonheur de tous. Divin amour, puisque rien ne peut vivre que par toi, aide-nous donc à finir notre œuvre, embrase les cœurs, fais que tous les couples de la Cité aiment et enfantent, dans l'universelle dilection qui doit tous nous unir!

C'était ce qu'ils appelaient en riant l'oraison de la nouvelle religion de l'humanité. Et, chez eux, à ce foyer parfumé de tendresse, la fleur d'amour avait déjà fleuri délicieusement, pendant les premières années qui suivirent l'incendie de l'Abîme. Nanet, le petit Nanet, qui

devenait un homme, logeait chez Luc, avec sa grande, comme il nommait toujours Josine. D'une intelligence vive, d'une bravoure d'entreprise toujours en éveil, il achevait de séduire Luc, au point que celui-ci en faisait son élève le plus cher, un disciple jeune encore, tout imprégné des leçons du maître. Et, pendant ce temps, chez les Jordan, dont la maison était voisine, Nise, la petite Nise, grandissait de son côté, dans la bonne affection de Sœurette, qui l'avait recueillie au lendemain de la catastrophe, heureuse de cette enfant adoptive, trouvant en elle une compagne et une aide d'un charme infini. De sorte que les jeunes gens, continuant à se voir chaque jour, finirent par ne plus vivre que l'un pour l'autre. Leurs fiançailles ne dataient-elles pas de l'enfance, des jours lointains où l'amour enfant, le divin ingénu, les enflammait du besoin de se voir, de jouer ensemble, leur faisait braver les punitions et franchir les murailles pour se retrouver? Ils étaient alors blonds et frisés comme des petits moutons, ils riaient du même rire argentin, en tombant dans les bras l'un de l'autre, à chaque rencontre, sans savoir que des mondes les séparaient, elle la bourgeoise, la fillette du patron, lui le gamin des rues, le fils pauvre du misérable travail manuel. Puis, il y avait eu l'effroyable tempête de flammes, l'incendie les renouvelant, les fondant en une même chair, Nise sauvée au cou de Nanet, tous les deux couverts de brûlures, un moment en danger de mort. Et ils étaient, aujourd'hui encore, blonds et frisés, ils riaient toujours d'un rire clair, l'air semblable, comme appareillés. Mais elle était devenue une grande fille, lui un grand garçon, et ils s'adoraient.

L'idylle se prolongea près de sept ans, pendant que Luc faisait de Nanet un homme et que Sœurette aidait Nise à grandir en beauté et en bonté. Elle était âgée de treize ans, lors de l'épouvantable fin de son père et de sa mère, dont les corps, réduits en cendres, n'avaient pas même été retrouvés sous les décombres. Longtemps, elle en garda le frisson, et rien ne pressait, on voulut attendre, pour décider le mariage, qu'elle eût vingt ans, afin que la décision fût prise par elle-même, en toute raison et en toute libre volonté. D'ailleurs, Nanet était bien jeune, son aîné de trois années à peine, encore en apprentissage,

sous l'affectueuse direction du maître. Et puis, ils étaient si rieurs, si joueurs, qu'ils n'éprouvaient pas de hâte, ravis simplement d'être gais ensemble, de passer les jours à se rire dans les yeux l'un de l'autre. Ils se retrouvaient chaque soir, s'amusaient follement à se conter leur journée, des choses très ordinaires, des riens, toujours les mêmes. Ils se prenaient les mains, se les gardaient pendant des heures, ce qui était la grande récréation, après laquelle il n'y avait plus que le gros baiser, échangé en se séparant. Du reste, cette bonne entente, si vive et si tendre, n'allait pas sans de petites querelles d'amoureux. Nanet trouvait parfois Nise trop orgueilleuse et trop autoritaire, elle faisait la princesse, comme il le disait. Elle était aussi trop coquette, aimant les belles robes, les fêtes où elle avait l'occasion de les promener. Et ce n'était certes pas défendu d'être belle, au contraire! il fallait toujours être le plus beau qu'on pouvait. Mais ce qui n'était pas bien, c'était de gâter sa beauté par des airs de mépris pour le pauvre monde. Nise, en qui revivait un peu de sa mère jouisseuse et de son père despotique, se fâchait d'abord, entendait prouver qu'elle était la perfection même. Puis, comme elle adorait Nanet, elle se confiait à lui, l'écoutait, désireuse de lui être agréable, en devenant la meilleure possible, la plus simple et la plus douce des petites femmes. Et, quand elle n'y réussissait pas, ce qui était fréquent encore, elle disait en riant que sa fille, si elle en avait une, ferait certainement beaucoup mieux, parce qu'il fallait laisser au sang des princes de ce monde le temps de se démocratiser en une descendance de plus en plus fraternelle.

Enfin, lorsque Nise eut vingt ans, et Nanet vingt-trois, les noces se firent. Elles étaient souhaitées, prévues, attendues. Depuis sept années, il ne s'était point passé un jour, sans qu'un pas fût fait vers ce dénoûment de la longue et heureuse idylle. Et, comme ce mariage, la fille de Delaveau épousant le frère de Josine, devenue la femme de Luc, éteignait toute les haines, consommait le pacte d'alliance, on voulut le glorifier, en faire une fête qui célébrât le pardon du passé, l'entrée radieuse dans l'avenir. Et l'on décida que des chants et des danses

auraient lieu sur le terrain même de l'ancien Abîme, dans une des halles de la nouvelle usine reconstruite, en prolongement de la Crêcherie, toute cette ville industrielle qui, maintenant, tenait des hectares et des hectares, grandissant toujours.

Gaîment, Luc et Sœurette furent les organisateurs, les ordonnateurs de la fête du mariage, ainsi que les témoins, lui de Nanet, elle de Nise. Ils y voulaient un éclat de triomphe, une allégresse d'espoir enfin réalisé, la victoire même de la Cité de travail et de paix, fondée désormais et prospère. Il est bon que les peuples aient de grandes réjouissances, la vie publique a besoin de nombreux jours de beauté, de joie et d'exaltation. Luc et Sœurette choisirent donc la halle de la grande fonderie, une halle immense, avec ses marteaux monstrueux, ses gigantesques ponts roulants, ses grues mobiles, d'une puissance prodigieuse. Les nouvelles constructions, légères, toutes de briques et d'acier, étaient d'une propreté saine, d'une clarté joyeuse, avec leurs grands vitrages qui versaient à flots l'air et la lumière. Aussi laissa-t-on l'outillage en place, car on n'aurait pu imaginer, pour cette cérémonie du travail triomphant, un décor plus beau que ces outils géants, dressant leur profil aux lignes puissantes, d'une beauté souveraine, faite de logique, de force et de certitude. Seulement, on les orna de feuillages, on les couronna de fleurs, en hommage, ainsi que les anciens autels. Les murs de briques furent décorés de guirlandes, on sema les dalles du sol de roses et de genêts effeuillés. C'était comme la floraison même de l'effort humain, tout le séculaire effort vers le bonheur qui finissait par fleurir là, et qui embaumait la besogne de l'ouvrier, autrefois injuste et si dure, libre à présent, attrayante et ne faisant plus que des heureux.

Les deux cortèges partirent, l'un de la maison du fiancé, l'autre de la maison de la fiancée. C'était Luc qui amenait le héros, suivi de sa femme Josine et de leurs enfants. C'était Sœurette qui, de son côté, amenait l'héroïne Nise, leur fille adoptive, à elle et à son frère Jordan. Ce jour-là, Jordan avait quitté son laboratoire, dans lequel il passait les années, commes des heures,

occupé à d'infatigables recherches. Le peuple entier de la Cité nouvelle, où tous les travaux chômaient en signe d'allégresse, attendait sur le parcours, pour acclamer le couple. Le beau soleil luisait, les maisons gaies étaient pavoisées de couleurs vives, les verdures étaient pleines de fleurs et d'oiseaux. Et, derrière les deux cortèges, la foule des travailleurs suivait, un grand concours de peuple joyeux, dont le flot envahit peu à peu les vastes halles de l'usine, larges et hautes comme des nefs d'anciennes cathédrales. Mais ce fut dans la halle de la grande fonderie que les fiancés se rendirent, et tout de suite elle se trouva trop étroite, malgré son immensité. En dehors de Luc, des siens et des Jordan, il y avait là les Boisgelin, Paul, le petit-cousin de la mariée, qui n'avait pas encore épousé Antoinette, car leur mariage ne devait se faire que quatre ans plus tard. Puis, les Bonnaire étaient là, les Bourron, les Fauchard eux-mêmes, tous les ouvriers dont les bras avaient aidé à cette victoire du travail. Ils avaient pullulé, ces hommes de bonne volonté et de foi, ces ouvriers de la première heure : la foule des camarades présents n'était-elle pas leur famille agrandie, des frères dont le nombre s'augmentait encore tous les jours? On était cinq mille, on serait dix mille, cent mille, un million, l'humanité entière. Et la cérémonie, au milieu des puissantes machines, fleuries et enguirlandées, fut d'une simplicité touchante et souveraine.

Souriants, Luc et Suzanne mirent les mains de Nanet et de Nise l'une dans l'autre.

— Aimez-vous de tout votre cœur, de toute votre chair, et ayez de beaux enfants, qui s'aimeront comme vous vous serez aimés.

La foule acclama, cria le mot d'amour, c'était l'amour roi qui seul pouvait féconder le travail, en faisant la race toujours plus nombreuse et en l'enflammant du désir, éternel foyer de la vie.

Mais il y avait déjà là trop de solennité pour Nanet et pour Nise, qui s'étaient aimés en jouant, dès l'enfance. Les deux petits moutons frisés avaient eu beau grandir ils restaient deux joujoux, dans leurs habits de fête, tous les deux en blanc, délicieux et tendres. Aussi ne se

contentèrent-ils pas de cette cérémonieuse poignée de main qu'on leur faisait se donner. Ils se jetèrent au cou l'un de l'autre.

— Ah! ma petite Nise, que je suis content de t'avoir, moi qui t'attends depuis des années et des années!

— Ah! mon petit Nanet, que je suis heureuse d'être enfin à toi, car c'est la vérité pure, tu m'as bien gagnée!

— Et, petite Nise, te souviens-tu, lorsque je te tirais par les bras, pour t'aider à sauter les murs, ou bien que je te portais à califourchon, en faisant le cheval qui se cabre?

— Et, petit Nanet, te souviens-tu, lorsque nous jouions à cache-cache, et que tu finissais par me trouver parmi les rosiers, si bien cachée, que c'était à en mourir de rire?

— Petite Nise, petite Nise, nous allons nous aimer comme nous avons joué, très fort, très fort, de toute la force de notre santé et de notre gaîté!

— Petit Nanet, petit Nanet, nous avons tant joué, nous nous aimerons tant, que nous nous aimerons dans nos enfants encore et que nous jouerons encore avec les enfants de nos enfants!

Et ils s'embrassaient, et ils riaient, jouaient, au comble de la félicité. Enthousiasmée à ce spectacle, soulevée par une houle de gaîté sonore, la foule battit des mains, cria l'amour, l'amour tout-puissant, qui fait sans cesse davantage de vie et de bonheur. L'amour fondait la Cité, l'ensemençait d'une moisson d'hommes meilleurs, pour les prochaines récoltes de justice et de paix. Et, tout de suite, les chants commencèrent, des chœurs où les voix se répondaient, où les vieillards chantaient leurs repos bien gagné, les hommes l'effort vainqueur de leur travail, les femmes la douceur secourable de leur tendresse, les enfants l'allégresse confiante de leur espoir. Puis, il y eut des danses, toute une population en joie, une grande ronde finale qui mit ce petit peuple fraternel la main dans la main, qui s'allongea sans fin et qui tourna pendant des heures, au son de musiques claires, par les halles de l'usine immense. Elle s'engagea dans la halle des fours à puddler et des laminoirs, passa dans la halle des fours à creusets, traversa la halle des tours, revint

par la halle des moulages d'acier, emplissant de la turbulence de son rythme, de la gaîté de ses refrains les hautes nefs, où ne retentissait d'ordinaire que le souffle héroïque du travail. Autrefois, on avait tant peiné, tant souffert, dans le bagne noir, sale et malsain, qui se dressait là et que la flamme avait emporté! Maintenant, le soleil, le plein air, la vie entraient librement. Et la ronde des noces allait et venait toujours autour des grands outils, les presses colossales, les formidables marteaux-pilons, les raboteuses géantes, d'aspect souriant sous leur décor de feuillages et de fleurs, tandis que les deux enfants qu'on mariait menaient le branle, comme s'ils étaient l'âme de ces choses, le lendemain le plus d'équité et de plus de fraternité, assuré par la victoire de leur longue tendresse.

Luc ménageait une surprise à Jordan, voulant le fêter lui aussi, dont les travaux de savant allaient plus fa re pour le bonheur de la Cité que cent années de politique. Quand la nuit fut noire, l'usine entière s'embrasa, des milliers de lampes l'inondèrent d'une gaie clarté de plein jour. C'était que les recherches de Jordan avaient enfin abouti, il venait de trouver, après bien des défaites, le transport de la force électrique, sans perte aucune, grâce à de nouveaux appareils, d'ingénieux moyens de transmission. Désormais, le charroi du charbon était économisé, on le brûlait au sortir même du puits, et les machines qui transformaient l'énergie calorique en énergie électrique, l'envoyaient ensuite à la Crêcherie par des câbles spéciaux où la déperdition était nulle, ce qui, d'un coup, abaissait de moitié le prix de revient. Aussi était-ce une première grande victoire, la Crêcherie éclairée à profusion, la force répartie en abondance aux grands et aux petits outils, le bien-être augmenté, le travail facilité, la fortune élargie. Et c'était en somme un pas nouveau vers le bonheur.

Lorsque Jordan, devant cette illumination de fête, eut compris l'intention affectueuse de Luc, il se mit à rire comme un enfant.

— Ah! mon ami, vous me donnez aussi mon bouquet, et c'est bien vrai, je l'ai un peu mérité, car vous devez vous en souvenir, voici plus de dix ans que je m'acharne

à trouver la solution du problème. A quels obstacles je me suis heurté, et que de déroutes, quand je croyais le succès certain! N'importe, sur les ruines de mes expériences manquées, je me remettais le lendemain à la besogne. On réussit toujours, lorsqu'on travaille.

Luc riait avec lui, plein de son courage et de sa foi.

— Je le sais bien, vous en êtes le vivant exemple. Je ne connais pas de plus grand, de plus haut maître d'énergie que vous, et je me suis fait à votre école... Alors, voilà donc la nuit vaincue, vous avez mis en fuite les ténèbres, nous pourrions désormais, avec ce flot d'électricité peu coûteuse, allumer au-dessus de la Crêcherie, dès le crépuscule, un astre, pour remplacer le soleil. Et vous avez également épargné l'effort humain, un homme suffit à présent, où il en fallait deux, grâce à cette prodigalité de la force mécanique, qui supprimera peu à peu la douleur... Nous vous fêtons comme le maître de la lumière, de la chaleur et de la force.

Jordan, que Sœurette avait enveloppé dans une couverture, par crainte de la fraîcheur du soir, regardait toujours l'usine immense étinceler comme un palais de féerie. Petit et chétif, avec son teint blême, son air d'être à chaque heure sur le point de rendre l'âme, il se promenait dans ces halles braisillantes, d'une splendeur d'apothéose. Et, depuis dix années qu'il sortait à peine de son laboratoire, qu'il y vivait absorbé dans sa tâche, ignorant presque les événements du dehors, s'en remettant à sa sœur et à son ami pour la direction du vaste domaine, agrandi sans cesse, il arrivait là un peu en homme d'une autre planète, il s'émerveillait des résultats obtenus, du succès de cette œuvre dont il était l'artisan le plus ignoré et le plus actif.

— Oui, oui, murmura-t-il, c'est déjà bien, voilà pas mal de terrain gagné. Nous marchons, l'avenir rêvé se rapproche... Et je vous dois des excuses, mon cher Luc, car je ne vous ai point caché , au début, que je ne croyais guère en votre mission. Est-ce singulier, la peine que nous avons à partager la foi des autres, lorsqu'ils travaillent sur un autre terrain que nous!.. Enfin, vous m'avez converti, vous hâterez sûrement le bonheur, puisque vous voilà réalisant chaque jour plus de solidarité et

plus de justice. Mais vous avez encore beaucoup à faire, et moi-même, hélas! je n'ai rien fait, à côté de ce que je voudrais faire encore.

Il était devenu grave, l'air soucieux.

— Ce prix de revient que nous avons diminué de moitié environ, il reste de beaucoup trop élevé. Et puis, ces installations compliquées et coûteuses, à l'orifice des puits, ces machines à vapeur, ces chaudières, sans compter ces kilomètres de câbles, d'un si gros entretien, tout cela est barbare, tout cela mange du temps et de l'argent... Et il faudrait autre chose, une autre chose plus pratique, plus simple, plus directe. Ah! je sais bien dans quel sens je dois chercher, mais une telle recherche semble une folie, je n'ose dire à personne l'œuvre que j'ai entreprise, car je ne puis moi-même l'énoncer avec la clarté désirable... Oui, il faudrait supprimer la machine à vapeur, la chaudière, qui est l'intermédiaire gênant, entre la houille extraite et l'électricité produite. Il faudrait, en un mot, transformer directement l'énergie calorique contenue dans le charbon, en énergie électrique, sans passer par l'énergie mécanique... Comment? je ne sais pas encore. Si je le savais, le nouveau problème serait résolu. Mais je me suis mis à la besogne, j'espère, je trouverai sans doute. Et vous verriez, vous verriez alors, l'électricité ne coûterait presque plus rien, nous pourrions la donner à tous, la répandre, en faire le victorieux agent du bien-être universel.

Il s'enthousiasmait, il se grandissait sur ses petits pieds, avec des gestes passionnés, lui si muet, si réfléchi d'ordinaire.

— Le jour doit venir où l'électricité sera à tout le monde, comme l'eau des fleuves, comme le vent du ciel. Il faudra non seulement la donner, mais la prodiguer, laisser les hommes en disposer à leur guise, ainsi que de l'air qu'il respire. Elle circulera dans les villes telle que le sang même de la vie sociale. Dans chaque maison, il y aura de simples robinets à tourner, pour qu'on ait à profusion la force, la chaleur, la lumière, aussi aisément qu'on a aujourd'hui l'eau de source. Et, la nuit, dans le ciel noir, elle allumera un autre soleil, qui éteindra les étoiles. Et elle supprimera l'hiver, elle fera naître

l'éternel été, en réchauffant le vieux monde, en montant fondre la neige, jusque dans les nuages... C'est pourquoi je ne suis pas très fier de ce que j'ai fait, un bien petit résultat, à côté de ce qu'il reste à conquérir.

Et il conclut, d'un air de tranquille dédain :

— Je ne peux pas même encore mettre en œuvre, pratiquement, mes fours électriques pour la fonte du fer. Ils sont toujours des fours de laboratoire, des fours d'expérience. L'électricité restera trop chère, il faut attendre que l'emploi en soit rémunérateur, et pour cela, je le répète, elle doit ne pas plus coûter que l'eau des fleuves et l'air du ciel... Quand je la pourrai donner à flots, sans compter, mes fours transformeront la métallurgie. Et je connais bien l'unique chemin, je me suis remis au travail.

La fête de nuit fut merveilleuse. Les danses et les chants avaient repris, dans les halles étincelantes, où tout le peuple célébrait les noces. Ce qui éclatait dans la joie de tous, c'était le travail délivré, remis en honneur, devenu la gaîté, la santé ; c'était la misère vaincue, la fortune publique rendue peu à peu à la communauté, au nom du droit sacré que chacun a de vivre et d'être heureux ; et c'était aussi l'espoir d'un avenir de paix et d'équité plus hautes, absolues, où se réaliserait le rêve fraternel d'une société solidaire et libre. L'amour accomplirait ce miracle, et l'on reconduisit Nanet et Nise à leur maison nuptiale, en acclamant l'amour qui les avait unis, l'amour qui allait faire naître d'eux d'autres amours sans fin.

Vers ce temps, l'amour révolutionna également la bourgeoisie de Beauclair, et ce fut chez les paisibles Mazelle, les rentiers, les bons paresseux, que souffla la tempête. Leur fille Louise les avait toujours surpris et bousculés, tellement elle différait d'eux, très active, très entreprenante, s'occupant sans cesse dans la maison, en disant que la paresse la tuerait. Le ménage, qui mettait sa parfaite félicité à ne rien faire, très raisonnable d'ailleurs, heureux de la grande aisance gagnée autrefois, ayant la sagesse d'en jouir sans courir aucun risque d'ambition, n'arrivait pas à comprendre comment Louise pouvait gâter ses journées par une agitation inutile. Elle

était fille unique, elle aurait une très belle fortune, placée en rentes solides sur l'État, et n'était-elle pas dès lors déraisonnable, en ne s'enfermant pas dans son coin de paix, à l'abri des ennuis de l'existence? Eux se contentaient si bien de leur bonheur égoïste, sans fenêtre sur le malheur des autres, très honnêtes, très affectueux, très pitoyables pour eux sinon pour autrui, s'adorant, se soignant, se dorlotant en tendres et fidèles époux! Pourquoi leur fillette s'inquiétait-elle du mendiant qui passait, des idées qui changeaient le monde, des événements qui troublaient la rue? Elle était toujours frémissante, vivante, tout la passionnait, elle donnait un peu de son existence à tous. Aussi, dans l'adoration profonde qu'ils avaient pour elle, entrait-il beaucoup de la stupeur d'avoir fait une fille où ils ne retrouvaient rien d'eux-mêmes. Et voilà qu'elle achevait de les bouleverser par un coup de passion, dont ils avaient d'abord haussé les épaules, croyant à une amourette, mais qui s'était aggravé, au point de leur faire croire que la fin des temps était proche!

Louise Mazelle, qui était restée la grande amie de Nise Delaveau, continuait à la voir fréquemment chez les Boisgelin, depuis que ceux-ci se trouvaient installés à la Crêcherie. Et là, elle avait rencontré de nouveau Lucien Bonnaire, son camarade d'autrefois, au temps où elle s'échappait si ardemment, pour jouer avec les gamins des rues. Eux deux aussi étaient de la partie, le fameux jour où le petit bateau de Lucien avait marché tout seul sur l'eau de la mare ; et ils en étaient encore, lorsqu'on se rejoignait en cachette, en sautant par-dessus les murs. Mais, à présent, Lucien avait grandi, c'était un beau et fort garçon de vingt-trois ans, tandis qu'elle-même en avait vingt. S'il ne faisait plus des petits bateaux qui marchaient sur l'eau, il était devenu, sous la conduite de Luc, un ouvrier mécanicien très intelligent, très inventif, destiné à rendre de grands services à la Crêcherie, où il s'occupait déjà du montage des machines. Ce n'était point un monsieur, il apportait une sorte de fierté brave à rester un simple ouvrier, ainsi que son père, qu'il vénérait. Et, sans doute, dans la passion dont Louise s'était mise à brûler pour lui, entrait un peu de la natu-

relle révolte qui la poussait à choquer les idées bourgeoises, à ne pas agir comme les gens du monde dont elle faisait partie. La camaraderie ancienne était vite devenue chez elle un amour passionné, s'irritant des obstacles. Lui, le cœur touché de la tendresse vive de cette jolie fille, si alerte, si souriante, avait fini par se laisser aller à l'aimer aussi profondément. Mais, des deux, il était à coup sûr le plus sage, ne voulant heurter personne, souffrant à l'idée qu'elle était bien trop fine, bien trop riche pour lui, parlant seulement de ne se marier jamais, s'il la perdait ; tandis qu'elle, à la seule pensée qu'on pouvait s'opposer à leur mariage, entrait dans des rebellions folles, parlait tout bonnement de planter là situation et fortune, pour aller vivre avec lui.

Alors, pendant près de six mois, ce fut la lutte. Chez les parents de Lucien, un tel mariage, qui aurait dû être un honneur, ne soulevait pourtant qu'une sourde défiance. Bonnaire, surtout, avec sa grande raison, aurait mieux aimé que Lucien épousât la fille d'un camarade. Les temps avaient marché déjà, il n'y avait plus à être fier de voir un de ses fils monter d'une classe, au bras d'une fille de la bourgeoisie agonisante. Bientôt, le profit serait pour la bourgeoisie, lorsqu'elle se referait du sang rouge, de la santé et de la force, en s'alliant au peuple. Des querelles éclataient à ce sujet dans le ménage de Bonnaire, car sa femme, La Toupe terrible, en personne orgueilleuse, aurait sans doute consenti, mais à la condition de devenir elle aussi une dame, avec de belles robes et des bijoux. Rien de l'évolution qui se passait autour d'elle, n'avait pu entamer son besoin de dominer et de paraître, elle gardait son caractère exécrable, même dans l'aisance assurée où ils vivaient maintenant, reprochant à son mari de ne pas avoir fait fortune, par exemple comme M. Mazelle, un malin qui ne travaillait plus depuis longtemps. Elle aurait porté des chapeaux, elle se serait prélassée sur les promenades, en rentière jouissant délicieusement de la paresse. Et, lorsqu'elle entendit Lucien déclarer que, s'il épousait Louise, il était bien résolu à ce que pas un sou des Mazelle n'entrât dans son ménage, elle acheva de perdre la tête, elle partit à son tour en guerre contre une union, qui ne lui paraissait plus pro-

fitable. A quoi bon épouser cette fille si mince, pas jolie, l'air drôle, si ce n'était pour son argent? Ce serait le comble à toutes les extraordinaires choses dont le spectacle l'ahurissait, et auxquelles, depuis longtemps, elle avait cessé de rien comprendre.

Un soir surtout, il y eut une explication orageuse entre La Toupe, Bonnaire et leur fils Lucien, en présence du père Lunot, qui vivait encore, à plus de soixante-dix ans. C'était à la fin du dîner, dans la petite salle à manger si propre et si gaie, dont la fenêtre ouvrait sur les verdures du jardin. Il y avait même des fleurs sur la table, toujours abondamment servie. Et le père Lunot, qui avait maintenant du tabac à discrétion, venait d'allumer sa pipe, lorsque La Toupe devint aigre, au dessert, à propos de rien, pour le plaisir de se fâcher, ainsi qu'elle en avait gardé l'habitude.

— Alors, dit-elle à Lucien, c'est décidé, tu veux toujours l'épouser, cette demoiselle? Je t'ai encore aperçu avec elle aujourd'hui, devant la porte de Boisgelin. Si tu nous aimais un peu, il me semble que tu aurais déjà cessé de la voir, puisque tu sais que ton père et moi, nous ne sommes pas si enchantés de ce mariage.

Lucien, en bon fils, évitait de discuter, ce qu'il savait d'ailleurs inutile. Il se tourna vers Bonnaire.

— Mais, répondit-il simplement, mon père est prêt à consentir, je crois.

Ce fut, pour La Toupe, comme un coup de fouet qui la jeta sur son mari.

— Quoi donc? voilà que tu donnes ton consentement, sans me prévenir! Il n'y a pas quinze jours, tu me disais qu'une telle union ne te semblait guère raisonnable et que tu n'étais pas sans crainte pour le bonheur de notre enfant, s'il faisait cette folie. Tu tournes donc comme une girouette?

Tranquillement, Bonnaire s'expliqua.

— J'aurais préféré que le garçon fit un autre choix. Mais il a près de vingt-quatre ans, je ne vais pas, dans une affaire de cœur, lui imposer ma volonté. Il sait ce que je pense, il agira pour le mieux.

— Ah bien! reprit violemment La Toupe, tu es de facile composition, tu as beau te croire un homme libre, tu

finis toujours par dire comme les autres. Depuis bientôt vingt ans que tu es ici, avec ton monsieur Luc, tu répètes qu'il n'a pas tes idées, qu'il aurait fallu commencer par s'emparer des outils du travail, sans accepter l'argent des bourgeois ; mais tu n'en cèdes pas moins aux moindres désirs de ton monsieur Luc, tu en es peut-être même aujourd'hui à trouver très bien tout ce que vous avez fait ensemble.

Et elle continua, elle tâcha de le blesser dans sa foi, dans sa fierté, sachant où était le point sensible. Souvent, elle l'avait exaspéré, en s'efforçant de le mettre en contradiction avec lui-même. Cette fois, il se contenta de hausser les épaules.

— Sans doute, ce que nous avons fait ensemble est très bien. Je puis regretter encore qu'il n'ait pas suivi mes idées. Seulement, tu devrais être la dernière à te plaindre de ce qui existe ici, car nous ne savons plus ce que c'est que la misère, nous sommes heureux, pas un de ces rentiers dont tu rêves n'a autant de bonheur.

Elle ne céda pas, elle s'irrita davantage.

— Ce qui existe ici, tu serais bien aimable de me l'expliquer, car tu sais, je n'y ai jamais rien compris. Si tu es si heureux, tant mieux! moi, je ne suis pas heureuse. Le bonheur, vois-tu, c'est quand on a beaucoup d'argent, qu'on se retire et qu'on ne fait plus rien. Avec toutes vos histoires, vos partages des bénéfices, vos magasins où l'on se fournit au rabais, vos bons et vos caisses, ça ne fera jamais que j'aie cent mille francs à moi, dans ma poche, pour les dépenser à ma guise, en choses qui me plaisent... Je suis malheureuse, très malheureuse!

Elle exagérait, voulant lui être désagréable, mais elle disait vrai pourtant, elle ne s'était pas acclimatée à la Crêcherie, elle y souffrait dans un atavisme de femme coquette et dépensière, dont la solidarité communiste blessait tous les instincts. Ménagère propre et active, caractère exécrable, têtue, bornée, quand ce n'était pas son plaisir de comprendre, elle continuait à changer en enfer son ménage, malgré ses qualités, malgré le grand bien-être où la maison aurait dû s'épanouir maintenant.

Bonnaire se laissa emporter à lui dire :

— Tu es folle, c'est toi qui fais ton malheur et le nôtre!

Alors, elle sanglota. Lucien, gêné, lorsqu'une de ces disputes éclataient entre ses parents, dut sortir de son silence et l'embrasser, en lui jurant qu'il l'aimait, qu'il la respectait. Mais elle s'acharnait quand même, elle cria encore à son mari :

— Tiens! demande-le à mon père, ce qu'il en pense, de votre usine en actions, de cette fameuse justice et de ce fameux bonheur qui vont régénérer le monde. Lui est un ancien ouvrier, tu ne l'accuseras pas de dire des bêtises comme une femme, et il a soixante-dix ans, tu dois en croire sa sagesse.

Puis, se tournant vers le père Lunot, qui suçait le tuyau de sa pipe, d'un air de béate enfance :

— N'est-ce pas, père, qu'ils sont idiots, avec toutes leurs machines pour se passer des patrons, et que c'est encore eux qui s'en mordront les doigts?

Le vieillard, ahuri, la regarda, avant de répondre d'une voix sourde :

— Bien sûr... Les Ragu et les Qurignon, ah! c'étaient des camarades autrefois! Il y a eu M. Michel, qui était mon aîné de cinq ans. Moi, c'est sous monsieur Jérôme, son père, que je suis entré à l'usine. Mais, avant ces deux-là, il y avait un M. Blaise, avec lequel mon père, Jean Ragu, et mon grand-père, Pierre Ragu, ont travaillé. Pierre Ragu et Blaise Qurignon, c'étaient deux compagnons, deux ouvriers étireurs qui tapaient à la même enclume. Et voilà, et les Qurignon sont des patrons archi-millionnaires, et les Ragu sont restés de pauvres bougres... Toujours on recommence, les choses ne peuvent pas changer, il faut donc croire qu'elles sont bien ainsi.

Il divaguait un peu, dans sa somnolence de très vieille bête éclopée, oubliée, échappée par miracle à l'abattoir commun. Souvent, il ne se rappelait pas le lendemain les événements de la veille.

— Mais, père Lunot, dit Bonnaire, c'est justement que les choses changent beaucoup depuis quelque temps... Monsieur Jérome, dont vous parlez, est mort, et il a rendu tout ce qu'il lui restait de sa fortune.

— Comment, il a rendu?

— Oui, il a rendu aux camarades la richesse qu'i

devait à leur effort, à leur longue souffrance... Souvenez-vous, il y a longtemps déjà.

Le vieillard fouillait dans sa mémoire obscure.

— Ah! bon, bon! ça me revient, cette drôle d'histoire!.. Eh bien! s'il a rendu, c'est un imbécile!

Le mot tomba avec une netteté méprisante, car le rêve du père Lunot n'avait jamais été que de faire une grosse fortune, comme les Qurignon, pour jouir ensuite de la vie en patron triomphant, en monsieur oisif, s'amusant du matin au soir. Il en était resté là, avec toute la génération des vieux esclaves exploités et fourbus, résignés à leurs chaînes, qui gardaient l'unique regret de n'être pas nés parmi les exploiteurs.

La Toupe éclata d'un rire insultant.

— Tu vois! le père n'est pas si bête que vous autres, il ne va pas chercher midi à quatorze heures. L'argent, c'est l'argent, et quand on a l'argent, on est le maître, voilà!

Bonnaire haussa ses fortes épaules, tandis que Lucien silencieux regardait par la fenêtre les rosiers fleuris du jardin. A quoi bon discuter? elle était le passé têtu, elle mourrait dans le paradis communiste, au sein du bonheur fraternel, en le niant, en regrettant le temps de misère noire, où elle attendait d'avoir économisé dix sous pour courir s'acheter un ruban.

Babette Bourron, justement, entra, et elle, toujours gaie, était au contraire dans un continuel ravissement de sa situation nouvelle. Elle avait, par le réconfort de son optimisme souriant, aidé à sauver son homme, Bourron le simple, du gouffre où devait culbuter Ragu. Toujours elle s'était montrée confiante dans l'avenir, certaine que les choses s'arrangeraient très bien, inventant parfois, pour remplacer le pain absent, des histoires d'extraordinaires bonheurs, tombés du ciel. Et, comme elle le disait en plaisantant, cette Crêcherie où le travail devenait propre, aimable et honorifique, où l'on vivait au milieu de toutes les douceurs, réservées jadis aux bourgeois seuls, n'était-ce pas son paradis qui se réalisait? Aussi sa figure poupine, restée fraîche, sous un gros chignon noué à la diable, rayonnait-elle de la joie d'avoir un homme guéri de la boisson, avec deux beaux enfants

qu'elle marierait bientôt, dans une maison à elle, belle et joyeuse comme une maison de riches.

— Eh bien! c'est donc décidé, cria-t-elle, Lucien va l'épouser, sa Louise Mazelle, cette petite bourgeoise si charmante, qui n'a pas honte de nous?

— Qui vous a dit ça? demanda rudement La Toupe.

— Mais c'est Mme Luc, c'est Josine, que j'ai rencontrée ce matin.

La Toupe devint blanche de colère contenue. Dans son irritation inapaisée, sans fin possible, contre la Crêcherie, il y avait surtout beaucoup de la haine dont elle poursuivait Josine. Jamais elle n'avait pardonné à " cette fille " son union avec Luc, l'exaltation de chance heureuse où elle la voyait, femme du héros aimé de tous, mère de beaux enfants qui grandissaient pour le bonheur. Et dire qu'elle se souvenait des jours où la misérable créature mourait de faim, jetée à la rue par son frère! Maintenant, elle se croyait écrasée par elle, quand elle la rencontrait coiffée d'un chapeau, comme une dame. Et c'était là ce bonheur d'une autre qu'elle n'accepterait jamais.

— Josine, dit-elle avec brutalité, au lieu de s'occuper des mariages qui ne la regardent pas, ferait mieux de faire oublier les siens, célébrés la semaine des quatre jeudis... Et puis, vous m'agacez tous, fichez-moi la paix!

Elle quitta la pièce, fit claquer la porte, les laissant dans un silence embarrassé. Ce fut Babette qui se mit à rire la première, habituée aux façons de son amie, qu'elle avait l'indulgence sereine de trouver brave femme, quoique mauvaise tête. Des larmes étaient montées aux yeux de Lucien, car c'était sa vie dont on disputait ainsi, au milieu de tant de méchante humeur. Mais son père lui serra la main amicalement, comme pour lui promettre d'arranger les choses. Il n'en restait pas moins très triste lui-même, bouleversé de voir le bonheur, même dans plus de justice et plus de paix, à la merci des querelles du foyer. Suffirait-il donc toujours d'un exécrable caractère pour gâter les fruits de la fraternité? Et seul le père Lunot garda son inconscience béate, endormi à moitié, sa pipe à la bouche.

Cependant, si Lucien ne doutait point du consentement

final de ses parents, Louise sentait, chez les siens, une résistance plus grande, et la lutte s'aggravait chaque jour. Les Mazelle adorant leur fille, c'était au nom de cette adoration qu'ils s'entêtaient à ne pas céder, non dans des explications violentes, mais par leur inertie bonasse, une sorte de vague ensommeillement, qui, croyaient-ils, lasserait son caprice. Elle avait beau emplir la maison du vol de ses jupes, taper fiévreusement sur son piano, jeter les bouquets encore frais par les fenêtres, donner les signes du trouble le plus passionné : ils lui souriaient paisiblement, affectaient de ne rien comprendre, s'efforçaient de la bourrer de friandises et de cadeaux. Et elle s'enrageait d'être ainsi comblée de douceurs, lorsqu'on lui refusait l'unique chose qui lui serait délicieuse, si bien qu'elle finit par menacer ses parents de tomber malade. Elle prit même le lit, se tourna contre le mur, ne voulut plus leur répondre. Novarre, appelé, déclara que ces maladies-là n'étaient pas du domaine de sa science. La seule guérison des filles en mal d'amour, c'était de les laisser libres d'aimer. Alors, éperdus, comprenant que le cas devenait sérieux, les Mazelle tinrent conseil, passèrent une nuit blanche, dans l'alcôve conjugale, à se demander s'ils devaient céder. L'affaire leur parut si grave, si grosse de conséquences, qu'ils n'osèrent prendre une décision, en s'en tenant à leurs propres lumières ; et ils résolurent de réunir leurs amis, pour leur soumettre le cas. N'était-ce pas une désertion, ce don de leur fille à un ouvrier, dans les circonstances révolutionnaires où Beauclair se débattait? Ils sentaient cette union décisive, une abdication dernière de la bourgeoisie, du négoce et de la rente. Et il était naturel que les autorités, les têtes de la classe possédante et dirigeante, fussent consultées. Un bel après-midi, ils invitèrent donc le sous-préfet Châtelard, le maire Gourier, le président Gaume et l'abbé Marle, à venir prendre une tasse de thé, dans leur jardin fleuri, où ils avaient passé tant de paresseuses journées, allongés au fond de grands fauteuils berceurs, face à face, regardant pousser les roses, sans même se donner la fatigue de causer entre eux.

— Tu comprends, dit Mazelle, nous ferons ce que ces messieurs nous conseilleront de faire. Ils en savent plus

long que nous, et personne ne pourra nous blâmer, de suivre leurs avis... Moi, je commence à ne plus sentir ma tête, avec toute cette histoire qui m'emplit le cerveau du matin au soir.

— Moi aussi, dit Mme Mazelle. Ce n'est pas une existence, de toujours réfléchir. Rien n'est plus mauvais pour ma maladie, je le sens bien.

Le thé fut servi dans le jardin, sous un berceau de roses, par ce bel après-midi ensoleillé. Et ce fut le sous-préfet Châtelard et le maire Gourier qui se rendirent les premiers à l'invitation. Ils étaient restés inséparables, un lien plus fort semblait même s'être noué entre eux, depuis qu'ils avaient perdu Mme Gourier, la toujours belle Léonore. Pendant cinq ans, ils venaient de la garder infirme, clouée dans un fauteuil par une paralysie des jambes, entourée de petits soins, le bon ami suppléant le mari, la veillant, lui faissant des lectures, aux heures où ce dernier s'absentait. Jamais liaison plus paisible ne s'était prolongée ainsi, jusqu'au bout. Et c'était dans les bras de Châtelard que Léonore était morte, tout d'un coup, un soir qu'il l'aidait à prendre une tasse de tilleul, pendant que Gourier fumait dehors un cigare. Lorsque celui-ci était rentré, tous deux l'avaient pleurée ensemble. Maintenant, ils ne se quittaient guère, dans les loisirs que l'administration de la ville leur laissait, car ils ne l'administraient plus que théoriquement, après de mûres et sages délibérations, au cours desquelles le sous-préfet avait décidé le maire à suivre son exemple, fermer les yeux, laisser aller les choses, ne pas gâter la vie en se mettant en travers de l'évolution, dont personne au monde n'arrêterait la marche pourtant. Gourier, que la peur travaillait parfois, jetait à des idées cruelles, avait quelque peine à se faire une si aimable philosophie. Il s'était réconcilié avec son fils Achille, qui avait eu de Ma-Bleue, dans leur nid d'amour, si vaillamment conquis et défendu, une délicieuse fillette, Léonie, aux yeux bleus de lac bleu immense, de ciel bleu infini, les yeux de sa mère adorable ; et, à présent, grande fille de vingt ans bientôt, bonne à marier, elle avait séduit le grand-père. Aussi se résignait-il à ouvrir sa porte au ménage irrégulier, ce fils révolté contre son autorité jadis, cette

Ma-Bleue dont il parlait encore parfois comme d'une sauvagesse. Ainsi qu'il le disait, c'était dur pour un maire, le magistrat légal du mariage, d'accepter à son foyer un ménage révolutionnaire, marié sous les étoiles, par une nuit chaude, où la terre sentait bon. Mais les temps étaient si étranges, il se passait de si extraordinaires choses, qu'une petite-fille charmante, née du libre amour impénitent, devenait un cadeau très acceptable. Gaîment, Châtelard avait exigé la réconciliation, et Gourier, depuis que son fils lui amenait Léonie, était acquis un peu plus chaque jour à cette Crêcherie, demeurée quand même pour lui un foyer de catastrophes, malgré la nécessité où il s'était trouvé de mettre, lui aussi, sa grande cordonnerie en actions, et de syndiquer autour d'elle toutes les industries du vêtement.

Le président Gaume se fit attendre, ainsi que l'abbé Marle, et les Mazelle ne purent se tenir d'expliquer tout de suite leur cas au sous-préfet et au maire. Devaient-ils se résigner, devant le caprice déraisonnable de leur fille Louise?

— Vous comprenez, monsieur le sous-préfet, dit Mazelle d'un air d'importance inquiète, en dehors du chagrin que nous causerait un pareil mariage, il y a le déplorable effet social, la responsabilité dont nous sentons tout le poids vis-à-vis des personnes distinguées de notre classe... Nous allons aux abîmes.

On était assis dans une ombre tiède, que parfumaient les roses grimpantes, devant une table au gai linge de couleur, chargée de petits gâteaux ; et Châtelard, toujours correct et portant beau, malgré son âge, eut un de ses sourires d'ironie discrète.

— Mais nous y sommes, aux abîmes, cher monseiur Mazelle. Vous auriez bien tort de vous gêner pour le gouvernement, pour l'administration, et même pour le beau monde ; car, voyez-vous, tout cela n'existe désormais qu'en apparence... Sans doute, je suis toujours sous-préfet, et mon ami Gourier est toujours maire. Seulement, comme il n'y a plus derrière nous d'État réel et solide, nous ne sommes guère que des fantômes... Et il en va également des puissants et des riches dont le pouvoir et la fortune sont emportés un peu chaque jour par la

nouvelle organisation du travail. Aussi, ne vous donnez donc pas la peine de les défendre, puisque eux-mêmes, cédant au vertige, deviennent les ouvriers actifs de la révolution... Allez, allez! ne résistez pas, abandonnez-vous!

Il aimait ce genre de plaisanterie, qui terrifiait les derniers bourgeois de Beauclair. C'était d'ailleurs une façon aimable de dire la vérité en plaisantant, dans la conviction où il était que le vieux monde était fini et qu'un monde nouveau naissait des décombres. A Paris, les plus graves événements s'accomplissaient, le vieil édifice tombait pierre à pierre, faisant place à toute une construction transitoire, où s'indiquait nettement déjà la Cité future de justice et de paix. Et ces choses lui donnaient raison, il était heureux de s'être fait oublier dans ce coin de province, en y gouvernant le moins possible, certain maintenant d'y mourir de sa belle mort, avec le régime qu'il portait depuis de longues années en terre, d'un air souriant de philosophe et d'homme du monde.

Les Mazelle avaient pâli. Tandis que la femme se pâmait au fond de son fauteuil, les yeux sur les gâteaux, le mari s'écria :

— Vraiment, le croyez-vous, sommes-nous menacés à ce point?.. Je sais bien qu'on parle de réduire la rente.

— La rente, reprit tranquillement Châtelard, elle sera supprimée avant vingt ans ; ou, du moins, on trouvera une combinaison, qui, progressivement, dépossédera les rentiers. Le projet en est à l'étude.

Mme Mazelle soupira, comme si elle rendait l'âme.

— Oh! nous serons morts, je l'espère bien, nous n'aurons pas la douleur de voir ces infamies. C'est notre pauvre fille qui en souffrira, et raison de plus pour la forcer à faire un beau mariage.

Châtelard, impitoyable, dit encore :

— Mais il n'y a plus de beaux mariages, puisque l'héritage va disparaître. C'est chose à peu près résolue. Désormais chaque ménage sera forcé de faire lui-même son bonheur. Et que votre Louise épouse un fils de bourgeois ou un fils d'ouvrier, la mise de fonds sera bientôt la même, de l'amour s'ils ont la chance de s'aimer, et de l'activité à

la besogne, s'ils ont l'intelligence de n'être pas des paresseux.

Il y eut un grand silence, on entendit le petit bruit d'ailes d'une fauvette qui voletait dans les rosiers.

— Alors, finit par demander Mazelle anéanti, c'est donc le conseil que vous nous donnez, monsieur le sous-préfet. Selon vous, nous pouvons accepter pour gendre ce Lucien Bonnaire?

— Oh! mon Dieu, oui! La terre n'en tournera pas moins en paix, croyez-moi. Et, du moment que les deux enfants s'adorent, vous êtes toujours sûrs de faire au moins deux heureux.

Gourier n'avait encore rien dit. Il était mal à l'aise, d'être appelé à trancher une question pareille, lui dont le fils s'en était allé vivre avec Ma-Bleue, cette libre fille des rochers, qu'il recevait maintenant dans sa très bourgeoise demeure. Et l'aveu de sa gêne lui échappa.

— C'est bien vrai, le mieux est encore de les marier. Lorsque les parents ne les marient pas, ils filent et se marient tout seuls... Ah! dans quels temps vivons-nous?

Il levait les bras au ciel, il fallait tout l'ascendant de Châtelard, pour qu'il ne tombât pas à la mélancolie noire. Son goût d'autrefois, sa passion des petites ouvrières, lui faisait aujourd'hui, disait-on, une vieillesse hébétée, coupée de continuels petits sommes. Il s'endormait partout, à table, au milieu d'une conversation, dehors même en se promenant. Et il conclut de son air résigné d'ancien patron terrible, vaincu par les faits.

— Enfin, que voulez-vous? après nous le déluge, comme disent beaucoup des nôtres. Nous sommes finis.

Ce fut sur cette parole que le président Gaume arriva, très en retard. Ses jambes avaient enflé, il marchait avec peine, en s'aidant d'une canne. Il allait avoir soixante-dix ans et il attendait sa retraite, dans le dégoût caché de cette justice humaine qu'il avait rendue pendant de si longues années, en s'en remettant à la stricte application de la loi écrite, comme un prêtre qui ne croit plus et que seul le dogme soutient. Mais, à son foyer, le drame d'amour et de trahison avait continué son œuvre têtue, impitoyable. Après la mort de sa femme, qui s'était suicidée jadis sous ses yeux, en confessant sa faute, le désastre

venait d'être achevé par sa fille Lucile, mariée au capitaine Jollivet, qu'elle avait fait tuer par un amant, avant de s'enfuir avec celui-ci. C'était toute une affreuse histoire, la fille coquette et sensuelle recommençant la trahison de la mère, acculant plus tard son mari à un duel, une sorte d'assassinat. Le capitaine, appelé par une lettre anonyme, était tombé sur un flagrant délit, sa femme demi-nue aux bras d'un grand gaillard, qui lui avait jeté un couteau, pour que la querelle fût vidée sur-le-champ. Selon d'autres , le capitaine avait cherché la mort, ne s'était pas même défendu, pris d'horreur, désertant ce monde nouveau où il n'y avait pour lui que des amertumes et des hontes. Depuis quelque temps, en effet, on le rencontrait la tête basse, anéanti de voir crouler tout ce qu'il avait aimé. Il ne discutait plus, ne combattait plus, laissait le travail et la paix triompher, comprenant sans doute que le rôle de l'épée était fini. Et peut-être avait-il eu le courage dernier de vouloir partir sous le couteau, dont sa femme adorée, exécrée, tenait le manche. L'orage affreux avait passé sur le président Gaume, sa fille était en fuite, traquée par la police, son gendre n'était plus, retrouvé dans une mare de sang, enterré avec son trou au cœur, et lui restait seul, n'ayant désormais auprès de lui que le fils de Lucile, André, âgé de seize ans, un garçon délicat et affectueux, triste héritage du couple tragique, dont son cœur de grand-père s'occupait avec une tendresse inquiète. C'était assez, il ne fallait pas que la destinée vengeresse, punissant quelque ancien crime ignoré, s'acharnât davantage. Et il se demandait à quelle force bonne, à quel avenir de vraie justice et d'amour fidèle il donnerait ce jeune homme, pour que sa race fût renouvelée et enfin heureuse.

Mis au courant, questionné par Mazelle sur l'opportunité d'un mariage entre Louise et Lucien Bonnaire, le président Gaume s'écria tout de suite :

— Mariez-les, mariez-les, s'ils ont l'un pour l'autre le grand amour qui les fait ainsi entrer en lutte avec leurs familles et passer par-dessus tous les obstacles. Seul, l'amour décide du bonheur.

Puis, il regretta, comme un aveu, ce cri que lui arra-

chait l'amertume de sa vie entière, car il achevait de mourir dans le mensonge de son attitude rigide, de son visage austère et froid. Il reprit :

— N'attendez pas l'abbé Marle. Je viens de le rencontrer, et il m'a chargé de vous présenter ses excuses. Il courait à l'église chercher les saintes huiles, pour porter l'extrême-onction à la vieille Mme Jollivet, une tante de mon gendre, qui vient d'entrer en agonie... Le pauvre abbé, il perd là une de ses dernières pénitentes, il en avait des larmes dans les yeux.

— Oh! ça, que les curés soient balayés, c'est ce qu'il y a de bon dans l'affaire, dit Gourier, qui était resté un mangeur de prêtres. La République serait encore à nous, s'ils n'avaient pas voulu nous la prendre. Ils ont fini par pousser le peuple à tout bousculer et à être le maître.

— Pauvre abbé Marle! répéta pitoyablement Châtelard, il me fait de la peine dans son église vide, et vous avez bien raison, madame Mazelle, de lui envoyer encore des bouquets pour la Vierge.

Il y eut un nouveau silence, l'ombre douloureuse du prêtre passa dans le clair soleil, dans l'odeur des roses. Il avait perdu, avec Léonore, sa paroissienne la plus fidèle, la plus chère. Sans doute, Mme Mazelle, lui restait ; mais elle n'était pas une croyante au fond, elle ne demandait à la religion que l'ornement, le certificat de bourgeoise bien pensante. Et l'abbé n'ignorait pas son destin, on le trouverait mort à l'autel, un jour, sous les décombres de la voûte de son église, qui menaçait ruine, et qu'il ne pouvait faire réparer, faute d'argent. A la mairie comme à la sous-préfecture, on n'avait plus de fonds pour un tel travail. Il s'était adressé aux fidèles, en avait obtenu, à grand'peine, une somme dérisoire. Maintenant, il était résigné, il attendait la chute, en continuant à célébrer le culte, sans paraître savoir la menace d'écrasement, là-haut, sur sa tête. Son église se vidait, son Dieu semblait mourir un peu chaque jour, et il mourrait avec lui, lorsque la vieille maison divine se fendrait de toutes parts et le broierait, sous le poids du grand christ, attaché au mur. Et ils auraient le même tombeau, dans la terre où tout retourne.

D'ailleurs, Mme Mazelle était bien trop bouleversée par ses soucis personnels, pour s'intéresser en ce moment au sort douloureux de l'abbé Marle. Si une solution n'intervenait pas, elle craignait d'en tomber sérieusement malade, elle qui avait tiré tant d'heures cajolées et tendres de la maladie innommée, dont s'était embellie son existence. Tous ses invités se trouvant là, elle avait quitté son fauteuil pour servir le thé, qui fumait dans la claire porcelaine, tandis qu'un rayon de soleil dorait les petits gâteaux, sur leurs assiettes de cristal, à profusion. Et elle hochait sa grosse tête placide, elle n'était point convaincue.

— Vous avez beau dire, mes amis, c'est vraiment la fin du monde, ce mariage, et je ne puis m'y décider.

— Nous attendrons encore, déclara Mazelle, nous lasserons la patience de Louise.

Mais le ménage resta saisi, Louise en personne était debout devant eux, à l'entrée du berceau, parmi les roses ensoleillées. Ils la croyaient dans sa chambre, sur sa chaise longue, souffrante de ce mal sans nom, que le mari aimé et désiré pouvait seul guérir, selon l'ordonnance du docteur Novarre. Elle devait s'être doutée qu'on décidait de son sort, et elle avait simplement passé un peignoir à petites fleurs rouges, en se contentant de nouer ses beaux cheveux noirs. Descendue ainsi à la hâte, toute vibrante de la continuelle passion qui l'animait, elle était charmante, avec sa figure mince, où luisaient ses yeux un peu obliques, dont le chagrin lui-même ne pouvait éteindre la gaie lumière. Elle avait entendu les dernières paroles de ses parents.

— Ah! maman, ah! papa, que dites-vous donc tous les deux? Croyez-vous qu'il s'agisse simplement d'un caprice de petite fille?.. Je vous l'ai déclaré, je veux Lucien pour mari, et Lucien sera mon mari.

Mazelle, à demi vaincu par cette brusque apparition, se débattit encore.

— Mais, malheureuse enfant, songe donc! notre fortune, dont tu devais hériter, est déjà compromise, et tu te trouveras sans argent un jour.

— Comprends donc la situation, insista Mme Mazelle.

Avec notre argent, même compromis, tu pourrais faire encore un mariage raisonnable.

Alors, Louise éclata, d'une véhémence joyeuse et superbe.

— Votre argent, je m'en moque bien! Vous pouvez le garder, votre argent! Si vous me le donniez, votre argent, Lucien ne voudrait plus de moi... De l'argent, mais pourquoi faire? A quoi ça sert-il, l'argent? pas à aimer, pas à être heureux? Lucien me gagnera mon pain, et moi aussi, je le gagnerai, s'il est nécessaire. Ce sera délicieux.

Elle clamait cela avec une telle force de jeunesse et d'espoir, que les Mazelle, inquiets pour sa raison, voulurent la calmer, en cédant enfin. Ils n'étaient point d'ailleurs gens à résister davantage, désireux de sauver leur tranquillité dernière. Tout en buvant leur thé, le sous-préfet Châtelard, le maire Gourier et le président Gaume souriaient avec quelque embarras, car ils sentaient le libre amour de cette gamine les balayer comme des brins de paille. Il fallait bien consentir à ce qu'on ne pouvait empêcher.

Ce fut Châtelard qui conclut, de son air de moquerie aimable, à peine sensible.

— Notre ami Gourier a raison, nous sommes finis, puisque ce sont les enfants qui font la loi.

Le mariage de Lucien Bonnaire et de Louise Mazelle eut lieu un mois plus tard. Châtelard, pour son amusement personnel, décida son ami Gourier à donner, le soir des noces, un bal à la Mairie, comme pour honorer leurs amis, les Mazelle. Au fond, il trouvait plaisant de faire danser la bourgeoisie de Beauclair à ce mariage, transformé en un symbole de l'avènement du peuple. On danserait sur les ruines de l'autorité, dans cette Mairie qui devenait peu à peu la vraie maison commune, où le rôle du maire n'était déjà plus que d'être un lien fraternel, entre les divers groupes sociaux. La salle fut décorée très luxueusement, il y eut des musiques et des chants, comme au mariage de Nanet et de Nise. Et ce furent aussi des acclamations, lorsque les mariés parurent, Lucien si solide et si fort, avec tous les camarades de la Crêcherie, Louise si passionnée et si fine, suivie de tout

le beau monde, dont ses parents avaient voulu la présence, par une sorte de protestation suprême. Seulement, il arriva que le beau monde fut noyé dans le flot populaire, gagné à la joie peu à peu débordante, conquis et perdu, au point qu'il en résulta beaucoup d'autres mariages, entre les garçons et les filles des deux classes différentes. De nouveau, l'amour triomphait, le tout-puissant amour qui enflamme l'univers vivant, qui l'emporte à sa destinée heureuse.

Et la jeunesse fleurissait partout, des alliances encore se conclurent, des couples que des mondes semblaient séparer se mirent en marche pour la Cité future, rapproché par l'éternel désir. A son tour, l'ancien commerce de Beauclair, près de disparaître, donna ses filles et ses garçons aux ouvriers de la Crêcherie, aux paysans des Combettes. Et les Laboque commencèrent en laissant leur fils Auguste épouser Marthe Bourron, et leur fille Eulalie épouser Arsène Lenfant. Eux, depuis quelques années, ne luttaient plus, vaincus, car ils sentaient mourir l'ancien négoce, rouage inutile, mangeur d'énergie et de richesse. D'abord, ils avaient dû accepter que leur boutique de la rue de Brias devînt un simple dépôt des produits de la Crêcherie et des autres usines syndiquées. Ensuite, faisant un nouveau pas, ils avaient consenti à fermer cette boutique, qui s'était comme fondue dans les Magasins-Généraux, où l'indulgence de Luc leur avait assuré une sorte de retraite, un emploi de surveillance. D'ailleurs, l'âge était venu, ils vivaient maintenant dans la retraite, amers, effarés de ce monde qui n'avait plus leur passion du lucre, emportés par les générations nouvelles, grandies pour d'autres activités et d'autres joies. Et c'était ainsi que leurs deux enfants, Auguste et Eulalie, obéissant à l'amour, le grand ouvrier d'harmonie et de paix, se mariaient à leur gré, sans trouver d'autre obstacle chez leurs parents que la sourde désapprobation des vieilles gens qui pleurent le passé. Les deux mariages devaient avoir lieu le même jour, aux Combettes, devenues un gros bourg, le faubourg même de Beauclair, avec de gais et vastes bâtiments, où se sentait la richesse inépuisable de la terre. Et la double cérémonie se célébra au moment de la moisson, le dernier jour,

lorsque, de toutes parts, les meules énormes se dressèrent, dans l'immense plaine blonde.

Déjà Feuillat, l'ancien fermier de la Guerdache, avait marié son fils Léon à Eugénie, la fille d'Yvonnot, l'adjoint, qu'il avait réconcilié autrefois avec Lenfant, le maire, réconciliation initiale d'où était née la bonne entente de tous les habitants de la commune, ce large mouvement d'association qui avait fait du pauvre village haineux un bourg fraternel si florissant. Aujourd'hui, Feuillat, très âgé, était comme le patriarche de cette société agricole commençante, car il l'avait rêvée, voulue secrètement, autrefois, lorsqu'il combattait le système meurtrier du fermage, avec la sourde prescience de l'incalculable fortune que les cultivateurs tireraient de la terre, quand ils se mettraient d'accord pour l'aimer en hommes de science et de méthode. Chez ce simple fermier, d'abord dur et rapace comme tous ceux de sa classe, l'amour vrai de cette terre, qui, depuis des siècles, usait si douloureusement ses ancêtres, semblait avoir suffi pour l'éclairer enfin, lui faire entrevoir le salut, la paix entre les paysans de bonne volonté, l'effort mis en commun, la terre redevenue une mère unique, labourée, ensemencée, moissonnée par une même famille. Et il avait assisté à la réalisation de son rêve, il avait vu les champs des voisins se joindre aux champs des voisins, la ferme de la Guerdache se fondre dans la commune des Combettes, d'autres petites communes se réunir à celle-ci, tout un domaine vaste se créer, se mettre en marche, en s'augmentant ainsi de proche en proche, pour la conquête totale de la plaine immense de la Roumagne. Avec Lenfant et Yvonnot, les fondateurs de l'association, Feuillat, qui en était resté l'âme, formait une sorte de conseil des anciens, que l'on consultait sur toutes choses, et dont on se trouvait bien de suivre les avis.

Aussi, lorsque le mariage du fils de Lenfant, Arsène, avec Eulalie Laboque, fut décidé, et que le frère de cette dernière, Auguste, voulut célébrer en même temps son propre mariage, avec Marthe Bourron, Feuillat eut l'idée, acceptée, acclamée par tous, de faire une grande et belle fête, qui serait comme la fête même des Combettes pacifiées, enrichies, triomphantes. On y boirait à la fraternité

du paysan et de l'ouvrier industriel, qu'on opposait jadis si criminellement l'un à l'autre, et dont l'alliance pouvait seule fonder la richesse, la paix sociales. On y boirait aussi à la fin de tous les antagonismes, à la disparition de ce commerce barbare, perpétuant la lutte haineuse entre le marchand qui vend l'outil, le paysan qui fait pousser le blé, et le boulanger qui revend le pain, renchéri par le vol de tant d'intermédiaires. Et quel meilleur jour choisir, pour fêter la réconciliation, le jour où les ennemis d'autrefois, les castes acharnées à se dévorer et à se détruire, finissaient par échanger leurs garçons et leurs filles, en des unions qui hâteraient l'avenir! Puisque la vie bienfaisante, grâce à sa continuelle évolution, rapprochait ainsi les cœurs, des réjouissances publiques devaient dire l'étape heureuse où l'on était arrivé, et cela dans l'allégresse des prodigieuses récoltes qui allaient emplir les greniers des Combettes. Il fut résolu que la fête aurait lieu en plein air, près du bourg, dans un vaste champ, où se dressaient, pareilles aux colonnes symétriques d'un temple géant, de hautes meules, couleur d'or sous le clair soleil. A l'infini, jusqu'au lointain horizon, la colonnade se prolongeait, d'autres meules, d'autres meules encore, disant la fécondité inépuisable de la terre. Et ce fut là qu'on chanta, qu'on dansa, dans la bonne odeur du blé mûr, au milieu de l'immense plaine fertile, dont le travail des hommes, enfin réconciliés, tirait assez de pain pour le bonheur de tous.

Les Laboque amenèrent tout l'ancien commerce de Beauclair, tandis que les Bourron amenaient toute la Crêcherie. Les Lenfant étaient là, chez eux, et jamais encore on n'avait fraternisé si largement, les divers groupes mêlés, confondus en une seule famille. Sans doute, les Laboque restaient graves, l'air gêné. Mais, si les Lenfant s'égayaient de bon cœur, la grande joie fut Babette Bourron, qui triomphait avec son éternelle belle humeur, sa certitude de voir, au travers des pires tourments, les choses finir quand même très bien. Elle était l'espérance, elle rayonnait derrière les deux couples, et lorsque ceux-ci arrivèrent, Marthe Bourron au bras d'Auguste Laboque, Euladie Laboque au bras d'Arsène Lenfant, ils apportèrent un tel éclat de jeunesse, de force

et de joie, qu'une acclamation sans fin roula, d'un bout à l'autre des chaumes. On leur criait des tendresses, on les aimait, on les célébrait, parce qu'ils étaient l'amour souverain et victorieux, cet amour dont la flamme avait rapproché déjà ce peuple, en lui donnant la virilité de ces moissons débordantes, au sein desquelles il pullulerait désormais, un peuple uni, libre, ignorant la haine et la faim.

Ce jour-là, d'autres mariages se décidèrent, comme il était arrivé aux noces de Lucien Bonnaire et de Louise Mazelle. Mme Mitaine, l'ancienne boulangère, qui, malgré ses soixante-cinq ans, était restée la belle madame Mitaine, embrassa Olympe Lenfant, la sœur de l'un des mariés, en lui disant qu'elle serait heureuse de l'appeler sa fille, car son fils Evariste lui avait confessé qu'il l'adorait. Depuis une dizaine d'années, la belle boulangère avait perdu son mari et ne tenait plus la boutique, fondue elle aussi dans les Magasins-Généraux de la Crêcherie, à l'exemple de presque tout le commerce de détail de la ville. Elle vivait en bonne travailleuse retraitée, avec son Evariste, très fière de ce que Luc leur avait confié la direction des pétrins électriques, d'où sortait maintenant en abondance un pain léger et blanc, pour le peuple entier. Et, comme Evariste à son tour embrassait Olympe rose de plaisir, en guise de fiançailles, Mme Mitaine reconnut en une petite vieille, maigre et noire, assise au pied d'une meule, son ancienne voisine, Mme Dacheux, la bouchère. Elle vint s'asseoir près d'elle.

— N'est-ce pas? lui dit-elle gaîment, il faut bien que ça finisse par des mariages, puisque tout ce petit monde, autrefois, jouait ensemble.

Mais Mme Dacheux restait muette et sombre. Elle aussi avait perdu son mari, mort, à la suite d'un coup maladroit de couperet, qui lui avait abattu la main droite. Selon certaines gens, la maladresse n'y était pour rien, le boucher s'était volontairement coupé le poing, dans un accès de furieuse colère, plutôt que de signer la cession de sa boutique à la Crêcherie. Les derniers événements, l'idée que la viande sainte, la viande des riches allait être mise à la portée de tous et paraître sur les tables les plus pauvres, devaient avoir bouleversé sa conception

sociale de gros homme tyrannique, violent et réactionnaire, au point de le rendre fou. Et il était mort d'une gangrène mal soignée, en laissant sa veuve sous la terreur des derniers jurons, dont il l'avait accablée dans son agonie.

— Et votre Julienne? demanda encore Mme Mitaine de son air aimable. Je l'ai rencontrée l'autre jour, elle est superbe.

L'ancienne bouchère dut finir par répondre. Elle désigna du geste un couple, dans un quadrille.

— Elle est là qui danse. Je la surveille.

Julienne, en effet, dansait aux bras d'un grand et beau garçon, Louis Fauchard, le fils de l'ouvrier arracheur. Elle, forte, la chair blanche, la face rayonnante de santé, s'épanouissait d'aise, dans l'étreinte passionnée de ce gaillard vigoureux, au visage tendre, un des meilleurs forgerons de la Crêcherie.

— Alors, c'est un mariage encore? reprit en riant la belle madame Mitaine.

Mais Mme Dacheux se récria, avec un frisson.

— Oh! non, oh! non, comment pouvez-vous dire cela? Vous connaissiez bien les idées de mon mari, il sortirait de sa tombe, si je mariais sa fille à cet ouvrier, le fils de ces pauvres gens, de cette Natalie pitoyable, toujours en quête d'un pot-au-feu à crédit, et qu'il a tant de fois chassée, parce qu'elle ne payait pas.

Elle continua, conta sa torture, d'une voix basse et tremblante. Son mari la visitait la nuit. Même mort, il la courbait sous son autorité despotique, la querellait et la brutalisait en rêve, avec de diaboliques menaces. La triste femme insignifiante, toujours ahurie, avait cette malchance dernière, de ne pas même trouver un peu de paix dans son veuvage.

— Si je mariais Julienne contre son gré, conclut-elle, il reviendrait pour sûr chaque nuit m'injurier et me battre.

Elle pleurait, et Mme Mitaine la réconforta, en lui affirmant que ses cauchemars, au contraire, s'en iraient, si elle faisait du bonheur autour d'elle. Justement, Natalie, la plaintive Mme Fauchard, sans cesse à la recherche autrefois des quatre litres de son homme, s'était approchée, de son pas hésitant. Elle ne souffrait

plus à cette heure de la misère noire, elle occupait une des petites maisons claires de la Crêcherie, avec Fauchard, qui venait de cesser tout travail, infirme, hébété. Elle logeait aussi chez elle son frère Fortuné, âgé de quarante-cinq ans à peine, et dont la besogne de brute, machinale, uniforme, dès l'âge de quinze ans, à l'Abîme, avait fait un vieillard précoce, à demi aveugle et sourd. Aussi, malgré le bien-être qu'elle devait au système nouveau de pensions et d'aide mutuelle, était-elle restée dolente, lamentable débris du passé, avec ses deux hommes, ses deux enfants sur les bras, comme elle disait. C'était la leçon, l'exemple des hontes et des douleurs du salariat, légué aux générations jeunes.

— Vous n'avez pas vu mes hommes? demanda-t-elle à Mme Mitaine. Je les ai perdus dans la foule... Ah! les voici.

Et l'on vit passer, au bras l'un de l'autre, soutenant leur marche tremblante, les deux beaux-frères, Fauchard ruiné, fini, tel que le revenant du travail déshonoré et douloureux, Fortuné moins âgé, tout aussi anéanti, comme frappé d'imbécillité. Et, dans la foule si vigoureuse, si débordante de vie nouvelle et d'espoir, au milieu de ces meules adorantes qui entassaient le blé de tout un peuple, ils allaient doucement, promenant leur décrépitude, sans comprendre, sans répondre aux saluts.

— Laissez-les donc au soleil, ça leur fait du bien, reprit Mme Mitaine. Et votre fils, il est solide et joyeux?

— Oh! sûrement, Louis se porte à merveille, répondit Mme Fauchard. Dans ce temps-ci, les fils ne ressemblent guère aux pères. Voyez comme il danse! Jamais il ne connaîtra le froid et la faim.

Alors, la boulangère, avec sa bonne âme d'ancienne belle femme, entreprit de rendre heureux le couple qui riait si tendrement, en dansant devant elle. Elle rapprocha les deux mères, elle fit asseoir côte à côte Mme Fauchard et Mme Dacheux, puis elle attendrit tellement celle-ci, qu'elle finit par l'ébranler, par la convaincre. Elle souffrait seulement de sa solitude, il lui fallait des petits-enfants qui grimperaient sur ses genoux et qui mettraient en fuite les fantômes. Et la pauvre petite vieille s'écria enfin :

— Ah! mon Dieu! je veux bien tout de même, à la

condition qu'on ne me laissera pas seule. Moi, je n'ai jamais dit non à personne, c'est lui qui ne voulait pas. Mais, si vous vous y mettez tous, et si vous promettez de me défendre, faites, faites!

Lorsque Louis et Julienne surent que leurs mères consentaient, ils accoururent, se jetèrent dans leurs bras, avec des larmes et des rires. Et ce fut, parmi tant d'allégresse, une allégresse nouvelle.

— Voyons, répétait Mme Mitaine, comment voulez-vous séparer ces jeunes gens, qui semblent tous avoir grandi les uns pour les autres? Je viens de donner mon Evariste à Olympe Lenfant, et je me rappelle encore celle-ci venant toute petite dans ma boulangerie, où mon gamin lui offrait des gâteaux. C'est comme ce Louis Fauchard, que de fois je l'ai vu rôder devant votre boucherie, madame Dacheux, et jouer avec votre Julienne! Les Laboque, les Bourron, les Lenfant, les Yvonnot, dont on célèbre maintenant les mariages, mais tout cela poussait ensemble, aux heures mêmes où les parents se déchiraient, et c'est aujourd'hui la grande et tendre moisson!

Et elle riait plus haut, et elle avait son air d'infinie bonté, ayant gardé comme un parfum du bon pain tiède, au milieu duquel elle avait vécu, en belle boulangère blonde. Et, autour d'elle, la joie montait, on vint dire que d'autres fiançailles s'étaient faites, celles de Sébastien Bourron et d'Agathe Fauchard, celles de Nicolas Yvonnot et de Zoé Bonnaire. L'amour, le souverain amour élargissait sans cesse la réconciliation, achevait de fondre toutes les classes. C'était lui qui avait fécondé cette plaine, chargé les arbres d'une telle quantité de fruits que les arbres en cassaient, couvert les sillons d'une telle abondance de blé que les meules, d'un bout à l'autre de l'horizon, dressaient le temple de la paix. Il volait dans l'odeur puissante de cette fertilité, il présidait à ces noces heureuses d'où allait naître un pullulement de générations plus libres et plus justes. Et, jusqu'au soir, sous les étoiles, la fête dura, tout un triomphe de l'amour, rapprochant les cœurs, les fondant les uns dans les autres, parmi les danses et les chants de ce petit peuple joyeux, en marche pour l'unité et l'harmonie futures.

Mais, dans cette fraternité envahissante, il était un

homme, un ancêtre, le maître fondeur Morfain, qui restait debout à l'écart, muet et sauvage, sans pouvoir, sans vouloir comprendre. Il demeurait toujours, comme un des Vulcains préhistoriques, dans son trou de rochers, près du haut fourneau dont il avait la surveillance ; et il y vivait seul maintenant, en solitaire désireux de se mettre hors des temps, ayant rompu tout rapport avec les générations naissantes. Déjà, quand sa fille Ma-Bleue était partie, pour aller vivre son rêve de tendresse avec Achille Gourier, le prince Charmant de ses nuits bleues, il avait bien senti que les temps nouveaux lui prenaient le meilleur de lui-même. Puis, une autre aventure tendre lui avait enlevé son fils, Petit-Da, le grand garçon, le bon géant vigoureux, qui s'était tout d'un coup passionné pour la fille des Caffiaux, les épiciers-cabaretiers, Honorine, une petite brune vive et alerte. Il avait d'abord refusé violemment de consentir au mariage, plein de mépris pour cette famille d'empoisonneurs, gens louches, lesquels d'ailleurs lui rendaient son dédain, en disant leur répugnance vaniteuse à laisser leur enfant épouser un ouvrier. Pourtant, Caffiaux avait cédé le premier, car il se montrait toujours très habile, très souple. Il venait de se faire, après avoir fermé son débit de boissons, une belle situation de gardien-chef, dans les Magasins-Généraux de la Crêcherie ; et les anciennes vilaines histoires s'oubliaient, il affectait désormais trop de dévoûment aux idées de solidarité, pour s'entêter à un refus qui aurait pu lui nuire. Alors, Petit-Da, emporté par le désir, avait passé outre aux volontés de son père. Il s'en était suivi une terrible querelle, une rupture affreuse entre les deux hommes. Et, depuis ce temps, le maître fondeur, muré dans son roc, ne vivait plus, ne parlait plus que pour diriger son haut fourneau, en spectre immobile et farouche des âges morts.

Des années et des années s'écoulèrent, sans que le vieux Morfain parût même vieillir. Il était toujours le vainqueur du feu, le colosse à l'énorme tête roussie, au nez en bec d'aigle, aux yeux de flammes, entre des joues que des laves semblaient avoir dévastées. Sa bouche torturée, qui ne s'ouvrait plus, gardait son rouge fauve de brûlure. Et rien d'humain ne paraissait plus devoir

le toucher, au fond de la solitude implacable où il s'était enfermé, quand il s'était aperçu que sa fille et son fils pactisaient avec les autres, ceux de demain. Ma-Bleue avait eu d'Achille une fillette délicieuse, Léonie, qui grandissait en grâce et en tendresse. Petit-Da venait d'avoir d'Honorine un garçon fort et charmant, Raymond, un intelligent petit homme qui bientôt serait en âge d'être à son tour marié. Mais le grand-père ne se laissait pas attendrir, il repoussait les enfants, il s'obstinait même à ne pas les voir. C'étaient des choses, pour lui, se passant dans l'autre monde, et il n'en était point ému. Au contraire, sous l'écroulement de ses affections humaines, la sorte de passion paternelle qu'il avait toujours eue pour son haut fourneau, semblait grandir. Il voyait en lui son enfant géant, le monstre grondant d'un perpétuel incendie, dont il soignait nuit et jour, heure par heure, les digestions de flammes. Les moindres dérangements, lorsque les coulées perdaient de leur éclat, le jetaient à des angoisses tendres ; et il passait les nuits blanches, surveillait le bon fonctionnement des tuyères, se dévouait comme un jeune homme amoureux, au milieu des braises, dont sa peau ne paraissait plus craindre l'atroce cuisson. Luc, après avoir parlé de le mettre à la retraite, inquiet de son grand âge, n'avait pas eu la force de prendre cette mesure, devant la révolte frémissante, le chagrin inconsolable de ce héros du travail douloureux, si fier de s'être usé et brûlé les muscles dans sa tâche obscure de conquérant du feu. L'heure de la retraite allait sonner d'elle-même, par l'inévitable évolution des progrès en marche, et Luc eut la bonté compatissante d'attendre.

Déjà, Morfain s'était senti menacé. Il n'ignorait point les recherches savantes que faisait le maître Jordan, afin de remplacer le haut fourneau, si lourd, si lent, si barbare en son enfer peu maniable, par des batteries légères et promptes de fours électriques. L'idée qu'on pouvait éteindre et démolir le colosse qui flambait pendant des sept et huit années, le bouleversait. Aussi se renseignait-il, et il s'était inquiété, lorsque Jordan avait réalisé un premier progrès en brûlant le charbon au sortir de la mine, sous les chaudières des machines, puis en amenant l'électricité à la Crêcherie par des câbles, sans déperdition

aucune. Mais, comme le prix de revient restait beaucoup trop élevé, pour permettre d'employer la force électrique à la fonte du minerai de fer, il avait pu se réjouir de l'inutilité de cette victoire. Pendant dix années encore, chacun des échecs nouveaux de Jordan l'avait trouvé heureux, sourdement ironique, convaincu que le feu se défendrait, ne se laisserait jamais vaincre par cette puissance, ce tonnerre mystérieux dont on ne voyait pas même l'éclair. Il souhaitait la défaite du maître, l'anéantissement des appareils sans cesse construits, perfectionnés de jour en jour. Et voilà que, tout d'un coup, la menace s'aggrava, le bruit courut que Jordan venait enfin de réaliser sa grande œuvre : il avait trouvé le moyen de transformer directement l'énergie calorique contenue dans le charbon, en énergie électrique, sans passer par l'énergie mécanique, c'est-à-dire en supprimant la machine à vapeur, cet intermédiaire si encombrant, si coûteux. De sorte que le problème était résolu, le prix de revient de l'électricité allait être si réduit, qu'on pourrait l'employer utilement à la fonte du minerai de fer. Des appareils de production fonctionnaient déjà, on installait une première batterie de fours électriques, et Morfain, désespéré, rôdait autour de son haut fourneau, de son air farouche et têtu, comme s'il eût voulu le défendre.

Cependant, Luc ne donna pas tout de suite l'ordre d'éteindre le haut fourneau, désireux de procéder d'abord à des expériences concluantes, avec la batterie. Pendant près de six mois, les deux fontes marchèrent parallèlement, et ce furent, pour le vieux maître fondeur, d'abominables jours, car maintenant il sentait condamné le monstre aimé dont il avait la garde. Il le voyait délaissé de tous, personne ne montait plus, les curiosités heureuses s'empressaient, en bas, autour de ces fours électriques, qui tenaient si peu de place, et qui faisaient, disait-on, de si bonne et de si prompte besogne. Lui, plein de rancune violente, n'avait pas voulu descendre les voir, ces inventions qu'il traitait dédaigneusement de joujoux bons pour des enfants. Est-ce que l'ancienne méthode, le feu libre et clair, qui avait donné à l'homme l'empire du monde, pouvait être détrôné? On y reviendrait, à ces fourneaux géants, dont la fournaise avait brûlé

pendant des siècles, sans jamais s'éteindre. Et, dans sa solitude, avec les quelques hommes de son équipe, silencieux comme lui, il se contentait de regarder de très haut le hangar sous lequel fonctionnaient les fours électriques, heureux encore, la nuit, lorsqu'il incendiait l'horizon de ses grandes coulées éclatantes.

Mais le jour vint pourtant où Luc condamna le haut fourneau, dont il avait constaté par l'expérience le rendement si pénible et plus onéreux désormais. Il fut résolu qu'on le laisserait s'éteindre, pour le démolir, après avoir tiré de lui une dernière coulée. Prévenu, Morfain ne répondit rien, impassible, avec sa face de bronze, qui ne disait même plus les tumultes de son âme. On eut peur de ce beau calme, Ma-Bleue monta voir son père, accompagnée de sa grande fille Léonie, tandis que Petit-Da eut lui aussi cette tendre pensée, en amenant son grand fils Raymond. Un instant, ainsi qu'autrefois, la famille se trouva réunie dans le trou de rochers, le père géant, entre la fille, toute bleue de ses yeux bleus, et le fils, bon colosse attendri par les souffles de demain ; et il y avait en outre là, maintenant, la petite-fille d'aimable beauté, le petit-fils d'intelligence vive, en qui s'incarnait la génération nouvelle, active ouvrière de bonheur. Le grand-père consentit à ce qu'on le baisât, qu'on le caressât, sans repousser les enfants, comme il faisait à l'ordinaire. Bien qu'il eût juré de ne jamais les voir, il se laissa cette fois envahir. Mais il ne rendait pas les caresses, l'air déjà hors des temps, tel qu'un héros des époques abolies, chez lequel toute humanité était morte. Cela se passait par un jour d'automne sombre et froid, au crépuscule hâtif, dont le voile de crêpe tombait du ciel blafard, enveloppant la terre noire. Et il se leva, il ne rompit son éternel silence que pour dire :

— Allons! on m'attend, il y a une coulée encore.

C'était la dernière. Tous le suivirent devant le haut fourneau. Les hommes de l'équipe étaient là, noyés d'ombre, attendant, et ce fut l'habituelle besogne, le ringard enfoncé dans le tampon de terre réfractaire, le trou de coulée agrandi, enfin le flot tumultueux du métal en fusion roulant le long des rigoles son ruisseau de flammes, allant emplir les moules de mares embrasées.

Une fois encore, de ce sillon, de ces champs de feu, se leva une moisson incessante d'étincelles, des étincelles bleues d'une légèreté délicate, des fusées d'or d'une délicieuse finesse, toute une floraison de bluets parmi des épis d'or. Une clarté aveuglante, dans le crépuscule morne, ensoleilla le haut fourneau, les constructions voisines, les toitures de Beauclair au loin, l'horizon immense. Puis, tout s'éteignit, la nuit profonde régna, et ce fut la fin, le haut fourneau avait vécu.

Morfain, qui avait regardé, sans une parole, ne bougeait pas, restait dans l'ombre, comme une de ces roches d'alentour que la nuit venait de reprendre.

— Père, dit doucement Ma-Bleue, maintenant qu'il n'y aura plus d'ouvrage ici, il va falloir descendre chez nous. Depuis longtemps, ta chambre est prête.

Et Petit-Da dit à son tour :

— Père, cette fois-ci, c'est bien le repos pour toi, et tu as aussi ta chambre chez nous. Tu te partageras, tu te donneras un peu à chacun de tes deux enfants.

Mais le vieux maître fondeur ne répondait point. Un soupir finit par soulever sa poitrine d'un grondement douloureux, et il dit :

— C'est ça, je descendrai, j'irai voir... Allez-vous-en.

Pendant quinze jours encore, on ne put décider Morfain à quitter le haut fourneau. Il en suivait le lent refroidissement, comme une agonie. Il restait là le dernier, il le tâtait chaque soir, pour s'assurer s'il n'était pas tout à fait mort. Et, tant qu'il sentit en lui en peu de chaleur, il s'entêta, le veilla ainsi qu'un ami dont on n'abandonne les restes qu'au néant. Mais les démolisseurs arrivèrent, et on le vit un soir, dans un arrachement suprême, quitter son trou de rochers, descendre à la Crêcherie, pour se rendre directement, de son pas encore solide de grand vieillard vaincu, au vaste hangar vitré, sous lequel fonctionnait la batterie de fours électriques.

Justement, Jordan et Luc s'y trouvaient, avec Petit-Da, chargé par eux de diriger la fonte, aidé de son fils Raymond, déjà bon ouvrier électricien. Le fonctionnement se réglait encore de jour en jour, et c'était pourquoi Jordan ne quittait guère le hangar, dans le désir de

rendre parfaite la méthode nouvelle, qui lui avait demandé tant d'années de recherches et d'expériences.

— Ah! mon vieux Morfain! cria-t-il, joyeux. Vous voilà donc raisonnable!

Impassible, la face couleur de vieille fonte, le héros se contenta de dire :

— Oui, monsieur Jordan, j'ai voulu voir votre machine.

Luc, un peu inquiet, l'examina, car il l'avait fait surveiller, ayant su qu'on l'avait surpris, penché sur le gueulard du haut fourneau, encore plein de braise, de l'air d'un homme prêt à faire le saut dans cet enfer effroyable. Un ouvrier de son équipe l'avait sauvé de cette mort, le dernier don de sa vieille chair au monstre, tout ce qui restait de sa carcasse cuite et recuite cent fois, comme s'il eût mis sa gloire à finir par le feu, tant aimé et servi fidèlement depuis plus d'un demi-siècle.

— C'est bien cela, mon brave Morfain, d'être curieux à votre âge, dit Luc, sans le quitter des yeux. Regardez ces joujoux.

La batterie des dix fours s'alignait, dix cubes de briques rouges de deux mètres de hauteur sur un mètre cinquante de largeur. Et l'on voyait seulement, au-dessus, l'armature des puissantes électrodes, des épais cylindres de charbon, à laquelle venaient s'attacher les câbles, conducteurs de l'électricité. L'opération était très simple. Une vis sans fin, qui obéissait à un bouton, desservait les dix fours, charriait le minerai et le versait dans chacun d'eux. Un deuxième bouton établissait le courant, l'arc dont l'extraordinaire température de deux mille degrés pouvait fondre deux cents kilogrammes de métal en cinq minutes. Et il suffisait de tourner un troisième bouton pour que la porte de platine fermant chaque four se soulevât, et pour qu'une sorte de trottoir roulant, garni de sable fin, se mit en marche, recevant les dix gueuses de deux cents kilogrammes, qu'il emportait ensuite à l'air froid du dehors.

— Eh bien! mon brave Morfain, reprit Jordan, avec sa joie d'enfant heureux, qu'en dites-vous?

Et il lui expliqua le rendement. Ces joujoux-là, à deux cents kilogrammes de fonte chacun, toutes les cinq

minutes, arrivaient ensemble à un total de deux cent quarante tonnes par jour, en les faisant travailler seulement pendant dix heures. C'était un rendement prodigieux, surtout si l'on songeait que l'ancien haut fourneau, brûlant jour et nuit, n'atteignait pas le tiers de cette production. Aussi les fours électriques marchaient-ils rarement plus de trois ou quatre heures, et là était la commodité, de pouvoir les éteindre et les rallumer, selon les besoins, afin d'en obtenir à l'instant la quantité voulue de matière première. Et quelle aisance, quelle propreté, quelle simplicité! Il n'y avait presque plus de poussière, les électrodes fournissant elles-mêmes le carbone nécessaire à la carburation du minerai. Des gaz seuls s'échappaient, et les laitiers étaient si peu abondants, qu'on s'en débarrassait sans peine par des nettoyages quotidiens. Plus de colosse barbare, dont la bonne digestion donnait tant d'inquiétudes! plus de ces organes multiples, encombrants, dont il avait fallu l'entourer, les épurateurs, les réchauffeurs, la machine soufflante, le continuel courant d'eau! Le ventre n'était plus menacé d'engorgement, de refroidissement. Pour une tuyère qui fonctionnait mal, on ne parlait plus de tout démolir, de vider le monstre en plein feu. Toute une petite armée, les chargeurs veillant au gueulard, les fondeurs tapant sur le tampon, se cuisant aux flammes des coulées, n'étaient plus en perpétuelle alerte, à se succéder en équipe de jour et en équipe de nuit. Sur quinze mètres de long, sur cinq de large, la batterie des dix fours électriques, avec son trottoir roulant, tenait à l'aise, dans le grand hangar vitré, gai et luisant, qui l'abritait. Et trois enfants auraient suffi, pour tout mettre en marche, l'un au bouton de la vis sans fin, l'autre au bouton des électrodes, le troisième au bouton du trottoir.

— Qu'en dites-vous? qu'en dites-vous, mon brave Morfain? répétait Jordan, qui triomphait.

Le vieux maître fondeur, sans un mot, sans un geste, regardait toujours. La nuit tombait déjà, le hangar s'emplissait d'ombre, et le fonctionnement de la batterie était saisissant, dans sa régularité mécanique et douce. Froids, obscurs, les dix fours semblaient dormir, tandis que les petits chariots de minerai, mus par la vis sans fin,

se déversaient un à un. Puis, toutes les cinq minutes, les portes de platine s'ouvraient, les dix jets blancs des dix coulées incendiaient l'ombre, les dix gueuses de fonte, fleuries de bluets parmi des épis d'or, voyageaient, étaient emportées sur le trottoir roulant, d'un lent mouvement continu. Et, à la longue, le spectacle devenait extraordinaire, de ces illuminations brusques et comme rythmées, de ces splendeurs d'astres, dont le hangar tout entier flamboyait, à des intervalles égaux.

Petit-Da, jusque-là silencieux, voulut donner des explications. Il désigna, descendant des charpentes, le gros câble qui amenait le courant.

— Vois-tu, père, l'électricité arrive par là, et c'est d'une force telle, que, si on rompait les fils, tout sauterait, comme dans un coup de tonnerre.

Luc, rassuré, en voyant Morfain si calme, se mit à rire.

— Ne dites donc pas cela, vous feriez peur à notre petit monde. Rien ne sauterait, l'imprudent qui toucherait les fils serait seul en danger. Et puis, le câble est solide.

— Ah! ça, oui! reprit Petit-Da, il faudrait une fameuse poigne pour le rompre.

Morfain, toujours impassible, s'était approché, n'avait plus qu'à lever les mains pour atteindre le câble. Il resta là immobile quelques secondes encore, avec sa face desséchée, où rien ne se lisait. Mais, soudainement, une telle flamme s'alluma dans ses yeux, que Luc fut repris d'inquiétude, avec la sourde angoisse de la catastrophe.

— Tu crois, une rude poigne? finit par dire Morfain, se décidant à parler. Voyons donc ça, mon garçon!

Et, avant qu'on eût même le temps d'intervenir, il saisit le câble entre ses mains durcies par le feu, pareilles à des pinces de fer. Et il le tordit, il le rompit, d'un effort surhumain, comme un géant irrité casserait la ficelle d'un jouet d'enfant. Et ce fut la foudre, les fils s'étaient touchés, une étincelle formidable, avait jailli, éblouissante. Et tout le hangar fut plongé dans une obscurité profonde, on n'entendit plus, parmi ces ténèbres, que la chute d'un grand corps, le grand vieillard foudroyé qui tombait d'un seul bloc, ainsi qu'un chêne abattu.

On dut courir chercher des lanternes. Jordan et Luc,

bouleversés, purent seulement constater la mort, pendant que Petit-Da criait et pleurait. Etendu, la face vers le ciel, le vieux maître fondeur ne semblait pas avoir souffert, colosse intact de vieille fonte, sur lequel le feu ne pouvait plus mordre. Ses vêtements brûlaient, et il fallut les éteindre. Il n'avait sans doute pas voulu survivre au monstre aimé, à ce haut fourneau antique dont il restait le dernier fervent. Avec lui, finissait la lutte première, l'homme dompteur du feu, conquérant des métaux, courbé sous l'esclavage de la douloureuse besogne, fier de se faire une noblesse de ce long labeur écrasant de l'humanité en marche pour le bonheur futur. Il avait même évité de savoir que des temps nouveaux étaient nés, apportant à chacun, grâce à la victoire du juste travail, un peu de repos, un peu de la joie libre, de la jouissance heureuse, dont seuls, jusque-là, quelques privilégiés avaient goûté la douceur, grâce à l'inique souffrance du plus grand nombre. Et il tombait en héros farouche et têtu de l'ancienne et terrible corvée, en Vulcain enchaîné à sa forge, ennemi aveugle de tout ce qui le libérait, mettant sa gloire dans son asservissement, refusant comme une déchéance que la souffrance et l'effort pussent un jour être diminués. La force de nouvel âge, la foudre qu'il était venu nier, insulter, l'avait anéanti, et il dormait.

A quelques années de là, trois mariages encore se conclurent, achevant de mêler les classes, de resserrer les liens, chez le petit peuple de fraternité et de paix, de plus en plus élargi. Le fils aîné de Luc et de Josine, Hilaire Froment, un fort garçon de vingt-six ans déjà, épousa Colette, une délicieuse petite blonde dont les dix-huit ans fleurissaient, la fille de Nanet et de Nise ; et, dès lors, le sang des Delaveau s'apaisa dans le sang des Froment et de cette Josine misérable, ramassée jadis à demi morte de faim, au seuil de l'Abîme. Puis, ce fut une Froment encore, Thérèse, la troisième née, grande, belle et joyeuse, qui, à dix-sept ans, épousa Raymond, son aîné de deux ans, le fils de Petit-Da et d'Honorine Caffiaux ; et, cette fois, le sang des Froment s'alliait à celui des Morfain, les ouvriers épiques, et à celui des Caffiaux, l'ancien commerce que la Crêcherie était

venue détruire. Enfin, ce fut Léonie, aux vingt ans aimables, la fille d'Achille Gourier et de Ma-Bleue, qui épousa un fils de Bonnaire, de même âge qu'elle, Séverin, le cadet de Lucien ; et la bourgeoisie agonisante s'unissait là au peuple, aux rudes travailleurs résignés des âges morts, ainsi qu'aux travailleurs révolutionnaires en train de se libérer.

On donna des grandes fêtes, la descendance heureuse de Luc et de Josine allait fructifier, pulluler, aider à peupler la Cité nouvelle, bâtie par Luc pour que Josine, et tout le peuple avec elle, fussent sauvés de l'inique misère. C'était le torrent d'amour, la vie qui s'élargissait sans cesse, décuplant les moissons, faisant toujours pousser plus d'hommes pour plus de vérité et plus de justice. Le victorieux amour, jeune et gai, emportait les couples, les familles, la ville entière, à l'harmonie finale, au bonheur enfin conquis. Et, chaque mariage amenant l'éclosion, parmi les verdures, d'une petite maison de plus, le flot des maisons blanches ne s'arrêtait jamais, achevait d'envahir et de balayer l'ancien Beauclair. Le vieux quartier lépreux, les masures immondes où le travail avait agonisé pendant des siècles, était rasé, assaini depuis longtemps, remplacé par de larges voies, plantées d'arbres, bordées de façades rieuses. Maintenant, le quartier bourgeois se trouvait menacé, des percées de rues nouvelles permettaient d'agrandir et d'affecter à d'autres usages les anciens édifices, la Sous-Préfecture, la Mairie, le Tribunal, la Prison. Seule, la très vieille Église restait lézardée, croulante, au milieu d'une place déserte, pareille à un champ d'orties et de ronces. Partout, les logis héréditaires, les maisons de rapport faisaient place à des constructions plus fraternelles et plus saines, éparses dans l'immense jardin que devenait toute la ville, égayées chacune de lumière vive et d'eaux ruisselantes. Et la Cité se fondait, une très grande et très glorieuse Cité dont les avenues s'allongeaient toujours, et qui débordait déjà dans les champs voisins de la fertile Roumagne.

III

Il s'écoula dix années encore, et l'amour qui avait uni les couples, l'amour vainqueur et fécond fit naître et grandir dans chaque ménage une floraison d'enfants, dont la poussée nouvelle apportait l'avenir. A chaque génération neuve, un peu de vérité, de justice et de paix s'épandrait et régnerait par le monde.

Luc, âgé de soixante-cinq ans déjà, se prenait, à mesure qu'il vieillissait, d'une affection, d'une passion croissante pour les enfants. Maintenant que le bâtisseur de ville, le créateur de peuple, qui était en lui, voyait se construire la cité rêvée, il se préoccupait surtout des générations en germe, il allait aux petits enfants, leur donnait toutes ses heures, dans la pensée qu'ils étaient l'avenir. C'étaient eux, c'étaient les enfants de leurs enfants, et c'étaient plus encore les enfants de ceux-ci qui devaient un jour être un peuple intelligent et sage, où s'accomplirait tout ce qu'il avait voulu d'équité et de bonté. On ne peut refaire les hommes mûrs, quand ils ont vécu dans des croyances et des habitudes, où l'atavisme les enchaîne. Mais on agit sur les enfants, en les

libérant des idées fausses, en les aidant à croître et à progresser, selon l'évolution naturelle qu'ils apportent avec eux. Et, il le sentait bien, chaque génération doit être ainsi un pas en avant, chacune d'elles crée davantage de certitude, réalise plus de paix et de bonheur. Aussi disait-il d'habitude, avec un bon rire, que les enfants étaient les conquérants les plus forts et les plus victorieux de son petit peuple en marche.

Dans les grandes visites matinales que, deux fois par semaine, Luc continuait de faire à son œuvre, il consacrait donc le meilleur de son cœur et de son temps aux Écoles, même aux Crèches, où l'on gardait les tout petits. Il commençait généralement par eux avant d'aller aux Ateliers et aux Magasins, il se donnait la joie de toute cette enfance rieuse et saine, dès le clair lever du soleil. Comme il changeait, chaque semaine, les jours de sa tournée de surveillance et d'encouragement, on ne l'attendait pas, il tombait dans la bonne surprise qu'il faisait à ce petit monde turbulent, où tous l'adoraient comme un grand-père très gai et très bon.

Or, ce mardi-là, Luc, ayant résolu de rendre visite à ses chers enfants, ainsi qu'il les nommait tous, se dirigea vers les Écoles, dès huit heures, par une délicieuse matinée de printemps. Le soleil tombait en pluie d'or parmi les jeunes verdures, et il suivait à petits pas une des avenues, lorsqu'il s'arrêta, en entendant une voix chère qui l'appelait, comme il passait devant la maison habitée par les Boisgelin.

Suzanne, l'ayant vu passer, s'était avancée jusqu'à la porte du jardin.

— Oh! je vous en prie, mon ami, entrez un instant... Ce pauvre homme est repris d'un accès, et il m'inquiète beaucoup.

Elle parlait de Boisgelin, son mari. Pendant quelque temps, il avait essayé du travail, mal à l'aise de son oisivité, au milieu de cette ruche active, bourdonnante du labeur de tous. La paresse finissait par lui être trop lourde, la chasse et le cheval ne suffisaient plus à emplir ses journées. Aussi Luc, sur la prière de Suzanne, pour aider à la transformation espérée, lui avait-il confié une sorte d'inspection, une petite besogne de contrôle, dans

les Magasins-Généraux. Mais l'homme qui n'a jamais rien fait de ses dix doigts, l'oisif de naissance ne dispose plus de sa volonté, ne peut plus se plier à une règle à une méthode. Boisgelin dut constater bientôt qu'il était incapable d'une occupation suivie. Son cerveau fuyait, ses membres cessaient d'obéir, il était pris de somnolence, d'anéantissement. Il souffrait trop de cette impuissance affreuse, il se laissa retomber peu à peu au vide de son existence ancienne, aux journées de fainéantise, toutes passées dans la même inutilité. Seulement, il n'avait plus l'étourdissement du plaisir et du luxe, il fut envahi d'un ennui morne, immense, sans cesse accru, dont rien ne le tirait. Et il acheva de vieillir ainsi dans la stupeur, dans l'hébétement des choses imprévues, extraordinaires, qui se passaient autour de lui, comme s'il était tombé sur une autre planète.

— Est-ce qu'il a des crises de violence? demanda Luc à Suzanne.

— Oh! non, répondit-elle. Il est simplement très sombre, très soupçonneux, et mon inquiétude vient de ce que sa folie le reprend.

La raison de Boisgelin, en effet, semblait s'être obscurcie, à la suite de la vie oisive qu'il traînait, au travers de cette Cité d'activité et de travail. Du matin au soir, on le rencontrait, tel que le fantôme de la paresse, blême, effaré, errant par les rues vivantes, par les Écoles en rumeurs, par les Ateliers retentissants, obligé de se garer à chaque pas, sous la menace d'être submergé et emporté. Lui seul ne faisait rien, tandis que tous les autres s'employaient, s'empressaient, débordants de la joie et de la santé de l'action. Il ne s'était pas acclimaté, il s'était détraqué, au milieu de ce monde nouveau, et sa folie fut de croire, peu à peu, en se voyant seul à ne pas travailler, parmi ce peuple de travailleurs, qu'il était le maître, le roi, et que ce peuple était un peuple d'esclaves, travaillant à son intention, amassant d'incalculables richesses dont il disposait à sa guise, pour son unique jouissance. Lorsque la vieille société croulait, l'idée du capital, en lui, avait résisté, debout quand même, et il demeurait le capitaliste fou, le capitaliste dieu, qui, possesseur de tous les capitaux de la terre, avait réduit tous les

hommes à n'être plus que ses esclaves, les misérables artisans de son bonheur égoïste.

Luc trouva Boisgelin sur le seuil de la maison, habillé déjà, avec le soin correct qu'il continuait à prendre de sa personne. A soixante-dix ans, il restait le bellâtre de vaniteuse allure, la face rasée, le monocle à l'œil. Seuls, le regard vacillant, la bouche molle, disaient l'effondrement intérieur. Un jonc à la main, un chapeau luisant posé légèrement sur l'oreille, il voulait sortir.

— Comment! déjà levé, déjà en course! s'écria Luc, qui affecta un air de belle humeur.

— Mais il le faut bien, mon cher, répondit Boisgelin, après un silence, en l'examinant d'un regard soupçonneux. Tout le monde me trompe, comment voulez-vous que je dorme tranquille, avec les millions par jour que mon argent me rapporte et que me gagne ce peuple d'ouvriers? Je suis forcé de me rendre compte, de voir comment les choses se passent, afin d'éviter le coulage de centaines de mille francs à l'heure.

Suzanne fit à Luc un signe désespéré. Puis, elle intervint.

— Moi, je lui conseillais de ne pas sortir aujourd'hui. A quoi bon tout ce tracas?

Son mari la fit taire.

— Ce n'est pas seulement l'argent d'aujourd'hui qui me préoccupe, c'est tout cet argent amassé, ces milliards que les millions quotidiens viennent encore grossir chaque soir. Je finis par ne plus me reconnaître, par ne plus savoir de quelle façon vivre, au milieu de cette fortune colossale. Il faut bien que je la place, n'est-ce pas? que je la gère, que je la surveille, pour éviter d'être volé par trop. Oh! c'est un travail dont vous n'avez pas la moindre idée, et qui me rend malheureux, oh! malheureux à en mourir, plus malheureux que les pauvres sans feu et sans pain.

Sa voix s'était mise à trembler d'une indicible douleur, de grosses larmes roulèrent sur ses joues. Il faisait pitié, et Luc, qui souffrait de lui comme d'une anomalie dans sa Cité travailleuse, fut pourtant remué jusqu'au fond du cœur.

— Bah! vous pouvez bien vous reposer un jour

reprit-il. Je suis de l'avis de votre femme, je ne sortirais pas à votre place, je regarderais fleurir les roses de mon jardin.

Méfiant, Boisgelin l'examina de nouveau. Puis, comme cédant à un besoin de confidence, vis-à-vis d'un intime auquel il osait se confier :

— Non, non, il est indispensable que je sorte... Ce qui me gêne plus encore que la surveillance de mes ouvriers et la bonne administration de ma fortune, c'est de ne pas savoir où mettre mon argent. Pensez donc, des milliards et des milliards! Ça finit par encombrer, il n'y a pas de salles assez grandes. Alors, j'ai l'idée d'aller voir, de chercher si je ne trouverai pas un trou assez profond... Seulement, ne dites rien, personne ne doit s'en douter.

Et, comme Luc glacé, terrifié, regardait à son tour Suzanne toute pâle, et qui contenait ses larmes, Boisgelin profita de leur immobilité, pour passer entre eux et s'échapper. D'un pas encore rapide, il gagna l'avenue ensoleillée, il disparut. Luc voulait courir, le ramener de force.

— Je vous assure, mon amie, vous avez tort de le laisser ainsi errer à sa guise, en liberté. Je ne puis le rencontrer de la sorte, rôdant partout, autour des Écoles, au travers des Ateliers et des Magasins, sans craindre un malheur, quelque douloureuse catastrophe.

Depuis longtemps, il éprouvait ce malaise, et l'occasion seule lui donnait le courage de l'avouer à Suzanne. Rien ne lui était plus pénible que le spectacle de ce vieillard éperdu, retombé en enfance, promenant sa folie de paresse et de luxe, parmi son petit peuple en marche. Quand il le rencontrait, tel qu'une protestation dernière du passé, il le suivait des yeux, il emportait l'inquiétude de ce détraqué, fantôme errant de la société morte.

Mais Suzanne s'efforça de le rassurer.

— Il est inoffensif, je vous le jure. Moi, je tremble uniquement pour lui, car il est des heures où je le vois si sombre, si misérable, avec tout cet argent dont il est accablé, que je redoute de sa part un brusque besoin d'en finir. Seulement, comment aurais-je la force de l'enfermer? il n'est heureux que dehors, ce serait une cruauté inutile, du moment où il n'adresse même jamais

la parole à personne, sauvage et craintif comme un enfant qui fait l'école buissonnière.

Les larmes qu'elle contenait se mirent à couler.

— Ah! le malheureux, j'ai beaucoup souffert par lui, mais il ne m'avait pas encore fait tant de peine!

Puis, quand elle sut que Luc se rendait aux Écoles, elle voulut l'accompagner. Le grand âge était venu pour elle aussi, elle avait soixante-huit ans déjà ; mais elle était restée saine, légère, très active, ayant le besoin de s'intéresser aux autres, de se dépenser en bonnes œuvres. Et, depuis qu'elle habitait la Crêcherie, depuis que son fils Paul, marié, père de plusieurs enfants, ne l'occupait plus, elle s'était créé une famille élargie, en se faisant institutrice, maîtresse de solfège et de chant pour la classe primaire, les tout petits. Cela l'aidait à vivre heureuse, la ravissait d'éveiller la musique dans ces âmes pures, où chantait l'enfance. Elle était bonne musicienne, et d'ailleurs son ambition n'était pas de leur donner beaucoup de science, elle voulait simplement leur rendre le chant naturel, comme aux oiseaux des bois, comme à toutes les créatures qui vivent libres et gaies. Et elle avait obtenu des résultats merveilleux, sa classe était d'une joie sonnante de volière, toute la jeunesse qui sortait de ses mains emplissait ensuite les autres classes, les ateliers, la ville entière, d'une perpétuelle et gazouillante allégresse.

— Mais ce n'est pas votre cours aujourd'hui, lui fit remarquer Luc.

— Non, je veux seulement profiter de la récréation pour faire répéter un chœur à mes petits anges. Et puis, nous avons des décisions à prendre, avec Sœurette et Josine.

Toutes trois étaient devenues de grandes amies, des inséparables. Sœurette avait gardé la direction de la Crèche centrale, où elle veillait sur le tout petit monde, les enfants au berceau et ceux qui marchaient à peine. Quant à Josine, elle dirigeait l'atelier de couture et de ménage, elle faisait, de toutes les filles qui passaient par les Ecoles, de bonnes épouses, de bonnes mères, capables de conduire une maison. En outre, elles formaient, à elles trois, une sorte de conseil, chargé de discuter les

questions graves qui intéressaient la femme, dans la Cité nouvelle.

Luc et Suzanne avaient suivi l'avenue, et ils débouchèrent sur la vaste place, où se trouvait la Maison-Commune, entourée de pelouses, toutes verdoyantes, fleuries d'arbustes et de corbeilles. Ce n'était plus la très modeste bâtisse des premières années, un véritable palais s'était construit, avec une large façade polychrome, dont les grès décorés et les faïences peintes se mariaient au fer apparent, pour la gaîté des yeux. De vastes salles de réunion, de jeux et de spectacles, permettaient au peuple de s'y trouver à l'aise, chez lui, fraternisant en des fêtes fréquentes dont les réjouissances coupaient les jours de travail. Le plus possible, en dehors de la vie familiale, vécue par chacun à sa guise, au fond de sa petite maison discrète, il était bon que l'existence publique fût mise en commun, tous vivant de la vie de tous, réalisant peu à peu l'harmonie rêvée. Et c'était pourquoi, si les petites maisons étaient modestes, la Maison-Commune éclatait de luxe, toute l'ampleur et toute la beauté de la souveraine demeure du peuple roi. Elle tendait à devenir une ville dans la ville, tellement elle s'élargissait sans cesse, selon les besoins croissants. Derrière, des bâtiments s'ajoutaient, des Bibliothèques, des Laboratoires, des Salles de cours et de conférences, permettant à chacun l'instruction libre, les recherches, les expériences, la diffusion des vérités conquises. Il y avait aussi des préaux, des hangars pour les exercices du corps, sans parler d'une admirable installation de Bains gratuits, des baignoires, des piscines, inondées d'une eau fraîche et pure, cette eau ruisselante, captée sur les pentes des Monts Bleuses, et qui était par son abondance intarissable la propreté, la santé, l'allégresse continuelle de la grande Cité naissante. Mais, surtout, les Ecoles étaient devenues un monde, occupant maintenant des constructions éparses, à côté de la Maison-Commune, car plusieurs milliers d'enfants y suivaient les cours. Pour éviter l'entassement toujours nuisible, on y avait créé des divisions nombreuses, ayant chacune son pavillon, dont les baies ouvraient sur les jardins. Et c'était comme une ville de l'enfance et de la jeunesse, depuis les tout petits au

berceau, jusqu'aux grands garçons et aux grandes filles qui sortaient d'apprentissage, après avoir passé par les cinq classes, où une instruction et une éducation intégrales leur étaient données.

— Oh! dit Luc avec son bon sourire, je commence par le commencement, j'entre toujours en premier lieu chez mes petits amis qui tètent encore.

— Mais sans doute, répondit Suzanne, s'égayant elle aussi. J'entre avec vous.

Dans ce pavillon, le premier à droite, au milieu des roses du jardin, Sœurette régnait sur une centaine de berceaux et sur autant de petites chaises roulantes. Elle surveillait aussi les pavillons du voisinage, mais elle revenait toujours à celui-ci, où étaient trois petites-filles et un petit-fils de Luc, qu'elle adorait. Luc et Josine, sachant combien cet élevage en commun était profitable à la Cité, donnaient l'exemple, en voulant que les enfants de leurs enfants fussent élevés, dès les premiers pas, avec les enfants des autres.

Josine, justement, se trouvait là, près de Sœurette. Ni l'une ni l'autre n'étaient plus jeunes, la première âgée de cinquante-huit ans, la seconde de soixante-cinq. Mais Josine gardait sa grâce souple, sa délicatesse blonde, sous ses cheveux admirables, dont l'or fin avait simplement pâli ; tandis que Sœurette, comme il arrive aux filles disgraciées, maigres, brunes, semblait ne pas vieillir, prenait avec l'âge un charme de jeunesse persistante, de bonté active. Suzanne était encore leur aînée à toutes les deux, avec ses soixante-huit ans, embellie par l'âge elle aussi, n'ayant jamais eu d'autre beauté que sa douceur affectueuse, sa haute raison attendrie d'indulgence. Et toutes trois entouraient Luc comme trois cœurs fidèles, l'une l'épouse aimante, les deux autres les amies dévouées jusqu'à la passion.

Lorsque Luc entra, en compagnie de Suzanne, Josine tenait sur ses genoux un petit garçon de deux ans à peine, dont Sœurette examinait la menotte droite.

— Qu'a donc mon petit Olivier? demanda-t-il inquiet déjà. Est-ce qu'il s'est blessé?

C'était le dernier venu, son petit-fils, Olivier Froment, né de son fils aîné Hilaire Froment et de Colette, fille

de Nanet et de Nise. Tous les mariages qui s'étaient conclus, portaient maintenant leurs fruits, emplissaient les Crèches et les Ecoles d'un flot sans cesse grossi de têtes blondes et brunes, le petit peuple en train de pousser sans relâche pour demain.

— Oh! dit Sœurette, c'est une simple écharde qui doit voir de la tablette de sa chaise... Là, c'est guéri!

L'enfant avait eu un cri léger, puis il s'était remis à rire. Mais une fillette de quatre ans, lâchée en liberté celle-là, accourut les bras ouverts, comme pour le saisir et l'emporter.

— Veux-tu bien le laisser tranquille, Mariette! cria Josine prise de peur. On ne fait pas une poupée de son petit frère!

Mariette protesta, dit qu'elle était sage. Et Josine, en bonne grand'mère radoucie, regarda Luc, et tous deux sourirent, si heureux de ce petit peuple, poussé de leur tendresse. Suzanne, d'ailleurs, leur amenait deux autres blondines, Hélène et Berthe, deux jumelles de quatre ans, leurs petites-filles aussi. Elles étaient nées de leur deuxième fille, Pauline, qui venait d'épouser André Jollivet, dont le grand-père, le président Gaume, avait pris soin, après la disparition de Lucile et la mort tragique du capitaine. Luc et Josine, sur leurs cinq enfants, en avaient déjà marié trois, Hilaire, Thérèse, Pauline, et deux n'étaient encore que fiancés, Charles et Jules.

— Et ces mignonnes-là, vous les oubliez! dit gaîment Suzanne.

Les deux jumelles, Hélène et Berthe, s'étaient jetées au cou de Luc, qu'elles adoraient. Mariette aussi l'envahissait, lui grimpait aux jambes ; tandis qu'Olivier lui-même, le tout petit, tendait ses menottes guéries, criant avec une frénésie de désir, pour que le grand-papa le prit sur ses épaules. Luc, étouffé sous les caresses, plaisanta.

— C'est cela, chère amie, il ne manque plus que vous alliez chercher Maurice, votre rossignol, comme vous dites. Ils seraient cinq à me manger. Bon Dieu! que vais-je devenir, quand ils seront des douzaines?

Et, remettant par terre les jumelles et Mariette, cette délicieuse enfance aux chairs roses, aux yeux purs, il prit

un instant Olivier, le lança en l'air, très haut, ce qui lui fit pousser des cris de ravissement. Puis, l'ayant replacé dans sa chaise :

— Allons, soyez raisonnables, on ne peut pas toujours jouer, il faut que je m'occupe des autres.

Alors, guidé par Sœurette, suivi de Josine et de Suzanne, il fit le tour des salles. C'était un charme exquis, ces maisons de la toute petite enfance, avec leurs murs blancs, leurs berceaux blancs, leur petit peuple blanc, toute cette blancheur, si gaie dans le plein soleil, dont les rayons entraient par les hautes fenêtres. Là aussi l'eau ruisselait, on en sentait la fraîcheur cristalline, on en entendait le murmure, comme si des ruisseaux clairs entretenaient partout l'excessive propreté qui éclatait dans les plus modestes ustensiles. Cela sentait bon la candeur et la santé. Si des cris parfois sortaient des berceaux, on n'entendait le plus souvent que le joli babil, les rires argentins des enfants marchant déja, emplissant les salles de leurs continuelles envolées. Des jouets, autre petit peuple muet, vivaient partout leur vie naïve et comique, des poupées, des pantins, des chevaux de bois, des voitures. Et ils étaient la propriété de tous, des garçons comme des filles, confondus les uns et les autres en une même famille, poussant ensemble dès les premiers langes, en sœurs et en frères, en maris et en femmes, qui devaient, jusqu'à la tombe, mener côte à côte une existence commune.

Souvent, Luc s'arrêtait, se récriait. Oh! la belle petite fille, oh! le beau petit garçon! Et il se trompait, et il riait, le petit garçon étant une petite fille, ou bien le contraire.

— Comment! dit-il en s'arrêtant devant un berceau, vous avez encore là deux jumelles? Quels amours d'enfants, si semblables, d'une beauté si tendre!

— Mais non, mais non! s'écria Sœurette amusée. C'est une fillette à qui le petit garçon du berceau voisin est venu rendre visite. Dès qu'ils peuvent se rejoindre, nous en retrouvons parfois trois ou quatre dans les bras les uns des autres.

Et tous s'égayèrent de cette belle moisson d'affection et d'amour, en train de germer. Suzanne, qui, d'abord, avait

témoigné les plus grandes craintes, même les plus vives répugnances, pour l'éducation et l'instruction en commun des deux sexes, s'émerveillait maintenant des admirables résultats obtenus. Ces garçons et ces filles, que l'on consentait bien autrefois à laisser voisiner jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, mais qu'on isolait ensuite, entre lesquels on bâtissait un mur infranchissable, grandissaient alors dans l'ignorance les uns des autres, étaient devenus des étrangers, des ennemis, le soir des noces, où, brutalement, on jetait la femme aux bras de l'homme. Les cerveaux cessaient d'être de la même race, le mystère exaspérait le désir sensuel, c'était la chaude ruée du mâle et l'hypocrite réserve de la femelle, toute la bataille de deux créatures hostiles, aux idées différentes, aux intérêts opposés. Et, aujourd'hui, dans les jeunes ménages, Suzanne pouvait constater l'heureuse paix acquise déjà, une fusion plus étroite d'intelligence et de sentiment, la raison, la bonne entente, la fraternité dans l'amour. Mais, surtout, elle était frappée, dans les Écoles mêmes, des bons effets du mélange des sexes, qui éveillait une sorte d'émulation nouvelle, donnant de la douceur aux garçons, de la décision aux filles, les préparant par une pénétration intime, une connaissance libre et entière, à se fondre complètement, à n'être plus qu'un esprit, qu'un être au foyer familial. L'expérience était faite, on ne constatait pas un cas de l'excitation sensuelle tant redoutée, le niveau moral au contraire se relevait, et c'était merveille de voir ces garçons, ces filles, aller d'eux-mêmes aux études qui devaient leur être les plus utiles, grâce à la grande liberté laissée à chaque écolier de travailler selon son goût, pour les besoins de son avenir.

Suzanne dit en plaisantant :

— Les fiançailles se font dès le berceau, et ça supprime le divorce, car on se connait trop pour se prendre à la légère... Allons, mon bon Luc, voici la récréation, et je veux que vous entendiez chanter mes élèves.

Sœurette resta parmi son petit peuple, l'heure du bain étant venue, tandis que Josine devait se rendre à son atelier de couture, où des fillettes préféraient passer la récréation, ravies d'apprendre à faire des robes pour

leurs poupées. Et Luc seul suivit Suzanne, le long de la galerie couverte, sur laquelle ouvraient les cinq classes.

Ces classes étaient devenues tout un monde. Il avait fallu les subdiviser, créer des locaux plus vastes, élargir aussi les dépendances, les gymnases, les ateliers d'apprentissage, les jardins, où les enfants, toutes les deux heures, étaient lâchés en liberté. Après quelques tâtonnements, la méthode d'instruction et d'éducation se trouvait fixée désormais, et ce libre enseignement qui rendait l'étude attrayante, en laissant à l'élève sa personnalité, en lui demandant le seul effort dont il était capable pour les leçons préférées, choisies sans contrainte, donnait d'admirables résultats, augmentait chaque année la Cité d'une génération nouvelle, capable de plus de vérité et de plus de justice. C'était la bonne, l'unique façon de hâter l'avenir, de faire pousser les hommes chargés de réaliser demain, délivrés des dogmes menteurs, grandis dans les réalités nécessaires, acquis aux faits scientifiques démontrés, dont l'ensemble constitue la certitude inébranlable. Maintenant, rien ne semblait plus logique ni plus profitable que de ne pas courber une classe entière sous la férule d'un maître, s'efforçant d'imposer sa foi personnelle à une cinquantaine d'écoliers, de cervelles et de sensibilités différentes. Il paraissait tout naturel d'éveiller seulement, chez ces écoliers, le désir d'apprendre puis de les diriger dans leurs découvertes, de favoriser les facultés individuelles qui se manifestaient dans chacun. Les cinq classes étaient devenues ainsi des terrains d'expérience, où les enfants, d'une façon graduée, parcouraient le champ des connaissances humaines, non plus pour les engloutir, goulûment, sans rien en digérer, mais pour éveiller chacun à leur contact sa propre énergie intellectuelle, pour se les assimiler selon sa personnelle compréhension, surtout pour décider la spécialité plus étroite où il se sentait entraîné. Jamais l'expression qu'on était là pour apprendre à apprendre n'avait encore été si vraie. C'était le débrouillage des jeunes cerveaux, le choix de chaque enfant parmi l'immensité de savoir, la meilleure façon logique d'utiliser plus tard tout son effort, tout ce qu'il apportait d'intelligence et d'énergie. Et cela grâce à l'attrait de l'étude, à la

liberté saine et féconde, aux continuelles récréations de joie et de force dont on coupait les heures de travail.

Un instant encore, Luc et Suzanne durent attendre que les classes fussent terminées. De la galerie couverte, dont ils longeaient le promenoir à petits pas, ils pouvaient jeter un coup d'œil dans les grandes salles, où les élèves avaient chacun sa petite table et sa chaise. On avait renoncé aux tables et aux bancs continus, on leur donnait ainsi la sensation d'être leur maître. Mais quel gai spectacle, ces filles, ces garçons, ainsi mêlés au petit bonheur des places! Et quelle attention passionnée ils prêtaient à la parole du professeur, debout parmi eux, allant de l'un à l'autre, causant sa leçon, provoquant les contradictions parfois! Comme il n'y avait plus ni punitions ni récompenses, tous satisfaisaient leur besoin naissant de gloire, dans cette lutte à qui montrerait le mieux qu'il avait compris. Souvent, le professeur cédait la parole à ceux qu'il sentait pleins du sujet, les cours prenaient ainsi un intérêt de discussion renouvelé sans cesse. Par les moyens les plus variés, le but unique était de rendre les études vivantes, de les tirer de la lettre morte des livres, pour leur donner la vie des choses, la passion des idées. Et le plaisir en naissait, le plaisir d'apprendre, de savoir, et les cinq classes déroulaient l'ensemble logique des connaissances humaines, comme le drame émouvant et réel du vaste monde, que chacun de nous doit connaître, s'il veut y agir et y être heureux.

Il y eut une joyeuse clameur, c'était enfin la récréation. Toutes les deux heures, les jardins se trouvaient envahis, et il fallait voir le gai tumulte de la sortie des classes, ce flot de garçons et de filles qui fraternisaient en bons amis! On les retrouvait côte à côte partout, des jeux s'organisaient sans distinction de sexe, d'autres préféraient causer gaîment, d'autres se rendaient dans les gymnases ou dans les ateliers d'apprentissage. Les rires montaient très francs et très purs. Un seul jeu était tombé en désuétude, on avait cessé de jouer au petit mari et à la petite femme, car on n'était plus là qu'entre camarades. Dans la vie, on aurait bien le temps, puisque désormais on ne se quittait pas et qu'on poussait ensemble, pour se mieux connaître et s'aimer davantage.

Mais un garçon de neuf ans, très beau, très fort, vint se jeter dans les bras de Luc, en criant :

— Bonjour, grand-père!

C'était Maurice, le fils de Thérèse Froment, qui avait épousé un Morfain, Raymond, né de Petit-Da, le bon géant, et d'Honorine Caffiaux.

— Ah! dit Suzanne heureuse, voilà mon rossignol... Hein! voulez-vous? mes enfants, nous allons répéter notre chœur si joli sur cette pelouse, entre ces grands marronniers.

Déjà toute une bande l'entourait. Parmi les beaux enfants rieurs, il y avait là deux garçons et une fille que Luc embrassa. Ludovic Boisgelin, âgé de onze ans, était né de Paul Boisgelin et d'Antoinette Bonnaire, ce mariage d'amour vainqueur, qui, après tant d'autres, avait achevé la fusion des classes. Félicien Bonnaire, âgé de quatorze ans, était né de Séverin Bonnaire et de Léonie, la fille d'Achille Gourier et de Ma-Bleue, le couple de libre tendresse qui avait fleuri parmi les roches sauvages et embaumées des Monts Bleuses. Germaine Yvonnot, âgée de seize ans, était la petite-fille d'Auguste Laboque et de Marthe Bourron, la fille de leur fils Adolphe et de Zoé Bonnaire, belle enfant brune et rieuse en qui s'unissait, se réconciliait le sang fraternel, si longtemps en guerre, de l'ouvrier, du paysan et du petit commerçant. Et Luc s'amusait à débrouiller l'écheveau compliqué de ces alliances, de ces croisements continuels, et il se reconnaissait très bien au milieu de ces jeunes têtes, il était ravi de cette végétation sans fin pullulant avec les mariages, peuplant sa ville.

— Vous allez les entendre, dit Suzanne. C'est un hymne au soleil levant, un salut de l'enfance à l'astre qui va mûrir les moissons.

Sur la pelouse, au milieu des grands marronniers, une cinquantaine d'enfants se trouvaient réunis. Et le chant s'éleva, très frais, très pur et très gai. Cela était sans grande science musicale, une simple suite de couplets alternés, dits par une fillette et par un petit garçon, que le chœur appuyait. Mais l'allégresse était si vive, le sentiment si plein d'une naïve foi en l'astre de bonté et de lumière, que ces voix grêles, un peu aigres, prenaient un

charme attendrissant. Le petit garçon, Maurice Morfain, qui donnait la réplique à la fillette, Germaine Yvonnot, avait en effet, comme le disait Suzanne, une voix d'ange, d'une légèreté cristalline, filant à l'aigu des sons délicieux de flûte. Puis, c'était le gazouillis du chœur, un ramage d'oiseaux lâchés et caquetant parmi les branches. Rien n'était plus amusant que de les entendre.

Luc riait, en bon grand-père ravi, et Maurice, tout glorieux, vint se jeter de nouveau entre ses bras.

— Mais c'est vrai, mon petit homme, tu chantes comme un rossignol des bois! Voilà qui est joliment bon, parce que, dans la vie, vois-tu, tu chanteras, aux heures de souci, et ça te donnera du courage. Il ne faut jamais pleurer, il faut chanter toujours.

— Eh! c'est ce que je leur dis, s'écria Suzanne, avec sa tendre bravoure. Il faut que tout le monde chante, je leur apprends à chanter pour qu'ils chantent ici, à l'école, et plus tard dans les ateliers, et plus tard dans l'existence entière. Un peuple qui chante est un peuple de santé et de joie.

Elle s'égayait, elle ne mettait aucune rudesse ni aucune vanité dans son enseignement, donnant ainsi ses leçons parmi les verdures du jardin, simplement satisfaite d'ouvrir ces petites âmes à la belle humeur du chant fraternel, à la beauté claire de l'harmonie. Comme elle le disait, la Cité heureuse, au jour de la justice et de la paix, chanterait tout entière sous le soleil.

— Alors, mes petits amis, encore une fois, et bien en mesure, ne vous pressez pas, nous avons le temps.

De nouveau, le chant s'éleva. Mais, vers la fin du morceau, un trouble se produisit. Derrière les marronniers, dans un massif d'arbustes, un homme avait paru, l'air furtif, tournant le dos, se cachant. Luc pourtant avait reconnu Boisgelin, et il fut surpris de son singulier manège, quand il le vit se baisser, fouiller des yeux les herbes, comme s'il y cherchait une cachette, un trou ignoré. Puis, il crut comprendre, le pauvre homme devait s'inquiéter, dans sa folie, d'un coin discret, où il pourrait entasser ses incalculables richesses, pour qu'on ne les lui volât pas. Souvent on le rencontrait éperdu, tremblant de peur, ne sachant au fond de quel gouffre enterrer

ce trop de fortune, dont le poids l'écrasait. Et Luc en eut un frisson de grande pitié, surtout lorsqu'il vit les enfants s'effrayer de l'inquiétante apparition, comme une bande de gais pinsons que le vol effaré d'un oiseau de nuit met en fuite.

Suzanne, un peu pâle, répéta très haut :

— En mesure, en mesure, mes chéris! enlevez la phrase finale, de tout votre bon petit cœur!

Boisgelin, soupçonneux, hagard, avait disparu, ainsi qu'une ombre noire parmi les arbustes en fleur. Et, dès que les enfants rassurés eurent salué le soleil souverain d'un dernier cri d'allégresse, Luc et Suzanne les félicitèrent, les renvoyèrent à leurs jeux. Puis, restés seuls, tous deux se dirigèrent vers les ateliers d'apprentissage, de l'autre côté du jardin.

— Vous l'avez vu, dit-elle très bas, après un silence. Ah! le malheureux, quelle inquiétude il me donne!

Et, comme Luc regrettait de n'avoir pu rejoindre Boisgelin pour le ramener chez lui, elle se récria de nouveau :

— Mais il ne vous aurait pas suivi, il aurait fallu lutter, tout un scandale. Je vous le répète, mon unique crainte est qu'on ne le retrouve un jour fracassé, au fond de quelque trou.

Ils retombèrent dans le silence, ils arrivèrent aux ateliers d'apprentissage. Beaucoup des élèves venaient y passer une partie de la récréation, à raboter du bois, à limer du fer, à coudre ou à broder, pendant que d'autres, maîtres d'un terrain voisin, s'occupaient à bêcher, à semer, à sarcler. Et ils retrouvèrent Josine dans une vaste salle, où des machines à coudre, des métiers à tricoter et à tisser fonctionnaient côte à côte, dirigés par des filles et des garçons ; car, au sortir des Ecoles, les deux sexes restaient mêlés, continuaient la vie en commun, partageant les travaux et les plaisirs, les devoirs et les droits, comme ils avaient partagé les études. Des chants retentissaient, une émulation joyeuse animait cet atelier d'apprentissage.

— Vous entendez, ils chantent, dit Suzanne, reprise de gaîté. Ils chanteront toujours, mes oiseaux chanteurs.

Josine montrait à une grande fillette de seize ans,

Clémentine Bourron, comment il fallait conduire une machine à coudre pour obtenir un certain point de broderie. Et une autre fillette, plus jeune, âgée de neuf ans, Aline Boisgelin, attendait, pour qu'elle lui enseignât de quelle façon on rabattait à la main une couture. Clémentine, qui était la fille de Sébastien Bourron et d'Agathe Fauchard, avait pour grand-père maternel l'arracheur Fauchard et pour grand-père paternel le puddleur Bourron. Aline, la sœur cadette de Ludovic, née de Paul Boisgelin et d'Antoinette Bonnaire, eut un rire tendre, lorsqu'elle aperçut sa grand'mère Suzanne, dont elle était adorée.

— Oh! tu sais, grand'mère, je ne peux pas encore très bien les rabattre, les coutures, mais je les fais déjà joliment droites... N'est-ce pas, amie Josine?

Suzanne l'embrassa, puis regarda Josine lui rabattre un bout de couture, comme modèle. Luc lui-même s'intéressait à ces menus travaux, sachant bien qu'il n'y a rien d'indifférent, que la vie heureuse est faite de l'heureux emploi des heures, de l'être tout entier utilisé, employant toutes ses énergies physiques et intellectuelles à vivre logiquement, normalement, toute la vie. Et Sœurette les ayant rejoints, au moment où il quittait Josine et Suzanne, pour se rendre à l'usine, il se retrouva un instant dans le jardin fleuri avec les trois femmes, les trois cœurs passionnés et dévoués, qui l'aidaient si puissamment à réaliser son rêve de bonté et de justice.

Ils causèrent encore sous les ombrages, se distribuant la besogne, examinant les résolutions à prendre. Si leur petit monde poussait si gaillardement, sans trop de heurts, donnant une si belle moisson de bons résultats, c'était grâce à ce principe des éducateurs, des instructeurs : il n'y a pas de passions mauvaises dans l'être humain, il n'y a que des énergies, car les passions sont toutes des forces admirables, et il s'agit uniquement de les utiliser pour le bonheur des individus et de la communauté. Est-ce que le désir, condamné par les religions, le désir que des siècles d'ascétisme se sont efforcés de détruire comme une bête mauvaise, le désir traqué, écrasé dans l'homme et dans la femme, victorieux quand même, n'est pas la flamme vivante du monde, le levier qui met

les astres en branle, la vie en marche dont la disparition éteindrait le soleil, replongerait la terre aux ténèbres glacées du néant? Il n'y a pas de concupiscents, il n'y a que des cœurs de flamme qui rêvent d'infini dans la joie d'amour. Il n'y a pas d'homme colère, d'homme avare, d'homme menteur, gourmand, paresseux, envieux, orgueilleux, il n'y a que des hommes dont on n'a pas su diriger les forces intérieures, les énergies déréglées, les besoins d'action, de lutte et de victoire. Avec un avare, on fait un prudent, un économe. Avec un emporté, un envieux, un orgueilleux, on fait un héros, se donnant tout entier pour un peu de gloire. Mutiler l'homme d'une passion, c'est comme si on lui coupait un membre : il n'est plus entier, on en fait un infirme, on lui enlève de son sang, de sa puissance. Et c'est merveille que l'humanité ait pu vivre, sous ces religions de mort qui, depuis si longtemps, s'acharnent à tuer l'homme dans l'homme, en voulant l'amener à un Dieu de cruauté et de mensonge, dont le règne ne s'établirait que sur de la poussière humaine.

Dans les Ecoles, dans les Ateliers d'apprentissage, et même dès les premiers pas, dès les jeux puérils des Crèches, on utilisait donc les passions naissantes des enfants, au lieu de les réprimer. Si les paresseux étaient soignés comme des malades, dont on cherchait à éveiller l'émulation et la volonté, en les faisant s'appliquer aux études librement choisies par eux, comprises et aimées, on usait la force des violents à des travaux plus durs, on tirait des avares tout un bénéfice de logique et de méthode, on obtenait des envieux, des orgueilleux, d'admirables profits d'intelligence vaste, triomphant dans les besognes les plus malaisées. Ce qu'une morale de restriction hypocrite a nommé les plus bas instincts de l'homme devenait ainsi l'ardent foyer où la vie puisait son inextinguible flamme. Toutes les forces vivantes se remettaient en leur place, toute la création se réglait en son ordre souverain, et elle roulait à pleins bords le flot des êtres, et elle emmenait l'humanité à la Cité heureuse. Au lieu de l'imbécile imagination du péché originel, de l'homme mauvais qu'un Dieu d'illogisme punit et doit sauver à chaque pas, entre la menace d'un

enfer enfantin et la promesse d'un paradis menteur, il n'y avait plus que l'évolution naturelle d'une espèce d'êtres supérieurs, simplement en lutte contre les forces de la nature, et qui les vaincront, qui les soumettront pour leur bonheur, le jour où, cessant leur guerre fratricide, ils vivront en frères tout-puissants, après avoir douloureusement conquis la vérité, la justice et la paix.

— C'est très bien, finit par dire Luc, lorsqu'il eut réglé la journée avec Josine, Sœurette et Suzanne. Allez, mes bonnes amies, et que votre cœur fasse le reste.

Toutes trois l'entouraient, comme l'émanation même de l'affectueuse solidarité, de l'universel amour qu'il rêvait d'épandre parmi les hommes. Elles s'étaient pris les mains, elle lui souriaient, si âgées déjà, avec leurs cheveux blancs, très douces, très belles encore, d'une beauté extraordinaire d'infinie bonté. Et, quand il les quitta pour se rendre à l'usine, elles le suivirent longtemps de leurs yeux tendres.

A l'usine, les halles, les ateliers s'étaient élargis encore, dans la gaîté saine du plein soleil et du grand air qui les inondaient. De toutes parts, les eaux fraîches, ruisselantes, lavaient les dalles de ciment, emportaient les moindres poussières, de sorte que la maison du travail, autrefois si noire, si boueuse, si empuantie, reluisait partout maintenant d'une admirable propreté. Sous les immenses vitrages clairs, on aurait cru entrer dans une ville de bon ordre, de joie et de richesse. Les machines, désormais, faisaient presque toute la besogne. Actionnées par l'électricité, elles étaient là, superbes, en rangs pressés, telles qu'une armée d'ouvrières dociles, infatigables, sans cesse prêtes à donner leur effort. Si leurs bras de métal finissaient par s'user, on les remplaçait simplement, et elle ignoraient la douleur, elles avaient en partie supprimé la douleur humaine. C'était la machine enfin amie, non plus la machine des débuts, concurrente qui aggravait la faim de l'ouvrier en faisant baisser les salaires, mais la machine libératrice, devenue l'universel outil, peinant pour l'homme, pendant qu'il se reposait. Il n'y avait plus, autour de ces solides travailleuses, que des conducteurs, des surveillants, dont l'unique besogne consistait à manœuvrer des leviers de mise en marche, à

s'assurer du bon fonctionnement des mécanismes. La journée ne dépassait pas quatre heures, et jamais un ouvrier ne faisait une tâche pendant plus de deux heures, relayé par un camarade, passant lui-même à un labeur autre, art industriel, culture ou fonction publique. Comme l'emploi général de la force électrique supprimait à peu près l'ancien vacarme dont retentissaient les halles, elles s'égayaient du seul chant des travailleurs, cette allégresse chantante qu'ils apportaient des Ecoles, comme une floraison d'harmonie embellissant leur vie entière. Et ces hommes qui chantaient, autour de ces machines si douces et si fortes en leur silence, dans l'éclat de leurs aciers et de leurs cuivres, disaient la joie du juste travail, glorieux et sauveur.

Luc, en passant dans la halle des fours à puddler, s'arrêta un instant, pour échanger un mot amical avec un fort garçon d'une vingtaine d'années, qui suffisait à la conduite d'un des fours.

— Eh bien! Adolphe, ça marche, vous êtes content?

— Certes oui, monsieur Luc. J'achève ma tâche de deux heures, et voici la boule bonne à être retirée du four.

Adolphe était le fils d'Auguste Laboque et de Marthe Bourron. Mais, comme autrefois son grand-père maternel, le puddleur Bourron, aujourd'hui à la retraite, il n'avait plus à faire la terrible besogne du brassage, la boule de métal en fusion brassée longuement à l'aide du ringard, dans le flamboiement du feu. Le brassage s'opérait mécaniquement, et même un ingénieux système sortait la boule étincelante, la chargeait sur le chariot roulant, qui l'amenait ensuite sous le marteau cingleur, sans nécessiter l'intervention de l'ouvrier.

Gaîment, Adolphe reprit :

— Vous allez voir, la qualité est supérieure, et c'est si simple, ce bon travail!

Il avait abaissé un levier, il y eut un déclenchement, une porte s'ouvrit, laissa glisser jusqu'au chariot la boule, pareille à un astre incendiant l'horizon d'une traînée lumineuse. Et lui souriait toujours, le teint frais, sans une goutte de sueur, les membres souples et fins, en homme que trop de fatigue ne déformait pas. Déjà le

chariot était allé décharger son fardeau sous le marteau cingleur de modèle récent, actionné par l'électricité, et qui faisait lui aussi toute la besogne, sans que le forgeron chargé de le conduire eût à se casser les bras, à tourner et à retourner le massiau dans tous les sens. La danse en était si aisée, si claire, qu'elle devenait une musique accompagnant la belle humeur des ouvriers.

— Je me dépêche, dit encore Adolphe, après s'être lavé les mains. J'ai à terminer un modèle de table qui me passionne, et je vais faire deux heures aux ateliers de menuiserie.

En effet, il était menuisier, en même temps que puddleur, ayant appris plusieurs métiers, comme tous les jeunes gens de son âge, pour ne pas s'abêtir dans une spécialité étroite. Le travail devenait une joie, une récréation, en se variant, en se renouvelant toujours ainsi.

— Bon plaisir! lui cria simplement Luc, joyeux de sa joie.

— Oui, oui, merci, monsieur Luc. C'est le mot, bon travail, bon plaisir!

Mais où Luc passait quelques minutes heureuses, les matins de visite, c'était dans la halle des fours à creusets. Comme il s'y sentait loin de l'ancien enfer, les fours à creusets de l'Abîme, les fosses ardentes grondant ainsi que des volcans, et d'où les misérables ouvriers, dans une réverbération d'incendie, devaient retirer à bout de bras les cent livres de métal en fusion! Au lieu de la salle noire, poussiéreuse, d'une saleté immonde, s'étendait une vaste galerie que les grands vitrages ensoleillaient, pavée de larges dalles, entre lesquelles s'ouvraient les batteries de fours symétriques. L'emploi de l'électricité les laissait froids, silencieux, d'une propreté claire. Et, là aussi, des machines faisaient toute la besogne, descendaient les creusets, les remontaient embrasés, les vidaient dans les moules, sous la simple surveillance des ouvriers conducteurs. Des femmes mêmes se trouvaient là, préposées à la distribution de la force électrique, car on avait remarqué chez elles plus de soin et de justesse dans le maniement des appareils de précision.

Justement, Luc s'approcha d'une grande et belle fille de vingt ans, Laure Fauchard, née de Louis Fauchard

et de Julienne Dacheux, et qui debout près d'un appareil, très attentive, donnait le courant à un four, selon les indications d'un jeune ouvrier, en train de surveiller la fusion.

— Eh bien! Laure, demanda-t-il, vous n'êtes pas fatiguée?

— Oh! non, monsieur Luc, ça m'amuse. Comment voulez-vous que je me fatigue, à tourner ce petit volant?

Le jeune ouvrier, Hippolyte Mitaine, âgé de vingt-trois ans bientôt, s'était approché. Lui était né d'Evariste Mitaine et d'Olympe Lenfant, et on le disait fiancé à Laure Fauchard.

— Monsieur Luc, dit-il, si vous voulez voir fondre des lingots, nous sommes prêts.

Et, mise en branle, la machine, avec son aisance tranquille, sortit les creusets incandescents, les versa dans des lingotières, qu'un mécanisme amenait à tour de rôle. En cinq minutes, tandis que les ouvriers regardaient, la besogne se trouva proprement faite, le four put recevoir une nouvelle charge.

— Et voilà! dit Laure en riant de son beau rire. Quand je songe à toutes les terribles histoires dont mon pauvre grand-père Fauchard a bercé mon enfance! Il n'avait plus trop la tête à lui, il racontait des choses à faire frémir sur son ancien métier d'arracheur, comme s'il avait vécu sa vie dans le feu, le ventre et les membres mangés par la flamme. Tous les anciens nous trouvent bien heureux maintenant.

Luc était devenu grave, tandis que ses yeux se mouillaient d'émotion.

— Oui, oui, les grands-pères ont eu beaucoup de souffrances. Et c'est pour cela que les petits-enfants ont la vie meilleure... Travaillez bien, aimez-vous bien, la vie sera meilleure encore à vos fils et à vos filles!

Et Luc continua sa visite, et partout où il se rendit, dans les différentes halles, celle du moulage d'acier, celle de la grosse forge, celle des grands et des petits tours, il trouva la même propreté saine, la même gaîté chantante, le même travail aisé et amusant, grâce à la diversité des tâches et à l'aide souveraine des machines. L'ouvrier, qui n'était plus la bête de somme écrasée, méprisée, rede-

venait une conscience, une intelligence, désormais libre et glorieux. Et, quand Luc acheva son tour matinal, par la halle des laminoirs, à côté des fours à puddler, il s'y arrêta de nouveau, pour dire un mot amical à un garçon d'environ vingt-six ans, Alexandre Feuillat, qui arrivait.

— Oui, monsieur Luc, je viens des Combettes, où j'aide mon père. Nous avions des semences à finir, j'ai fait deux heures là-bas... Maintenant, je vais faire ici deux heures encore, car il y a une commande de rails qui presse.

Il était fils de Léon Feuillat et d'Eugénie Yvonnot. Et, d'imagination vive, il s'amusait, après ses quatre heures réglementaires de travail, à des dessins d'ornement, pour les ateliers du potier Lange.

Mais, déjà, il s'était mis à la besogne, surveillant un grand train de laminoirs qui fabriquait des rails. Luc, bienveillant, heureux, regardait. Depuis qu'on employait la force électrique, le vacarme terrible des laminoirs avait disparu, ils fonctionnaient d'un air de douceur huilée, avec le seul bruit argentin de chaque rail qui jaillissait, s'ajoutant aux rails en train de se refroidir. C'était la bonne production incessante des époques de paix, des rails, et encore des rails, pour que toutes les frontières fussent franchies et pour que tous les peuples, rapprochés, fissent un seul peuple, sur la terre entière sillonnée de routes. C'étaient de grands navires en acier, non plus d'abominables navires de guerre, portant la dévastation et la mort, mais des navires de solidarité, de fraternité, échangeant les produits des continents, décuplant la richesse familiale de l'humanité, à ce point qu'une prodigieuse abondance régnait partout. C'étaient des ponts facilitant aussi les communications, des poutres et des charpentes métalliques dressant les innombrables monuments dont les citoyens réconciliés avaient besoin pour la vie publique, les Maisons-Communes, les Bibliothèques, les Musées, les Asiles de protection et de refuge, les Magasins-Généraux immenses, des Entrepôts et des Greniers capables de contenir la vie et l'entretien des nations fédérées. C'étaient enfin les machines sans nombre, qui, en tous lieux, pour toutes les besognes, remplaçaient les bras de l'homme, celles qui cultivaient

la terre, celles qui travaillaient dans les ateliers, celles qui roulaient à l'infini, par les routes, par les flots, par les cieux. Et Luc se réjouissait de tout ce fer devenu pacifique, le métal de conquête dont l'humanité n'avait si longtemps tiré que des épées, pour ses luttes sanglantes, dont elle avait fait plus tard des canons et des obus, aux époques des derniers carnages, et dont elle bâtissait sa maison de fraternité, de justice et de bonheur, maintenant que la paix était conquise.

Avant de rentrer, Luc voulut donner un dernier coup d'œil à la batterie de fours électriques, qui avait remplacé le haut fourneau de Morfain. Justement, sous le hangar aux vitres claires, dans un grand rayon de soleil, la batterie fonctionnait. Toutes les cinq minutes, le mécanisme chargeait les fours, après que le trottoir roulant avait emporté les dix gueuses, dont la gaîté de l'astre faisait pâlir le flamboiement. Et il y avait encore là deux jeunes filles veillant aux appareils électriques, toutes deux d'une vingtaine d'années, l'une d'un blond délicieux, Claudine, née de Lucien Bonnaire et de Louise Mazelle, l'autre d'un noir superbe, Céline, née d'Arsène Lenfant et d'Eulalie Laboque. Attentives à donner et à supprimer le courant, elles ne purent que sourire à Luc. Mais il y eut un repos, et elles s'avancèrent, en apercevant tout un groupe d'enfants, qui s'arrêtaient curieusement au seuil du hangar.

— Bonjour, mon petit Maurice! bonjour, mon petit Ludovic! bonjour, ma petite Aline!... Les classes sont donc finies, que vous venez nous voir?

On permettait ainsi aux écoliers, en manière de récréation, de courir librement à travers l'usine, dans l'idée qu'ils s'y familiarisaient avec le travail, tout en y acquérant des notions premières.

Luc, heureux de revoir son petit-fils Maurice, fit entrer toute la bande. Et il répondit aux questions nombreuses, il expliqua le mécanisme des fours, il fit même fonctionner les appareils, pour montrer aux enfants comment il suffisait que Claudine, ou Céline, tournât un petit levier, pour mettre le métal en fusion et le faire couler en un jet éblouissant.

— Oh! je sais, j'ai déjà vu ça, dit Maurice, avec l'im-

portance d'un petit homme, dont les neuf ans avaient appris beaucoup de choses. Grand-père Morfain, un jour, m'a tout montré... Mais, dis-moi, grand-père Froment, c'est donc vrai qu'autrefois il y avait des fourneaux hauts comme des montagnes, et qu'il fallait se brûler la figure jour et nuit, pour en tirer quelque chose?

Tous se mirent à rire, et ce fut Claudine qui répondit.

— Bien sûr! Grand-père Bonnaire me l'a conté souvent, et tu devrais connaître l'histoire, mon petit Maurice, toi dont le bisaïeul, le grand Morfain, comme on le nomme encore, a été le dernier à se battre en héros avec le feu. Il vivait là-haut dans un trou de roches, il ne descendait jamais à la ville, il veillait d'un bout de l'année à l'autre sur son fourneau géant, le monstre, dont on voit encore les ruines, au flanc de la montagne, tel qu'un donjon éventré des anciens âges.

Maurice, les yeux arrondis par l'étonnement, écoutait avec l'intérêt passionné d'un enfant à qui l'on raconte quelque prodigieux conte de fée.

— Oh! je sais, je sais, grand-père Morfain m'a déjà dit tout ça de son père et du fourneau haut comme une montagne. Mais, tout de même, j'ai cru qu'il inventait ça pour nous amuser, car il en invente d'autres, quand il veut nous faire rire... Alors, c'est vrai?

— Mais oui, c'est vrai! continua Claudine. Il y avait en haut des ouvriers qui chargeaient le fourneau, en y versant des charretées de minerai et de charbon, et il y avait en bas d'autres ouvriers qui veillaient sans cesse, toujours aux petits soins pour que le monstre n'eût pas une indigestion, dont l'embarras aurait empêché la bonne besogne de se faire.

— Et, reprit à son tour Céline, l'autre jeune fille, ça durait sept ou huit ans, pendant sept ou huit ans le monstre restait allumé, toujours flambant comme un cratère, sans qu'on pût seulement le laisser se refroidir un peu, car, s'il se refroidissait, c'était une très grande perte, il fallait lui ouvrir le ventre, le nettoyer et le rebâtir presque à neuf.

— Alors, dit encore Claudine, tu comprends, mon petit Maurice, le grand Morfain, ton bisaïeul, avait joliment de la besogne à ne pas quitter ce feu de sept ou huit ans,

sans compter que, toutes les cinq heures, il fallait, à coups de ringard, déboucher le trou de coulée, pour vider le creuset du métal fondu, un vrai ruisseau de flammes, dont la chaleur vous rôtissait comme un canard à la broche.

Du coup, les trois enfants, stupéfaits jusque-là, partirent d'un éclat de rire. Oh! le canard à la broche, le grand Morfain qui rôtissait comme un canard!

— Ah bien! dit Ludovic Boisgelin, ce n'était pas drôle de travailler dans ce temps-là. Ça devait donner trop de peine.

— Sans doute, dit sa sœur Aline, j'aime mieux être née plus tard, c'est si amusant de travailler aujourd'hui.

Mais Maurice était redevenu sérieux, l'air réfléchi, ruminant dans sa petite tête les choses incroyables qu'on lui racontait. Et il finit par conclure :

— Ça ne fait rien, il devait être rudement fort, le père de grand-père, et si ça va mieux aujourd'hui, c'est peut-être parce qu'il s'est donné tant de peine autrefois.

Luc, qui s'était contenté d'écouter en souriant, fut ravi de cette bonne réflexion. Il prit Maurice, le souleva, le baisa sur les deux joues.

— Tu as raison, gamin! C'est comme si tu travailles de tout ton cœur maintenant, tes arrière-petits-enfants seront bien plus heureux encore... Et tu vois, déjà, on ne se rôtit plus comme des canards.

Sur son ordre, on avait remis en marche la batterie des fours électriques. Claudine et Céline, d'un simple geste, donnaient ou interrompaient le courant. Les fours se chargeaient, la fusion s'opérait, et, toutes les cinq minutes, le trottoir roulant recevait les dix gueuses embrasées qu'il emportait. Les enfants voulurent faire marcher eux-mêmes le mécanisme, et quelle joie, ce travail si aisé, après le récit déjà légendaire des travaux de Morfain, qui semblaient les travaux d'un géant douloureux, dans un monde disparu!

Mais il y eut une apparition, et les écoliers en promenade, troublés, s'envolèrent. Luc aperçut de nouveau Boisgelin, debout à une porte du hangar, épiant, surveillant le travail d'un regard soupçonneux et courroucé de maître qui s'inquiète, dans la continuelle crainte d'être volé par ses hommes. On le rencontrait souvent ainsi,

sur tous les points de l'usine, éperdu de ne pouvoir en inspecter à la fois l'immensité, devenu de plus en plus fou à l'idée des millions qu'il perdait par jour, en n'arrivant pas à contrôler par lui-même la besogne de ce peuple qui lui gagnait des milliards. Ils étaient trop, il ne parvenait pas à les voir tous, il succombait dans la bonne administration d'une fortune démesurée, dont le poids l'écrasait, comme si le ciel lui fût tombé sur la tête. Et il était si hagard, si épuisé de battre inutilement les ateliers des travailleurs, lui qui n'avait jamais rien fait de ses dix doigts, que Luc, pris d'une grande pitié, voulut cette fois le rejoindre, pour tâcher de le calmer et de le ramener doucement à sa demeure. Mais Boisgelin se tenait sur ses gardes, il fit un saut en arrière, il disparut au pas de course, du côté des grandes halles.

Et sa promenade du matin étant finie, Luc rentra chez lui. Il ne pouvait plus tout visiter, depuis que sa ville s'élargissait sans cesse, il ne se promenait plus, au travers des quartiers si nombreux, qu'en créateur reposé et heureux de voir sa création se multiplier d'elle-même envahir peu à peu toute la plaine. L'après-midi, ce jour-là, après être retourné donner un coup d'œil aux Magasins-Généraux, il entra passer une heure chez les Jordan, comme le jour allait baisser. Dans le petit salon, ouvrant sur le parc, il trouva Sœurette, avec l'instituteur Hermeline et l'abbé Marle ; tandis que Jordan, allongé sur un canapé, enveloppé d'un grand châle, songeait selon sa coutume, en regardant le soleil se coucher à l'horizon. L'aimable docteur Novarre venait d'être emporté en quelques heures, au milieu des roses de son jardin, avec l'unique regret de ne pas vivre assez longtemps pour assister à la réalisation de tant de belles choses, auxquelles il n'avait guère cru d'abord. Et Sœurette ne recevait donc plus que l'instituteur et le curé, de loin en loin, lorsqu'ils cédaient à la très vieille habitude de se rencontrer chez elle. Hermeline, âgé de soixante-dix ans, maintenant retraité, achevait sa vie, dans une amertume affreuse, dans une colère sans cesse accrue contre tout ce qui se passait sous ses yeux. Et il en était arrivé à trouver tiède l'abbé Marle, son aîné de cinq ans, qui s'enfermait en une douloureuse dignité, en un silence

de plus en plus hautain, à mesure qu'il voyait son église se vider et son Dieu mourir.

Justement, comme Luc s'asseyait près de Sœurette, muette, douce et patiente, l'instituteur reprenait ses vieilles accusations de républicain sectaire, autoritaire, en bousculant le prêtre.

— Voyons, voyons! l'abbé, puisque je dis comme vous, aidez-moi... C'est la fin du monde, ces enfants chez lesquels on cultive les passions, les plantes mauvaises que nous avions la mission, nous les éducateurs, d'arracher autrefois. Comment veut-on que l'Etat ait des citoyens disciplinés, élevés pour le servir, lorsqu'on lâche chez eux la bride à l'individualité anarchique?... Si nous, les hommes de méthode et de raison, nous ne sauvons pas la république, elle est perdue.

Depuis le jour où il parlait ainsi de sauver la république, contre ceux qu'il appelait les socialistes, les anarchistes, il était passé à la réaction, il avait rejoint le prêtre dans se haine de tout ce qui se libérait sans lui, en dehors de son étroite formule de jacobin têtu.

Et il continua, avec plus de violence :

— Je vous le dis, l'abbé, votre église va être balayée, si vous ne vous défendez pas... Sans doute, votre religion n'a jamais été la mienne. Mais j'ai toujours reconnu la nécessité d'une religion pour le peuple, et certainement le catholicisme était une machine de gouvernement admirable... Agissez donc! nous voilà avec vous, et nous nous expliquerons après, quand nous aurons ensemble reconquis les âmes et les corps.

L'abbé Marle n'eut d'abord qu'un long hochement de tête. Il ne répondait plus, il ne se fâchait plus. Puis, il finit par dire de sa voix lente :

— Je remplis tout mon devoir, je suis à l'autel chaque matin, même lorsque mon église est vide, et j'implore Dieu pour qu'il fasse un miracle... Il le fera sûrement, s'il le juge nécessaire.

Cela mit le comble à l'exaspération de l'instituteur.

— Allons donc, il faut l'aider, votre Dieu! C'est de la lâcheté que de ne pas agir!

Sœurette crut devoir intervenir, en souriant, pleine de tolérance pour ces vaincus de demain.

— Si le bon docteur était encore là, dit-elle, il vous supplierait de ne pas être à ce point d'accord, puisque votre entente aggrave votre querelle... Vous me désolez, mes amis, j'aurais été très heureuse, non pas de vous convertir à nos idées, mais de vous entendre au moins reconnaître, devant l'expérience, un peu du grand bien qu'elles ont réalisé dans ce pays.

Tous deux avaient gardé pour elle, si douce, si sainte, une grande déférence, et leur présence dans ce petit salon, au foyer même de la Cité nouvelle, montrait quel ascendant amical elle exerçait toujours sur eux. Ils allaient jusqu'à y supporter le voisinage de Luc, l'adversaire victorieux, qui, d'ailleurs, discrètement, évitait de triompher, devant cette agonie amère et violente du vieux monde. Cette fois-ci encore, il n'intervenait pas, il écoutait Hermeline nier furieusement tout ce qu'il avait créé, parce que tout avait réussi. C'était la révolte dernière du principe d'autorité contre la libération naturelle et sociale de l'homme, l'autre forme de la tyrannie, l'Etat tout-puissant en face de la toute-puissante Eglise, qui se sont disputé voracement les peuples, quittes à s'entendre, à se liguer pour les reconquérir, le jour où ils les voyaient près d'échapper à la servitude civile comme à la servitude religieuse.

— Ah! cria encore Hermeline, si vous vous avouez vaincu, l'abbé, c'est bien fini, je n'ai plus qu'à me taire, comme vous, et à mourir dans mon coin!

Le prêtre hocha de nouveau la tête, en son douloureux silence. Pourtant, il déclara, une dernière fois :

— Dieu ne peut pas être vaincu, c'est Dieu qui doit agir.

Lentement, la nuit tombait sur le parc, le petit salon s'emplissait d'une ombre croissante, et personne ne parla plus, un grand frisson passa, venu du mélancolique passé. L'instituteur se leva, fit ses adieux. Puis, comme le prêtre se levait à son tour, Sœurette voulut lui mettre discrètement dans la main la somme qu'elle lui donnait, à chacune de ses visites, pour ses pauvres. Mais cette aumône, acceptée depuis plus de quarante ans, il la refusa, il dit, à voix lente et basse :

— Non, merci, mademoiselle, gardez cet argent, je ne saurais qu'en faire, il n'y a plus de pauvres.

Ah! quelle parole pour Luc, il n'y a plus de pauvres! Son cœur en avait bondi dans sa poitrine. Plus de pauvres, plus d'affamés, dans ce Beauclair qu'il avait connu si noir, si misérable, avec sa population maudite de travailleurs mourant de faim! Toutes les plaies affreuses du salariat allaient-elles donc se guérir, la honte et le crime devaient-ils disparaître avec la misère? Il avait suffi que le travail fût réorganisé selon la justice, pour que déjà se fût accomplie une meilleure répartition de la richesse. Et, quand le travail serait l'honneur, la santé, la joie, une humanité de paix et de fraternité peuplerait enfin la Cité heureuse.

Jordan, sur le canapé, enveloppé dans son châle, n'avait pas un mouvement, voyageant sans doute à travers les espaces infinis, où se perdait son regard. Lorsque l'abbé Marle et Hermeline furent partis, il finit par s'éveiller. Et, sans quitter des yeux le coucher de l'astre, dont il semblait suivre la lente disparition avec un intérêt passionné, il dit comme en un rêve :

— Chaque fois que je vois le soleil se coucher, je suis pris d'une tristesse infinie et d'une cruelle inquiétude. S'il ne revenait pas, s'il ne se relevait plus sur la terre noire et glacée, quelle terrible mort pour toute vie! C'est lui le père, c'est lui le fécondateur, l'engendreur, sans lequel les germes se dessécheraient ou pourriraient. Et c'est en lui qu'il faut mettre notre espoir de soulagement et de bonheur futur, car s'il ne nous aidait pas, la vie finirait par se tarir un jour.

Luc s'était mis à sourire. Il savait que Jordan, malgré son grand âge, ses soixante-quinze ans bientôt, étudiait depuis plusieurs années l'ardu problème de capter la chaleur solaire, de façon à l'emmagasiner, dans de vastes réservoirs, d'où il la distribuerait ensuite comme l'unique, la grande et éternelle force vivante. Un temps viendrait où le charbon s'épuiserait au fond des mines, et où prendrait-on alors l'énergie nécessaire, le torrent d'électricité devenu indispensable à l'existence? Grâce à ses premières découvertes, il était parvenu à donner la force électrique presque pour rien. Mais quelle victoire, s'il réussissait à faire du soleil le moteur universel, s'il puisait directement en lui cette puissance calorifique endormie

dans le charbon, s'il l'employait comme le fécondateur unique, le père même de l'immortelle vie! Il n'avait plus que cette dernière découverte à réaliser, et son œuvre serait accomplie, il pourrait mourir.

— Soyez tranquille, dit Luc gaîment, le soleil se lèvera demain, et vous achèverez de lui ravir le feu sacré, la divine flamme, créatrice et travailleuse éternelle.

Sœurette, s'inquiétant du petit vent du soir, dont les souffles frais entraient par la fenêtre, vint demander à son frère :

— Tu n'as pas froid, veux-tu que je ferme?

Mais il refusa du geste, il se laissa seulement envelopper jusqu'au menton dans le grand châle. Il semblait ne plus vivre que par un miracle, uniquement parce qu'il voulait vivre, ayant ajourné la mort au soir de son dernier jour de travail, le soir triomphant, où, la tâche faite, l'œuvre debout, il dormirait enfin son bon sommeil d'ouvrier loyal et satisfait. Sa sœur redoublait de précautions, des soins extrêmes le prolongeaient, lui donnaient encore par journée les deux heures d'énergie physique et intellectuelle, dont il utilisait merveilleusement chaque minute, à force de méthode. Et ce pauvre être chétif, très vieux, à demi mort, que le moindre courant d'air menaçait de supprimer, achevait de conquérir et de gouverner le monde, simplement en travailleur têtu, qui ne lâchait pas sa besogne.

— Vous vivrez cent ans, dit encore Luc, avec son rire affectueux.

A son tour, Jordan s'égaya.

— Mais sans doute, si cent ans me sont nécessaires.

De nouveau, il se fit un grand silence, dans le petit salon d'une intimité attendrie. Cela était délicieux, ce lent crépuscule tiède qui envahissait le parc, dont les allées profondes se noyaient d'une ombre croissante. Une clarté de songe flottait encore au ras des pelouses, tandis que, dans les lointains bleuâtres, les grands arbres s'évanouissaient, en visions tremblantes et légères. Et c'était l'heure des amoureux, le parc de la Crêcherie leur restait ouvert largement, ils y venaient ainsi dès la fin du jour, après le travail et les occupations quotidiennes. Per-

sonne ne s'y inquiétait des couples errants, des ombres enlacées, peu à peu fondues, disparues au milieu des verdures. On les y confiait à la garde des vieux chênes amis, on comptait sur le libre amour pour les rendre doux et chastes, en futurs époux dont l'étreinte devient indissoluble, si elle a été mutuellement voulue. Il n'est pour toujours aimer que de savoir pourquoi et comment on aime. Qui s'est choisi, en sachant et en consentant, ne se sépare plus. Et, déjà, par les avenues obscures, par les pelouses envahies d'ombre, des couples erraient, peuplaient d'apparitions lentes le mystère accru des ténèbres, dans le frisson pâmé de la terre, aux odeurs fraîches de printemps.

Puis, des couples encore arrivèrent, et Luc en reconnut plusieurs, des garçons et des filles qu'il avait vus le matin, dans les ateliers. N'étaient-ce pas Adolphe Laboque et Germaine Yvonnot, ces deux ombres errantes, si étroitement unies, emportées comme d'un seul vol, à la pointe des herbes? Ces deux autres, dont les têtes appuyées, rapprochées, mêlaient leurs chevelures, n'étaient-ce pas Hippolyte Mitaine et Laure Fauchard? Ces deux autres encore, n'étaient-ce pas Alexandre Feuillat et Clémentine Bourron, dont les bras liés à la taille paraissaient devoir ne se dénouer jamais? Et Luc eut au cœur une émotion plus douce, lorsqu'il crut reconnaître deux des siens, son fils Charles, qui serrait contre sa poitrine la brune Céline Lenfant, et son fils Jules, qui emmenait à son cou la blonde Claudine Bonnaire. Ah! les beaux jeunes gens, les messagers du printemps nouveau, les derniers couples nés à l'amour, chez lesquels se rallumait l'inextinguible désir, la torche de vie que les générations se passent de l'une à l'autre. Ils étaient encore dans le chaste frisson des premiers mots balbutiés, des caresses innocentes, une étreinte où les cœurs ignorants se cherchent, un baiser furtif dont la douceur suffit à ouvrir le ciel. Mais, bientôt, en sa flamme souveraine, le besoin de l'enfant les unirait, les confondrait, pour que d'autres ouvriers d'amour naquissent d'eux, d'autres couples, qui, plus tard, viendraient dans ce parc promener de même le délicieux éveil de leur tendresse. Toujours, maintenant, il y aurait plus de bonheur, plus de libre passion travaillant à plus

d'harmonie. Et des couples, des couples arrivaient sans cesse, le parc achevait de se peupler peu à peu de tous les amoureux de la Cité heureuse, c'était la soirée exquise après la bonne journée de travail, des pelouses et des taillis de songe, noyés de mystère et de parfum, où l'on n'entendait plus que le petit bruit des rires et des baisers.

A ce moment, devant le salon, une ombre s'arrêta. C'était Suzanne, inquiète, qui cherchait Luc, pour lui dire son souci. Et, quand elle l'eut enfin retrouvé là, elle lui expliqua combien elle se tourmentait de n'avoir pas encore vu Boisgelin rentrer. Jamais il ne s'était attardé ainsi, jusqu'à la nuit tombée.

— Vous aviez raison, répétait-elle, j'ai eu tort de le laisser à sa folie... Ah! le malheureux, le vieil enfant!

Luc, gagné par ses craintes, la renvoya chez elle.

— Il peut rentrer d'une minute à l'autre, le mieux est que vous soyez là... Moi, je vais battre les environs, et je vous porterai des nouvelles.

Tout de suite, il prit deux hommes avec lui, il traversa le parc, dans l'idée de commencer les recherches du côté des ateliers. Mais il avait à peine fait trois cents pas, il se trouvait près du petit lac, sous les saules, en un coin de paradis, lorsqu'un léger cri de terreur, parti d'un bouquet de feuillages voisin, l'arrêta brusquement. Et il vit sortir des feuillages un couple d'amoureux effrayé, dans lequel il crut bien reconnaître son fils Jules et la blonde Claudine Bonnaire.

— Quoi donc? qu'avez-vous? leur cria-t-il.

Ils ne répondirent pas, il fuyaient légèrement, comme sous un vent de terreur, en oiseaux d'amour dont quelque rencontre affreuse avait troublé les caresses. Puis, quand il se fut décidé, pour voir, à pénétrer dans le taillis, par l'étroit sentier qui le traversait, lui-même laissa échapper un cri d'épouvante. Il venait de presque se heurter contre un corps, pendu à une branche, barrant le sentier de sa masse noire. Sous la clarté mourante du ciel, où naissaient les étoiles, il avait reconnu Boisgelin.

— Ah! le malheureux, le vieil enfant! murmura-t-il comme Suzanne, bouleversé, désespéré de ce drame atroce, dont elle aurait le gros chagrin.

Vivement, aidé des deux hommes, il décrocha le pendu, il l'allongea sur le sol. Mais le corps était déjà froid, le suicide devait remonter aux premières heures de l'après-midi, tout de suite après la course éperdue du malheureux, au travers de l'usine en travail. Et il crut comprendre, quand il remarqua, au pied de l'arbre, un grand trou que Boisgelin avait dû s'acharner d'abord à creuser avec les mains, avec les ongles, pour y cacher, y enterrer la prodigieuse fortune que lui gagnait son peuple de travailleurs, toute la ville en besogne, et qu'il ne pouvait administrer ni même loger quelque part. Ensuite, sans doute, désespérant de faire le trou assez vaste, craignant de ne pouvoir y loger l'amas colossal de son trésor, il avait résolu de mourir là, sous ce monstrueux embarras d'un capital dont la masse démesurée, sans cesse accrue, l'écrasait. Sa journée entière de course éperdue, sa folie maniaque d'oisif ne pouvant plus vivre dans la Cité nouvelle du juste travail, aboutissait à cette mort tragique. Et, dans la tiède nuit nuptiale, le parc s'emplissait d'un frôlement de caresses, d'un chuchotement de voix amoureuses.

Pour ne pas jeter l'épouvante parmi les couples dont les ombres légères glissaient entre les arbres, autour de lui, Luc envoya les deux hommes chercher une civière à la Crêcherie, en les priant de ne dire à personne la lugubre découverte. Puis, lorsqu'ils furent de retour et qu'ils eurent couché le corps sous les petits rideaux de toile grise, le triste cortège se mit en marche, par les sentiers les plus noirs, afin de n'être pas vu. Ainsi, la mort affreuse passa muette, noyée de ténèbres, au travers du délicieux réveil printanier, frissonnant de vie nouvelle. De partout des amoureux semblaient naître, il en surgissait au coude de chaque avenue, au détour de chaque buisson, dans le pullulement des germes qui soulevaient la terre pâmée. Un parfum de fleurs embaumait l'air, les mains se cherchaient, les lèvres s'unissaient, avec l'imperceptible bruit du bouton en train d'éclore. Et c'était le torrent des êtres élargi d'un flot nouveau, la mort vaincue sans cesse, demain poussant toujours, pour plus de vérité, plus de justice et de bonheur.

Devant la porte de la maison, Suzanne attendait,

angoissée, les yeux au loin dans la nuit. Lorsqu'elle aperçut la civière, elle comprit, elle eut une plainte sourde. Et, lorsque Luc, en quelques mots, lui eut conté la fin misérable de l'inutile endormi là, elle ne put que répéter encore, devant l'évocation de toute cette existence, vide, empoisonnée et empoisonneuse, dont elle avait tant souffert :

— Ah! le malheureux, le vieil enfant!

D'autres catastrophes se produisirent, dans l'écroulement fatal de la vieille société pourrie, condamnée à disparaître. Mais, le mois suivant, la plus retentissante fut l'effondrement des toitures de la vieille église Saint-Vincent, un matin de clair soleil que l'abbé Marle était à l'autel, célébrant la messe pour les seuls moineaux qui voletaient au travers de la nef déserte.

Depuis longtemps, le curé n'ignorait pas que son église lui croulerait un jour sur la tête. Elle datait du XVIe siècle, très endommagée, d'une élégance fine, lézardée de partout. On avait bien réparé le clocher, quarante ans plus tôt; seulement, faute des fonds nécessaires, on avait dû remettre la réfection des toitures; dont les charpentes, à moitié mangées, fléchissaient déjà et, depuis cette époque, les demandes de crédits nouveaux étaient restées vaines. L'État, écrasé sous la dette, abandonnait cette église d'un pays perdu. La ville de Beauclair refusait toute contribution, le maire Gourier n'ayant jamais été avec les prêtres. De sorte que le curé, réduit à ses propres ressources, avait dû finir par se mettre personnellement en campagne, pour chercher la grosse somme dont le besoin devenait plus pressant de jour en jour, s'il ne voulait pas recevoir la maison de Dieu sur les épaules. Mais, vainement, il frappa aux portes de ses riches pénitentes, les fidèles devenaient rares, leur zèle se refroidissait. Tant que la femme du maire avait vécu, la belle Léonore, dont la grande dévotion compensait l'athéisme de son mari, il avait trouvé chez elle un appui précieux. Ensuite, Mme Mazelle seule lui était restée, d'une ferveur déclinante, peu généreuse de sa nature. Et, plus tard, lorsque, dans le désarroi de ses rentes compromises, elle était venue de moins en moins à Saint-Vincent, il avait perdu en elle sa dernière parois-

sienne de luxe, n'y recevant désormais la visite que de quelques pauvresses, dont la misère s'entêtait à l'espoir d'une vie meilleure. Puis, enfin, depuis le jour où il n'y avait plus eu de pauvres, son église achevait de se vider, il y avait dans la solitude, dans l'abandon définitif où les hommes laissaient son Dieu d'erreur et de misère.

Alors, l'abbé Marle sentit un monde finir et s'anéantir autour de lui. Ses complaisances n'avaient pu sauver la bourgeoisie menteuse, empoisonneuse, rongée du mal d'iniquité. Vainement, il avait couvert son agonie du manteau de la religion, elle était morte en un dernier scandale. Et, de même, il avait eu beau se réfugier dans la lettre stricte du dogme, pour ne rien accorder aux vérités de la science, dont il sentait le suprême assaut vainqueur, en train de détruire le séculaire édifice du catholicisme. La science achevait de faire brèche, le dogme était finalement emporté, le royaume de Dieu allait être remis sur la terre, au nom de la justice triomphante. Une religion nouvelle, la religion de l'homme, enfin conscient, libre et maître de son destin, balayait les anciennes mythologies, les symbolismes où s'étaient égarées les angoisses de sa longue lutte contre la nature. Après les temples des anciennes idolâtries, l'église catholique disparaissait à son tour, aujourd'hui qu'un peuple fraternel mettait son bonheur certain en la seule force vivante de sa solidarité, sans avoir le besoin de tout un système politique de peines et de récompenses. Et le prêtre, depuis que le confessionnal et la sainte table étaient désertés, depuis que la nef se vidait de fidèles, entendait bien chaque jour, à sa messe, les lézardes des murs s'agrandir, les charpentes des toits craquer davantage. C'était un continuel émiettement, un travail sourd de destruction, de ruine prochaine, dont il percevait les moindres petits bruits avant-coureurs. Puisqu'il n'avait pas réussi à convoquer les maçons, même pour les réparations urgentes, il lui fallait laisser l'œuvre de mort suivre son cours, aboutir à la fin naturelle de toutes choses ; et il attendait simplement, il continuait à dire sa messe, en héros de la foi, seul avec son Dieu délaissé, tandis que les voûtes se fendaient au-dessus de l'autel.

Ce matin-là, l'abbé Marle remarqua qu'une immense crevasse nouvelle s'était produite, pendant la nuit, à la voûte de la nef. Et, certain de l'effondrement attendu depuis des mois, il vint pourtant célébrer sa dernière messe, vêtu de ses habits sacerdotaux les plus riches. Très grand, très fort, avec son nez en bec d'aigle, il se tenait encore droit et ferme, malgré son grand âge. Il se passait de servants, il allait, venait, disait les paroles sacramentelles, faisait les gestes consacrés, comme si une foule se fût pressée là, docile à sa voix. Et, dans l'abandon croissant, des chaises brisées gisaient seules sur les dalles, pareilles à ces sièges de jardin, lamentables, noirs de moisissure, oubliés l'hiver sous la pluie. Des herbes poussaient au pied des colonnes, qui se couvraient de mousse. Tous les vents soufflaient par les vitres cassées, pendant que la grand'porte elle-même, descellée à demi, laissait pénétrer les bêtes du voisinage. Mais, par ce beau jour clair, le soleil surtout entrait en vainqueur, c'était comme un envahissement triomphal de la vie qui prenait possession de cette ruine tragique, où des oiseaux voletaient, où des avoines folles germaient jusque dans les manteaux de pierre des vieux saints. Et, dominant l'autel, un grand Christ de bois peint et doré, régnait encore, allongeait son corps blême et douloureux de supplicié, éclaboussé d'un sang noir, dont les gouttes ruisselaient comme des larmes.

Pendant l'Evangile, l'abbé Marle entendit un craquement plus fort. Des poussières, des débris de plâtre tombèrent sur l'autel. Puis, au moment de l'Offertoire, le bruit recommença, déchirant, d'une sécheresse sinistre, et il y eut un vacillement, comme si l'édifice oscillait quelques secondes, avant de s'écraser. Alors, le prêtre, réunissant les forces dernières de sa foi, pour l'Elévation, mit toute son âme à supplier Dieu de faire le miracle dont il attendait depuis tant de jours le resplendissement glorieux et sauveur. Si Dieu le voulait, l'église allait retrouver sa jeunesse vigoureuse, ses forts piliers soutenant la nef indestructible. Les maçons n'étaient point nécessaires, la toute-puissance divine suffisait, un sanctuaire magnifique renaîtrait, avec des chapelles d'or, des vitraux de pourpre, des boiseries merveilleuses, des

marbres éclatants, tandis qu'un peuple de fidèles agenouillés chanterait le cantique de la résurrection, parmi des milliers de cierges, aux volées retentissantes des cloches. O Dieu de souveraineté et d'éternité, rebâtissez d'un geste votre maison auguste, vous seul pouvez la remettre debout, l'emplir de vos adorateurs reconquis, si vous ne voulez pas être anéanti vous-même sous ses décombres! Et, au moment où le prêtre élevait le calice, ce ne fut pas le miracle demandé qui se produisit, ce fut l'anéantissement. Il se tenait là debout, les deux bras levés, dans un geste superbe d'héroïque croyance, provoquant son souverain Maître à mourir avec lui, si la fin du culte était venue. La voûte se fendit comme sous un coup de foudre, la toiture s'écroula dans un tourbillon de débris, avec un effroyable grondement de tonnerre. Ebranlé, le clocher oscilla, s'abattit à son tour, achevant d'éventrer la nef, entraînant le reste des murailles disjointes. Et il ne demeura rien sous le clair soleil, qu'un tas énorme de gravats, dans lequel on ne retrouva même pas le corps de l'abbé Marle, dont les poussières de l'autel écrasé semblaient avoir mangé la chair et bu le sang. Et l'on ne retrouva rien non plus du grand Christ de bois peint et doré, foudroyé lui aussi, tombé en poudre. Une religion encore était morte, le dernier prêtre, disant sa dernière messe, dans la dernière église.

Pendant quelques jours, on aperçut le vieil Hermeline, l'ancien instituteur, qui rôdait autour des décombres, en parlant tout haut, comme font les gens très âgés, lorsqu'une idée fixe les hante. On ne distinguait pas bien ses paroles, il semblait discuter toujours, reprocher à l'abbé de n'avoir pas obtenu de son Dieu le miracle nécessaire. Puis, un matin, on le trouva mort dans son lit. Et, plus tard, lorsqu'on eut déblayé les décombres, un jardin fut créé là, de beaux arbres, des allées ombreuses, au travers de pelouses embaumées. Des amoureux y vinrent, ainsi qu'ils allaient, par les soirées douces, au parc de la Crêcherie. La Cité heureuse s'élargissait toujours, les enfants grandissaient, faisaient de nouveaux couples d'amants, dont les baisers dans l'ombre semaient d'autres enfants, pour de continuelles moissons futures. Après la gaie journée de travail, des roses épanouies

montaient de chaque buisson. Et, dans ce jardin délicieux, où dormait la poussière d'une religion de misère et de mort, poussait maintenant l'allégresse humaine, la débordante floraison de la vie.

IV

Pendant dix années encore, la Cité acheva de se fonder, d'organiser la société nouvelle en sa justice et en sa paix. Et, cette année-là, le 20 juin, la veille d'une des grandes fêtes du Travail qui avaient lieu quatre fois par an, aux quatre saisons, Bonnaire fit une rencontre.

Agé de quatre-vingt cinq ans bientôt, Bonnaire était le patriarche, le héros du travail. Resté droit, grand et fort, avec sa tête solide, aux épais cheveux blancs, il était très alerte, très sain et très gai. L'ancien révolutionnaire, le collectiviste théorique que le bonheur réalisé des camarades avait pacifié, vivait maintenant dans la récompense de son long effort, cette conquête de l'harmonie solidaire où il voyait grandir en félicité ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. Il restait un des derniers ouvriers survivants de la grande lutte, un des combattants de cette réorganisation du travail qui avait amené une juste répartition de la richesse, tout en rendant au travailleur sa noblesse, sa libre individualité d'homme et de citoyen. Et il était couvert d'ans et de gloire, fier d'avoir aidé par sa nombreuse descendance à la fusion des classes ennemies, utile encore par sa beauté et sa bonté d'ancêtre, au soir de l'existence.

Or, ce soir-là, au déclin du jour, Bonnaire se trouvait donc en promenade, à l'entrée des gorges de Brias. S'aidant simplement d'une canne, il faisait souvent ainsi de longues courses à pied, pour le plaisir de revoir le pays, en évoquant de vieux souvenirs. Et il était arrivé justement à l'endroit de la route où s'ouvrait, autrefois, la porte de l'Abîme, depuis longtemps disparu. Là aussi se trouvait alors, jeté sur la Mionne, un pont de bois, dont il ne restait plus trace, car on avait couvert le torrent sur une centaine de mètres, pour faire passer un large boulevard. Que de changements! qui aurait reconnu l'ancien seuil boueux et noir de l'usine maudite, à cette place, au tournant de cette avenue si calme, si claire, bordée de maisons riantes? Et, comme il s'arrêtait un instant, dans sa haute taille, dans sa grande beauté de vieillard heureux, il eut la vive surprise d'apercevoir, échoué sur un banc, un autre vieil homme, mais qui paraissait détruit par la misère, les vêtements en loques, la face ruinée, embroussaillée de poils, le corps amaigri, tremblant de toutes les fièvres mauvaises.

— Un pauvre! murmura-t-il, parlant à voix haute, dans son étonnement.

C'était bien un pauvre, et il y avait des années déjà qu'il n'en avait plus rencontré. A la vérité, celui-ci, visiblement, n'était pas du pays. Les souliers et les vêtements blancs de poussière, il devait être tombé là de fatigue, à l'entrée de la ville, après des jours et des jours de marche. Son bâton et sa besace vide, échappés de ses mains lasses, gisaient à ses pieds. L'air épuisé, les yeux errants, il regardait autour de lui, en homme perdu, qui ne sait plus où il est.

Très apitoyé, Bonnaire s'avança.

— Mon pauvre homme, puis-je venir à votre aide?... Vous êtes à bout de force et vous semblez dans une grande peine.

Puis, comme le pauvre ne répondait pas, les regards toujours effarés, allant d'un point de l'horizon à l'autre :

— Avez-vous faim? avez-vous besoin d'un bon lit? Je vais vous conduire, vous trouverez ici aide et secours.

Enfin, le vieil homme, si misérable, si ravagé, se décida, bégayant tout bas, se parlant à lui-même :

— Beauclair, Beauclair, est-ce bien Beauclair?

— Sans doute Beauclair, vous êtes à Beauclair, c'est certain, déclara l'ancien maître puddleur qui souriait.

Mais, en voyant le pauvre donner des marques croissantes d'une surprise inquiète, pleine de doute, il finit par comprendre.

— Vous avez connu Beauclair autrefois, il y a longtemps peut-être que vous n'y êtes venu?

— Oui, plus de cinquante ans, répondit l'inconnu de sa voix sourde.

Bonnaire alors éclata d'un bon rire.

— Ah! ça ne m'étonne pas, si vous avez de la peine à vous retrouver. Il y a eu quelques changements... Ainsi, tenez! à cette place, l'usine de l'Abîme a disparu, tandis que, là-bas, plus loin, tout le vieux Beauclair, l'amas sordide, a été rasé ; et, vous voyez, c'est une Cité nouvelle qui s'est bâtie, c'est le parc de la Crêcherie qui s'est continué envahissant l'ancienne ville de ses verdures, un jardin immense où les petites maisons blanches s'égayent parmi les arbres... Naturellement, il faut réfléchir, avant de s'y reconnaître.

Le pauvre avait suivi les explications, tournant les yeux vers les points que le vieillard, d'une gaîté si douce, lui désignait de la main. Mais il hocha de nouveau la tête, il ne pouvait croire à la réalité de ce qu'on lui disait.

— Non, non, je ne vois pas, ce n'est plus Beauclair... Voilà bien les deux promontoires des Monts Bleuses, entre lesquels s'élargit la gorge de Brias, et voilà bien, au loin, la plaine de la Roumagne. C'est tout ce qui reste, ces jardins et ces maisons sont d'un autre pays, d'un pays de richesse et d'enchantement, que je n'ai jamais vu... Allons, il faut marcher encore, je me suis pour sûr trompé de chemin.

Il faisait un effort pour se lever du banc, en ramassant son bâton et sa besace, lorsque ses regards se posèrent enfin sur le vieillard, à l'obligeance si amicale. Jusque-là, il s'était comme replié, regardant en un rêve, se parlant à demi-voix. Puis, tout d'un coup, au premier coup d'œil jeté sur Bonnaire, il devint muet, il parut frémir, dans sa hâte à s'éloigner. L'avait-il donc reconnu, lui qui ne reconnaissait pas la ville? Et celui-ci fut si remué

de la soudaine flamme, flambant sur ce visage méconnaissable, embroussaillé de poils, qu'il l'examina avec plus d'attention. Où avait-il donc vu ces yeux clairs, incendiés par moments de sauvage violence? Brusquement, le souvenir s'éveilla, il frémit à son tour, tandis que tout le passé revivait dans le cri qui jaillissait de ses lèvres :

— Ragu!

Depuis cinquante ans, on le croyait mort. Le corps mutilé, broyé, trouvé au fond d'un gouffre des Monts Bleuses, le lendemain de sa fuite, après son crime, n'était donc pas le sien? Il vivait, il vivait, grand Dieu! il reparaissait, et cette résurrection extraordinaire, ce mort sortant du tombeau après tant d'événements, apportait avec lui la sourde angoisse de ce qui s'était passé hier et de ce qui se passerait demain.

— Ragu, Ragu, c'est toi!

Il avait de nouveau son bâton à la main, sa besace sur l'épaule. Mais, du moment qu'il était reconnu, pourquoi serait-il reparti? Il ne pouvait s'être trompé de route.

— C'est moi bien sûr, mon vieux Bonnaire, et puisque tu vis toujours, toi mon aîné de dix ans, je puis bien vivre aussi, ah! très endommagé, à peine complet, c'est vrai!

Puis, de son ton goguenard d'autrefois :

— Allons, tu m'en donnes ta parole, c'est bien Beauclair, tout ce grand jardin si magnifique, avec ces jolies maisons. Et je suis donc arrivé, il ne me reste qu'à trouver une auberge, où l'on me permettra de me coucher, dans un coin d'écurie.

Pourquoi donc revenait-il? quel projet s'agitait sous ce crâne dévasté, derrière cette face torturée par tant d'années de vagabondage et de vie mauvaise? Bonnaire, de plus en plus inquiet, empli de craintes, le voyait déjà troubler la fête du lendemain par quelque scandale. Il n'osa le questionner tout de suite. Mais il voulut l'avoir sous sa garde, plein de pitié aussi, le cœur ému de le retrouver dans un tel dénûment.

— Il n'y a plus d'auberge, mon brave, et tu vas venir chez moi. Tu mangeras à ta faim, tu dormiras dans un lit frais. Puis, nous causerons, tu me diras ce que tu veux, et je t'aiderai pour que tu te contentes, si c'est possible.

Ragu goguenarda encore.

— Oh! ce que je veux! rien, ça ne compte plus, la volonté d'un vieux mendiant, à demi infirme. Je veux vous revoir, donner en passant un coup d'œil au pays où je suis né. Ça me tourmentait, cette idée-là, je ne serais pas mort tranquille, si je n'étais pas revenu faire un bout de promenade par ici... N'est-ce pas? c'est permis à tout le monde, les routes sont toujours libres?

— Sans doute.

— Alors, je me suis donc mis en chemin. Oh! il y a des années et des années. Quand on a de mauvaises jambes et pas un sou, on n'avance pas vite. Mais tout de même on arrive, puisque me voilà... Et c'est dit, allons chez toi, du moment que tu m'offres l'hospitalité en bon camarade.

La nuit venait, les deux vieillards purent traverser doucement le nouveau Beauclair, sans que personne les remarquât. Et Ragu continuait à s'étonner, jetait des regards à droite et à gauche, ne reconnaissait aucun des endroits par où il passait. Enfin, lorsque Bonnaire s'arrêta devant une des maisons les plus charmantes, sous un bouquet de beaux arbres, il laissa échapper ce cri, dans lequel toute son âme de jadis reparaissait :

— Tu as donc fait fortune, te voilà bourgeois!

L'ancien maître puddleur s'était mis à rire.

— Non, non, je n'ai été, je ne suis qu'un ouvrier. Mais c'est vrai pourtant, nous avons tous fait fortune, nous sommes tous des bourgeois.

Ragu ricana, comme rassuré, dans sa crainte envieuse.

— Un ouvrier ne peut pas être un bourgeois, et, lorsqu'on travaille encore, c'est qu'on n'a pas fait fortune.

— C'est bon, mon brave, nous causerons, je t'expliquerai cela... Entre, entre, en attendant.

Bonnaire se trouvait seul, pour le moment, dans cette maison qui était celle de sa petite-fille Claudine, mariée à Charles Froment. Depuis longtemps déjà, le père Lunot était mort, et sa fille, la sœur de Ragu, la Toupe terrible, l'avait rejoint l'année précédente, après une querelle affreuse, où elle s'était tourné les sangs, comme elle disait. Lorsque Ragu apprit cette double perte, la maison vide désormais de sa sœur et de son père, il eut un simple geste, il sembla dire qu'il s'y attendait, à cause de leur

grand âge. Après un demi-siècle d'absence, on n'est pas surpris de ne retrouver personne.

— Et nous sommes donc ici chez ma petite-fille Claudine, la fille de mon aîné Lucien, qui a épousé Louise Mazelle, la demoiselle des rentiers dont tu dois te souvenir. Claudine elle-même s'est mariée avec Charles Froment, un fils du maître de la Crêcherie. Mais ils ont justement mené leur fillette Alice, une gamine de huit ans, chez une tante, à Formeries, d'où ils ne doivent revenir que demain soir.

Puis, gaîment, il conclut .

— Voici quelques mois que les enfants m'ont pris avec eux, pour me dorloter... La maison est à nous, mange et bois, ensuite je te conduirai à ton lit, et demain, quand il fera jour, nous verrons.

Etourdi, Ragu l'avait écouté. Tous ces noms, tous ces mariages, ces trois générations qui défilaient au galop, l'ahurissaient. Comment comprendre, comment se reconnaître, au milieu de ces événements ignorés, de ces mariages et de ces naissances? Il ne parla plus, il mangea de la viande froide, des fruits, avidement, assis devant la table heureuse et abondante, dans la salle claire qu'une lampe électrique inondait d'une vive clarté. Le sentiment du bien-être, de l'aisance dont il se sentait entouré, devait peser lourdement à ses épaules de vieux vagabond, car il semblait plus vieilli, plus fini encore, tandis que, la face dans son assiette, il dévorait, avec des regards louches, sur tout ce bonheur dont il n'était pas. Les longues rancunes amassées, les fièvres de vengeances impuissantes, le rêve maintenant irréalisable de triompher enfin sur le désastre souhaité des autres, sortaient de son silence même, de l'accablement où le jetait tant de richesse entrevue. Et, pendant qu'il mangeait de la sorte, Bonnaire, repris de malaise à le voir si sombre, si inquiétant, se demandait par quelles aventures inconnues il avait pu rouler durant un demi-siècle, s'étonnant aussi de ce qu'il fût vivant encore, dans une telle misère.

— D'où reviens-tu donc? finit-il par lui demander.

— Oh! de partout! répondit Ragu, avec un geste qui faisait le tour de l'horizon.

— Alors, tu as dû en voir, des pays, des gens et des choses?

— Oh! oui, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, j'ai promené ma carcasse d'un bout du monde à l'autre.

Et, avant d'aller dormir, allumant sa pipe, il dit en gros son existence d'ouvrier errant, révolté contre le travail, paresseux et jouisseur. C'était toujours le fruit gâté du salariat, le salarié rêvant la destruction du patron, uniquement pour prendre sa place, pour écraser à son tour les camarades. Il n'y avait pas d'autre bonheur, une grosse fortune gagnée, mangée dans la joie d'avoir su exploiter la misère du pauvre monde. Et, violent en paroles, lâche quand même devant le maître, travailleur malhonnête, ivrogne incapable d'une besogne suivie, il avait ainsi roulé d'atelier en atelier, de contrée en contrée, se faisant chasser de partout, s'en allant lui-même en des coups de tête imbéciles. Jamais il n'avait pu mettre un sou de côté, en tous lieux la misère était devenue son hôtesse, chaque année de plus lui apportait une déchéance nouvelle. Et, quand l'âge vint, ce fut miracle en effet, s'il ne mourut pas de faim et d'abandon, au coin d'une borne. Jusqu'à près de soixante ans, il travailla, obtint encore de petites besognes à faire. Ensuite, il s'échoua dans un hôpital, dut finir par en sortir, puis retomba dans un autre. Depuis quinze années, il s'entêtait à vivre ainsi, sans trop savoir comment, au petit bonheur des rencontres. Maintenant, il mendiait, il trouvait le long des routes le morceau de pain, la botte de paille nécessaires Et rien en lui n'avait changé, ni la rage sourde, ni la furieuse envie d'être le patron et de jouir.

— Mais, reprit Bonnaire, qui retenait le flot de questions montant à ses lèvres, tous ces pays que tu as traversés doivent être en révolution. Ici, je sais bien, nous avons marché vite, nous sommes en avance. Cependant, le monde entier est en marche, n'est-ce pas?

— Oui, oui, répondit Ragu, de son air blagueur, ils se battent, ils refont la société, ce qui ne m'a pas empêché de crever de faim partout.

En Allemagne, en Angleterre, surtout en Amérique, il avait traversé des grèves, des émeutes terribles. Dans

tous les pays où il s'était rendu, au hasard de sa rancune et de sa paresse, il avait vu se dérouler de tragiques événements. Les derniers empires croulaient, des républiques naissaient à la place, des fédérations de peuples voisins commençaient à supprimer les frontières. C'était comme une débâcle au printemps, lorsque les glaces se fondent et disparaissent, découvrant la terre fécondée, où les germes poussent, fleurissent en quelques jours, au grand soleil fraternel. Certainement, l'humanité entière se trouvait en évolution, occupée enfin à fonder la Cité heureuse. Mais, lui, mauvais ouvrier, noceur toujours mécontent, avait simplement souffert de ces catastrophes, au travers desquelles il se plaignait d'attraper des coups, sans jamais seulement rencontrer l'occasion de piller la cave d'un riche, pour boire une fois à sa soif. Aujourd'hui, vieux vagabond, vieux mendiant, il s'en moquait bien, de leur Cité de justice et de paix! Ça ne lui rendrait pas ses vingt ans, ça ne lui donnerait pas un palais, avec des esclaves, où il aurait achevé sa vie dans les plaisirs, comme les rois dont parlent les livres. Et il plaisantait amèrement tout ce bête de genre humain qui prenait tant de peine, pour préparer aux arrière-petits-enfants du prochain siècle une maison un peu plus propre, dont les hommes d'aujourd'hui ne jouissaient qu'en rêve.

— Ce rêve a longtemps suffi au bonheur, dit Bonnaire tranquillement. Mais ce que tu dis n'est plus vrai, la maison est dès aujourd'hui presque reconstruite, très belle, très saine, très gaie, et je te la montrerai demain, tu verras s'il n'y a pas désormais plaisir à l'habiter.

Alors, il lui expliqua que, le lendemain, il le ferait assister à une des quatre fêtes du Travail, qui mettaient Beauclair en grande allégresse, le premier jour de chaque saison. Chacune d'elles était marquée par des réjouissances particulières, empruntées à la saison même. Et celle du lendemain, la fête de l'été, s'égayait de toutes les fleurs et de tous les fruits de la terre, débordait en une abondance prodigieuse des richesses conquises, en une splendeur souveraine des horizons et du ciel, où flambait le puissant soleil de juin.

Ragu était retombé dans son inquiétude sombre, dans la sourde crainte de trouver, à Beauclair, l'antique rêve

du bonheur social réalisé enfin. Est-ce que, vraiment, après avoir traversé, au milieu de luttes douloureuses, tant de pays en gésine de la société de demain, il allait la voir presque installée déjà, en cette ville, la sienne, qu'il avait dû fuir, un soir de folie homicide? Ce bonheur si furieusement cherché partout, il se créait là, chez lui, pendant son absence ; et, quand il revenait, c'était uniquement pour constater la félicité des autres, à l'heure où lui-même ne pouvait plus compter sur aucune joie. Cette idée d'avoir ainsi, jusqu'au bout, manqué sa vie, achevait de l'anéantir, dans sa fatigue et sa misère, tandis qu'il finissait en silence la bouteille de vin posée devant lui. Et, lorsque Bonnaire se leva pour le mener à sa chambre, une pièce blanche, avec un grand lit blanc, et qui sentait bon, il le suivit d'un pas alourdi, souffrant de cette hospitalité si large, si fraternelle, en son aisance heureuse.

— Dors bien, mon brave, à demain matin.

— Oui, à demain matin, si tout ce sacré monde n'a pas croulé pendant la nuit.

Cependant, Bonnaire, après s'être également couché, eut quelque peine à s'endormir. Lui aussi restait tourmenté, en se demandant qu'elles pouvaient être les intentions de Ragu. A dix reprises, il avait résisté au désir de l'interroger directement, par crainte de provoquer une explication dangereuse. N'était-il pas préférable de se réserver, puis d'agir selon les circonstances? Il redoutait quelque scène atroce, ce misérable vagabond, fou de misère et de désastre, revenant pour un scandale, insultant Luc, insultant Josine, recommençant peut-être son crime. Aussi se jurait-il de ne pas le quitter un instant le lendemain, de le promener partout, pour être certain de ne le laisser aller seul nulle part. D'ailleurs, dans cette idée de tout lui montrer, il mettait une sage tactique, l'espérance de le paralyser par le spectacle de tant de richesse, de tant de puissance acquises, au point de lui faire sentir l'inutilité de la rage et de la révolte d'un seul. Quand il saurait, il n'oserait plus, sa défaite serait définitive. Et Bonnaire s'endormit enfin, résolu à ce dernier combat, pour l'harmonie, pour la paix et l'amour de tous.

Le lendemain, dès six heures, des fanfares de trompettes sonnèrent, passèrent en joyeux appels sur les toitures de Beauclair, annonçant la fête du Travail. Le soleil était déjà haut, un astre de joie et de force, dans un admirable ciel de juin, à l'immensité bleue. Des fenêtres s'ouvrirent, des saluts volèrent parmi les verdures, d'une maison à l'autre, et l'on sentit l'âme populaire de la Cité nouvelle entrer en allégresse, tandis que les appels des trompettes continuaient, éveillaient de jardin en jardin les cris des enfants et les rires des couples d'amour.

Bonnaire, vite habillé, trouva Ragu debout, lavé à grande eau dans la baignoire voisine, vêtu des vêtements propres, posés la veille sur une chaise. Et Ragu, reposé, était redevenu goguenard, ouvertement décidé à se moquer de tout, à ne pas convenir du moindre progrès. En voyant entrer son hôte, il eut son mauvais rire, son rire insultant et salisseur.

— Dis donc, mon vieux, en font-ils, un sacré vacarme, avec leurs trompettes, ces bougres-là! Ça doit être bien embêtant pour les gens qui n'aiment pas à être réveillés en sursaut. Est-ce que, tous les matins, on vous joue cette musique, dans votre caserne?

Le vieux maître puddleur préféra le voir ainsi. Il se mit paisiblement à sourire.

— Non, non, ce n'est aujourd'hui que le gai réveil des jours de fête. Les autres jours, on peut faire la grasse matinée, dans un délicieux silence. Mais, quand la vie est bonne, on se lève toujours de grand matin, et les infirmes seuls ont le regret de rester au lit.

Puis, avec sa bonté prévenante :

— As-tu bien dormi? As-tu trouvé tout ce dont tu avais besoin?

Ragu tâcha encore d'être désagréable.

— Oh! je dors bien partout, voici des années que je couche dans les meules, et ça vaut les meilleurs lits du monde... C'est comme toutes ces inventions, ces baignoires, ces robinets d'eau froide et d'eau chaude, ces chauffages électriques fonctionnant à l'aide d'un simple bouton, ça rend certainement des services, quand on est pressé.

Autrement, il est encore préférable de se laver à la rivière et de se chauffer avec un bon vieux poêle.

Et il conclut, en voyant son hôte ne pas répondre.

— Vous avez trop d'eau dans vos maisons, elles doivent être humides.

Ah! quel blasphème! ces eaux ruisselantes, ces eaux bienfaisantes, si pures, si fraîches, qui étaient maintenant la santé, la joie et la force de Beauclair, dont elles baignaient les rues et les jardins d'une éternelle jeunesse!

— Nos eaux sont nos amies, les bonnes fées de notre heureux destin, dit simplement Bonnaire. Tu les verras partout jaillir et féconder la Cité... Allons, viens déjeuner d'abord, puis nous sortirons tout de suite.

Ce premier déjeuner fut délicieux, dans la claire salle à manger, envahie par le soleil levant. Sur la nappe très blanche, il y avait du lait, des œufs, des fruits, avec du beau pain si doré, si parfumé, qu'on le sentait pétri et cuit par des machines soigneuses, pour un peuple heureux. Et le vieil hôte prodiguait à son misérable convive des attentions délicates, une sorte d'hospitalité tendre, héroïque et simple, qui semblait mettre dans l'air calme une douceur, une bonté infinies.

Ils causèrent de nouveau en mangeant. Comme la veille, Bonnaire ne crut pas devoir poser des questions directes, par prudence. Pourtant, il sentait bien que Ragu, à l'exemple de tous les criminels, revenait aux lieux mêmes où il avait commis son crime, dévoré de l'invincible besoin de voir, de savoir. Josine vivait-elle encore? que faisait-elle? et Luc, sauvé de la mort, l'avait-il prise avec lui? enfin qu'étaient-ils devenus l'un et l'autre? Toutes ces curiosités ardentes luisaient sûrement dans la flamme dont brûlaient les yeux du vieux vagabond. Mais, comme il n'ouvrait pas les lèvres de ces choses, gardant son secret, Bonnaire dut se contenter de mettre à exécution le plan arrêté par lui la veille, l'exaltation de la Cité nouvelle, la glorification de sa prospérité et de sa puissance. Et, tout en ne nommant même pas Luc, il se mit à expliquer la grandeur de son œuvre.

— Pour que tu comprennes, mon brave, il est nécessaire que je te dise un peu où nous en sommes, avant

d'aller nous promener dans Beauclair. Aujourd'hui, c'est le triomphe, c'est la floraison complète du mouvement qui commençait à peine, au moment de ton départ.

Et il reprit l'évolution au début, l'usine de la Crêcherie fondée sur l'association du capital, du travail et de l'intelligence, mise en actions, avec partage des bénéfices. Il la montra en lutte avec l'autre usine, l'Abîme, la forme barbare du salariat, finissant par la vaincre, la remplaçant, conquérant peu à peu le vieux Beauclair misérable, du flot victorieux de ses petites maisons blanches, si gaies, si heureuses. Puis, il conta comment, par imitation, par nécessité, les autres usines du voisinage étaient venues se fondre dans l'association première, comment d'autres groupes s'étaient fatalement créés, le groupe du vêtement, le groupe du bâtiment, tous les métiers de même ordre se syndiquant peu à peu, toutes les espèces, toutes les familles se rejoignant, s'unissant à l'infini. Alors, la double coopération de production et de consommation avait achevé la victoire, et le travail en se réorganisant sur ce vaste plan, cette mise en pratique de la solidarité humaine, avait fait sortir de terre la société nouvelle. On ne travaillait que quatre heures, et d'un travail librement choisi, qui pouvait varier sans cesse pour rester attrayant, car chaque ouvrier avait plusieurs métiers, dont l'exercice lui permettait de passer d'un groupe dans un autre. Ces métiers se sériaient logiquement, comme la structure même du nouvel ordre social, le travail régulateur, unique loi de la vie. Les machines, les ennemies d'autrefois, étaient devenues les esclaves dociles, chargées des gros efforts. A quarante ans, le citoyen avait payé sa dette de travailleur à la Cité, il œuvrait seulement pour sa joie personnelle. Et, tandis que la coopération de production faisait ainsi naître cette société de justice et de paix, basée sur le travail consenti par tous, la coopération de consommation avait condamné le commerce à disparaître, rouage inutile, mangeur d'énergie et de gain. Le paysan donnait son blé à l'ouvrier industriel qui donnait son fer et ses outils. Des Magasins-Généraux centralisaient les produits, les distribuaient directement, selon les besoins. Des millions et des millions se trouvaient gagnés de la sorte,

depuis que rien n'en était détourné au passage par l'agio et par le vol. Toute l'existence se simplifiait, on tendait à la disparition complète du numéraire, à la fermeture des Tribunaux et des Prisons, les questions d'intérêts privés cessant de se produire, de jeter l'homme sur l'homme, dans une folie de fraude, de pillage et de meurtre. Pourquoi le crime désormais, puisqu'il n'y avait plus de pauvres, plus de déshérités, puisque la paix fraternelle s'établissait chaque jour davantage entre les citoyens, convaincus enfin que le bonheur de chacun était fait du bonheur de tous? Une longue paix régnait, l'impôt du sang avait disparu comme les autres impôts, plus d'octroi, de contributions d'aucune espèce, plus de prohibitions, la liberté totale de la production et des échanges. Et, depuis surtout que les parasites étaient supprimés, les innombrables employés, fonctionnaires, magistrats, hommes de caserne ou d'église, qui suçaient autrefois la vie du corps social, une formidable richesse s'était déclarée, un si prodigieux entassement de biens, que, d'année en année, les greniers, devenus trop étroits, craquaient sous l'abondance accrue de la fortune publique.

— Tout ça, c'est très bien, interrompit Ragu. Mais, n'importe! le vrai plaisir est de ne rien faire, et si vous travaillez encore, vous n'êtes pas des messieurs. Je ne sors pas de là... Puis, d'une façon comme d'une autre, on vous paye toujours, c'est toujours le salariat, et te voilà donc converti, toi qui exigeais l'entière destruction du capital?

Bonnaire eut son rire de joyeuse franchise.

— C'est vrai, on a fini par me convertir. Je croyais à la nécessité d'une brusque révolution, d'un coup de main qui nous aurait livré le pouvoir, avec la possession du sol et de tous les outils du travail. Mais comment résister à la force de l'expérience? Depuis tant d'années, je vois ici la conquête certaine de cette justice sociale, de ce bonheur fraternel, dont le rêve me hantait! Alors, la patience m'est venue, j'ai la faiblesse de me contenter des conquêtes d'aujourd'hui, dans la certitude où je suis de la victoire définitive de demain... Et, je te l'accorde, il reste beaucoup à faire, notre liberté et notre justice ne sont pas

totales, le capital et le salariat doivent complètement disparaître, le pacte social se libérera de toutes les formes de l'autorité, l'individu libre dans l'humanité libre. Et nous faisons simplement en sorte que les enfants de nos petits-enfants réalisent cette Cité de toute justice et de toute liberté.

Il finit alors en expliquant les méthodes d'instruction et d'éducation nouvelles, les Crèches, les Écoles, les Ateliers d'apprentissage, l'éveil de l'homme chez l'enfant, toutes les énergies passionnelles acceptées, cultivées, le garçon et la fille poussant ensemble, nouant plus étroitement le lien du couple d'amour, dont la force de la Cité doit dépendre. L'avenir de plus en plus libérateur était là, dans ces couples de demain, qui grandissaient pour lui, avec la volonté et l'intelligence des besognes décisives. Chaque génération, plus libérée, plus capable d'équité et de bonté, apporterait sa pierre à l'œuvre finale. Et, en attendant, la richesse incalculable de la Cité irait en augmentant toujours, maintenant que la suppression de l'héritage, presque entièrement accomplie, ne permettant plus les grandes fortunes individuelles, scandaleuses et empoisonneuses, faisait peu à peu que le produit prodigieux du travail de tous appartenait désormais à tous. Les rentes, les grands-livres tombaient eux aussi en morceaux, et les rentiers, les oisifs vivant du travail des autres ou d'eux-mêmes, amassé, thésaurisé égoïstement, étaient une espèce en train de disparaître. Tous les citoyens se trouvaient également riches, puisque la Cité, qui débordait du travail commun, affranchi d'entraves, préservé du gaspillage et du vol, entassait des richesses immenses, dont il faudrait sûrement un jour modérer la production. Les jouissances réservées jadis aux rares privilégiés, les mets délicats, les fleurs, les parures d'éclat et de charme embellissant la vie, étaient aujourd'hui le luxe de tous. Si, au foyer des familles, régnait une grande simplicité, chacun se contentant de sa maison heureuse, les édifices publics éclataient d'une somptuosité extraordinaire, vastes à y loger d'innombrables foules, d'une commodité et d'un charme à en faire les palais du peuple, les lieux de dilection où il se plaisait à vivre. C'étaient des Musées, des Bibliothèques, des Théâtres,

des établissements de Bains, de Jeux, de Divertissements, de simples Portiques, ouvrant sur des salles de réunions, de cours mutuels, de conférences, que la ville entière fréquentait, aux heures de repos. Et les maisons hospitalières pullulaient aussi, les Hôpitaux isolés pour chaque maladie, des Hospices où les infirmes, où les vieillards entraient librement, des Refuges surtout pour les mères et pour les enfants, qui prenaient la femme enceinte dès les mois durs de la grossesse, qui la gardaient après les couches, elle et son nouveau-né, jusqu'au retour complet des forces. Ainsi revenait et s'affirmait, dans la Cité nouvelle, le culte de l'enfant et de la mère, la mère source de l'éternelle vie, l'enfant messager victorieux de l'avenir.

— Maintenant, conclut gaîment Bonnaire, puisque tu as fini de déjeuner, allons voir ces belles choses, notre Beauclair rebâti et glorifié, dans son éclat de fête. Je ne te ferai pas grâce d'un seul coin intéressant.

Ragu, résolu à ne pas se rendre, haussait d'avance les épaules, en répétant le mot qu'il croyait décisif :

— Comme tu voudras, mais vous n'êtes pas des messieurs, vous restez de pauvres bougres, si vous travaillez toujours. Le travail est notre maître, et vous n'êtes encore qu'un peuple d'esclaves.

Devant la porte, une petite voiture électrique à deux places attendait. Il y en avait de pareilles à la disposition de tous. L'ancien maître puddleur, qui, malgré son grand âge, avait gardé les yeux clairs et la main ferme, fit monter son compagnon et s'installa lui-même pour conduire.

— Tu ne vas pas achever de m'estropier, avec cette mécanique-là?

— Non, non, n'aie pas peur. L'électricité me connaît, voici des années que nous faisons bon ménage ensemble.

Et il disait cela d'un ton dévot et attendri, comme s'il eût parlé d'une divinité nouvelle, d'une puissance bienfaisante dont la Cité tirait le meilleur de sa prospérité et de sa joie.

— Tu la retrouveras partout, la grande et souveraine énergie, sans laquelle tant de rapides progrès n'auraient pu s'accomplir. Elle est désormais l'unique force qui

alimente nos machines ; et elle ne reste pas seulement dans nos ateliers communs, elle se rend à domicile, elle y actionne les petits métiers particuliers, elle est l'ouvrière domestiquée dont chacun dispose, pour les plus infimes besognes, en tournant simplement un bouton. On tourne un autre bouton, et elle nous éclaire. On tourne un autre bouton, et elle nous chauffe. Partout, aux champs, à la ville, dans les rues comme au fond des plus modestes demeures, elle est présente, elle travaille silencieusement à notre place, elle est la nature domptée, la foudre asservie, dont notre bonheur est fait. Et il a fallu la fabriquer par quantités incalculables, l'avoir comme nous avons l'air du ciel, pour rien, pour le plaisir de le respirer, sans craindre jamais le gaspillage, quelle que soit la dépense folle que nous pouvons en faire. Mais, paraît-il, il n'y en a pas encore assez, l'ancien maître de la Crêcherie dit qu'il cherche toujours à nous en donner davantage, afin de nous permettre, la nuit, d'allumer un astre au-dessus de Beauclair, pour remplacer le soleil et faire régner chez nous le resplendissement d'un jour éternel.

Il riait de bon cœur, à cet espoir de mettre à jamais les ténèbres en fuite, pendant que la voiturette filait par les larges avenues, de son train si rapide et si doux. Son idée, avant de parcourir Beauclair, était d'aller jusqu'aux Combettes, de montrer d'abord à son compagnon le magnifique domaine qui changeait la Roumagne en un paradis de fertilité et de délices. Cette matinée de fête ensoleillait tout, les routes étaient d'une gaîté sonnante, sous le beau soleil triomphal. D'autres voiturettes, en nombre infini, les parcouraient, toutes pleines de chants et de rires. Beaucoup de piétons aussi arrivaient des villages voisins, la plupart en bandes, des garçons et des filles enrubannés, qui saluaient joyeusement au passage le vieillard, l'ancêtre. Et quelles cultures admirables se déroulaient aux deux bords des routes, de vastes champs de blé dont on ne voyait pas le bout, des mers de blé d'un vert profond et puissant! Au lieu des anciens lopins de terre, découpés avaricieusement en parts étroites, d'une maigreur étique de sol mal nourri et mal cultivé, la plaine entière n'était plus qu'un seul et immense champ, fumé, labouré, ensemencé par des mains associées

et riches, et où la solidarité des hommes, réconciliés enfin, avait déterminé une fécondité formidable, des récoltes géantes pour un peuple équitable et fraternel. Quand la terre n'était pas bonne, on refaisait la terre, on lui donnait, chimiquement, les qualités dont elle manquait. On la chauffait, on l'abritait, des cultures intensives donnaient deux récoltes, des légumes et des fruits en toutes saisons. Grâce aux machines, les bras des hommes étaient épargnés, des lieues de labours se couvraient de moissons comme par prodige. Même on parlait de devenir les maîtres des nuages, de les diriger à volonté, grâce à de larges courants électriques, de sorte que, dès lors, on obtiendrait des jours de pluie ou des jours de soleil, selon les besoins de l'agriculture. L'homme, après avoir conquis la terre, allait conquérir le ciel, il ferait des astres sa dépendance. Les matins de grande fête, il nettoierait le ciel bleu, d'un bleu plus vaste et plus profond, il dégagerait le soleil, tel qu'un lustre pendu au plafond de l'immense salle. Et, cette fois déjà, pour cette fête du Travail, au premier jour de l'été, le lustre flambait d'un éclat éblouissant, le long des routes dont la blancheur gaie serpentait parmi les nappes ondulantes des grands blés verts, à l'infini.

— Tu vois, mon brave, reprit Bonnaire, avec un grand geste, d'un bout à l'autre de l'horizon, nous avons du pain. C'est le pain pour tous, le pain auquel chacun a droit en naissant.

— Vous nourrissez donc même ceux qui ne travaillent pas? demanda Ragu.

— Certainement... Mais il n'y a guère que les malades et les infirmes qui ne travaillent pas. Quand on se porte bien, on s'ennuie trop à ne rien faire.

Maintenant, la voiturette traversait des vergers, et c'était délicieux, ces allées interminables de cerisiers couverts de fruits rouges. On aurait dit des arbres enchantés dont les groupes jouaient et riaient au soleil. Les abricots n'étaient pas mûrs, les pommiers et les poiriers pliaient sous l'abondance de leur charge, verte encore. C'était une extraordinaire prodigalité, de quoi donner du dessert à tout un peuple, jusqu'au printemps prochain.

— Du pain pour tous, c'est maigre, reprit Ragu ironiquement.

— Oh! dit Bonnaire, qui se mit aussi à plaisanter, on ajoute un peu de dessert. Tu vois, ce ne sont pas les fruits qui manquent.

Ils étaient arrivés aux Combettes. Le village sordide avait disparu, des maisons blanches s'étaient bâties parmi les verdures, le long du Grand-Jean, le ruisseau infect autrefois, canalisé aujourd'hui, roulant une eau pure, une des causes de la fertilité environnante. Ce n'était plus l'ancienne campagne d'abandon, de saleté et de misère, où les paysans croupissaient depuis des siècles, dans l'entêtement borné de la routine et de la haine. L'esprit de vérité, de liberté, avait passé là, une évolution s'était faite vers la science et l'harmonie, éclairant les intelligences, réconciliant les cœurs, apportant la santé, la richesse, la joie. Depuis que tous avaient consenti à s'associer, le bonheur de chacun était né. Et jamais expérience plus concluante n'avait chanté gaîment sous le soleil, la leçon de choses resplendissait aux Combettes, avec ces maisons éparses, d'où sortait une bonne odeur de familles heureuses, des rires et des chansons.

— Tu te rappelles les anciennes Combettes? demanda de nouveau Bonnaire, les masures dans la boue et le fumier, les paysans aux yeux farouches qui se plaignaient de crever de faim? Regarde ce que l'association en a fait.

Mais, dans sa jalousie sauvage, Ragu ne voulait pas se laisser convaincre, espérant quand même découvrir quelque part le malheur, cette malédiction du travail restée dans son sang de paresseux, de salarié rivé à sa chaîne, par son long atavisme d'esclave.

— S'ils travaillent, ils ne sont pas heureux, répéta-t-il obstinément. Leur bonheur est mensonger, le souverain bien est de ne rien faire.

Et, lui qui tapait sur les curés autrefois :

— Le catéchisme ne dit-il pas que le travail est la punition, la dégradation de l'homme? Quand on va dans le paradis, on ne fait plus rien.

Au retour, ils passèrent devant la Guerdache, un des jardins publics de la Cité nouvelle, toujours empli de jeunes mères et d'un vol d'enfants joueurs. La vaste

habitation, qu'on avait encore agrandie, continuait à servir de maison de repos aux accouchées récentes, qui attendaient là leur rétablissement complet, parmi les grands arbres et les fleurs. C'était un domaine magnifique, un de ces palais d'autrefois, dont le peuple avait hérité légitimement, où il se trouvait enfin chez lui, en sa naturelle souveraineté. Les pelouses s'égayaient de corbeilles odorantes, les allées profondes s'enfonçaient sous les hautes voûtes de feuillages, délicieuses d'ombre et de silence, Et, par ces majestueuses avenues, le long desquelles jadis les chasses galopaient, des mères paisibles, en robes claires, poussaient de petites voitures, où riaient des nouveau-nés.

— Qu'est-ce que ça me fiche, dit encore Ragu, un luxe et une jouissance dont tout le monde profite? Ce n'est plus si bon, du moment qu'ils ne sont pas à moi seul.

Mais la voiturette, filait toujours, et ils rentrèrent dans le nouveau Beauclair. L'aspect général de la ville reconstruite était bien celui d'un immense jardin, où les maisons s'étaient naturellement espacées, parmi les verdures, en un besoin de grand air et de vie libre. Au lieu de se serrer les unes contre les autres, comme aux époques de tyrannie et de terreur, les maisons semblaient s'être dispersées, pour plus de paix, plus de santé heureuse. Les terrains, remis en commun, ne coûtaient rien, s'étendaient d'un promontoire à l'autre des Monts Bleuses. Pourquoi se serait-on entassé, lorsque la plaine se déroulait? Quelques milliers de mètres sont-ils donc de trop pour une famille, lorsque tant d'immenses contrées de la terre ne sont même pas habitées? Chacun avait donc choisi son lot, puis s'était mis à bâtir à sa fantaisie. Aucun alignement, de larges avenues qui coupaient les jardins, pour la facilité des communications, et simplement des maisons dans les arbres, au gré de chaque ménage. Seulement, quelles que fussent leur orientation et leur disposition particulières, elles gardaient toutes un air de famille, un grand air de propreté et de joie. Surtout elles s'ornaient toutes de grès et de faïences aux couleurs vives, de tuiles émaillées, de pignons, d'encadrements, de panneaux, de frises, de corniches, dont les bleus de liserons, les jaunes de pissenlits, les rouges de coque-

licots, les faisaient ressembler à de grands bouquets fleuris, entre les massifs verts des arbres. Rien n'était d'un charme plus gai, on sentait là une floraison renaissante de la beauté populaire, un peu déjà de cette beauté à laquelle le peuple avait droit et que son génie épanouirait de plus en plus, en moisson de chefs-d'œuvre. Puis, sur les places, aux carrefours des larges avenues, se dressaient les monuments publics, d'immenses constructions où le fer et l'acier triomphaient en des charpentes hardies. La magnificence en était faite de simplicité, d'appropriation logique à l'usage, d'intelligente grandeur dans le choix des matériaux et dans la décoration. Tout le peuple devait y être chez lui, les Musées, les Bibliothèques, les Théâtres, les Bains, les Laboratoires, les Salles de réunions et de divertissements, n'étaient que des Maisons-Communes ouvertes à la nation entière, où se vivait librement, fraternellement, la vie sociale. Et des essais de Portiques s'ébauchaient déjà, des bouts d'avenue couverts de vitres, et qu'on se proposait de chauffer l'hiver, pour permettre la tranquille circulation, par les grandes pluies et par les grands froids.

Cependant, Ragu donnait malgré lui des signes de surprise, et Bonnaire, le voyant absolument perdu, se mit à rire.

— Ah! ce n'est plus très facile de se reconnaître... Nous sommes sur l'ancienne place de la Mairie, tu te souviens, cette place carrée d'où partaient les quatre grandes voies, la rue de Brias, la rue de Formeries, la rue de Saint-Cron et la rue de Magnolles. Seulement, comme le vieux bâtiment de la Mairie tombait de pourriture, on l'a démoli, avec l'École ancienne, où tant de gamins avaient ânonné, sous la férule. Et tu vois, à la place, cette série de grands pavillons, les Laboratoires de chimie et de physique, où chaque savant est libre de venir étudier, expérimenter, lorsqu'il pense avoir fait quelque découverte, utile à la communauté. Puis, les quatre rues se sont transformées, des masures ont disparu, on a planté des arbres, et il n'est guère resté que les anciennes maisons bourgeoises, avec leurs jardins, où les mariages ont fini par installer nos descendants, à nous les pauvres bougres de jadis.

Dès lors, Ragu finit par se retrouver, dans cet ancien beau quartier de Beauclair, le moins atteint naturellement. Il fallut pourtant que Bonnaire continuât à lui signaler au passage les transformations décisives, dues à la victoire de la société nouvelle. On avait gardé la Sous-Préfecture, en y ajoutant deux ailes en forme de galeries, pour y installer une Bibliothèque. De même, le Tribunal était devenu un Musée, tandis que la Prison neuve, avec ses cellules, avait pu être changée, sans trop de frais, en une maison de Bains, où l'eau jaillissante des sources abondait. Le jardin planté sur les terrains de l'Église écroulée avait déjà de beaux ombrages, autour du petit lac qui s'était formé à la place même de l'antique crypte souterraine. A mesure que les autorités diverses, d'administration et de répression, tendaient à disparaître, les bâtiments faisaient retour au peuple ; et il en disposait pour son bien-être et pour sa joie.

Mais, comme la voiturette revenait, remontait une grande et belle avenue, Ragu se sentit perdu de nouveau.

— Où sommes-nous donc ici?

— Dans l'ancienne rue de Brias, répondit Bonnaire. Ah! l'aspect en a bien changé. C'est que, le petit commerce ayant disparu complètement, les boutiques se sont fermées une à une, les vieilles maisons ont fini par être démolies, laissant la place à ces constructions nouvelles, si riantes parmi les aubépines et les lilas. Et, là, vers la droite, on a couvert le Clouque, cet égout empoisonné, sur lequel maintenant passe la contre-allée de cette avenue.

Il continua, il évoqua l'étroite, la noire rue de Brias, avec son pavé toujours boueux, avec son continuel piétinement de troupeau. Le travail blême et rageur y traînait sa fatigue, la faim et la prostitution y rôdaient le soir, les ménagères pauvres y allaient de boutique en boutique, soucieuses, en quête de petits crédits. C'était là que les Laboque régnaient, prélevant leur dîme sur les acheteurs, que Caffiaux empoisonnait les ouvriers de son alcool frelaté, que le boucher Dacheux surveillait sa viande, la viande sacrée, la nourriture des riches ; tandis que la belle boulangère, la bonne madame Mitaine, était la seule à bien vouloir fermer les yeux, quand un

pain ou deux disparaissaient de son étalage, les jours où les petits de la rue avaient trop faim. Et, maintenant, le pavé s'était nettoyé de tant de misère et de tant de souffrance, un souffle libérateur avait comme emporté les boutiques, où la pauvreté de tous s'aggravait des gains du commerce, rouage inutile, mangeur de richesse et de force. L'avenue passait, libre, élargie, assainie, inondée de grand soleil, n'ayant plus à ses deux bords que des maisons de travailleurs heureux, pendant que la foule y riait, y chantait, par cette claire matinée de fête triomphale.

— Mais alors, s'écria Ragu, si le Clouque est ici, sous ces talus gazonnés, le vieux Beauclair se trouvait donc là-bas, à la place de ce parc nouveau, où des façades blanches se cachent à demi dans les ombrages?

Et, cette fois, il demeura béant. C'était bien le vieux Beauclair, l'amas sordide de masures qui s'étalaient en une mare nauséabonde, des rues sans jour, sans air, empuanties par un ruisseau central. Le misérable monde du travail s'entassait dans ces nids à vermine et à épidémies, y agonisait depuis des siècles, sous l'affreuse iniquité sociale. Surtout, il se rappelait la rue des Trois-Lunes, la plus obscure, la plus étranglée, la plus immonde de toutes. Et voilà qu'un coup de vent justicier et vengeur avait purifié ce cloaque, en emportant ces abominables décombres, en semant à la place ces arbres, ces verdures, où des logis de santé et de joie avaient poussé! Rien n'était resté de l'ancienne ignominie, de ce bagne suant son poison sous le ciel, comme un ulcère dont l'humanité serait morte. Avec la justice, la vie était revenue, et c'étaient aussi des rires et des chants qui sortaient de chaque demeure, qui emplissaient les larges rues nouvelles, débordantes d'une jeunesse en fête.

Bonnaire s'amusait de l'étonnement de Ragu, le promenant d'un train ralenti par les voies neuves de cette heureuse Cité du travail. Le jour férié de chômage et de réjouissance l'embellissait encore, toutes les maisons étaient pavoisées, faisaient claquer au léger vent du matin des oriflammes de couleurs vives, tandis que des étoffes éclatantes drapaient les portes et les fenêtres. Les seuils étaient couverts de roses, les rues elles-mêmes en

étaient jonchées, une telle abondance de roses, poussées dans de vastes champs voisins, que la ville entière pouvait s'en parer comme une femme au matin des noces. Des musiques retentissaient partout, des chœurs de jeunes filles et de jeunes hommes s'envolaient par de grandes ondes sonores, des voix pures d'enfants montaient très haut, se perdaient dans le soleil. Et le limpide, le réjouissant soleil était lui aussi de la fête, d'immenses nappes d'or élargies sans fin sous la tente somptueuse du ciel, légère et d'une soie délicieusement bleue. Toute la population commençait à sortir, en clairs vêtements, parée des belles étoffes, si chères autrefois, mises aujourd'hui à la disposition de chacun. Des modes nouvelles, très simples dans leur magnificence, rendaient les femmes adorables. L'or, depuis la disparition lente de la monnaie, était réservé aux seuls bijoux, chaque fille à sa naissance trouvait ses colliers, ses bracelets, comme les gamins de jadis trouvaient des jouets. Cela n'avait plus de valeur, l'or devenait simplement de la beauté, de même que bientôt les fours électriques allaient produire les diamants et les pierres précieuses en une quantité incalculable, des sacs de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de quoi en couvrir toutes les femmes. Déjà, les amoureuses qui passaient, au bras de leurs amoureux, avaient leur chevelure constellée d'étoiles vives. Et des couples défilaient sans cesse, des fiancés du libre amour, des époux de vingt ans qui s'étaient choisis et qui devaient ne se quitter jamais, des ménages vieillis dans leur tendresse, les mains unies plus étroitement par chaque année nouvelle.

— Où vont-ils donc tous à cette heure? demanda Ragu.

— Ils vont les uns chez les autres, répondit Bonnaire, ils s'invitent pour le grand dîner de ce soir, auquel tu assisteras. Et, du reste, ils ne vont nulle part, ils sortent au bon soleil, ils vivent au grand air leur jour de chômage, parce qu'ils sont gais et qu'ils sont comme chez eux dans leurs belles rues fraternelles. Puis, aujourd'hui, il y a partout des divertissements et des jeux, naturellement gratuits, car l'entrée de tous les établissements publics est libre. Ces bandes d'enfants que tu vois, on les mène dans des cirques, pendant qu'une autre partie de la foule

se rend à des réunions, à des spectacles ou à des auditions de musique... Les théâtres sont destinés à faire partie de l'instruction et de l'éducation sociale.

Mais, brusquement, comme il passait devant une maison, dont les habitants étaient sur le point de sortir, il arrêta la voiturette.

— Veux-tu visiter une de nos maisons nouvelles?... Justement, nous voici chez mon petit-fils Félicien, et puisqu'il est encore là, il va nous recevoir.

Félicien était fils de Séverin Bonnaire, qui avait épousé Léonie, la fille de Ma-Bleue et d'Achille Gourier. Lui-même venait d'épouser, quinze jours plus tôt, Hélène Jollivet, fille d'André Jollivet et de Pauline Froment. Mais, lorsque Bonnaire voulut expliquer ces filiations à Ragu, celui-ci eut le geste d'un homme dont la tête se perd, au milieu d'une telle complication des alliances. Et le jeune ménage était charmant, elle très jeune, d'une adorable beauté blonde, lui blond également, grand et fort. Leur maison , où des enfants n'avaient pas encore eu le temps de naître, sentait bon l'amour, avec ses pièces si claires, si gaies, son ameublement tout neuf, d'une élégance simple. Ce jour-là, d'ailleurs, elle était, comme les rues, pleine de roses, car il semblait avoir plu des roses dans Beauclair, il y avait des roses partout, et jusque sur la toiture. On visita la maison entière avec des rires, on revint à la pièce qui servait d'atelier, une vaste pièce carrée, où se trouvait un moteur électrique. Félicien, tourneur sur métaux par goût, en dehors des trois ou quatre autres métiers qu'il exerçait concuremment, préférait travailler chez lui ; et il en était de même pour plusieurs camarades de son âge, un mouvement s'indiquait dans cette génération nouvelle, le petit travailleur à domicile, libre, maître de sa fabrication, en dehors des grands Ateliers sociaux, fondements jusque-là nécessaires de la Cité. Pour ces ouvriers individuels, la force électrique faisait merveille, ils l'avaient chez eux comme ils avaient l'eau des sources. C'était le travail désormais aisé, pouvant être exercé chez soi, proprement, sans fatigue ; c'était chaque maison changée en un atelier de famille, un lien de plus groupant les énergies au foyer, le travailleur entièrement libre dans la ville libre.

— A ce soir, mes enfants, dit Bonnaire en prenant congé. Dînez-vous à notre table?

— Oh! non, grand-père, impossible cette fois, nous sommes à la table de grand'mère Morfain. Mais, au dessert, nous voisinerons.

Ragu remonta dans la voiturette, sans dire une parole. Il avait visité la maison en silence, il s'était arrêté un instant devant le petit moteur électrique. Et il réussit encore à secouer l'émotion dont il venait d'être pris, au milieu de tant d'aisance et de bonheur manifeste.

— Voyons, est-ce que c'est des maisons de bourgeois cossus et heureux, ces maisons où, dans la plus grande pièce, il y a une machine?... J'accorde que vos ouvriers sont mieux logés, ont plus d'agrément, depuis le jour où la misère a disparu. Mais ce sont toujours des ouvriers, des mercenaires condamnés au travail. Autrefois, il y avait au moins quelques heureux, les privilégiés, qui ne fichaient rien, et tout votre progrès consiste à ce que le peuple entier s'abrutisse sous l'esclavage commun.

Bonnaire haussa doucement les épaules, à ce cri désolé d'un dévot de la paresse, dont le culte s'effondrait.

— Il faudrait s'entendre, mon brave, sur ce que tu appelles d'esclavage. Si respirer, manger, dormir, vivre enfin, est un esclavage, le travail en est un. Puisque tu vis, il faut bien que tu travailles, car tu ne saurais vivre une heure sans travailler... Mais nous causerons de cela. En attendant, nous allons rentrer déjeuner, puis nous passerons l'après-midi à visiter les Ateliers et les Magasins.

Après le déjeuner, en effet, la course recommença, à pied cette fois, d'un pas de promenade. Ils traversèrent l'usine entière, toutes les halles ensoleillées, où l'acier et les cuivres des nouvelles machines luisaient comme des joyaux. Et ce jour-là, les travailleurs étaient venus, des bandes de jeunes hommes et de jeunes filles, pour enguirlander ces machines de verdures et de roses. N'étaient-elles pas de la fête? On fêtait le Travail, il fallait bien les fêter, elles aussi, ces puissantes ouvrières, si douces, si dociles, qui soulageaient les hommes et les bêtes. Et rien n'était plus attendrissant ni plus gai. Ces roses dont s'ornaient les presses, les marteaux

énormes, les raboteuses géantes, les grands tours, les grands laminoirs, disaient combien le travail était devenu attrayant, un bien-être du corps, une joie de l'esprit. Des chants retentissaient, des rondes se formaient, au milieu des rires, toute une farandole, qui peu à peu gagnait d'une halle à l'autre et finissait par changer l'usine en un immense lieu de réjouissance.

Impassible encore, Ragu se promenait, levant les yeux vers les hauts vitrages inondés de soleil, regardant les dalles et les murs d'une netteté éclatante, s'intéressant aux machines, dont beaucoup lui étaient inconnues, colosses faits de rouages compliqués, capables des anciennes besognes humaines, les plus rudes et les plus délicates. Il en était qui avaient des jambes, des bras, des pieds, des mains, pour marcher, pour embrasser, pour éteindre et manier le métal, avec des doigts souples, agiles et forts. Les nouveaux fours à puddler surtout le retinrent, ces fours où le brassage s'opérait mécaniquement. Etait-ce possible que " la boule " en sortit ainsi, toute prête à passer sous le marteau cingleur? Et l'électricité qui faisait rouler les ponts, qui mettait les pilons monstrueux en branle, qui actionnait des laminoirs, capables de couvrir de rails toute la terre! Elle était partout, cette électricité souveraine, elle avait fini par être le sang même de l'usine, circulant d'un bout à l'autres des ateliers, donnant la vie à toutes choses, devenue l'unique source de mouvement, de chaleur et lumière.

— Sans doute, dut concéder Ragu, c'est très bien, c'est très propre et très grand, ça vaut mieux que nos sales trous d'autrefois, où nous étions comme des cochons à l'auge. On a sûrement réalisé des progrès, l'ennui est de n'avoir pas encore trouvé la façon de donner cent mille francs de rente à chaque citoyen.

— Nous les avons, les cent mille francs de rente, répondit plaisamment Bonnaire. Viens voir.

Et il le mena aux Magasins-Généraux. C'étaient d'immenses granges, d'immenses greniers, s'immenses salles de réserve, où toute la production, toute la richesse de la Cité s'entassait. Chaque année, il avait fallu les agrandir, on ne savait plus où mettre les récoltes, on

avait dû même ralentir la production des objets fabriqués, pour qu'un encombrement ne se produisît pas. Et nulle autre part on ne sentait mieux l'incalculable fortune dont un peuple était capable, lorsque disparaissaient les intermédiaires, les oisifs et les voleurs, tous ceux qui vivaient jadis du travail d'autrui, sans rien produire eux-mêmes. La nation entière au travail, avec sa tâche de quatre heures par jour, amoncelait une richesse si prodigieuse, que chaque habitant regorgeait de tous les biens, satisfaisait tous les désirs, ignorant désormais de l'envie, de la haine et du crime.

— Voilà nos rentes, répétait Bonnaire, chacun de nous peut puiser ici, sans compter. Crois-tu que ça ne représente pas pour chacun cent mille francs de vie heureuse? Sans doute, nous sommes tous aussi riches, et cela, tu l'as dit, gâterait ton plaisir, la fortune ne comptant pas pour toi, si elle n'est pas assaisonnée de la misère des autres. Mais cela pourtant a un avantage, on ne court plus le risque d'être volé ou assassiné, un soir, au coin d'une rue.

Il indiqua aussi qu'un mouvement se produisait, en dehors des Magasins-Généraux : l'échange direct de producteur à producteur, provenant surtout des petits ateliers de famille, des machines à domicile. Les grands Ateliers, les grands Magasins sociaux finiraient peut-être par disparaître un jour, et ce serait un nouveau pas vers plus de liberté, vers l'individu souverainement libre dans l'humanité libre.

Ragu l'écoutait, bouleversé peu à peu par ce bonheur conquis, qu'il aurait voulu nier encore. Et, ne sachant comment cacher l'ébranlement où il était, il cria :

— Alors, tu es anarchiste, à cette heure!

Cette fois, Bonnaire s'égaya bruyamment.

— Oh! mon bon ami, j'étais collectiviste, et tu m'as reproché de ne plus l'être. Maintenant, tu me fais anarchiste... La vérité est que nous ne sommes plus rien du tout, depuis le jour où le rêve commun de bonheur, de vérité et de justice s'est réalisé... Et, j'y songe, viens voir encore quelque chose, pour achever notre visite.

Il le mena derrière les Magasins-Généraux, au bas même de la rampe des Monts Bleuses, à l'endroit où

Lange avait jadis installé ses fours rudimentaires de potier, dans un clos de pierres sèches, une sorte de baraquement d'artisan libertaire, vivant en dehors des coutumes et des lois. Aujourd'hui, tout un vaste bâtiment s'élevait là, une fabrique considérable de grès et de faïences, de laquelle sortaient les briques et les tuiles émaillées, les mille décors aux couleurs vives dont s'ornait la ville entière. C'était Lange qui s'était décidé à faire des élèves, cédant aux instances amicales de Luc, lorsqu'il avait vu un peu d'équité s'établir et soulager l'atroce misère. Enfin, puisque le peuple refleurissait à la joie, lui aussi allait donc pouvoir réaliser son rêve, laisser pousser de ses mains les terres cuites éclatantes, les épis d'or, les bluets et les coquelicots, dont il voulait depuis si longtemps égayer les façades, parmi la verdure des jardins. On semblait lui bâtir une ville tout exprès, la ville heureuse des travailleurs délivrés et ennoblis. Et, de ses gros doigts d'ouvrier génial, la beauté s'était épanouie, un art admirable, venant du peuple et retournant au peuple, toute la force et toute la grâce populaires primitives. Il n'avait point renoncé aux objets les plus humbles, la simple argile, la poterie de cuisine et de table, des marmites, des terrines, des cruches, des assiettes, exquises de formes et de couleurs, mêlant aux besognes infimes, à la banale vie quotidienne, le charme glorieux de l'art. Mais, chaque année, il avait élargi sa production, dotant les édifices publics de frises superbes, peuplant les promenades de statues adorables, dressant sur les places des fontaines, pareilles à de grands bouquets, d'où ruisselaient les eaux des sources, en une fraîcheur d'éternelle jeunesse. Et la pléiade d'artistes qu'il avait faits à son image, parmi les générations nouvelles, produisait maintenant avec une extraordinaire abondance, mettait de l'art et de la beauté jusque dans les pots dont les ménagères se servaient pour leurs conserves et leurs confitures.

Justement, Lange était là, sur le seuil de la fabrique, en haut des quelques marches du perron. Bien qu'il eût près de soixante-quinze ans, il restait robuste, dans sa petite taille trapue. C'était toujours la même tête carrée et rustique, embroussaillée de cheveux et de barbe, aujourd'hui d'un blanc de neige. Mais, de ses yeux vifs,

sortait enfin en clairs sourires l'infinie bonté, cachée sous la rude écorce. Une bande d'enfants joueurs l'entourait, des garçons, des filles, qui se bousculaient, les mains tendues, tandis qu'il procédait à une distribution de petits cadeaux, dont il avait l'habitude, le jour de chaque fête. Il leur partageait ainsi, en façon de joujoux, des figurines d'argile, faites en quelques coups de pouce, peintes et cuites à la grosse, mais d'une grâce délicieuse, quelques-unes même d'un comique charmant. Et elles représentaient les sujets les plus simples du monde, les occupations de tous les jours, les menus actes et les joies fugitives de chaque heure, des enfants pleurant ou riant, des jeunes filles faisant le ménage, des ouvriers au travail, la vie en sa continuelle et merveilleuse floraison.

— Voyons, voyons, mes enfants, ne vous pressez pas, il y en aura pour tout le monde... Tiens! ma blondine, pour toi, cette fillette qui met ses bas!... Tiens! mon grand garçon, pour toi, ce gamin qui revient de l'école!... Tiens! le petit brun là-bas, pour toi, ce forgeron avec son marteau!

Et il criait, et il riait, très amusé au milieu des enfants heureux, se disputant ses petits bonshommes et ses petites bonnes femmes, comme il nommait ses exquises figurines.

— Ah! prenez garde! il ne faut pas les casser... Placez-les dans vos chambres, ça vous mettra dans les yeux des lignes agréables, de jolies couleurs. Alors, quand vous serez grands, vous aimerez ce qui est beau et ce qui est bon, vous serez très beaux et très bons vous-mêmes.

C'était sa théorie, il fallait de la beauté au peuple, pour qu'il fut sain et fraternel. Un peuple satisfait ne pouvait être qu'un peuple intelligent et harmonieux. Tout chez lui, autour de lui, devait le rappeler à la beauté, surtout les objets d'un usage courant, les ustensiles, les meubles, la maison entière. Et la croyance à la supériorité de l'art aristocratique était imbécile, l'art le plus vaste, le plus émouvant, le plus humain, n'était-il pas dans le plus de vie possible? Lorsque l'œuvre serait faite pour tous, elle prendrait une émotion, une grandeur incomparables, l'immensité même des êtres et des choses. D'ailleurs, elle venait de tous, elle sortait des entrailles

de l'humanité, car l'œuvre immortelle, défiant les siècles, naissait de la foule, résumait une époque et une civilisation. Et c'était toujours du peuple que l'art fleurissait, pour l'embellir lui-même, lui donner le parfum et l'éclat, aussi nécessaire à son existence que le pain de chaque jour.

— Encore ce paysan qui moissonne, encore cette femme qui lave son linge, tiens! pour toi, ma grande, tiens! pour toi, mon petit homme... Et c'est fini, soyez bien sages maintenant, embrassez pour moi vos mamans et vos papas. Allez, allez, mes petits agneaux, mes petits poulets, la vie est belle, la vie est bonne!

Ragu, immobile, avait écouté en silence, l'air de plus en plus surpris. Il finit par éclater, avec son terrible ricanement.

— Dis donc, l'anarchiste, tu ne parles donc plus de faire sauter toute la boutique?

D'un mouvement brusque, Lange se retourna, le regarda, sans le reconnaître. Il ne se fâcha pas, il se remit à rire.

— Ah! tu me connais, toi dont je ne sais plus le nom... C'est bien vrai, j'ai voulu faire sauter la boutique. Je criais ça partout, à tous les vents, jetant la malédiction à la ville maudite, lui annonçant la destruction prochaine par le fer et la flamme. J'avais même résolu d'être le justicier, en brûlant Beauclair comme dans un coup de foudre... Mais, que veux-tu? les choses ont tourné autrement. Il s'est fait assez de justice déjà pour me désarmer. La ville s'est purifiée, s'est rebâtie, et je ne puis pourtant pas la détruire, maintenant qu'on y réalise tout ce que j'ai voulu, tout ce que j'ai rêvé... N'est-ce pas? Bonnaire, la paix est faite.

Et lui, l'anarchiste d'autrefois, tendit la main à l'ancien collectiviste, avec lequel il avait eu de si furieuses querelles.

— On se serait mangé, n'est-ce pas, Bonnaire?... On était bien d'accord sur la ville de liberté, d'équité et de bonne entente où l'on désirait se rendre. Seulement, on différait sur le chemin à suivre ; et ceux qui croyaient devoir passer à droite auraient massacré ceux qui prétendaient passer à gauche... Maintenant que nous y

sommes, nous serions trop bêtes de nous quereller encore, n'est-ce pas, Bonnaire? La paix est faite.

Bonnaire, qui avait gardé la main du potier, la serrait, la secouait affectueusement.

— Oui, oui, Lange, nous avions tort de ne pas nous entendre, c'est peut-être ce qui nous empêchait d'avancer. Ou plutôt, nous avions tous raison, puisque à présent nous voilà la main dans la main, en reconnaissant qu'au fond nous voulions tous la même chose.

— Et, reprit Lange, si les choses ne vont pas encore comme l'absolue justice l'exigerait, si toute la liberté, tout l'amour restent à venir, il faut s'en remettre à ces gamins et à ces gamines pour continuer l'œuvre et l'achever un jour... Vous entendez, mes petits poulets, mes petits agneaux, aimez-vous bien!

Les cris et les rires recommençaient, lorsque, brutalement, Ragu intervint de nouveau.

— Et ta Nu-Pieds, dis donc, l'anarchiste manqué, tu en as fait ta femme?

Des larmes soudaines parurent dans les yeux de Lange. Il y avait près de vingt ans déjà, la grande et belle fille, ramassée par bonté sur une route, et qui l'adorait en esclave, était morte entre ses bras, victime d'un affreux accident, resté fort obscur. Il racontait l'explosion d'un de ses fours, la porte de fonte descellée, lancée avec violence, trouant la Nu-Pieds en pleine poitrine. Mais la vérité était certainement tout autre : elle l'aidait dans ses expériences d'explosifs, elle devait avoir été foudroyée, pendant des essais pour charger les fameuses petites marmites, dont il parlait si complaisamment, et qu'il devait aller déposer à la Mairie, à la Sous-Préfecture, au Tribunal, partout où se trouvait une autorité à détruire. Pendant des mois, pendant des années, son cœur avait saigné de cette perte tragique, et, aujourd'hui encore, parmi tant de bonheur réalisé, il pleurait cette amoureuse si passionnée et si douce, qui, pour l'aumône attendrie d'un morceau de pain, lui avait fait à jamais le royal cadeau de sa beauté.

Lange s'avança rudement vers Ragu.

— Tu es un méchant, pourquoi me retournes-tu le cœur?... Qui es-tu? d'où reviens-tu? ne sais-tu pas que

ma chère femme est morte et que, tous les soirs encore, je lui demande pardon, en m'accusant de l'avoir tuée? Si je ne suis pas devenu un mauvais homme, je le dois à son tendre souvenir, car elle est toujours là, elle est ma bonne conseillère... Mais toi, tu es un méchant, je ne veux pas te reconnaître, je ne veux pas savoir ton nom. Va-t'en, va-t'en de chez nous!

Il était superbe de violence douloureuse. En lui, sous l'enveloppe mal dégrossie, le poëte, qui autrefois éclatait en imaginations vengeresses, d'une grandeur noire, s'était attendri, le cœur trempé d'une bonté frissonnante, immense, maintenant.

— L'as-tu donc reconnu? demanda Bonnaire inquiet. Qui donc est-il, dis-le-moi?

— Je ne veux pas le reconnaître, répéta Lange avec plus de force. Je ne dirai rien, qu'il s'en aille, qu'il s'en aille tout de suite!... Il n'est pas fait pour chez nous.

Et Bonnaire, persuadé que le potier avait reconnu l'homme, emmena ce dernier doucement, désireux d'éviter une explication pénible. D'ailleurs, Ragu, sans s'attarder à la querelle, le suivit en silence. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, le frappait au cœur, l'emplissait d'un regret amer, d'une envie sans bornes. Et il commençait à chanceler, sous cette félicité conquise, dont il n'était pas, dont il ne serait jamais.

Mais ce fut le soir surtout que le spectacle de Beauclair en fête le bouleversa. Ce premier jour de l'été, un usage avait prévalu, chaque famille dressait sa table au seuil de la maison, dînait dehors, dans la rue, sous les yeux des passants. C'était comme une communion fraternelle de la Cité entière, on rompait le pain et l'on buvait le vin publiquement, les tables finissaient par se rapprocher, ne faisaient plus qu'une table, changeaient la ville en une immense salle de festin, où le peuple devenait une seule et même famille.

Dès sept heures, comme le soleil resplendissait encore, les tables furent dressées, ornées de roses, de la pluie de roses qui embaumait Beauclair, depuis le matin. Les nappes blanches, les vaisselles peintes, les verreries et les argenteries s'égayaient, s'allumaient de la pourpre du couchant. L'argent monnayé tendant à disparaître, cha-

cun avait son gobelet d'argent, comme jadis on avait un gobelet d'étain. Et Bonnaire voulut absolument que Ragu prît place à sa table, à la table de sa petite-fille Claudine, qui avait épousé un fils de Luc, Charles Froment.

— Je vous amène un convive, dit-il simplement, sans le nommer. C'est un étranger, un ami.

Et tous répondirent :

— Il est le bienvenu.

Bonnaire garda Ragu près de lui. Mais la table était longue, quatre générations s'y coudoyaient. L'ancêtre, Bonnaire, y voyait son fils Lucien et sa belle-fille Louise Mazelle, ayant tous les deux dépassé la cinquantaine ; il y voyait sa petite-fille Claudine et son beau-petit-fils Charles Froment, dans leur maturité ; et il y voyait son arrière-petite-fille Alice, une gamine délicieuse de huit ans. Toute une parenté compliquée suivait. Et il expliqua qu'il aurait fallu une table géante, si ses trois autres enfants, Antoinette, Zoé et Séverin, n'avaient pas accepté de dîner à des tables voisines, chez leurs enfants à eux. Il en plaisantait, il disait qu'au désert on voisinerait, de façon à être quand même tous ensemble.

Ragu regardait surtout Louise Mazelle, jolie et vive encore, avec sa fine tête de chèvre capricieuse. La vue de cette fille de bourgeois, si tendre toujours pour son mari Lucien, le fils d'ouvriers, devait le surprendre. Il se pencha, il questionna Bonnaire à demi-voix.

— Les Mazelle sont donc morts ?

— Oui, de l'épouvante de perdre leurs rentes. La baisse énorme des valeurs, les conversions qui ont bouleversé le grand-livre et qui en ont annoncé la destruction prochaine, sont tombées sur eux comme autant de coups de foudre. Le mari est parti le premier, dans son amour de la divine paresse, tué par l'idée qu'il lui faudrait peut-être se remettre au travail. La femme a traîné quelque temps, ne soignant même plus sa maladie imaginaire, n'osant plus sortir, dans la certitude obstinée qu'on assassinait au coin des rues, depuis le jour où l'on avait touché à la rente. Et sa fille a eu beau vouloir la prendre chez elle, elle étouffait à la pensée d'être nourrie par une autre, on l'a trouvée la face noire, frappée d'apoplexie, le nez tombé dans une liasse de ses titres, désor-

mais inutiles... Pauvres gens! ils s'en sont allés sans comprendre, effarés, anéantis, en accusant le monde de s'être mis à l'envers.

Ragu hocha la tête, sans larmes pour ces bourgeois, mais trouvant lui aussi qu'un monde d'où était bannie la paresse cessait d'être habitable. Et il se remit à regarder, assombri par la joie croissante des convives, par l'abondance et le luxe de la table, qui semblaient choses naturelles, ne tirant plus à vanité. Toutes les femmes étaient vêtues des mêmes robes de fête, des mêmes soies claires et charmantes, et dans les chevelures de toutes luisaient les mêmes pierres précieuses, les rubis, les saphirs, les émeraudes. Les fleurs, les roses superbes étaient plus aimées encore, plus précieuses, plus vivantes. Dès le milieu du repas, fait de mets très simples, très délicats, de légumes et de fruits surtout, servis sur des plats d'argent, des chants joyeux montaient déjà, saluant le coucher du soleil, lui disant au revoir, dans la certitude de l'heureuse aurore prochaine. Et il se produisit alors un incident délicieux, tous les oiseaux du voisinage, des fauvettes, des rouges-gorges, des pinsons, de simples moineaux, s'abattirent sur la table, avant d'aller se coucher parmi les verdures assombries. Il en arrivait de partout, en un vol hardi, se posant sur les épaules, descendant becqueter les miettes de la nappe, acceptant des friandises de la main des enfants et des femmes. Depuis que Beauclair devenait une ville de concorde et de paix, ils ne l'ignoraient pas, ils ne craignaient plus rien des bons habitants, ni pièges, ni coups de feu ; et ils s'étaient familiarisés, ils faisaient maintenant partie des familles, chaque jardin avait ainsi ses hôtes, qui, aux repas, venaient prendre leur part de la nourriture commune.

— Ah! voici nos petits amis! cria Bonnaire. Comme ils jasent! ils savent bien que c'est jour de fête... Alice, émiette-leur donc du pain.

Et Ragu, la face noire, les yeux douloureux, continuait à regarder les oiseaux s'abattre de toutes parts, en un tourbillon de petites plumes légères, que doraient les derniers rayons. Il en descendait sans cesse des branches, certains s'envolaient, puis revenaient. Le dessert en fut

égayé, tant il y eut de petites pattes sautant lestement parmi les cerises et parmi les roses. Et rien encore, depuis le matin, au milieu des félicités et des splendeurs visitées, n'avait dit à Ragu, d'une façon aussi charmante et aussi claire, combien ce peuple naissant était paisible et heureux.

Il se leva brusquement, s'adressant à Bonnaire.

— J'étouffe, j'ai besoin de marcher... Et puis, je veux voir encore, je veux tout voir, toutes les tables, tous les convives.

Bonnaire comprit bien. N'était-ce pas Luc et Josine qu'il voulait voir, auxquels aboutissait sa curiosité ardente, depuis son retour? Et son hôte, évitant encore une explication décisive, répondit simplement :

— C'est cela, je vais tout te montrer, nous allons faire le tour des tables.

La première table qu'ils rencontrèrent, devant la maison voisine, était celle des Morfain. Petit-Da la présidait, avec sa femme Honorine Caffiaux, tous les deux en cheveux blancs ; et il y avait là leur fils Raymond, sa femme Thérèse Froment, ainsi que leur aîné, Maurice Morfain, un grand garçon de dix-neuf ans déjà. Puis, en face, c'était la descendance de Ma-Bleue, veuve d'Achille Gourier, et dont les grands yeux de ciel bleu gardaient leur infini bleu, à près de soixante-dix ans. Elle-même allait être arrière-grand'mère bientôt, par sa fille Léonie, mariée à Séverin Bonnaire, et par son petit-fils Félicien, né de ce mariage, et qui venait d'épouser Hélène, fille de Pauline Froment et d'André Jollivet. Tous étaient présents, même ces deux derniers, venus avec leur fille. On plaisantait Hélène, on projetait de donner à son premier-né le nom de Grégoire ; tandis que sa sœur Berthe, agée de quinze ans à peine, riait déjà aux tendresses que lui disait Raymond, son cousin, un petit ménage d'amour pour plus tard.

L'arrivée de Bonnaire, qui retrouvait là son cadet Séverin, fut saluée par des acclamations joyeuses. Et Ragu, s'égarant de plus en plus dans ces alliances enchevêtrées, se fit montrer surtout les deux Froment assises à cette table, Thérèse et Pauline, les deux filles, en marche déjà vers la quarantaine, adorables toujours de beauté

claire et saine. Puis, la vue de Ma-Bleue lui rappela l'ancien maire Gourier, l'ancien sous-préfet Châtelard ; et il voulut connaître leur fin. Ils avaient fini par s'éteindre à quelques jours l'un de l'autre, dans l'intimité étroite que la perte commune de la belle Léonore avait resserrée davantage. Gourier, mort le premier, s'accommodait difficilement au nouvel état de choses, levant parfois les bras au ciel, en patron étonné de ne plus l'être, parlant du passé avec une mélancolie de vieil homme, au point de regretter les cérémonies du culte catholique, la première communion et les processions, l'encens et les cloches, lui qui avait tant mangé du prêtre autrefois. Châtelard, au contraire, s'était galamment endormi dans la peau de l'anarchiste, poussé peu à peu sous sa diplomatique réserve, accomplissant son destin tel qu'il l'avait voulu, heureux, oublié au milieu de ce Beauclair reconstruit et triomphal, disparaissant en silence avec le régime dont il menait si complaisamment les funérailles, comme englouti lui-même dans la chute du dernier ministère. Mais il était une mort plus haute, plus belle, celle du président Gaume, dont le souvenir s'évoquait là par la présence de son petit-fils André, de ses arrière-petites-filles Hélène et Berthe. Lui avait vécu jusqu'à quatre-vingt-douze ans, seul avec son petit-fils, dans la désolation de sa vie manquée, torturée. Le jour où l'on avait fermé le Tribunal et la Prison, il s'était senti délivré de la hantise de toute son existence de juge. Un homme jugeant des hommes, acceptant d'être la vérité infaillible, la justice absolue, malgré les infirmités possibles de son intelligence et de son cœur, cela le faisait frémir, le jetait maintenant à des scrupules excessifs, à des remords épouvantés, pris de la terreur d'avoir été un mauvais juge. Enfin, la justice qu'il attendait, qu'il craignait de ne pas voir, était donc venue, non pas la justice d'un ordre social inique, régnant par le glaive dont elle défend les quelques spoliateurs et dont elle frappe la foule immense des misérables esclaves, mais la justice d'homme libre à homme libre, donnant à chacun sa part du bonheur légitime, apportant la vérité, la fraternité et la paix. Et, le matin de sa mort, il fit appeler un ancien braconnier, condamné

par lui autrefois à une dure peine, pour avoir tué un gendarme dont il venait de recevoir un coup de sabre, et publiquement il se repentit, il dit à voix haute les doutes qui avaient empoisonné sa carrière, il cria ce qu'il avait caché jusque-là, les crimes du code, les erreurs et les mensonges de la loi, toutes ces armes d'oppression et de haine sociales, tous ces terrains corrompus d'où repoussaient des épidémies de vols et de meurtres.

— Alors, reprit Ragu, ce ménage qui se trouve assis à cette table, ce Félicien et cette Hélène, chez lesquels nous nous sommes arrêtés un instant, ce matin, sont à la fois les petits-enfants des Froment, des Morfain, des Jollivet et des Gaume?... Et tous ces sangs ennemis ne s'empoisonnent pas les uns les autres, dans les veines où ils coulent à présent?

— Mais non, répondit tranquillement Bonnaire. Ils s'y sont réconciliés, et la race a pris plus de beauté et plus de force.

Une nouvelle amertune attendait Ragu, à la table suivante. Celle-ci était la table de Bourron, son ancien camarade, le bon compagnon de fainéantise et d'ivrognerie, qu'il dominait, qu'il débauchait si aisément. Bourron heureux, Bourron sauvé, lorsque lui restait seul dans son enfer! Et Bourron, malgré son grand âge, triomphait en effet, à côté de sa femme Babette, l'éternelle réjouie, dont le bel espoir inaltérable, le ciel obstinément bleu s'était réalisé, sans qu'elle daignât même s'en étonner. Est-ce que cela n'était pas naturel? on était heureux, parce qu'on finit toujours par être heureux. Et, à leur entour, le pullulement n'avait plus de bornes. C'était d'abord Marthe, leur aînée, qui avait épousé Auguste Laboque, et qui en avait eu Adolphe, lequel s'était marié avec Germaine, fille de Zoé Bonnaire et de Nicolas Yvonnot. C'était ensuite Sébastien, leur cadet, qui avait épousé Agathe Fauchard, et qui en avait eu Clémentine, laquelle s'était mariée avec Alexandre Feuillat, fils de Léon Feuillat et d'Eugénie Yvonnot. Déjà deux fillettes, issues de ces deux branches, représentaient la quatrième génération, Simonne Laboque et Amélie Feuillat, l'une et l'autre âgées de cinq ans. Et il y avait encore là, grâce aux alliances, Louis Fauchard, marié à Julienne Dacheux,

dont il avait eu Laure, et Evariste Mitaine, marié à Olympe Lenfant, dont il avait eu Hippolyte, et enfin Hippolyte Mitaine, marié à Laure Fauchard, dont il avait François, un gamin de huit ans bientôt, la quatrième génération aussi de ce côté, en train de pousser gaillardement. Dans Beauclair en joie, on n'aurait pas trouvé de table plus vaste, toutes les descendances mêlées des Bourron, des Laboque, des Bonnaire, des Yvonnot, des Fauchard, des Feuillat, des Dacheux, des Lenfant et des Mitaine.

Bonnaire, qui retrouvait encore là une des siennes, Zoé, donnait à Ragu des détails sur ceux que la mort avait pris. Fauchard et sa femme Natalie, lui hébété, elle toujours dolente, s'en étaient allés sans avoir compris, cachant le pain désormais à discrétion, dans la crainte d'être volés. Feuillat, avant de mourir, avait eu la joie de voir le triomphe du vaste domaine des Combettes, son œuvre. Lenfant et Yvonnot venaient de le suivre, dans cette terre aimée intelligemment désormais, virilement fécondée. Après les Dacheux, après les Caffiaux et les Laboque, tout l'ancien commerce aujourd'hui disparu, la belle boulangère, la bonne madame Mitaine, avait fini par s'éteindre, pleine d'ans, de bonté et de beauté.

Ragu n'écoutait plus, ne pouvait détacher ses yeux de Bourron.

— C'est qu'il a l'air tout jeune! murmura-t-il, et sa Babette, elle a toujours son joli sourire!

Il se rappelait les bordées anciennes, le camarade s'attardant avec lui chez Caffiaux, déblatérant contre les patrons, rentrant ivre mort. Et il se rappelait sa longue vie de misère, à lui, les cinquante années perdues à rouler d'atelier en hôpital, par le vaste monde. Aujourd'hui, l'expérience était faite, le travail réorganisé, régénéré, avait sauvé le camarade, à demi perdu déjà, tandis qu'il revenait, lui, exterminé par l'ancien travail de misère et de souffrance, le salariat inique, empoisonneur et destructeur. Et, à ce moment, il y eut un spectacle charmant, qui acheva de l'angoisser. Simonne Laboque, née d'Adolphe et de Germaine, une gamine blonde de cinq ans, arrière-petite-fille de Bourron, prit sur la table, de ses petites menottes, des roses effeuillées, et

vint les faire pleuvoir sur la tête blanche du bisaïeul, souriant.

— Tiens! grand-père Bourron, en voilà, et en voilà encore! C'est pour te faire une couronne... Tiens! tiens! tu en as dans les cheveux, tu en as dans les oreilles, tu en as sur le nez, tu en as partout!... Et bonne fête, bonne fête, grand-père Bourron!

Toute la table riait, applaudissait, acclamait l'ancêtre. Ragu s'enfuit, entraînant Bonnaire. Il tremblait, il défaillait. Puis, lorsqu'ils furent un peu à l'écart, il lui demanda brusquement, d'une voix sourde :

— Écoute, à quoi bon le taire davantage? je ne suis venu que pour les voir... Où sont-ils? montre-les-moi!

C'était de Luc et de Josine qu'il parlait. Mais, comme Bonnaire, ayant compris, tardait à répondre, il continua :

— Depuis ce matin, tu me promènes, je fais semblant de m'intéresser à tout, et pourtant je songe à eux seuls, eux seuls me hantent, car eux seuls m'ont ramené ici, au travers de tant de fatigues et de souffrances... J'ai su, au loin, que je ne l'avais pas tué, et tous les deux vivent encore, n'est-ce pas? ils ont eu beaucoup d'enfants, ils sont heureux, en plein triomphe, n'est-ce pas?

Bonnaire réfléchissait. Dans la crainte d'un scandale, il avait jusque-là retardé l'inévitable rencontre. Mais sa tactique n'avait-elle pas réussi? n'était-il pas parvenu à frapper Ragu d'une sorte de terreur sacrée, devant la grandeur de l'œuvre accomplie? Il le sentait maintenant éperdu, saisi d'un frisson, les mains trop molles pour un nouveau crime. Alors, de son air de bonhomie sereine, il finit par répondre.

— Tu veux les voir, mon brave, je vais te les montrer. Et, c'est bien vrai, tu verras des gens heureux.

La table de Luc se trouvait tout de suite après celle des Bourron. Il en occupait le centre, avec Josine à sa droite. Et il avait à sa gauche Sœurette et Jordan. Suzanne aussi était là, en face de Luc. Nanet et Nise, grand-père et grand'mère bientôt, avaient pris place près d'elle, les yeux rieurs sous leurs toisons blondes un peu pâlies, comme aux jours déjà lointains où ils n'étaient que des joujoux, de petits moutons frisés. Puis, c'était toute la descendance, entourant la table. Hilaire, l'aîné

des Froment, avait épousé Colette, la fille de Nanet et de Nise, et en avait eu Mariette, âgée de près de quinze ans ; tandis que, de Paul Boisgelin et d'Antoinette Bonnaire, naissait Ludovic, qui aurait vingt ans bientôt ; et il y avait promesse d'union entre Ludovic et Mariette, ils dînaient côte à côte, chuchotant, ayant leurs petits secrets dont ils s'égayaient d'un air tendre. Ensuite, venait Jules, le dernier des Froment, qui s'était marié avec Céline, la fille d'Arsène Lenfant et d'Eulalie Laboque, et le ménage avait un gamin de six ans, Richard, d'une beauté d'archange, la passion de son grand-père Luc. Et toute la parenté prolongeait le couvert, c'était la table où fusionnaient le plus étroitement les sangs ennemis, les Froment, les Boisgelin, les Delaveau, mêlés aux sangs des Bonnaire, des Laboque et des Lenfant, le travail manuel, le commerce et la terre, toute la communion sociale, d'où était sortie la Cité nouvelle, le Beauclair de justice et de paix.

Au moment où Ragu s'approchait, un dernier rayon du soleil couchant embrasait la table d'une gloire, et les bouquets de roses, les plats d'argent, les soies légères et les chevelures endiamantées des femmes, étincelaient, au milieu de cette splendeur. Mais surtout, dans cet au revoir de l'astre, l'allégresse adorable était la hâte des oiseaux du voisinage à s'abattre une fois encore, autour des convives, avant d'aller dormir sur les branches. Il en vint un tel vol, parmi un tel battement d'ailes, que la table en fut couverte, une neige vivante de petites plumes tièdes. Des mains amies les prenaient, les caressaient, les relâchaient. Et cette confiance des rouges-gorges et des pinsons était infiniment douce, célébrait dans l'air calme du soir l'alliance faite désormais entre tous les êtres, l'universelle paix qui régnait entre les hommes, les bêtes et les choses.

— Oh! grand-père Luc, cria le gamin Richard, vois donc, grand'mère Josine a une fauvette qui boit de l'eau dans son verre!

C'était vrai, et Luc, le fondateur de ville, en fut amusé, ému. L'eau était un peu de cette eau si fraîche, si pure, qu'il avait captée parmi les roches des Mont Bleuses, et dont sa ville entière, avec les jardins, les avenues, les

fontaines jaillissantes, semblait être né. Il prit le verre, il le leva dans le soleil de pourpre, en disant :

— Josine, il faut boire, il faut boire à la santé de notre Cité heureuse!

Et, lorsque Josine, restée l'amoureuse et la tendre sous ses cheveux blancs, eut trempé en riant ses lèvres, il but à son tour, il reprit :

— A la santé de notre Cité dont c'est aujourd'hui la fête!... Et qu'elle s'élargisse toujours, et qu'elle pousse en liberté, en prospérité, en beauté, et qu'elle conquière toute la terre à l'œuvre d'universelle harmonie!

Dans le soleil qui le nimbait d'une auréole, il était superbe de jeunesse encore, de foi, de joie triomphale. Sans orgueil ni emphase, il disait simplement son bonheur de voir son œuvre enfin vivante et solide. Il était le Fondateur, le Créateur, le Père, et tout ce peuple en joie, tous ces convives à toutes ces tables, où l'on fêtait avec le Travail, les fécondités de l'Été, étaient son peuple, ses amis, ses parents, sa famille sans cesse élargie, de plus en plus fraternelle et prospère. Et une acclamation accueillit le vœu d'ardente tendresse qu'il portait à sa ville, monta dans l'air du soir, roula de table en table, jusqu'aux lointaines avenues. Tous s'étaient mis debout, levaient à leur tour leur verre, buvaient à la santé de Luc et de Josine, le couple de héros, les patriarches du travail, elle, la rachetée, glorifiée comme épouse et comme mère, lui, le rédempteur, qui, pour la sauver, avait sauvé de l'iniquité et de la souffrance le misérable monde du salariat. Et ce fut une minute d'exaltation et de magnificence, la gratitude passionnée de l'immense foule, la récompense de tant de foi active, l'entrée définitive dans la gloire et dans l'amour.

Alors, Ragu trembla de tous ses membres, frissonnant et blême, sous le vent d'apothéose qui passait. Il ne put supporter l'éclat de beauté et de bonté, dont rayonnaient Luc et Josine. Il recula, et il chancelait, sur le point de fuir, lorsque Luc, qui l'avait remarqué, se tourna vers Bonnaire.

— Ah! mon ami, vous manquiez à ma joie, car vous avez été un autre moi-même, le plus brave, le plus sage, le plus fort ouvrier de l'œuvre, et on ne doit pas me fêter,

sans vous fêter aussi... Et, dites-moi, quel est ce vieillard qui se trouve avec vous?

— C'est un étranger.

— Un étranger! qu'il s'approche, qu'il rompe avec nous le pain de nos moissons, et qu'il boive l'eau de nos sources! Notre ville est une ville de bon accueil et de paix pour tous les hommes... Josine, fais une place, et vous, notre ami, que nous ne connaissons pas, approchez-vous, asseyez-vous entre ma femme et moi, car nous voulons honorer en vous tous nos frères inconnus des autres villes du monde.

Ragu, comme pris d'une épouvante sainte, recula encore.

— Non, non! je ne puis pas!

— Pourquoi donc? demanda Luc doucement. Si vous venez de loin, si vous êtes las, vous trouverez ici des mains secourables et consolatrices. Nous ne vous demandons ni votre nom ni votre passé. Chez nous, tout est pardonné, seule la fraternité règne, pour le bonheur de chacun mis dans le bonheur de tous... Et, chère femme, dis-lui donc aussi ces choses, qui seront plus douces, plus convaincantes sur tes lèvres, puisque, moi, je ne semble réussir qu'à l'effrayer.

Alors, Josine elle-même parla.

— Tenez! mon ami, voici notre verre, pourquoi ne boiriez-vous à notre santé et à la vôtre? Vous venez de loin, et vous êtes notre frère, nous aurons plaisir à élargir encore notre famille. Il est d'usage à Beauclair maintenant, les jours de fête, de se donner le baiser de paix, qui efface tout... Prenez et buvez, pour l'amour de tous!

Mais Ragu recula de nouveau, plus pâle et plus tremblant, frappé de la terreur des sacrilèges.

— Non, non! je ne puis pas!

A ce moment, Luc et Josine eurent-ils le soupçon de la vérité, reconnurent-ils le misérable qui revenait pour souffrir encore, après avoir traîné si longtemps son destin de paresse et de corruption? Ils le regardèrent de leurs yeux de bonté heureuse, où passait une grande tristesse pitoyable. Et Luc conclut simplement :

— Allez donc à votre gré, puisque vous ne pouvez pas

être de notre famille, à l'heure où elle se rapproche, où elle se serre de partout, la main dans la main. Voyez, voyez! la voici qui se confond, les tables vont se joindre aux tables, il n'y aura bientôt plus qu'une table, pour toute une Cité de frères!

Et c'était vrai, les convives commençaient à voisiner, chaque table semblait se mettre en marche vers la table prochaine, peu à peu les tables se soudaient les unes aux autres, comme il arrivait toujours à la fin de ce repas commun, célèbrant la fête de l'Été, par une belle soirée de juin. Cela devenait si naturel, les enfants servaient d'abord de messagers, allaient de dessert en dessert, puis les membres épars d'une même famille, au hasard des alliances, tendaient à se réunir, à se retrouver côte à côte. Comment voulait-on que Séverin Bonnaire à la table des Morfain, Zoé Bonnaire à celle des Bourron, et Antoinette Bonnaire à celle de Luc, ne fussent pas entraînés vers la table paternelle où se trouvait leur frère aîné Lucien? Et les Froment, disséminés, comme le blé qu'on jette aux différents sillons, Charles chez les Bonnaire, Thérèse et Pauline chez les Morfain, comment n'auraient-ils pas donné le branle, emmené les autres, dans le désir d'être avec le père, le fondateur et le créateur? Alors, on vit ce prodigieux spectacle, les tables marchant, se rejoignant, s'ajoutant, finissant par ne plus faire qu'une même table, au travers de la Cité d'allégresse. Le long des avenues, devant les portes des maisons en joie, le repas commun n'avait plus d'interruption, la Pâque de ce peuple fraternel allait s'achever sous les étoiles, en une immense communion, coude à coude, sur la même nappe, parmi les mêmes roses effeuillées. Toute la ville devenait un banquet géant, les familles se mêlaient, se confondaient en une famille unique, et le même souffle animait toutes les poitrines, et le même amour faisait battre tous les cœurs. Du grand ciel pur, tombait une paix délicieuse, souveraine, l'harmonie des mondes et des hommes.

Bonnaire n'était pas intervenu, ne perdant pas Ragu des yeux, regardant s'accomplir en lui le changement qu'il attendait, après cette journée dont les surprises l'avaient ébranlé, une à une, jusqu'à ce resplendissement

final qui le terrifiait et l'emportait. Et il le sentit si frappé, si chancelant, qu'il lui donna la main.

— Viens, marchons un peu, l'air du soir est si doux... Dis-moi, crois-tu maintenant à notre bonheur? Tu le vois bien, on peut travailler et être heureux, car la joie, la santé, la vie parfaite est dans le travail. Travailler, c'est vivre, simplement. Et il a fallu une religion de souffrance et de mort pour faire du travail une malédiction et pour mettre la félicité de son paradis dans l'éternelle paresse... Le travail n'est pas notre maître, il est le souffle de notre poitrine, le sang de nos veines, notre unique raison d'aimer, d'enfanter, d'être l'humanité immortelle.

Mais Ragu, dans sa défaite, cessait de discuter, comme brisé de fatigue, las à en mourir.

— Oh! laisse-moi, laisse-moi... Je ne suis qu'un lâche, un enfant aurait eu plus de courage, et je me méprise.

Puis, à voix basse :

— J'étais venu pour les tuer tous les deux... Ah! l'interminable voyage, des routes et des routes encore, des années de courses vagues, au travers de pays inconnus, avec cette unique rage au cœur, revenir à Beauclair, retrouver cet homme et cette femme, pour leur planter dans la chair le couteau dont je m'étais si mal servi!... Et voilà que tu m'as amusé, voilà que je viens de trembler devant eux, de reculer comme un lâche, en les voyant si beaux, si grands, si radieux!

A cette confession, Bonnaire avait frémi. La veille, il s'était bien douté du crime, au frisson noir qui passait. Maintenant, devant l'effondrement du misérable, il se sentait pris de pitié.

— Viens, viens, pauvre être, viens chez moi dormir cette nuit encore. Demain, nous verrons.

— Dormir encore chez toi, oh! non, non! je m'en vais, je m'en vais tout de suite.

— Mais tu ne peux partir à cette heure, tu es trop las, trop faible... Pourquoi ne restes-tu pas avec nous? Tu t'apaiseras, tu connaîtras notre bonheur.

— Oh! non, non! il faut que je parte tout de suite, tout de suite. Le potier me l'a bien dit, je ne suis pas fait pour chez vous.

Et, du ton d'un damné mis à la torture, avec une rage sourde :

— Votre bonheur, je ne puis le voir. Je souffrirais trop.

Dès lors, Bonnaire n'insista plus, gagné lui-même d'un malaise, d'une horreur secrète. En silence, il ramena chez lui Ragu, qui reprit sa besace et son bâton, sans vouloir attendre la fin du repas. Pas une parole ne fut échangée, pas un geste de dernier adieu. Et Bonnaire regarda l'homme, le vieillard misérable et foudroyé, partir d'un pas chancelant, disparaître au loin, dans la nuit peu à peu tombée.

Mais Ragu ne put tout de suite fuir Beauclair en fête. Il remonta lentement la gorge de Brias, il s'éleva pas à pas, avec peine, parmi les roches des Monts Bleuses. Maintenant, il dominait la ville, il la revit d'un coup tout entière, lorsqu'il se retourna. Le ciel d'un bleu sombre, d'une pureté immense, étincelait d'étoiles. Et, sous cette douceur de la belle nuit de juin, la ville s'étendait, pareille à un autre ciel, fourmillante, elle aussi, de petits astres sans nombre. C'étaient les milliers et les milliers de lampes électriques qui venaient de s'allumer, le long des tables du festin, au milieu des verdures. Ces tables, il les retrouvait, il les revoyait, comme dessinées en traits de flamme, victorieuses des ténèbres. Elles se prolongeaient, elles finissaient par emplir l'horizon. Et il entendait monter les rires et les chants, il assistait toujours à cette fête géante de tout un peuple attablé là, en une seule et fraternelle famille.

Alors, il voulut fuir encore, il monta plus haut, et il revit la Cité qui resplendissait davantage, quand il se retourna de nouveau. Il monta plus haut, il monta toujours. Mais, à mesure qu'il montait et qu'il se retournait, la Cité semblait s'agrandir, tenait toute la plaine, devenait le ciel lui-même, avec son infini de bleu sombre et d'étoiles étincelantes. Les rires et les chants lui arrivaient plus clairs, la grande famille humaine fêtait la joie du travail, sur la terre féconde. Et il repartit une dernière fois, il marcha longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans les ténèbres.

V

Et des années se passèrent encore, et la mort nécessaire, bonne ouvrière de l'éternelle vie, fit son œuvre, emporta un à un les hommes qui avaient rempli leur tâche. Bourron partit le premier, puis sa femme Babette, de belle humeur jusqu'à son dernier souffle. Ensuite, ce fut Petit-Da, ce fut Ma-Bleue, aux yeux bleus d'infini, d'éternel ciel bleu. Lange mourut, en finissant du pouce une dernière figurine, une délicieuse fille aux pieds nus, à l'image de la Nu-Pieds. Nanet et Nise, disparus, jeunes encore, s'en allèrent en un baiser. Enfin, Bonnaire succomba en héros, debout, comme enseveli dans le branle du travail, un jour qu'il s'était rendu aux Ateliers, pour voir fonctionner un marteau géant, dont chaque coup forgeait une pièce.

Et, de toute leur génération, de tous les fondateurs et les créateurs, dans Beauclair triomphal, Luc et Jordan restèrent seuls, aimés, entourés des soins affectueux de Josine, de Sœurette et de Suzanne. Les trois femmes, d'une santé et d'une vaillance miraculeuses pour leur grand âge, semblaient ne plus vivre que pour être les aides, les soutiens de chaque heure. Suzanne, depuis que

Luc marchait difficilement, les jambes peu à peu perdues, cloué presque au fond d'un fauteuil, était venue habiter chez lui, partageant avec Josine la gloire attendrie de le servir. Il avait quatre-vingts ans passés, d'une gaîté inaltérable, d'une intelligence restée entière, tout jeune, comme il le disait en riant, sans ces maudites jambes, qui devenaient de plomb. Et, de même, Sœurette ne quittait pas son frère Jordan, toujours à la besogne dans son laboratoire, où il couchait maintenant, d'où il ne sortait plus. Il était l'aîné de Luc de dix années, ses quatre-vingt-dix ans avaient gardé l'activité lente et méthodique à laquelle il devait son œuvre immense, sans cesse sur le point d'expirer, et d'une telle logique, d'une telle volonté raisonnée au travail, qu'il travaillait encore, lorsque, depuis longtemps déjà, les ouvriers les plus solides de sa génération dormaient sous la terre.

Il l'avait répété souvent, de sa petite voix faible :

— Ceux qui meurent, c'est qu'ils le veulent, et l'on ne meurt pas, tant qu'on a quelque chose à faire. Je me porte très mal, mais je vivrai quand même très vieux, je mourrai seulement le jour où mon œuvre sera finie... Vous verrez, vous verrez! Je le saurai bien, et je vous avertirai, mes bons amis, en vous disant : Bonsoir, ma journée est faite, je vais dormir.

Jordan travaillait donc toujours, parce qu'il n'avait pas, selon lui, achevé son œuvre. Il vivait enveloppé dans ses couvertures, il buvait tiède afin de ne pas s'enrhumer, il prenait de longs repos, à demi couché sur une chaise longue, entre les rares heures qu'il pouvait donner à ses recherches. Mais deux ou trois heures, ainsi conquises, lui suffisaient, pour accomplir une besogne considérable, tant il apportait à son effort de méthode, de réalisation utile et certaine. Et Sœurette, très attentive, d'une abnégation absolue, intervenait là, telle qu'un autre lui-même, était à la fois l'infirmière, le secrétaire, l'aide de laboratoire, sans permettre à personne d'approcher son frère. Les jours où il avait les mains trop faibles, impuissantes à l'action, elle exécutait sa pensée, elle finissait par être comme le prolongement de sa vie.

Dans l'idée de Jordan, son œuvre devait être achevée

seulement le jour où il aurait donné à la Cité nouvelle l'électricité bienfaisante sans la mesurer, à discrétion, comme l'eau dont le fleuve roule le flot inépuisable, comme l'air que chacun est libre de respirer à sa guise. Depuis près de soixante ans, il avait fait beaucoup pour arriver à cette solution, il avait résolu, par étapes successives, les problèmes qui l'y acheminaient. D'abord, il s'était ingénié à supprimer les frais de charrois, en brûlant le charbon au sortir du puits, sous les chaudières, et en amenant par des câbles, à chaque usine, la force électrique obtenue ainsi, sans trop de déperdition. Ensuite, il avait imaginé l'appareil si longtemps cherché, il avait pu transformer directement l'énergie calorique contenue dans le charbon, en énergie électrique, sans passer par l'énergie mécanique. C'était la suppression de la chaudière, une amélioration considérable, une économie de plus de cinquante pour cent ; et dès lors, dès que les dynamos s'étaient chargées directement, par la simple combustion du charbon, il avait pu faire fonctionner ses fours électriques, révolutionner la métallurgie, approvisionner déjà la ville abondamment d'électricité, pour tous les usages sociaux et domestiques. Mais elle coûtait encore trop cher, il la voulait pour rien, pareille au vent qui passe, à la disposition de tous. Puis, une terreur lui venait, l'épuisement possible, certain, des mines de charbon. Avant un siècle peut-être, le charbon venant à manquer, ne serait-ce pas la mort du monde actuel, l'arrêt de l'industrie, les moyens de locomotion supprimés, l'humanité immobilisée et refroidie, comme un grand corps dont le sang ne circule plus? Ce charbon dont il ne pouvait se passer, il en regardait brûler chaque tonne avec inquiétude, en se disant que c'était une tonne de moins. Et, chétif, fiévreux, toussant, un pied dans la terre, il se torturait de la catastrophe qui menaçait les générations futures, il se jurait de ne pas mourir avant de leur avoir fait le cadeau du flot de force, du flot de vie prodiguée et sans fin, dont seraient faits leur civilisation et leur bonheur. Et il s'était remis au travail.

Naturellement, Jordan songea d'abord aux chutes d'eau. C'était la force mécanique primitive, on l'employait

avec succès dans les pays de montagne, malgré les caprices des torrents, les interruptions fatales des époques de sécheresse. Par malheur, les quelques ruisseaux des Monts Bleuses, presque taris, à la suite de la dérivation des sources, n'avaient pas l'énergie nécessaire. Puis, ce n'était pas là une force régulière, constante, d'une abondance assez large pour réaliser son vaste dessein. Jordan, ensuite, en vint aux marées, aux continuels flux et reflux de l'Océan, dont on pourrait utiliser l'éternelle force en marche, battant les rivages. Des savants s'en étaient occupés déjà, il reprit leurs études, il imagina même des appareils d'expérience. La distance de Beauclair à la mer n'était pas un obstacle, car la transmission de l'énergie électrique se faisait désormais sans perte, sur des parcours considérables. Mais une autre idée le hantait, s'emparait peu à peu de lui tout entier, le jetait à un rêve prodigieux, qui finissait par être son œuvre totale elle-même, dans la pensée qu'il donnerait le bonheur au monde, s'il la réalisait.

De tout temps, Jordan, si pauvre de chair et si frileux, avait eu la passion du soleil. Il le suivait dans sa course, il le regardait chaque soir se coucher, avec la crainte, le frisson des ténèbres envahissantes ; et, le matin, il se levait parfois de bonne heure, pour la joie de le voir renaître. S'il s'était noyé dans la mer, s'il n'avait plus jamais reparu, quelle nuit sans fin, glacée et mortelle, pour la misérable humanité! Et, chez lui, c'était donc un culte du divin soleil, le père de notre monde, le créateur et le régulateur, qui, après avoir tiré les êtres du limon, les a réchauffés, les a fait se développer et s'épandre, les a nourris des fruits de la terre, depuis une suite incalculable de siècles. Il était l'éternelle source de vie, parce qu'il était la source de lumière, de chaleur et de mouvement. Dans sa gloire, il régnait en roi très puissant, très bon et très juste, en dieu nécessaire, sans lequel rien ne serait, et dont la disparition amènerait la mort de toutes choses. Et, dès lors, pourquoi donc le soleil ne continuerait-il pas, n'achèverait-il pas son œuvre? Il avait bien, pendant des mille ans, amassé sa chaleur bienfaisante dans les végétaux et dans les arbres, dont la houille était faite. Pendant des mille ans, la

houille s'était comme distillée, au sein de la terre, gardant pour nos besoins cet amas immense de chaleur en réserve, nous la rendant enfin en un cadeau inappréciable, à l'heure où notre civilisation devait y trouver une splendeur nouvelle. C'était donc au soleil secourable qu'il fallait s'adresser encore, c'était lui qui continuerait de donner à sa création, au monde et à l'homme, toujours plus de vie, plus de vérité et plus de justice, tout le bonheur rêvé. S'il disparaissait chaque soir, s'il pâlissait l'hiver, il fallait lui demander de nous laisser une large part de sa flamme, afin de pouvoir attendre son retour de chaque matin et de patienter sans souffrir pendant les saisons froides. Ainsi, le problème se posait d'une façon à la fois simple et formidable, il s'agissait de s'adresser directement au soleil, de capter la chaleur solaire et de la transformer, à l'aide d'appareils spéciaux, en électricité, dont il faudrait ensuite conserver des provisions énormes, dans des réservoirs imperméables. De la sorte, il y aurait sans cesse là une source de force illimitée, dont on disposerait à sa guise. Pendant les journées brûlantes de l'été, on moissonnerait les rayons, on les mettrait en grange, en des greniers d'abondance sans fin. Ensuite, quand les nuits se feraient longues, quand l'hiver viendrait avec ses ténèbres et ses glaces, il y aurait là de la lumière, de la chaleur et du mouvement, pour la vie heureuse de l'humanité entière. Et cette force électrique, ravie au soleil créateur, domestiquée par l'homme, serait enfin sa servante docile et toujours prête, le soulageant dans son effort, l'aidant à faire du travail la gaîté, la santé, la juste répartition des richesses, la loi et le culte même de la vie.

Le rêve de Jordan avait occupé déjà d'autres cerveaux, des savants étaient parvenus à imaginer de petits appareils qui captaient la chaleur solaire et la transformaient en électricité, mais par quantités infimes, de simples instruments destinés à des expériences de laboratoire. Il fallait réaliser le phénomène en grand, d'une façon pratique, pour les immenses réservoirs nécessaires aux besoins de tout un peuple. Et, pendant des années, on vit Jordan faire construire, dans l'ancien parc de la Crêcherie, des appareils étranges, des sortes de tours, dont on ne

pouvait deviner l'usage. Il refusait de parler, il ne confiait à personne le secret de ses recherches. Par les beaux temps, aux heures où il se sentait assez fort, il arrivait de son petit pas de vieillard débile, s'enfermait avec des hommes à lui dans l'usine nouvelle, s'y entêtait, malgré les insuccès, luttait, finissait par conquérir l'astre souverain, lui fourmi laborieuse, qu'un rayon un peu trop vif aurait tuée. Jamais héroïsme ne fut plus grand, jamais l'idée, toute-puissante dans ce corps chétif, ne donna le spectacle d'une victoire plus haute sur les forces naturelles, hier foudres meurtrières pour l'homme, aujourd'hui simples énergies conquises, réduites à son service. Et il réussit à résoudre le problème, le bon et glorieux soleil se laissa prendre un peu de son inépuisable flamme, dont il réchauffe la terre depuis tant de siècles, sans se refroidir. Après les derniers essais, une usine définitive fut bâtie, fonctionna, fournit Beauclair d'électricité toute une année, au gré des habitants, comme les sources des Monts Bleuses les fournissaient d'eau. Mais un défaut fâcheux persistait pourtant, les immenses réservoirs perdaient beaucoup, et il y avait là un dernier perfectionnement à trouver, la conversation parfaite des réserves hivernales, assez de rayons solidement emmagasinés, afin de rallumer au-dessus de la ville un autre soleil, pendant les longues nuits de décembre.

De nouveau, Jordan s'était remis au travail. Il cherchait, il luttait encore, résolu toujours à vivre, tant que son œuvre ne serait pas complète. Ses forces déclinaient, il ne pouvait plus sortir, il devait transmettre ses ordres à l'usine, pour l'amélioration définitive et tant disputée. Des mois s'écoulèrent ainsi. Enfermé dans son laboratoire, il y achevait sa tâche, il voulait s'y éteindre, le jour où cette tâche serait finie. Et ce jour arriva, il avait trouvé le moyen d'éviter toute perte, de rendre les réservoirs imperméables, capables de garder longtemps les provisions de force électrique. Et il n'eut plus qu'une volonté, dire adieu à son œuvre, embrasser les siens, puis rentrer dans la vie universelle.

On était alors en octobre, le soleil dorait encore les dernières feuilles d'un or tiède, clair et doux. Jordan obtint de Sœurette qu'on le porterait une dernière fois,

dans un fauteuil, à l'usine où l'on venait d'installer les nouveaux réservoirs. Il désirait y constater son œuvre victorieuse, assez de soleil amassé et conservé, pour que Beauclair pût attendre le printemps prochain. Et, par un après-midi délicieux, il y fut donc conduit, il y passa deux heures, à tout visiter, à régler le bon fonctionnement des appareils. L'usine était construite au pied même de la rampe des Monts Bleuses, dans cette partie de l'ancien parc exposée en plein midi, et dont l'astre faisait autrefois déjà un paradis débordant de fruits et de fleurs. Des tours dominaient les vastes constructions, d'immenses toitures d'acier et de vitres les reliaient, sans qu'on vît rien autre du dehors, tous les câbles, conducteurs de la force, passant sous terre. Puis, Jordan acheva sa visite, en se faisant arrêter un instant encore dans la cour centrale, d'où il promena un suprême et long regard autour de lui, sur ce monde nouveau, cette source d'éternelle vie, sa création, la passion de son existence entière. Et il se tourna vers Sœurette, qui ne l'avait pas quitté, suivant pas à pas le fauteuil, où deux hommes le transportaient.

— Allons, dit-il avec un sourire, c'est fini, et c'est très bien, je puis m'en aller à présent... Rentrons chez nous, ma sœur.

Il était très gai, radieux d'avoir vu son œuvre complète et debout, en bon travailleur qui va pouvoir enfin se reposer. Mais, comme sa sœur, pour le promener un peu, par ce beau temps, avait donné aux hommes l'ordre de faire un détour, il se trouva tout d'un coup, au sortir d'une allée, devant le pavillon où Luc habitait, immobilisé lui aussi, les jambes lourdes, ne sortant plus. Depuis plusieurs mois, les deux amis n'avaient pu se voir. Ils en étaient réduits à correspondre, ils avaient seulement de leurs nouvelles par leurs chères gardiennes, leurs bons anges, toujours en chemin de l'un à l'autre. Et un désir encore, le dernier de son cœur, souleva le mourant, dans le bon sommeil qui commençait à l'envahir.

— Oh! je t'en prie, ma sœur, arrête-moi là, sous cet arbre, au bord de ces hautes herbes... Toi, monte tout de suite chez Luc, préviens-le, dis lui que je passe et que je suis devant sa porte, à l'attendre.

Sœurette, surprise, un peu inquiète de la grosse émotion d'une telle entrevue, hésita un instant.

— Mais mon ami, Luc est comme toi, il ne bouge plus, comment pourra-t-il descendre?

Jordan eut de nouveau son gai sourire, dont ses yeux se ranimaient.

— On le descendra, ma sœur. Puisque je vais à lui dans mon fauteuil, il peut bien venir à moi dans le sien.

Et il ajouta tendrement :

— Il fait si bon ici, nous causerons une dernière fois, nous nous ferons nos adieux... Comment nous quitterions-nous à jamais, sans nous être embrassés?

Il fut impossible à Sœurette de refuser davantage, elle monta chez Luc. Tranquille, dans la caresse du soleil couchant, Jordan attendit. Bientôt, sa sœur reparut, lui annonçant la venue de son ami. Et une émotion profonde passa, lorsque Luc parut à son tour, également porté par deux hommes, dans son fauteuil. Il avança lentement parmi les verdures, suivi de Josine et de Suzanne, qui ne le quittaient pas. Puis, les hommes le déposèrent près de Jordan, et les fauteuils se touchaient, et les deux amis purent se prendre et s'étreindre les mains.

— Ah! mon bon Jordan, comme je vous remercie, comme c'est bien de vous, cette pensée de nous voir encore et de nous dire adieu!

— Vous seriez venu chez moi, mon bon Luc. Puisque je passais, et que vous étiez là, c'était si simple de nous rencontrer, pour la dernière fois, parmi ces herbes, sous un de nos chers arbres, dont nous avons tant aimé les ombrages.

L'arbre était un grand tilleul argenté, un géant superbe, à moitié dépouillé déjà de ses feuilles. Mais le soleil le dorait encore délicieusement, et toute une poussière d'astre tombait de ses branches, en une pluie tiède. La soirée était exquise, d'une paix immense, d'un charme infiniment doux. Un grand rayon baignait les deux vieillards d'une splendeur attendrie, tandis que les trois femmes, debout derrière eux, semblaient les couvrir de leur sollicitude.

— Songez donc! mon ami, reprit Jordan, nous mêlons nos vies depuis tant d'années, dans des besognes paral-

lèles! Nous avons fini par être faits l'un de l'autre. Et j'aurais emporté un remords, si je ne m'étais pas encore excusé d'avoir si peu cru en votre œuvre, au début, lorsque vous êtes venu à moi, en me demandant mon aide, pour construire la future Cité de justice. J'étais convaincu d'un échec.

Luc se mit à rire.

— Oui, oui, mon ami, comme vous le disiez, les luttes politiques, économiques et sociales, n'étaient point votre affaire... Sans doute, il y a eu parmi les hommes tant de vaines agitations! Mais quoi? fallait-il donc ne pas se mêler des faits, laisser l'évolution s'accomplir d'elle-même, dédaigner de hâter l'heure de la délivrance? Toutes les compromissions, parfois nécessaires, toutes les basses besognes des conducteurs d'hommes ont eu leur excuse dans les étapes doubles qu'elles ont aidé parfois à franchir.

Vivement, Jordan l'interrompit.

— Vous aviez raison, mon ami, et vous me l'avez prouvé magnifiquement. Votre lutte, ici, a hâté, a créé tout un monde. Peut-être avez-vous gagné cent ans sur la misère, sur la souffrance humaine, et cette ville nouvelle, ce Beauclair aujourd'hui régénéré, où fleurit plus de justice et plus de bonheur, dit la bonté de votre mission, la gloire bienfaisante de votre œuvre... Vous le voyez, je suis avec vous de toute ma raison et de tout mon cœur, je ne voudrais point vous quitter sans vous répéter combien vous m'avez acquis à votre effort, et avec quelle affection croissante je vous ai suivi, dans tout ce que vous venez de réaliser d'humain et de grand... Souvent, vous avez été mon exemple.

Mais alors, ce fut Luc qui se récria.

— Oh! mon ami, ne parlons pas d'exemple. C'est vous qui m'en avez donné un, continuellement, le plus haut, le plus magnifique!... Souvenez-vous de mes lassitudes, de mes défaillances parfois, et toujours je vous ai trouvé debout, avec plus de courage, plus de foi dans votre œuvre, même les jours où toute certitude semblait crouler autour de vous... Votre force invincible a été de ne croire qu'au travail, de mettre en lui l'unique santé, l'unique raison d'agir et de vivre. Et votre œuvre est

ainsi devenue votre cœur et votre cerveau mêmes, le sang dont battaient vos veines, la pensée veillant sans cesse au fond de votre intelligence. Elle seule existait, elle seule se bâtissait de toute la vie que vous lui donniez heure par heure... Aussi quel monument impérissable, quel don de splendeur et de bonheur vous allez laisser aux hommes! Mon œuvre à moi, le constructeur de ville, le pasteur de peuple, n'aurait sans doute pu se faire, et ne serait rien encore, si la vôtre n'était pas.

Il y eut un silence, un vol d'oiseaux passa, le soleil d'automne pleuvait des branches dépouillées, avec une douceur plus tendre, à mesure que le soir tombait, Maternellement, Sœurette s'inquiéta, releva la couverture sur les genoux de Jordan, tandis que Josine et Suzanne se penchaient vers Luc, dans la crainte de le voir se fatiguer. Et ce dernier reprit :

— La science reste la grande révolutionnaire, vous me le disiez au début, et chaque pas en avant de notre longue existence est venu me prouver combien vous aviez raison... Est-ce que le Beauclair d'aisance et de solidarité serait déjà possible, si vous n'aviez mis à sa disposition cette énergie électrique, l'agent devenu nécessaire de tout travail, de toute vie sociale? La science, la vérité seule émancipera l'homme toujours davantage, le fera le maître de sa destinée, lui donnera la souveraineté du monde, en réduisant les forces naturelles au rôle de dociles servantes... Pendant que je bâtissais, mon ami, vous me donniez de quoi souffler la vie à mon mortier et à mes pierres.

— C'est vrai, répondit Jordan de sa petite voix tranquille, la science affranchira l'homme, car la vérité est au fond la puissante et unique ouvrière de fraternité et de justice... Et je m'en vais content, je viens de faire ma dernière visite à notre usine, elle fonctionnera maintenant telle que je la voulais, pour le soulagement et la félicité de tous.

Il continua, il donna des explications, des instructions sur le fonctionnement des nouveaux appareils, sur l'emploi futur de ces réservoirs inépuisables de force, comme s'il avait dicté à son ami ses volontés dernières. Cela était son testament, toute la joie, toute la paix, qu'on pouvait

tirer de son œuvre de science. Déjà l'électricité ne coûtait rien, d'une abondance telle, qu'elle était donnée à discrétion aux habitants, comme l'eau des sources dont le flot ne tarissait pas, comme le grand air venu librement des quatre coins de l'horizon. A cette condition seule, elle était la vie.

Dans tous les édifices publics, dans toutes les maisons privées, mêmes les plus modestes, on distribuait sans compter la lumière, la chaleur, le mouvement. Il suffisait de tourner des boutons, et la maison s'éclairait, se chauffait, la cuisine se faisait, les diverses machines de métier ou d'usage domestique se mettaient en marche. Toutes sortes de petits mécanismes ingénieux se créaient de jour en jour, pour la besogne du ménage, soulageant les femmes, substituant l'action mécanique au travail manuel. Enfin, depuis la ménagère jusqu'à l'ouvrier de l'usine, l'antique bête humaine était peu à peu soustraite à l'effort physique, d'une douleur inutile, maintenant qu'une force naturelle conquise, domestiquée, la remplaçait, propre et silencieuse, sous une simple surveillance. Et c'était l'intelligence affranchie, une hausse morale et intellectuelle de tous les cerveaux, déprimés jusque-là sous le travail trop rude, mal réparti, d'une iniquité sauvage pour l'immense foule des déshérités, voués à l'ignorance, à la bassesse et au crime. Et c'était, non pas l'oisive paresse, mais un travail plus conscient et plus libre, l'homme véritablement roi du travail, se donnant aux occupations aimées, créant à sa guise plus de vérité et de beauté, après les quelques heures de besogne commune, données à la communauté sociale. Et c'était même les tristes bêtes domestiques, les chevaux dolents, tous les animaux de trait et de servage, libérés enfin du chariot à traîner, de la meule à tourner, des fardeaux à porter, rendus à l'existence heureuse des prairies et des bois.

Mais les applications étaient sans nombre, chaque jour naissait un bienfait nouveau. Jordan avait inventé des lampes d'une puissance de lumière telle, que deux ou trois suffisaient à éclairer une avenue. Le rêve d'allumer, la nuit, un autre soleil, au-dessus de Beauclair, allait être réalisé sûrement. On venait aussi de construire des

serres admirables, immenses, où, grâce à un système perfectionné de chauffage, des fleurs, des légumes, des fruits, poussaient en toutes saisons. La ville en regorgeait, on les distribuait à pleines mains, il n'y avait désormais plus d'hiver, comme il n'y avait plus de nuit. Et les transports, la locomotion, la simple circulation par les rues populeuses, se trouvaient de plus en plus facilités, grâce à cette force donnée pour rien, appliquée à une infinité de véhicules, bicyclettes, petites voitures, chariots, trains de plusieurs wagons.

— Je m'en vais content, répéta Jordan, de son air de gaîté sereine. J'ai fait ma tâche, et je trouve la besogne assez avancée, pour m'endormir en toute paix. Demain, la navigation aérienne sera trouvée, l'homme aura conquis l'infini de l'espace, comme il avait conquis les océans. Demain, il pourra correspondre d'un bout de la terre à l'autre, sans fils ni câbles. La parole humaine, le geste humain feront le tour du monde, avec la rapidité foudroyante de l'éclair... Et, mon ami, c'est bien là cette délivrance des peuples par la science, la grande révolutionnaire invincible, qui leur apporta toujours plus de paix et de vérité. Déjà, depuis longtemps, vous avez comme défoncé les frontières, avec vos rails, vos voies ferrées, s'allongeant sans cesse, franchissant les fleuves, perçant les montagnes, ramassant toutes les nations ensemble, dans les mailles de plus en plus serrées et fraternelles de ce filet géant. Que sera-ce, lorsqu'on causera de capitale à capitale, amicalement, lorsque la même pensée, à la même minute, occupera les continents des mêmes intérêts, lorsque les nacelles des ballons voyageront par le libre infini, la patrie commune, sans connaître de douanes? L'air que nous respirons tous, l'espace qui est le bien de tous, sera le champ d'harmonie illimité, où, sûrement, l'humanité de demain se réconciliera... Et voilà pourquoi, mon ami, vous m'avez toujours vu si paisible, si certain de la délivrance finale. Les hommes avaient beau se dévorer stupidement, dans leurs luttes aveugles, les religions avaient beau s'obstiner à entasser les erreurs, les mensonges, pour garder leur domination, la science invincible avançait quand même d'un pas chaque jour, faisait plus de lumière, plus de fraternité, plus de bonheur.

Et, d'elle-même, par la force irrésistible de la vérité, elle emportera le passé de ténèbres et de haines, elle finira par libérer les intelligences, par rapprocher les cœurs, sous le grand soleil bienfaisant, notre père à tous.

Il se fatiguait, sa voix devenait très faible. Pourtant, il s'égaya encore, en concluant :

— Vous le voyez, mon ami, j'étais aussi révolutionnaire que vous.

— Je le sais, mon ami, répondit Luc, avec une tendresse émue. Vous avez été mon maître en toutes choses, et jamais je ne vous remercierai assez de vos admirables leçons d'énergie, de votre foi superbe dans le travail et dans l'œuvre.

Le soleil baissait, un léger frisson venait de passer parmi les branches du grand tilleul, d'où la poussière d'or de l'astre tombait plus pâle. C'était la nuit prochaine, un repos délicieux envahissait lentement les hautes herbes. Et les trois femmes, debout, toujours muettes et attentives, s'en inquiétèrent, respectueuses pourtant de cet entretien suprême, dont l'émotion les immobilisait. Elles intervinrent avec douceur, sans une parole, d'un simple geste maternel.

Alors, comme Josine et Sœurette le couvraient à son tour, Luc dit simplement :

— Je n'ai pas froid, la soirée est si belle!

Mais, Sœurette s'étant tournée pour regarder le soleil à l'horizon, sur le point de disparaître, Jordan suivit son regard.

— Oui, la nuit tombe, reprit-il. Le soleil peut se coucher, il nous laisse, dans nos granges, de sa bonté et de sa force... Et, cette fois, s'il se couche, c'est donc que ma journée est finie. Je vais aller dormir... Adieu, mon ami.

— Adieu, mon ami, répéta Luc. Je dormirai bientôt de même.

C'étaient les adieux, ils furent d'une poignante tendresse, d'une grandeur simple, extraordinaire. L'un et l'autre savaient qu'ils ne se verraient plus, ils se donnaient le dernier regard, ils se disaient les derniers mots. Et, après soixante années, passées à vivre la même œuvre commune, ils se séparaient pour n'être plus

réunis que dans ce torrent des générations, les hommes de demain, dont ils avaient hâté le bonheur.

— Adieu, mon ami, dit de nouveau Jordan. Soyez sans tristesse, la mort est bonne et nécessaire. On revit dans les autres, on reste immortel. Nous nous étions déjà donnés à eux, nous n'avons travaillé que pour eux, et nous renaîtrons en eux, nous aurons ainsi notre part de notre œuvre... Adieu, mon ami.

Et Luc, une fois encore, répéta :

— Adieu, mon ami, tout ce qui restera de nous dira combien nous avons aimé et combien nous avons espéré. Chacun naît pour faire sa tâche, la vie n'a pas d'autre raison, la nature met au monde un être de plus, chaque fois qu'elle a besoin d'un ouvrier de plus. Et, quand sa journée est faite, l'ouvrier peut se coucher, la terre le reprend pour d'autres besognes... Adieu, mon ami.

Il se pencha, voulant l'embrasser. Mais il ne le put, les trois femmes affectueuses durent les aider, les soutenir, dans cette étreinte dernière. Ils en rirent comme des enfants, ils étaient d'une gaîté, d'une sérénité admirables, à cette heure de la séparation, n'éprouvant ni regrets ni remords, ayant fait tout leur devoir, toute leur tâche d'homme. Ils avaient encore moins de crainte, sans terreur sur le lendemain de la mort, certains du grand calme où les bons ouvriers s'endorment. Et ils s'embrassèrent bien tendrement, bien longuement, en mettant ce qu'il leur restait de souffle dans ce baiser.

— Adieu, mon bon Jordan.

— Adieu, mon bon Luc.

Puis, ils ne parlèrent plus. Le silence devint profond et sacré. Le soleil disparut du ciel immense, derrière la ligne lointaine et indécise de l'horison. Dans le grand tilleul, un oiseau se tut, les branches se noyèrent d'une ombre fine, tandis que les hautes herbes et tout le parc, avec ses futaies, ses allées, ses pelouses, tombaient à la paix délicieuse du soir.

Alors, sur un signe de Sœurette, les deux hommes soulevèrent le fauteuil de Jordan, l'emportèrent, d'une marche douce et lente. Luc, immobile dans le sien, avait demandé d'un geste qu'on le laissât sous l'arbre, un instant encore. Et il regardait son ami qui s'en allait là-

bas, au fond de la grande allée, toute droite. L'allée était longue, le fauteuil peu à peu se rapetissait. Il y eut un moment où, Jordan s'étant retourné, un dernier regard, un rire à demi perdu fut échangé. C'était fini, Luc vit le fauteuil se perdre, disparaître, pendant que le parc entier s'endormait, envahi par l'ombre croissante. En rentrant dans son laboratoire, Jordan se coucha, si chétif, si débile en son grand âge, comme réduit à la taille d'un enfant ; et, ainsi qu'il l'avait dit, son œuvre étant faite, sa journée finie, il laissa la mort enfin le prendre, il mourut le lendemain, très paisible, très souriant, entre les bras de Sœurette.

Luc devait vivre cinq années encore, dans le fauteuil qu'il ne quittait guère plus, placé près de la fenêtre de sa chambre, et d'où il voyait sa ville s'achever et grandir chaque jour davantage. Une semaine après la mort de Jordan, Sœurette était venue rejoindre Josine et Suzanne auprès de Luc, et elles se trouvaient trois désormais à l'entourer de leur tendresse et de leurs soins. Alors, ce fut pour lui la moisson superbe et débordante de tout l'amour qu'il avait semé, un ensemencement à pleines mains de toutes les terres, autour de lui, et dont les récoltes d'aujourd'hui s'élargissaient sous le soleil, avec une extraordinaire abondance.

Pendant ses longues heures de contemplation heureuse, devant sa ville prospère, Luc souvent revivait le passé. Et il revoyait d'où il était parti, de la lecture si lointaine déjà d'un petit livre bien modeste, où était résumée la doctrine de Fourier. Il se rappelait la nuit d'insomnie, pendant laquelle, tout fiévreux de sa mission encore obscure, le cerveau et le cœur préparés à recevoir la bonne semence, il s'était mis à lire, pour trouver le sommeil. Et c'était alors que les coups de génie de Fourier, les passions humaines remises en honneur, utilisées, acceptées comme les forces même de la vie, le travail tiré de son bagne, ennobli, rendu attrayant, devenu le nouveau code social, la liberté et la justice peu à peu conquises par un acheminement pacifique, grâce à l'association du capital, du travail et de l'intelligence, ces coups de génie qui le frappaient en pleine surexcitation intellectuelle et morale, l'avaient brusquement illuminé, exalté, jeté dès

le lendemain à l'action. C'était à Fourier qu'il devait d'avoir osé, d'avoir tenté l'expérience de la Crêcherie. La première Maison-Commune, avec son École, les premiers Ateliers si propres et si gais, avec leur division du travail, la première Cité ouvrière, avec ses façades blanches riant parmi les verdures, étaient nés de l'idée fouriériste, ensommeillée comme la bonne graine dans les champs d'hiver, toujours prête à germer et à fleurir. La religion de l'humanité, ainsi que le catholicisme, devait mettre peut-être des siècles à s'établir solidement. Mais quelle évolution ensuite, quel élargissement continu, à mesure que l'amour poussait et que la Cité se fondait! Fourier, évolutionniste, homme de méthode et de pratique, en apportant l'association entre le capital, le travail et l'intelligence, à titre d'expérience immédiate, aboutissait d'abord à l'organisation sociale des collectivistes, ensuite même au rêve libertaire des anarchistes. Dans l'association, le capital peu à peu se répartissait, s'anéantissait, le travail et l'intelligence devenaient les seuls régulateurs, les fondements du nouveau pacte. Au bout, il y avait la disparition forcée du commerce, la suppression lente de l'argent, l'un rouage encombrant et dévorateur, l'autre valeur fictive inutile, dans une société où la production de tous déterminait une prodigieuse richesse, circulant en continuels échanges. Aussi, partie de l'expérience de Fourier, la Cité nouvelle devait-elle, à chaque étape, se transformer, avancer vers plus de liberté et plus d'équité, faire en chemin la conquête des socialistes de sectes ennemies, les collectivistes, les anarchistes eux-mêmes, pour finir par les grouper tous en un peuple fraternel, réconcilié dans le commun idéal, dans le royaume du ciel mis enfin sur la terre.

Et c'était l'admirable, le victorieux spectacle que Luc avait sans cesse sous les yeux, la Cité du bonheur dont les toitures aux couleurs vives, parmi les arbres, se déroulaient devant sa fenêtre. La marche en avant que la première génération, imbue des antiques erreurs, gâtée par le milieu inique, avait si douloureusement commencée, au milieu de tant d'obstacles, de tant de haines encore, les générations nouvelles, instruites, refaites par les Écoles, par les Ateliers, la poursuivaient d'un pas allègre,

atteignant les horizons déclarés jadis chimériques. Grâce au continuel devenir, les enfants, les enfants des enfants semblaient avoir d'autre cœurs et d'autres cerveaux, et la fraternité leur devenait facile dans une société où le bonheur de chacun était pratiquement fait du bonheur de tous. Avec le commerce, le vol avait disparu. Avec l'argent, toutes les cupidités criminelles s'en étaient allées. L'héritage n'existait plus, il ne naissait plus d'oisifs privilégiés, on ne s'égorgeait plus autour des testaments. A quoi bon se haïr, s'envier, chercher à s'emparer du bien d'autrui par la ruse ou la force, puisque la fortune publique appartenait à tous, chacun naissant, vivant et mourant aussi fortuné que le voisin? Le crime devenait vide de sens, stupide, tout l'appareil sauvage de répression et de châtiment, institué pour protéger le vol des quelques riches contre la révolte de l'immense foule de misérables, avair croulé comme inutile, les gendarmeries, les tribunaux, les prisons. Il fallait vivre au milieu de ce peuple ignorant l'atrocité des guerres, obéissant à l'unique loi du travail, dans une solidarité faite simplement de raison et d'intérêt personnel bien entendu, pour comprendre à quel point les prétendues utopies du bonheur universel devenaient possibles, avec un peuple sauvé des monstrueux mensonges religieux, instruit enfin, sachant la vérité, voulant la justice. Depuis que les passions, au lieu d'être combattues, étouffées, se trouvaient cultivées au contraire, comme les forces mêmes de la vie, elles perdaient leur âcreté de crimes, elles devenaient des vertus sociales, des floraisons continues d'énergies individuelles. Le bonheur légitime était dans le développement, dans l'éducation des cinq sens et du sens d'amour, car tout l'homme devait jouir, se satisfaire sans hypocrisie, au plein soleil. Le long effort de l'humanité en lutte aboutissait à la libre expansion de l'individu, à une société de satisfaction complète, l'homme étant tout l'homme et vivant toute la vie. Et la Cité heureuse s'était ainsi réalisée dans la religion de la vie, la religion de l'humanité enfin libérée des dogmes, trouvant en elle-même sa raison d'être, sa fin, sa joie et sa gloire.

Mais Luc, surtout, assistait au triomphe du travail

sauveur, créateur et régulateur du monde. Dès le premier jour, il avait voulu la disparition, la mort du salariat inique, source de misère et de souffrance, base pourrie de l'ancien édifice social, qui croulait de toutes parts. Et il avait rêvé l'autre chose, la réorganisation du travail, le nouveau pacte qui permettrait une juste répartition des richesses. Seulement, que d'étapes il avait fallu franchir, avant de faire de ce rêve une réalité, cette Cité heureuse fondée par lui! Ici encore, l'évolution était partie de Fourier, l'association des travailleurs, les ateliers aux besognes variées, réduites, attrayantes, les groupes se sériant, se séparant pour se rejoindre, se mêlant en un continuel jeu des libres organes, qui est la vie même. Toute la commune libertaire était en germe dans Fourier, car, s'il a répudié la révolution brutale, s'il a commencé par utiliser les rouages de la société existante, le résultat de son effort, son espoir du lendemain tendait à la destruction de cette société. Longtemps encore, le salariat avait donc agonisé, à l'usine de la Crêcherie, en passant par les états intermédiaires de l'association, le partage des bénéfices, le tant pour cent d'intérêts dans l'œuvre commune. Puis, il s'était même transformé au point de satisfaire les collectivistes, le jour où il avait réalisé leur formule, toute une circulation réglementée de bons de travail. Il n'était pourtant toujours que le salariat atténué, déguisé, refusant de mourir. Et, seule, la commune libertaire l'avait détruit, emporté, en une dernière étape, celle de la délivrance par la liberté et par la justice totales, la chimère d'autrefois, l'unité, l'harmonie enfin vivantes. Aucune autorité n'existait plus, le nouveau pacte social se fondait uniquement sur le lien du travail nécessaire, accepté par tous, devenu la loi et le culte. Une infinité de groupes le pratiquaient, partis des anciens groupes du bâtiment, du vêtement, des métaux, des ouvriers industriels, des ouvriers de la terre, mais se multipliant, se variant sans fin, se pénétrant les uns les autres, de façon à se plier à toutes les volontés individuelles, à tous les besoins de la communauté. Rien n'arrêtait plus l'expansion de chacun, le citoyen évoluait à son gré dans son devoir de travailleur, faisait partie d'autant de groupes qu'il voulait, passait du travail de la terre au

travail de l'usine, donnait ses heures au gré de ses facultés et de son désir. Et il n'y avait ainsi plus de lutte de classes, puisqu'une classe unique existait, tout un peuple d'artisans, également riches, également heureux, de même instruction, de même éducation, sans nulle différence ni dans le costume, ni dans le logement, ni dans les mœurs. Et c'était le travail roi, le travail seul guide, seul maître et seul dieu, d'une noblesse souveraine, ayant racheté l'humanité qui se mourait de mensonge et d'injustice, la rendant enfin à la vigueur, à la joie de vivre, à l'amour et à la beauté.

Luc en riait d'aise, lorsqu'un souffle de la brise matinale lui apportait les rires et les chants, dont la gaîté sonore montait sans cesse de sa ville. Quel bon travail, facile et délicieux! A peine quelques heures par jour, et d'une besogne de surveillance, tellement les nouvelles machines, puissantes, ingénieuses, avaient fini par avoir des pieds et des mains, comme les anciens esclaves. Elles soulevaient des montagnes, elles prenaient les objets les plus délicats, les façonnaient avec un soin infini. Elles marchaient, elles obéissaient, pareilles à des êtres ignorant la souffrance, s'usant sans fatigue. Grâce à elles, l'homme achevait de conquérir la nature, d'en faire sa dépendance et son paradis. Et de quelle prodigieuse richesse elles le comblaient, une abondance toujours croissante des fleurs et des fruits de la terre, un luxe de plus en plus grand des objets manufacturés, chaque citoyen regorgeant de tous les biens, vivant en prince de ses quelques heures de travail, lui que la faim étranglait autrefois, après d'abominables corvées de dix heures! Et quel admirable essor ce travail si réduit, d'un effort si léger, avait donné aux études des savants, aux œuvres des artistes, en ouvrant le champ de l'intelligence à tous, en libérant tant d'heures des basses et grossières besognes! Dans les laboratoires, ouverts largement aux recherches, il ne se passait pas de semaine sans qu'on fit des découvertes merveilleuses. Une mentalité se créait de jour en jour supérieure, depuis que le peuple entier était instruit dans la vérité, par les méthodes expérimentales ; et les grandes intelligences cessaient d'être l'exception rare, les producteurs de génie se levaient en foule.

La chimie déjà révolutionnait l'alimentation, la terre aurait pu ne plus produire de blé, ni d'oliviers, ni de vignes, il serait sorti quand même des laboratoires assez de pain, d'huile et de vin, pour en fournir la ville entière. En physique, en matière d'électricité surtout, les inventions continuaient à reculer les bornes du possible, donnaient aux hommes la toute-puissance des dieux, sachant tout, voyant tout, pouvant tout. Puis, c'était l'envol des artistes, la beauté élargie, accrue, devenue une floraison immense, universelle, où tous pouvaient se fleurir et se parfumer. Il n'était pas de produits modestes, d'objets d'usage courant, d'ustensiles de ménage, où l'art ne s'épanouît en charmantes imaginations, dans la forme, la couleur, l'expression même. Lange, avec ses briques émaillées, ses faïences et ses grès polychromes, avait le premier embelli la vie quotidienne des foules, et maintemant des légions d'artistes se levaient, il naissait un artiste en chaque ouvrier industriel, le travail de tous les métiers n'allait plus sans la beauté innée, la beauté grande et simple de l'œuvre vécue, voulue, adaptée au service qu'elle devait rendre. Puis, c'était une extraordinaire végétation de tous les arts, depuis que l'âme de la foule battait dans toutes les âmes, et que toute la vie était vécue, avec toutes les passions libérées, tout l'amour donné et reçu. S'inspirant de cette dilection universelle, la musique était la voix même du peuple heureux, des musiciens trouvaient pour lui, venant de lui, des chants sublimes, dont la continuelle harmonie baignait les théâtres, les ateliers, les maisons, les rues. Des architectes bâtissaient pour le peuple des palais immenses et superbes, faits à son image, d'une ampleur, d'une majesté une et variée comme la multitude, avec les adorables fantaisies des milliers d'individualités qui s'y résumaient. Des sculpteurs peuplaient de bronzes, de marbres vivants les jardins et les musées, des peintres décoraient de scènes prises à l'existence quotidienne les édifices publics, les gares, les halles, les bibliothèques, les salles de spectacles, d'études et de divertissements. Et surtout des écrivains donnaient à ce peuple innombrable, à la nation entière qui les lisait, des œuvres fortes, puissantes, vastes, nées

d'elle-même et faites pour elle. Le génie, où s'amasse l'énergie intellectuelle des générations, s'élargissait, à mesure que des forces nouvelles lui venaient d'une humanité plus instruite et plus libre. Jamais encore le génie n'avait eu cette splendeur. Ce n'était plus la serre chaude d'une littérature bornée, aristicratique, c'était la pleine humanité, des poëmes où débordait la vie de tous, que tous avaient aidé à faire de leur sang, et qui retournaient au cœur de tous.

Et Luc, plein de sérénité, sans crainte pour l'avenir, regardait sa ville croître encore, comme une belle et forte personne, d'une éternelle jeunesse. Elle était descendue des gorges de Brias, entre les deux promontoires des Monts Bleuses, elle envahissait maintenant les prairies de la Roumagne. Par les beaux temps, ses façades blanches riaient au milieu des verdures, sans qu'une fumée ternît la pureté de l'air ; car les cheminées étaient abolies, l'électricité ayant remplacé partout les chauffages au bois et au charbon. Le grand ciel bleu la tendait de sa soie légère, immaculée, sans une poussière de suie. Et elle restait comme neuve, d'une gaîté luisante, sous la brise qui la rafraîchissait ; tandis qu'on entendait monter de partout, des maisons, des édifices, des avenues, des fontaines innombrables, un bruit d'eaux chantantes, le ruissellement cristallin des sources, dont la pureté et la santé l'entretenaient dans une perpétuelle allégresse. La population s'accroissait toujours, des maisons se bâtissaient, des jardins se créaient. Un peuple heureux, libre et fraternel, est un foyer d'attraction, où tous les peuples voisins viennent forcément se fondre. Les petites villes des environs, Saint-Cron, Formeries, Magniolles, avaient dû suivre l'exemple de Beauclair, s'étaient peu à peu groupées, associées, puis avaient fini par être un simple prolongement de la ville initiatrice. Il suffisait d'avoir tenté l'expérience en petit, on gagnait de proche en proche l'arrondissement, le département, le pays entier. C'était l'irrésistible bonheur en marche, rien ne pourra faire obstacle à la force du bonheur réalisé, quand les hommes en auront la perception nette et décisive. Il n'y a jamais eu qu'une lutte humaine, la lutte pour le bonheur, et elle est au fond de toute religion, de tout gouverne-

ment. L'égoïsme n'est que l'effort individuel pour tirer à soi le plus de bonheur possible ; et pourquoi chaque citoyen ne mettrait-il pas son égoïsme à traiter les autres citoyens en frères, le jour où il sera convaincu que la félicité de chacun est dans la félicité de tous? Si les intérêts se trouvaient en lutte, c'était que l'ancien pacte social les voulait différents, les opposait les uns aux autres, en faisant de la guerre la nécessité vivante, l'âme même des sociétés. Mais que le contraire soit démontré, que le travail réorganisé répartisse justement la richesse, que les passions libérées et agissantes aboutissent à l'unité, à l'harmonie, et aussitôt la paix se fait, le bonheur s'établit, en un fraternel contrat de solidarité. Pourquoi se battre, lorsque les intérêts ne s'opposent plus? Depuis tant de siècles, si l'humanité avait mis à conquérir le monde, à soumettre les forces naturelles, les efforts acharnés et douloureux des générations, cette somme prodigieuse des efforts, du sang et des larmes, qu'elle a dépensés à s'entre-dévorer, il y a longtemps qu'elle serait la reine indiscutée, souverainement joyeuse, des êtres et des choses. Le jour où elle s'est aperçue de son imbécile démence, où l'homme a cessé d'être un loup pour l'homme, tous unis dans l'œuvre commune du bonheur, dépensant à être les maîtres des éléments le génie et la richesse gaspillés à s'anéantir de créature à créature, de nation à nation, les peuples se sont mis en marche pour la Cité heureuse. Et il n'est pas vrai qu'un peuple dont tous les besoins seraient satisfaits, n'ayant plus à lutter pour l'existence, perdrait peu à peu la force de vivre, tomberait bientôt à la torpeur, à l'engourdissement final. Le rêve restera toujours sans limites, il y aura toujours beaucoup d'inconnu à conquérir. A chaque besoin nouveau contenté, le désir en fera succéder un autre, dont la satisfaction exaltera les hommes, fera d'eux des héros de la science et de la beauté. Comme le rêve, le désir est infini, et si l'on s'est longtemps battu entre soi pour se voler le bonheur, on luttera tous ensemble pour l'élargir sans cesse, pour en faire un festin immense, resplendissant de joie et de gloire, capable d'assouvir les passions décuplées de plusieurs milliards d'hommes. Et il n'y aura plus que des héros, et tout enfant à sa naissance

recevra un cadeau de bienvenue, la terre entière, le ciel sans bornes, le soleil paternel, source de l'immortelle vie.

Dans sa gaîté de chaque heure, Luc, en face de sa ville triomphante, répétait, avec un grand geste, au loin, que l'amour seul avait fait ces prodiges. C'était l'amour dont il avait jeté les semences et qu'il récoltait aujourd'hui en moissons inépuisables de bonté, de fraternité. Dès le premier jour, il avait senti la nécessité de fonder la ville par la femme et pour la femme, s'il la voulait féconde, à jamais désirable et belle. La femme sauvée, Josine remise en sa place de beauté, de dignité et de tendresse, n'était-ce pas la future alliance faite, le couple uni, générateur de paix sociale, de libre et juste existence en commun? Ensuite, l'instruction, l'éducation nouvelles, en réunissant les deux sexes, en leur donnant les mêmes connaissances, les avaient lentement acheminés à une bonne entente complète, grandis côte à côte, désireux du but désormais unique, aimer beaucoup pour être beaucoup aimé. Faire du bonheur était la grande sagesse, la façon logique d'avoir du bonheur soi-même. Et les couples avaient naturellement fleuri, le choix d'amour, l'union était devenue libre, aucune loi ne régissait plus le mariage, soumis au seul consentement mutuel. Un jeune homme, une jeune fille se connaissaient depuis l'École, avaient passé par les mêmes Ateliers, et lorsqu'ils se donnaient l'un à l'autre, c'était simplement comme la floraison d'une longue intimité. Ils se donnaient pour la vie, les longues unions fidèles étaient le plus grand nombre, on vieillissait ensemble, après avoir grandi ensemble, dans le don délicieux de deux êtres, de droits égaux, de tendresses égales. Cependant, la liberté restait entière, la séparation était toujours possible pour ceux qui ne s'entendaient plus, et les enfants demeuraient à l'un ou à l'autre, à leur gré, ou bien à la commune, si des difficultés survenaient. L'âpre duel de l'homme et de la femme, toutes les questions qui, pendant si longtemps, avaient dressé les deux sexes l'un devant l'autre, en ennemis sauvages, irréconciliables, se trouvaient très facilement résolues par cette solution de la femme libérée en toutes choses, redevenue la compagne libre de l'homme, reprenant sa place d'égale et d'indispensable dans

le couple d'amour. Elle pouvait ne pas se marier, vivre en homme, remplir en tout et partout le rôle d'un homme ; mais à quoi bon se mutiler, nier le désir, se mettre à part de la vie? Il n'est qu'une raison, qu'une beauté, et c'est toute la vie, le plus de vie possible. Aussi l'ordre naturel s'était-il bientôt établi de lui-même, la paix s'était faite, là aussi, entre les sexes réconciliés, trouvant chacun son bonheur dans le bonheur du ménage, goûtant enfin les délices du lien d'amour, débarrassé des bassesses de l'argent et des convenances. Lorsque deux amoureux, la chair en fleur, se donnaient le baiser des fiançailles, par une nuit tiède, ils étaient bien certains de céder à la passion seule. L'un d'eux ne pouvait plus se vendre pour la dot de l'autre, et les familles n'avaient sûrement pas maquignonné leur accouplement, comme on mène une femelle à l'étalon, en vue d'un commerce.

Et c'était le plein amour, le sens d'amour développé, épuré, assaini, devenu le parfum, la flamme, le foyer même de l'existence. Et c'était l'amour épandu, général, universel, naissant du couple pour passer à la mère, au père, aux enfants, aux parents, aux voisins, aux citoyens, aux hommes de l'humanité entière, en des ondes de plus en plus élargies, en une mer d'amour qui finissait par baigner le monde. La dilection était comme l'air pur dont toutes les poitrines se nourrissaient, il n'y avait plus qu'un même souffle de dilection fraternelle, et elle seule avait fini par réaliser l'unité tant rêvée, la divine harmonie. L'humanité équilibrée enfin comme les astres, par l'attraction, la loi de justice, de solidarité et d'amour, voyagerait désormais heureuse, au travers de l'éternel infini. Et telle était la moisson sans cesse renaissante, l'immense moisson de tendresse et de bonté, que Luc, chaque matin, voyait pousser de partout, de tous les sillons qu'il avait si largement ensemencés, de sa ville entière, où, dans les Écoles, dans les Ateliers, dans chaque maison et jusque dans chaque cœur, il jetait la bonne graine, depuis tant d'années, à pleines mains.

— Voyez donc! voyez donc! disait-il en riant parfois, le matin, lorsque Josine, Sœurette et Suzanne restaient groupées près de son fauteuil, devant la fenêtre grande ouverte, voyez donc! des arbres ont encore fleuri depuis

hier soir, et il y a des baisers encore qui semblent s'envoler des toits, comme des oiseaux chanteurs... Tenez! là-bas, à droite, à gauche, c'est de l'amour battant des ailes, dans le soleil levant.

Toutes les trois, elles riaient aussi, elles plaisantaient d'un air tendre, pour lui plaire.

— Certainement, disait Josine, il y a de ce côté, au-dessus de cette maison, aux tuiles bleues, semées d'étoiles blanches, un grand frisson de soleil qui en annonce la grande allégresse intérieure. Des amoureux doivent y avoir célébré leur nuit de noce.

— Et regardez, en face, disait Sœurette, sur la façade éclatante de cette autre maison, aux faïences décorées de roses, comme les vitres flamboient, d'un éclat d'astre à son aurore! Sûrement, un enfant vient d'y naître.

— Et partout, sur tous les logis, sur la ville entière, disait Suzanne, les rayons pleuvent, se redressent en épis d'or, en un champ fraternel de prodigieuse fertilité. N'est-ce pas la paix de tous, l'amour de tous, qui chaque jour pousse et se moissonne là?

Luc les écoutait, avec ravissement. Et quelle adorable récompense, quel cadeau délicieux l'amour lui donnait, en l'entourant, dans son grand âge, de ces floraisons d'amour sublime, de ces trois femmes dont la présence embaumait et faisait resplendir ses derniers jours! Nulle part, l'amour n'avait poussé en une aussi magnifique moisson, et c'était encore chez lui, autour de lui, que la récolte en était la plus ample et la plus exquise. Trois femmes l'adoraient, l'enveloppaient à chaque heure de leur sollicitude, d'un culte d'affection et de dévotion, sans cesse aux petits soins. Et elles étaient infiniment bonnes, infiniment tendres, avec des yeux de sérénité qui lui donnaient la continuelle joie de vivre, avec des mains de douceur dont elles le soutenaient jusqu'au seuil de la tombe. Et elles étaient infiniment vieilles, toutes blanches, toutes légères comme des âmes, devenues augustes, pareilles à des flammes pures, actives et gaies, brûlant de l'éternelle et jeune passion du grand vieillard. Il vivait toujours, et elles vivaient encore, et elles restaient sa force, son action, son intelligence, continuellement là, bien portantes et solides malgré tout, allant et venant

lorsque lui-même ne bougeait plus, en gardiennes et en ménagères, en compagnes dont sa longue existence était comme allongée, élargie sans fin, au delà des limites humaines.

Josine, à soixante-dix-huit ans, restait l'amoureuse, l'Eve autrefois sauvée de la faute et de la souffrance. Très mince, telle qu'une fleur séchée et pâlie, ayant encore son parfum, elle gardait sa grâce souple, son charme délicat. Au clair soleil, ses cheveux blancs retrouvaient leur reflet d'or, l'or souverain de la jeunesse. Et Luc l'adorait toujours, comme au jour lointain où il l'avait secourue, aimant en elle le peuple souffrant, la femme torturée, l'ayant choisie la plus misérable, la plus douloureuse, afin de sauver avec elle, s'il la sauvait, tous les déshérités de ce monde, étranglés par la honte et la faim. Aujourd'hui encore, il baisait avec religion sa main mutilée, la blessure de l'inique travail, de ce bagne du salariat d'où sa pitié, son amour pour elle, l'avaient aidé à tirer les travailleurs. Dans sa mission de rédemption et de délivrance, il n'était pas resté infécond, il avait senti le besoin d'une femme, la nécessité d'être fort et complet, pour racheter ses frères. C'était du couple, de la fécondité de l'amante que le nouveau peuple était né. Quand avait eu des enfants d'elle, son œuvre elle-même avait procréé, s'était éternisée. Et elle l'adorait aussi toujours, de son adoration de la première rencontre, avec une flamme de tendre gratitude, un don délicieux de sa personne entière, une passion et un désir d'infini dans l'amour, dont l'âge n'avait pas affaibli l'inextinguible flamme.

Sœurette, de même âge que Luc, et dont les quatre-vingt-cinq ans allaient sonner bientôt, était la plus active, debout, s'occupant, la journée entière. Depuis longtemps, elle ne semblait plus vieillir, toute menue, comme rapetissée encore, mais embellie certainement par la douce vieillesse. Jadis si noire, si maigre, si disgraciée, elle était devenue une exquise petite vieille, une souris blanche, avec des yeux de lumière. Dans la crise affreuse de son amour pour Luc, dans sa douleur d'aimer et de ne pas être aimée, son bon frère Jordan lui avait bien dit qu'elle se résignerait, qu'elle ferait au bonheur des autres

le sacrifice de sa passion. Et elle s'était en effet résignée chaque jour davantage, son renoncement avait fini par être une pure joie, une force de divine allégresse. Elle aimait toujours Luc, elle l'aimait dans chacun de ses enfants et de ses petits-enfants, dont elle aidait Josine à s'occuper. Elle l'aimait toujours, et d'un amour de plus en plus profond, dégagé de tout égoïsme, flamme chaste, brûlante de fraternité et de maternité. Les soins délicats, les réconforts discrets dont elle avait comblé son frère, elle les donnait maintenant à son ami, elle veillait sans cesse, pour lui faire de chaque heure un délice. Et tout son bonheur était là, sentir combien il l'aimait lui-même, finir un siècle dans cette amitié passionnée, aussi douce que l'amour.

Suzanne, âgée de quatre-vingt-huit ans, était l'aînée, la sérieuse et la vénérable. De taille mince, elle demeurait droite, avec son tendre visage, dont le seul charme, autrefois déjà, était dans la beauté, la raison solide et indulgente. Mais elle ne marchait plus guère, ses yeux secourables disaient seuls son besoin de s'intéresser aux autres, de se dépenser en bonnes œuvres. D'ordinaire, maintenant, elle restait assise près de Luc, elle lui tenait compagnie, pendant que les deux autres, Josine et Sœurette, s'empressaient, trottaient sans bruit. Elle aussi l'avait tant aimé, aux heures tristes de sa jeunesse, d'un amour consolateur, longtemps ignoré d'elle-même! Tout entière, elle s'était donnée sans le savoir, dans le rêve du héros qu'elle aurait voulu encourager, aider de sa tendresse ; et, le jour où son cœur avait parlé, le héros était aux bras d'une autre amante, une amie seule pouvait encore prendre place à son foyer. Cette amie, elle l'était depuis des années nombreuses, avec une infinie douceur, une sérénité de tout son être, trouvant enfin la paix parfaite dans la communion de cœur et d'esprit où elle vivait avec l'homme qui était devenu son frère. Et cette amitié sans doute, pour elle comme pour Sœurette, n'était si délicieuse que grâce au brasier d'amour dont elle était née et dont elle gardait le feu éternel.

Ainsi, Luc, très vieux, très grand, très beau, achevait de vivre dans l'amour des trois femmes, très vieilles, très grandes et très belles. Lui, avec sa haute taille que

ses quatre-vingt-cinq ans n'avaient pas courbée, demeurait sain et fort, d'une solidité de chêne. Seules, ses jambes s'étaient raidies, comme pour le clouer là, devant sa fenêtre, en spectateur heureux, maintenant que sa ville était fondée. Au-dessus de son front, en forme de tour, ses épais cheveux, dont pas un n'était tombé, avaient simplement blanchi, le coiffant d'une crinière, la débordante crinière blanche, d'un vieux lion au repos. Et ses derniers jours s'éclairaient, s'embaumaient de cette adoration dont l'entouraient Josine, Sœurette et Suzanne. Il les avait aimées, il les aimait toutes les trois, de son vaste amour, d'où s'épanchaient tant de désir, tant de fraternité, tant de bonté, un flot où roulait la vie, avec ses passions sans nombre, fleuve immense auquel tous les cœurs peuvent boire. Et l'amante, et les amies, il les embrassait les unes et les autres d'une même étreinte humaine, pour faire encore et encore plus de vie, plus de bonheur.

Mais des signes apparurent. Ainsi que Jordan sans doute, l'œuvre étant faite, Luc allait mourir. Un sommeil montait en lui, un repos bien gagné, dont il attendait l'heure avec une sérénité joyeuse. Il vit venir la mort gaîment, il la savait nécessaire et douce, sans avoir le besoin de la promesse menteuse du ciel, pour l'accepter d'un cœur brave. Le ciel, désormais, était sur la terre, où le plus de vérité et de justice possible réalisait l'idéal, tout le bonheur humain. Chaque être restait immortel dans les générations nées de lui, le torrent d'amour s'augmentait de chaque amour, roulant à l'infini, assurant l'éternité à tous ceux qui avaient vécu, aimé, enfanté. Et Luc savait qu'il pouvait mourir, mais qu'il renaîtrait continuellement dans les hommes sans nombre, dont il avait voulu l'existence meilleure et plus fortunée. C'était la seule certitude de survie, elle lui donnait une paix admirable, il avait tant aimé les autres et s'était tant dépensé au soulagement de leur misère, qu'il trouvait comme une récompense et une béatitude à s'endormir en eux, à profiter lui-même de son œuvre, au sein des générations de plus en plus heureuses.

Alors, Josine, Sœurette et Suzanne, dans leur inquiétude à le voir ainsi s'assoupir doucement, ne voulurent

pourtant pas être tristes. Chaque matin, elles ouvrirent les fenêtres, pour que le bon soleil entrât librement, elles parèrent et embaumèrent la chambre de fleurs, de gros bouquets d'un éclat et d'un parfum d'enfance. Mais, surtout, sachant combien Luc aimait les enfants, elles l'entourèrent à chaque heure d'une bande joyeuse de gamins et de gamines, dont les têtes blondes ou brunes étaient comme d'autres bouquets, demain en fleur, la force et la beauté des années futures. Et, lorsque tout ce petit monde était là, jouant avec des rires autour de son fauteuil, Luc leur souriait tendrement, suivait leurs jeux d'un air amusé, ravi de s'en aller ainsi, au milieu d'une joie si pure et d'un si vivant espoir.

Or, le jour où la mort devait venir, très juste, très bonne, quand tomberait le crépuscule, les trois femmes qui en sentaient l'approche, aux yeux de clarté du grand vieillard, invitèrent les arrière-petits-enfants de sa descendance, les tout petits, ceux dont la vue lui apporterait, au dernier instant, le plus de jeunesse et le plus d'avenir. Et ceux-ci en amenèrent d'autres, des grands, des camarades, les descendants des travailleurs dont l'effort solidaire avait autrefois fondé la Crêcherie. Ce fut un spectacle adorable, cette chambre ensoleillée, pleine d'enfants et de roses, tandis que le héros, le vieux lion à la crinière blanche, s'intéressait encore à eux, de son air d'allégresse attendrie. Et il les reconnaissait bien tous, il les nommait, les questionnait.

Un grand garçon de dix-huit ans, François, fils d'Hippolyte Mitaine et de Laure Fauchard, le regardait, avec deux grosses larmes, qu'il tâchait de contenir. Et il l'appela.

— Viens donc me serrer la main, mon beau François. Il ne faut pas avoir de tristesse, tu vois comme nous sommes tous contents... Et sois un brave homme, tu as encore grandi, tu vas faire un amoureux superbe.

Puis, ce furent deux jeunes filles de quinze ans, Amélie, née d'Alexandre Feuillat et de Clémentine Bourron, et Simonne, née d'Adolphe Laboque et de Germaine Yvonnot.

— Ah! vous êtes gaies, vous deux, mes belles filles, et vous avez bien raison... Venez que je vous embrasse,

sur vos joues de printemps, et soyez toujours gaies et belles, c'est le bonheur.

Ensuite, il ne reconnut plus que les siens, dont le nombre allait en se multipliant sans cesse. Deux de ses petits-enfants étaient là, une petite-fille de dix-huit ans, Alice, née de Charles Froment et de Claudine Bonnaire, et un petit-fils de seize ans, Richard, né de Jules Froment et de Céline Lenfant. On avait seulement amené les filles et les garçons, car les petits-enfants mariés, avec leurs femmes et leur famille, auraient fait éclater la chambre. Et il riait plus tendrement, en appelant près de lui Alice et Richard.

— Ma blonde Alice, te voilà bonne à marier, choisis un garçon joyeux et sain comme toi. Ah! c'est déjà fait, aimez-vous bien, ayez des enfants sains et joyeux comme vous... Et toi, mon grand Richard, tu vas entrer en apprentissage, dans un atelier de chaussures, et c'est en outre, je crois, la musique qui te passionne. Travaille et chante, aie du génie.

Mais, à ce moment, le flot des tout petits finit par l'envahir. Ils étaient quatre, trois garçons et une fillette, ses arrière-petits-enfants tous les quatre, qui s'efforçaient de grimper sur ses genoux. Et il commença par prendre l'aîné, Georges, âgé de sept ans, fils de Maurice Morfain et de Berthe Jollivet, cousin et cousine, l'un fils de Raymond Morfain et de Thérèse Froment, l'autre fille d'André Jollivet et de Pauline Froment.

— Ah! mon bon petit Georges, le cher petit-fils de mes deux filles, ma brune Thérèse et ma blonde Pauline!... Tes yeux étaient ceux de ma Pauline, et maintenant voilà qu'ils deviennent ceux de ma Thérèse! Et ta bouche si fraîche, si rieuse, est-elle de ma Thérèse, est-elle de ma Pauline?... Baise-moi bien fort, bien fort, mon bon petit Georges, pour te souvenir longtemps, longtemps, de moi.

Puis, ce fut le tour de Grégoire Bonnaire, plus petit celui-là, cinq ans à peine. Il était fils de Félicien Bonnaire et d'Hélène Jollivet, le premier né de Séverin Bonnaire et de Léonie Gourier, la seconde née d'André Jollivet et de Pauline Froment.

— Encore un petit homme de ma Pauline!... N'est-ce

pas? mon Grégoire, que grand'maman Pauline est gentille, les mains toujours pleines de bonnes choses... Et moi, le grand-grand-papa, tu m'aimes bien, mon Grégoire, tu voudras toujours être sage et beau, n'est-ce pas? quand tu te souviendras de moi... Baise moi, baise-moi très fort.

Et, pour finir, il prit les deux derniers, Clément et Luce, le frère et la sœur, l'un sur le genou droit, l'autre sur le genou gauche. Clément avait cinq ans, Luce avait deux ans. Ils étaient nés de Ludovic Boisgelin et de Mariette Froment. Mais ici les souvenirs se levaient en foule, avec Ludovic, fils de Paul Boisgelin et d'Antoinette Bonnaire, avec Mariette, fille d'Hilaire Froment et de Colette, la délicieuse, l'aînée de Nanet et de Nise. Les Delaveau, les Boisgelin, les Bonnaire, mêlés aux Froment, renaissaient sous ces fronts purs, aux légers cheveux bouclés.

— Venez, venez, petit Clément, petite Luce, mes chers amours. Si vous saviez tout ce que je retrouve, tout ce que je lis au fond de vos yeux clairs! ... Petit Clément, tu es déjà très bon et très fort, oh! je le sais, je suis renseigné par grand-père Hilaire, qui est bien content de t'entendre toujours rire... Et toi, petite Luce, si petite parlant à peine, on te sait tout de même une brave petite, femme, car tu ne pleures jamais, tu tends gaîment tes menottes au bon soleil... Il faut aussi me baiser, vous deux, mes beaux enfants adorés, le meilleur de ce que je vais laisser de moi, toute ma force et toute mon espérance!

Les autres s'étaient rapprochés, il aurait voulu avoir les bras assez longs, pour tous les prendre et les serrer tous sur son cœur. C'était à eux qu'il confiait l'avenir, il leur léguait son œuvre, comme à des forces nouvelles qui devaient la revivre et l'élargir sans fin. Toujours il s'en était remis aux enfants, aux générations futures, pour achever l'œuvre du bonheur. Et ces chers enfants nés de lui, et dont il était si tendrement entouré, dans la paix sereine de sa dernière heure, quel testament de justice, de vérité et de bonté il leur laissait, avec quelle passion il faisait d'eux les exécuteurs de son rêve, l'humanité de plus en plus libérée, heureuse!

— Allez, allez, mes enfants chéris! soyez sages, soyez

très justes et très bons! souvenez-vous de m'avoir tous embrassé aujourd'hui, et aimez-moi toujours bien, aimez-vous toujours bien les uns les autres! Vous saurez un jour, vous ferez ce que nous avons fait, et vos enfants à leur tour devront faire ce que vous ferez, beaucoup de travail, beaucoup de vie, beaucoup d'amour!... En attendant, mes enfants chéris, allez, allez jouer, soyez très sains et très gais!

Josine, Sœurette et Suzanne voulurent alors congédier la bande joueuse, par crainte du tapage, en voyant Luc s'affaiblir peu à peu. Mais il n'y consentit point, il désira garder les enfants près de lui, afin de s'en aller doucement, dans le bruit joyeux de leurs rires. Et il fut convenu que les enfants descendraient jouer au jardin, sous sa fenêtre. Il les entendait, il les voyait, il était content.

Déjà, le soleil baissait à l'horizon, un grand soleil d'été dont la ville entière resplendissait. La chambre en était toute dorée, comme d'une gloire, et Luc, dans cette splendeur, assis au fond de son fauteuil, garda longtemps le silence, les yeux sur l'immense horizon. Une paix profonde se faisait, Josine et Sœurette, muettes comme lui, étaient venues s'accouder à sa droite et à sa gauche, tandis que Suzanne, assise, semblait suivre elle aussi le même rêve. Et il parla enfin, d'une voix ralentie, qui semblait devenir peu à peu lointaine.

— Oui, notre ville est là, Beauclair régénéré flamboie dans l'air pur, et je sais que les villes voisines, Brias, Magnolles, Formeries, Saint-Cron, ont dû nous suivre, se sont refaites également, amenées à nous par l'exemple, conquises au tout-puissant bonheur... Mais, par delà ce large horizon, de l'autre côté des Monts Bleuses, et là-bas, après le vague infini de la Roumagne, que devient le vaste monde, où les provinces et les nations en sont-elles de la longue lutte, de la rude et sanglante marche vers la Cité heureuse?

De nouveau, il se tut, envahi de pensées. Il n'ignorait pas que l'évolution s'accomplissait partout, se propageant à chaque heure avec une vitesse accrue. Des simples villes, le mouvement avait gagné les provinces, puis la nation entière, puis les nations voisines ; et il n'y avait plus de frontières, plus de montagnes, plus d'océans infran-

chissables, la délivrance volait d'un continent à l'autre, balayant les gouvernements et les religions, unissant les races. Seulement, dans cette reconstruction de l'humanité, les événements ne s'accomplissaient pas partout de la même façon. Tandis que Beauclair évoluait sans trop de luttes, grâce à l'expérience tentée avec l'association, en un lent acheminement vers toutes les libertés, la révolution éclatait ailleurs, le sang coulait, parmi les massacres et les incendies. Il n'était pas deux États voisins qui eussent pris la même route, et c'était par les chemins les plus différents, les plus contraires, que tous les peuples allaient se rencontrer en la même fraternelle Cité, la métropole enfin conquise de la fédération humaine.

Et Luc reprit, comme en un rêve, de sa voix qui s'affaiblissait :

— Ah! je voudrais savoir, oui! avant de quitter mon œuvre, je voudrais savoir jusqu'où, dès aujourd'hui, la grande besogne est faite... Je dormirais mieux, j'emporterais encore plus de certitude et d'espérance.

Il y eut un autre silence. Comme lui, Josine, Sœurette et Suzanne, très vieilles, très belles et très bonnes, rêvaient toujours, les yeux au loin.

Puis, ce fut Josine qui commença.

— J'ai su des choses, un voyageur m'a fait ce récit... Dans une grande République, les collectivistes sont devenus les maîtres du pouvoir. Pendant des années, ils ont mené la plus acharnée des batailles politiques, pour s'emparer des Chambres et du gouvernement. Et, légalement, ils n'ont pu y parvenir, ils ont dû faire un coup d'État, lorsqu'ils se sont sentis en force, certains de trouver un appui solide dans le peuple. Dès le lendemain, ils ont appliqué leur programme entièrement, à coups de lois et de décrets. L'expropriation en masse a commencé, toute la richesse privée est devenue la richesse de la nation, tous les instruments du travail ont fait retour aux travailleurs. Il n'y a plus eu ni propriétaires, ni capitalistes, ni patrons, l'État seul a régné, maître de tout, à la fois propriétaire, capitaliste et patron, régulateur et distributeur de la vie sociale... Mais cette secousse immense, ces modifications brusques et radicales ne purent naturellement se produire sans des

troubles terribles. Les classes ne se laissent pas déposséder ainsi, même des biens volés, et d'effroyables émeutes éclatèrent de toutes parts. Des propriétaires préférèrent se faire tuer, sur le seuil de leur domaine. D'autres détruisirent leurs biens, inondèrent des mines, ravagèrent des voies ferrées, anéantirent des usines et des manufactures, pendant que des capitalistes brûlaient leurs valeurs et jetaient leur or à la mer. Il fallut faire le siège de certaines maisons, des villes entières durent être prises d'assaut. Pendant des années, l'affreuse guerre civile régna, et les pavés furent rouges de sang, et les fleuves roulèrent des cadavres... Puis, l'Etat souverain avait toutes sortes de difficultés pour que l'ordre nouveau marchât sans heurt. L'heure de travail était devenue l'unité de valeur, permettant les échanges, grâce à un système de bons. D'abord, on avait créé une commission de statistique veillant à la production et répartissant les produits, au prorata du travail de chacun. Ensuite, on avait senti le besoin d'autres bureaux de contrôle, et une organisation compliquée semblait repousser peu à peu, encombrer les rouages de la société naissante. On retombait à l'enrégimentement de la caserne, jamais cadres plus durs n'avaient parqué les hommes en des cases plus étroites... Et, pourtant, l'évolution s'accomplissait, c'était quand même un pas vers la justice, le travail rentrait en honneur, la richesse se répartissait chaque jour avec plus d'équité. Au bout, il y avait fatalement la disparition du salariat et du capital, la suppression du commerce et de l'argent. Et, m'a-t-on raconté, voilà qu'aujourd'hui cet Etat collectiviste, bouleversé par tant de catastrophes, arrosé de tant de sang, entre dans la paix, aboutit à la fraternelle solidarité des peuples libres et travailleurs.

Josine ne parla plus, retombée dans sa contemplation muette du vaste horizon. Et Luc reprit doucement :

— Oui, c'est un des chemins sanglants, un de ceux dont je n'ai pas voulu. Mais, à cette heure, qu'importe! puisqu'il conduisait à la même unité, à la même harmonie.

Alors, ce fut Sœurette qui parla, les yeux grands ouverts sur le vaste monde, par derrière les promontoires géants des Monts Bleuses.

— J'ai su également toute une histoire, des témoins m'ont raconté ces effrayantes choses... C'est dans un vaste empire voisin, les anarchistes ont fini par faire sauter la vieille charpente sociale, à coups de bombes et de mitraille. Le peuple avait tant souffert, qu'il s'était mis avec eux, achevant l'œuvre libératrice de destruction, balayant jusqu'aux dernières miettes du monde pourri. Longtemps, les villes dans la nuit avaient flambé comme des torches, au milieu du hurlement des anciens bourreaux égorgés, qui ne voulaient pas mourir. Et c'était le déluge de sang prédit, dont les prophètes de l'anarchie avaient annoncé longtemps la nécessité féconde... Ensuite, les temps nouveaux commencèrent. Le cri n'était pas " à chacun selon ses œuvres ", mais " à chacun selon ses besoins ". L'homme avait droit à la vie, au logement, au vêtement, au pain quotidien. On avait donc mis toutes les richesses en tas, puis on avait partagé, ne commençant à rationner chacun que le jour où il n'y en avait plus eu autant pour tous. L'humanité entière au travail, la nature exploitée avec science et méthode, devaient fournir des produits incalculables, une fortune immense, suffisante pour combler les appétits des peuples décuplés. Lorsque la société voleuse et parasitaire aurait disparu, avec l'argent, source de tous les crimes, avec les lois sauvages de restriction et de répression, sources de toutes les iniquités, la paix régnerait par la communauté libertaire, où le bonheur de chacun serait fait du bonheur de tous ... Et plus d'autorité d'aucune sorte, plus de lois, plus de gouvernement. Si les anarchistes avaient accepté le fer et le feu, la nécessité sanglante d'une extermination première, c'était dans la certitude de ne pouvoir détruire à fond les anciens atavismes monarchiques et religieux, écraser à jamais l'autorité en ses derniers germes, que sous cette brutale cautérisation de la plaie séculaire. D'un coup, si l'on ne voulait pas être repris, il fallait couper les vives attaches avec le passé d'erreur et de despotisme. Toute politique était mauvaise, empoisonneuse, parce qu'elle se trouvait fatalement faite de compromissions et de marchés, dont les déshérités restaient les dupes... Et, sur les ruines du vieux monde détruit, balayé, le rêve hautain et pur de l'anarchie avait ensuite tenté de se réali-

ser. C'était la conception la plus large, la plus idéale d'une humanité juste et paisible, l'homme libre dans la société libre, chaque être délivré de toutes les entraves, jouissant à l'infini de tous ses sens et de toutes ses facultés, exerçant pleinement son droit de vivre, d'être heureux par sa part de possession de tous les biens de la terre. Peu à peu, l'anarchie en était alors venue à se fondre dans l'évolution communiste, car elle n'était en réalité qu'une négation politique, elle différait simplement des autres sectes socialistes par sa volonté de tout abattre pour tout reconstruire. Elle acceptait l'association, les groupes libres vivant d'échanges, sans cesse en état de circulation, se dépensant et se reconstituant, comme le sang même du corps, et le grand empire où elle avait triomphé, parmi les massacres et les incendies, est allé rejoindre les autres peuples libérés, dans la fédération universelle.

Sœurette cessa de parler, immobile et rêveuse, le coude appuyé au dossier du fauteuil. Et Luc dit avec lenteur, de sa voix qui s'embarrassait :

— Oui, au dernier jour, au seuil de la terre promise, les anarchistes, après les collectivistes, devaient rejoindre les disciples de Fourier. Si les chemins étaient différents, le but restait commun.

Puis, après une songerie, il dit encore :

— Que de larmes, que de sang, que d'abominables guerres, pour conquérir la paix fraternelle, voulue également par tous! Tant de siècles d'égorgement fratricide parmi les hommes, lorsque la question était simplement de savoir s'il fallait passer à droite ou à gauche, pour arriver plus vite au bonheur final!

Silencieuse jusqu'alors, Suzanne, assise, et les yeux, elle aussi, perdus par delà les horizons, prit enfin la parole, dans un grand frisson de pitié.

— Ah! la dernière guerre, la dernière bataille! Elles furent si terribles, que les hommes, à jamais, en ont brisé leurs épées et leurs canons... C'était au début des grandes crises sociales qui viennent de renouveler le monde, et j'ai su ces effroyables choses par des hommes, dont la raison avait failli se perdre, au milieu de ce choc suprême entre les nations. Dans la crise affolée des

peuples, gros de la société future, une moitié de l'Europe s'était jetée sur l'autre, et les continents avaient suivi, des escadres se heurtaient sur tous les océans, pour la domination des eaux et de la terre. Pas une nation n'avait pu rester à l'écart, elles s'étaient entraînées les unes les autres, deux armées immenses entraient en ligne, toutes brûlantes des fureurs ancestrales, résolues à s'écraser, comme si, par les champs vides et stériles, il y avait, sur deux hommes, un homme de trop... Et les deux armées immenses de frères ennemis se rencontrèrent au centre de l'Europe, en de vastes plaines, où des millions d'êtres pouvaient s'égorger. Sur des lieues et des lieues, les troupes se déployèrent, suivies d'autres troupes de renfort, un tel torrent d'hommes, que, pendant un mois, la bataille dura. Chaque jour, il y avait encore de la chair humaine pour les balles et les boulets. On ne prenait même plus le temps d'enlever les morts, les tas faisaient des murs, derrière lesquels des régiments nouveaux, intarissables, venaient se faire tuer. La nuit n'arrêtait pas le combat, on s'égorgeait dans l'ombre. Le soleil, à chacune de ses aurores, éclairait des mares de sang élargies, un champ de carnage où l'horrible moisson entassait les cadavres en meules, de plus en plus hautes ... Et, de partout, c'était la foudre, des corps d'armée entiers disparaissaient dans un coup de tonnerre. Les combattants n'avaient pas même besoin de s'approcher ni de se voir, les canons tuaient de l'autre côté de l'horizon, lançaient des obus dont l'explosion rasait des hectares de terrain, asphyxiait, empoisonnait. Du ciel lui-même, des ballons jetaient des bombes, incendiaient les villes au passage. La science avait inventé des explosifs, des engins capables de porter la mort à des distances prodigieuses, d'engloutir brusquement tout un peuple, comme en un tremblement de terre... Et quel monstrueux massacre, au dernier soir de cette bataille géante! Jamais encore un pareil sacrifice humain n'avait fumé sous le ciel. Plus d'un million d'hommes étaient couchés là, par les vastes champs dévastés, le long des rivières, au travers des prairies. On pouvait marcher pendant des heures et des heures, toujours on rencontrait une moisson plus large de soldats égorgés, les yeux grands

ouverts, criant la folie humaine de leurs bouches béantes et noires... Et ce fut la dernière bataille, tellement l'épouvante glaça les cœurs, au réveil de cette ivresse affreuse, et tellement la certitude vint à chacun que la guerre n'était plus possible, avec la toute-puissance de la science, souveraine faiseuse de vie, et non de mort.

Suzanne retomba dans le silence, frémissante, les yeux clairs, radieux de la paix future. Et Luc conclut, de sa voix devenue faible comme un souffle :

— Oui, la guerre est morte, c'est l'étape suprême, le baiser entre frères, au terme du long voyage, si rude, si douloureux... Ma journée est finie, je puis dormir.

Il ne parla plus, cette minute dernière fut auguste et douce. Josine, Sœurette et Suzanne ne bougeaient pas, attendaient sans tristesse, avec une ferveur tendre, dans la chambre si calme et si gaie, toute pleine de fleurs et de soleil. En bas, sous la fenêtre, la bande joyeuse des enfants jouait toujours, et l'on entendait les cris des tout petits, les rires des grands, cette allégresse de l'avenir en marche, vers des joies de plus en plus larges. Puis, c'était l'immense ciel bleu, le soleil amical resplendissant à l'horizon, le fécondateur, le père, dont on avait capté et domestiqué la force créatrice. Et, sous le flamboiement de ses rayons de gloire, c'étaient les toitures étincelantes de Beauclair triomphant, la ruche à cette heure en pleine besogne, où le travail régénéré ne faisait plus que des heureux, par la juste répartition des biens de ce monde. Et c'était encore, au delà des champs fertiles de la Roumagne, de l'autre côté des Monts Bleuses, la fédération prochaine des peuples, l'unique peuple fraternel, l'humanité remplissant enfin sa destinée de vérité, de justice et de paix.

Alors, Luc, d'un dernier regard, embrassa la ville, l'horizon, la terre entière, où l'évolution, commencée par lui, se propageait et s'achevait. L'œuvre était faite, la Cité était fondée. Et Luc expira, entra dans le torrent d'universel amour, d'éternelle vie.

FIN

Notes

et

Commentaires

Notes et Commentaires sur "Travail"

Genèse et Historique de l'Œuvre

Dès le retour de son exil en Angleterre, au mois de juin 1899, Emile Zola commença l'élaboration de *Travail*. Cet ouvrage lui coûta une somme énorme d'études, d'observations, de patientes recherches. Le " résumé analytique " de ses notes, qu'on lira plus loin, ne nous donne qu'une faible idée des matériaux innombrables qu'il dut rassembler.

Comment l'idée de son deuxième " Evangile " naquit-elle en lui? Comment, pour écrire cette apologie du " travail attrayant " et cette anticipation sociale, l'idée lui vint-elle de faire, des théories de Fourier, une illustration magnifique?

La chose vaut d'être contée.

On était en 1896. Le maître romancier venait de publier, dans *Le Figaro*, son article *Dépopulation*, qui contenait en germe *Fécondité* et qui se trouve réuni dans *Nouvelle Campagne*.

Un disciple de Fourier, M. Noirot, habitait rue de Bruxelles, tout proche de l'hôtel de Zola. M. Noirot, ancien éditeur des œuvres de Fourier et ami de Godin, avait été son collaborateur dans l'organisation du Familistère de Guise. Un jour, sa fille, qui était professeur de piano, laisse traîner un cahier de musique, enveloppé

dans un journal. C'était le *Figaro* du 23 mai 1896, contenant l'article *Dépopulation*. M. Noirot saisit le journal machinalement, la signature d'Émile Zola le frappe. Il lit l'article. Beaucoup d'idées émises dans cet article ne manquent pas de le choquer. Il est mû par une force irrésistible. Il se décide à écrire à son illustre voisin.

Voici cette lettre, d'après le journal *L'Association Ouvrière*, du 15 avril 1901.

Paris, 30 *mai* 1896, *rue de Bruxelles*, 13.

Monsieur,

Je ne lis guère *Le Figaro*. Par hasard, on vient de m'apporter un objet roulé dans le numéro du 23 ; en tête *Dépopulation*, je vais à la signature : Emile Zola. Je viens de lire *Rome*, je saute sur l'article.

Quelles illusions! L'Alliance nationale, les moralistes, les écrivains, les poëtes!...

" Les pères ont à nourrir le troupeau ", c'est vous qui l'avez dit, monsieur : toute la question est là.

J'ai été autrefois l'inspirateur et, avec le Dr Mayer, l'organisateur de la société protectrice de l'enfance de Paris : entraver l'infâme trafic des meneurs et des meneuses, faire surveiller les enfants en nourrice, recevoir, pour chacun d'eux, les rapports des médecins correspondants, les communiquer aux parents *gratuitement*, c'était le but.

Eh bien! monsieur, si vous consultiez les archives de la Société, vous verriez, sans grand étonnement sans doute, que, pour un très grand nombre de ménages parisiens, la naissance d'un enfant est une calamité et que beaucoup recherchent les faiseuses d'anges.

Qu'est-ce à dire? sinon que, matériellement et moralement, la difficulté de vivre domine notre société, étouffe les sentiments naturels, comprime tout, déforme tout et fait de la plupart des humains, les êtres misérables dont votre terrible plume fait l'autopsie sur le vif.

Le père prudent dit à son fils : Ne compte que sur toi, joue des coudes, fais ta place, arme-toi, cuirasse-toi, c'est la lutte pour l'existence. Surtout, souviens-toi que les intérêts des autres se dressent contre les tiens, que, depuis celui qui te livre ton pain jusqu'aux plus libérales professions, il n'est personne qui n'ait intérêt — intérêt, entends-tu — à te tromper, à tirer, le plus possible de ta poche pour mettre dans la sienne honnêtement, s'il se peut, malhonnêtement, si besoin est : c'est le plus ordinaire.

N'oublie jamais que les pivots des relations sont : les semblants et le mensonge ; qu'on ment au salon comme on fraude à la boutique ; ne crois pas aux louanges et envoie les produits qu'on te livre au laboratoire municipal. Honore les gendarmes, la police ; sans eux, au lieu d'être empoisonné chaque jour, tu serais assassiné demain.

Si c'est pour qu'ils donnent de si sages conseils à leurs enfants, que " L'Alliance Nationale " souhaite que les papas en aient beaucoup, je crois qu'elle prêche dans le désert, et que ni la Littérature, ni une infime diminution dans les charges de famille, n'y feront rien.

L'hostilité des intérêts, voilà l'ennemi ; c'est de tous les instants et sous toutes les formes, la guerre entre les individus, les familles,

les peuples. Faudra-t-il attendre que le soleil d'une civilisation nouvelle se lève à l'horizon du Japon, et faut-il, après Babylone, Athènes et Rome, désespérer de l'Europe occidentale? Je ne sais, mais les fléaux qui nous rongent semblent indiquer que Paris, Londres et Berlin auront le sort de leurs devancières.

Pourtant ici, l'évolution est commencée. Malgré l'inattention des contemporains trop pressés des besoins du jour, les premiers germes d'un monde nouveau ont poussé dans quelques coins, à peu près ignorés, et s'ils ne sont pas emportés par le cyclone qui, depuis cinquante ans, monte lentement à l'horizon ; s'il n'est pas fatal que l'idée nouvelle ait besoin d'un sol nouveau pour se développer, il y a peut-être encore quelqu'espoir pour nos descendants.

Mais quel plus puissant écrivain que vous, Monsieur, pourrait s'attacher à cette tâche, forcer l'attention et montrer le chemin.

Le *Roman de l'Avenir* pourrait bien devenir votre plus beau titre de gloire.

Cet " Avenir " n'est pas loin ; en quelques heures, vous pourriez l'aller étudier sur place. Autant et aussi longtemps que vous le voudriez. C'est là que vous verriez ce que peuvent les institutions qui garantissent à chacun la sécurité du lendemain, sur les mœurs d'une population de travailleurs solidaires, qui ont passé de la misère à l'aisance, dans un milieu qui offre, à tous, les équivalents de la richesse ; où les enfants, dont l'élevage et l'éducation sont dotés d'un budget annuel de plus de trente-cinq mille francs, n'imposent qu'une faible charge à leurs parents.

Vous comprendrez, je l'espère, Monsieur, que la démarche, que je fais auprès de vous, n'a pas d'autre objet que l'espoir du bien général, et, si vous désirez plus de détails, je me mets à votre disposition pour les renseignements complémentaires et les documents à vous faire connaître.

Un homme comme vous, Monsieur, doit savoir.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma très grande admiration.

J. Noirot.

La réponse ne se fit pas attendre. M. Noirot la reçut par retour du courrier.

Médan, 1er *juin* 1896.

Monsieur,

Votre lettre m'intéresse infiniment. Mais je suis à la campagne, et avec un grand besoin de repos. Voulez-vous que nous remettions notre entrevue en octobre? Vous me feriez le plaisir de venir frapper à ma porte, rue de Bruxelles, 21 *bis*, un soir, à six heures, et nous pourrions causer. Je vous remercie d'avance de tout ce que vous pourrez me dire sur un sujet qui me passionne.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Emile Zola.

L'entrevue si ardemment désirée par M. J. Noirot eut lieu en octobre, et il en a consigné le souvenir dans une note reproduite par l'*Association Ouvrière* :

" Le moment attendu avec impatience vient pourtant ; mais le souvenir des expériences tentées et si souvent déçues n'est pas rassurant ; il y a, dans le monde, tant de vases pleins dans lesquels on ne peut plus rien introduire.

Ici, rien de pareil. Avec quelle simplicité de cœur ce grand honnête homme, épris de justice et de vérité, passionné, comme il le dit, pour ce qui est humain, a accueilli les premières lueurs du monde de Fourier, dans quelques entretiens qui l'ont amené à l'étude sérieuse de la doctrine du Maître.

Deux livres pourtant *Paris* et *Fécondité* barraient la route : l'un en cours, l'autre en projet, il leur fallait deux années qui s'allongèrent encore de celle qui nous valut la lettre *J'accuse!* et au poëte, les persécutions inouïes que l'on sait et onze mois d'exil.

Rien pourtant ne lui avait fait oublier l'espérance entrevue d'un monde meilleur, ni les deux livres qu'il avait gardés : *Solidarité* d'Hippolyte Renaud et *Solutions Sociales* de Godin (de Guise), deux disciples de Ch. Fourier.

J. N.

" Zola lut ces livres, a écrit M. Jules Sageret (Zola Fouriériste. *La Grande Revue*, 25 mars 1908). Et soudain, dans la forêt ténébreuse du doute, s'ouvrit l'allée au bout de laquelle resplendissait la Cité future. L'effet de cette apparition est exprimé dans *Travail*, et nous pouvons conclure des émotions ressenties par Luc Froment à celles de l'auteur. L'évangéliste laïque, lui aussi, a connu toutes les horreurs de l'Enfer terrestre. Les lamentations qui le poursuivent dans son insomnie ne sont pas seulement celles des grévistes de Beauclair, elles s'exhalent de *Germinal*, de *La Débâcle*, de *L'Assommoir*, de *La Bête Humaine*, de *La Terre*. Pour attendre le sommeil, Luc, lui aussi lit *Solidarité*, quand il ferme ce livre, les plaintes qui troublaient la nuit se sont tues. L'enfer s'enfonce dans le passé ".

Emile Zola s'était fait envoyer en Angleterre beaucoup de livres traitant du socialisme. Fourier, naturellement, mais encore Saint-Simon, Auguste Comte, Proudhon, Cabet, Pierre Leroux.

Jaurès vint le voir à Londres : et le grand tribun nous a laissé (*La Petite République*, du 23 avril 1901) le récit de cette entrevue :

" Il y a trois ans, pendant son glorieux exil, je rendis visite à Zola dans la retraite où il vivait, à une heure de Londres, tout près de Cristal Palace, attendant la possibilité de lutter de nouveau pour la justice. Sur une table étaient accumulées les feuilles de *Fécondité*, qu'il n'avait point achevé encore.

Et, il me parla avec une sérénité admirable du réconfort et de la joie qu'il trouvait dans le travail. En lisant son œuvre récente, j'ai senti, dans l'hymne continuel au travail sacré, un accent profond de reconnaissance personnelle. Il est la grande force qui féconde la nature et la vie. Il est aussi la lumière intérieure, la puissance de

sérénité qui, contre les sottises, les vilenies, les lâchetés, les trahisons, préserve le cœur clairvoyant et fort des mortelles amertumes. " *Ah! me disait-il avec une grande simplicité d'accent, que cette crise m'a fait du bien! Comme elle m'a rendu insensible à bien des glorioles et des vanités auxquelles, comme tant d'autres, je m'étais trop attaché! Et comme elle m'a révélé la vie, comme elle m'a ouvert bien des problèmes à des profondeurs que je ne soupçonnais pas! Je veux donner tout mon effort à la libération des hommes. Je veux que de l'épreuve que nous subissons, notre groupe d'humanité sorte plus vaillant et plus fraternel. Il me semble déjà que des espérances plus hautes s'affirment. Je sens se lever des étoiles nouvelles. Mais qui nous dira quelles sont les routes les plus sûres, les plus unies, les plus douces, par où l'humanité ira vers la justice et la joie? L'heure est venue où il ne suffit pas de rêver et de pressentir. Il faut savoir. Il faut préciser les moyens d'organisation et de libération.*

" *Pour moi, je lis, je cherche, non pas pour imaginer un système nouveau après tant de systèmes, mais pour dégager des œuvres socialistes, ce qui s'accorde le mieux avec mon sens de la vie, avec mon amour de l'activité, de la santé, de l'abondance et de la joie.*

" *Un ami m'a prêté Fourier et je le lis en ce moment avec éblouissement. Je ne sais encore ce qui adviendra de mes recherches, mais je veux glorifier le travail et, par là, obliger les hommes qui le profanent, l'asservissent, le souillent de laideur et de misère, à le respecter enfin* ".

Emile Zola fit pour *Travail* plusieurs ébauches de plans. Il eut d'abord l'idée de prendre, pour son usine, une verrerie. Et, sans doute, songeait-il à la verrerie d'Albi dont il s'était entretenu avec Jaurès. Puis il se ravisa pour des raisons d'ordre esthétique : " Prendre une verrerie comme usine, écrit-il, dans son Ebauche (feuillet 398) me paraît une donnée étroite. Il faut des hauts-fourneaux, une grande usine industrielle travaillant une matière première. Le fer est excellent. D'autant plus qu'il y a, paraît-il, de grandes améliorations scientifiques à apporter à sa fabrication. Seulement, faut-il que je prenne les hauts-fourneaux ou que je les mette à l'horizon, en ne prenant qu'une usine qui fabriquerait des armes, par exemple. Au Creusot, on fait, je crois, des canons, des locomotives, des rails, des charpentes de fer. Je pourrais utiliser cela ".

Finalement, Zola se décida pour les usines d'Unieux, dans la Loire. C'est un alsacien Jacob Holtzer, simple ouvrier étireur, qui fut le fondateur des forges et aciéries d'Unieux. Venu là avec deux ou trois camarades, il établit d'abord deux martinets que faisait mouvoir l'eau de la petite rivière.

Aux feuillets 440 à 462 de son Ebauche, le romancier a résumé, en un raccourci singulièrement saisissant, l'histoire de la prospérité des usines d'Unieux : " Holtzer n'eut pour tout luxe qu'une petite maison noire, construite près de ses martinets. Il eut un fils et deux filles, le fils est le père de l'Holtzer actuel, cousin de M. D. Une des filles épousa Dorian : ce fut la madame Dorian que nous avons connue, la mère de Mme Ménard-Dorian, la grand'mère de Dorian. Actuellement, l'usine est restée dans la famille. Les deux directeurs sont

M. D. (fils de vigneron) et son cousin Holtzer, petit-fils de Jacob. Les deux châteaux, un sur chaque coteau, à droite et à gauche, et dans le bas, l'usine, le village ouvrier, au bord de la petite rivière. Jamais un meilleur exemple, plus frappant, de ce qu'on a appelé la féodalité industrielle. En trois générations, ce qu'était le grand-père, simple ouvrier étireur et ce que sont Holtzer et Ménard, le petit-fils et le mari de la petite-fille. La grosse fortune gagnée, les pays conquis, les deux châteaux bâtis, dominant, écrasant la vallée, où le peuple ouvrier reste écrasé, sans avoir rien gagné en bien-être, en valeur morale et physique. Le *statu quo* de la misère et de la souffrance en bas, tandis qu'un des leurs s'est détaché, a grandi en richesse et, dès lors, le luxe, l'instruction, le raffinement, les jouissances, tous les privilèges. "

L'auteur de *Travail* entretenait d'amicales relations avec M. et Mme Ménard-Dorian, très répandus dans les milieux d'art et de littérature, et dont la famille était même apparentée avec celle de Victor Hugo.

M. Ménard-Dorian l'invita donc à venir passer quelques jours à Unieux et lui ouvrit toutes grandes les portes de ses aciéries. Avec sa méthode coutumière, Emile Zola put recueillir là sa documentation aux meilleures sources. Ces notes fourmillent de statistiques, de vérifications techniques. On y trouve aussi des notations de " choses vues " comme celle-ci, par exemple :

" Avant de quitter l'usine, le dernier jour. Il faisait du soleil, et l'aspect des cours, avec les nappes de soleil, les ombres portées des hangars, ces nappes jaunes au milieu des toits et des murs noirs. Le soleil sur tout ce qui traîne dans les cours, les quelques pièces de rebut qui attendent d'être utilisées, des tas de briques réfractaires, des pièces finies qu'on va charger sur des wagons, des tonneaux d'huile de pétrole, des camions qui attendent, des obus qui refroidissent, dont on coupe la tête, etc. L'été, il doit faire très chaud. Les temps lourds, de chaleur orageuse et accablante sont terribles. Dans les halles, par les jours de soleil, il entre des rayons, des pans de lumière par les portes qui restent ouvertes, par les impostes, par les ouvertures de toute sorte, et ces nappes déroulées sont très gaies dans tout ce noir. Des effets de lumière très charmants, des coups de soleil au fond d'une halle noire, des coups de soleil au seuil d'enfoncements de ténèbres, des coins sombres avec des enchevêtrements de fers, d'outils indistincts et qu'un rayon traverse. Puis le soleil à côté des fours, la lutte du soleil et des fours, plus puissants, qui s'éteignent. Dans la coulée que j'ai vue, les creusets au rouge blanc, quand ils sortent, sont éclatants comme des astres, dans le soleil lui-même. Puis, ils pâlissent, deviennent rouges, et c'est le soleil qui les éteint ".

La création des personnages, l'élaboration de leur généalogie et celle de leur descendance, tout cela valut aussi beaucoup de peine à Zola. Il dut en dresser des tables très compliquées.

C'est, physiquement, Darwin qui lui servit de modèle pour Jordan. Comme Darwin, il est " malade et faible, ne pouvant donner que peu

de vie, utilisant si bien ses forces pour son œuvre, qu'il construit des mondes ". (*feuillet* 24).

Quant à Boisgelin, un grand bellâtre, ce n'est autre que Félix Faure : " Très correctement peigné, châtain clair, ne portant que les moustaches cirées, retroussées, toujours soigneusement rasé. Des yeux gris, un monocle. Un nez fort, une bouche épaisse. Mais très correct et portant beau, toujours pincé dans une redingote. De grands soins du corps. Au fond, *un médiocre*, aimable, mais pas méchant. (*feuillet* 82).

Ayant mis de l'ordre et de l'harmonie dans ce chaos d'idées et de faits, dans ce fouillis de théories, dans cet enchevêtrement de personnages, l'écrivain sait désormais ce qu'il veut et où il va. Il écrit à propos de *L'Anarchie* : " Grave ne croit pas à l'efficacité des réformes politiques mais à celles qui surgiront de l'initiative individuelle sous l'action d'un idéal supérieur. *Moi, je ne crois qu'à l'action de la Science* " (*feuillet* 138). Et il veut voir (*feuillet* 512) : " L'individualisme au service de la solidarité ".

Dès lors, Emile Zola construit son plan par chapitres qui ne comprend pas moins de trois cents pages manuscrites et qui constitue la substructure et la carcasse de cet énorme édifice. Enfin, le jeudi 15 mars 1900, le maître est parvenu au terme de son prodigieux labeur préparatoire, sans exemple dans l'histoire littéraire; et, de sa belle écriture, limpide et puissante, il commence la rédaction de *Travail*. Le manuscrit du roman comporte dix-neuf cent quarante-quatre pages, et il devait le terminer le 6 février 1901.

L'Aurore entreprit, le 1er décembre 1899 la publication de *Travail* en feuilleton. La situation du journal se trouvant, à cette époque, assez embarrassée, Zola ne voulut accepter, pour son œuvre, aucune rémunération.

La publication dans *L'Aurore* était précédée de l'annonce suivante :

"*Travail*, le nouveau roman d'Emile Zola, est le second épisode des *Quatre Evangiles*, qui auront pour titres : *Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, *Justice*. Dans *Fécondité*, il avait fondé la famille. Dans *Travail*, il fonde la cité.

" C'est un tableau poignant de la réorganisation du Travail, telle qu'elle s'élabore lentement dans notre vieille société agonisante. Après une étude du travail d'aujourd'hui, douloureux, misérable, déshonoré, l'écrivain le montre remis en honneur, unique source de santé, de joie et de richesse ; et il termine par une vision de la société future, où la communion des hommes et des peuples se fera dans le travail glorifié devenu la loi même de la vie, créateur et régulateur du monde.

" Le roman met donc en scène l'âpre lutte à laquelle nous assistons, entre le capital et le travail, le patronat et le salariat. Comme l'esclavage a disparu jadis, le salariat doit disparaître, pour faire

place à l'autre chose, base de la société de demain. C'est ce que le romancier prévoit et raconte, en une suite de scènes tragiques et passionnées, qui se déroulent dans le double milieu de la bourgeoisie possédante et des ouvriers du fer et de l'acier. Toute une foule de personnages, où se résument les types de la crise actuelle, s'y heurtent, s'y écrasent, et vont à l'inévitable dénoûment, qui est le triomphe de l'idée de justice et de paix ".

Notes diverses du Manuscrit de "Travail"

Résumé Analytique

Feuillets 1 à 300. — Plan par livres et chapitres.
— 301 à 312. — Kropotkine. Société future.
Anarchie.
Le Socialisme.
Dernière génération (petits-enfants des personnages).
— 314 à 322. — Plans de la région. Au feuillet 315 : Des Monts Bleuses à l'Abîme. Au feuillet 316 : Maison d'habitation entre la route de la Ferme et la Mionne. Au feuillet 319 : Beauclair.
— 324 à 345. — Ebauches de plans.
— 347 à 444. — Ebauche de Travail.

Bibliothèque Nationale. Manuscrits. Fonds français. Nouvelles acquisitions, 10333.

Feuillets 1 à 187. — Personnages.
— 189 à 207. — Ages des personnages. Tables des personnages. Mariage. Descendance.

Feuillets 209 à 227. — Notes sur l'Electricité (M. Emile Cahen, 138, rue de Courcelles). Au feuillet 210 : Coupure de journal signée Max de Nansouty : A l'Exposition. Chez les électrochimistes. Aux feuillets 226 et 227 : Dessins se rapportant à une machine à vapeur.

— 229 à 262. — Documents sur la fondation de l'Abîme et de la Crêcherie. Comment cette dernière mange l'autre. L'Evolution. Histoire des Qurignon. Histoire des Jordan.

— 264 à 272. — Fourier.

— 274 à 304. — *La Conquête du Pain* (Pierre Kropotkine).

— 306 à 330. — *La Société Future* (Jean Grave).

— 332 à 348. — *L'Anarchie* (Jean Grave).

— 350 à 353. — Résumé des idées anarchistes et collectivistes. Bellamy, Kropotkine et Grave. (l'an 200).

— 355 à 373. — *Cent ans après l'an* 2000 (Edward Bellamy).

— 375 à 385. — Hauts-fourneaux. Métallurgie. Fonte. Forges. Fers en barre et fers ouvrés.

— 387 à 394. — Le Familistère de Guise.

— 396 à 404. — Le Creusot.

— 406 à 481. — Aciéries et forges d'Unieux.

— 483 à 498. — Notes d'après Noirot (sur le capital, les bénéfices, etc.).

— 500 à 523. — Divers. Au feuillet 511, cette note curieuse sur les héros des " Quatre Evangiles " : *Jean l'aigle*, *Marc le lion*, *Mathieu l'homme*, *Luc le bœuf*. Au feuillet 523 Coupure du *Temps* " Paysans et ouvriers depuis sept cents ans " (Albert Sorel) pour le livre du vicomte d'Avenel.

Bibliothèque Nationale. Manuscrits. Fonds français. Nouvelles acquisitions, 10334.

"Travail" et la Critique

La critique qui accueille *Travail* a des allures d'apothéose. Sans doute, pour des raisons d'ordre politique, quelques journaux restent muets ou hostiles, mais, dans l'ensemble, c'est un concert de déférence et d'enthousiasme. Ainsi se confirme pour Emile Zola ce principat moral, qu'annonçait déjà Gustave Kahn, au moment de *Fécondité*.

Chacun tombe d'accord pour célébrer la puissance, la générosité de l'œuvre nouvelle. Les jeunes revues où s'exprime l'élite de la dernière génération littéraire se montrent particulièrement admiratives. Assurément, l'auteur des Quatre Evangiles voit à ce moment se restreindre sa clientèle française, mais celle-ci a gagné en qualité. D'ailleurs, est-ce bien une clientèle qui s'est assemblée autour du maître ; c'est plutôt une ardente phalange de zélateurs, de zélateurs qui ne cesseront plus de lui demeurer fidèles, et qui vont devenir, par la suite, les artisans de sa glorieuse survie.

Il faut noter, tout d'abord, de la part de quelques théoriciens socialistes, une certaine réserve. Les conclusions de *Travail* sont loin d'être conformes à la pure doctrine marxiste. Mais Jaurès intervient. Il aime ce livre dont la force et l'idéalisme l'enchantent. Il considère que l'adhésion d'un Emile Zola au socialisme — même peu orthodoxe — constitue un événement capital. Il pressent que cette épopée est de nature à conduire aux idées de justice et de paix sociales toute la fraction éclairée et affranchie de la bourgeoisie. Il explique cela en deux grands articles de *La Petite République*, dont l'ensemble forme une étude admirable. D'ailleurs, la plume ne lui suffit plus pour traduire son sentiment sur l'évangile de Zola. Il lui faut le

geste et le verbe. Et devant des milliers d'auditeurs assemblés il en fait la vibrante apologie, au cours d'une conférence prononcée au théâtre Moncey.

Dans les Universités populaires, dans ces cercles d'études, qui se sont multipliés un peu partout, à cette époque, *Travail* se trouve lu, commenté, exalté.

Le 9 juin 1901, les Fouriéristes et les associations ouvrières organisent un banquet pour célébrer la publication du livre. La fête est présidée par M. John Laburquière, conseiller municipal de Paris, assisté de Mme Fumet, présidente de *L'Union phalanstérienne* et de Mme Gagneur, écrivain socialiste. Zola, qui, depuis l'Affaire Dreyfus, refuse systématiquement de paraître en public pour se soustraire aux ovations, a dû s'excuser, mais Mme Zola est présente. Au milieu d'une ferveur religieuse, la naissance de *Travail* est saluée comme une date par de nombreux orateurs, parmi lesquels M. Maunoury, M. H. Buisson " directeur de l'Association d'ouvriers peintres *Le Travail* ", et par M. Noirot, inspirateur initial du livre et qui formule ainsi son discours :

" Au nom de ceux qui, depuis trois quarts de siècle, n'ont cessé " de proclamer le génie de Fourier, de ceux qui sont morts avec la " certitude consolante du bonheur futur de l'Humanité, de ceux qui " ont continué la tradition : au nom, enfin des disciples de Fourier, " j'exprime à l'illustre auteur de *Travail* toute notre admiration " et toute notre gratitude.

" Jamais vérité méconnue n'a trouvé auxiliaire plus puissant. " Des milliers et des milliers d'exemplaires du livre admirable " courent le monde et sont lus avec avidité. Bientôt sera répandue " l'idée des bienfaits de l'Association dont la mise en pratique ne " menace personne, et les malheureux humains comprendront que " si la fameuse parole d'il y a mille neuf cents ans : " Tous les " hommes sont frères " se réalise un jour, l'Humanité devra l'avè- " nement de la paix sociale et du bonheur futur au génie de la France " intellectuelle et civilisatrice... "

(*L'Association Ouvrière*, 15 juin 1901).

Fragment d'une Etude de Jaurès

Le livre de Zola, si riche de pensée et d'actions, serait dangereux s'il endormait un instant l'âpre effort, s'il émoussait le rigoureux instinct de classe des prolétaires. Mais, au fond, telle n'est pas la pensée de Zola. On sent, dans son livre, que c'est la poussée puissante et déjà ancienne des prolétaires qui a troublé et ébranlé même la conscience bourgeoise.

D'ailleurs, si Zola préfère aller au communisme par une calme évolution coopérative, il se garde bien d'enfermer dans une formule exclusive le vaste mouvement de l'histoire. A la fin de son livre, quand Luc, le grand organisateur social, et Jordan le grand inventeur, s'entretiennent une dernière fois, avant de mourir, ils

apprennent sans trouble qu'ailleurs c'est par d'autres chemins, par l'action politique ou révolutionnaire, par le collectivisme, par l'anarchisme que l'humanité est sortie du vieux monde. Il faut que la vieille société disparaisse doucement et pacifiquement, s'il se peut, par l'action révolutionnaire si les destins ne trouvent pas une autre voie. Ainsi on peut reprocher à cette grande œuvre ni timidité ni étroitesse. Le seul tort peut-être de Zola a été de céder à son insu à un parti pris d'art en isolant l'action évolutive et spontanée de coopération communiste qu'il décrit, de l'ensemble du mouvement politique et révolutionnaire. En fait, toutes ces forces seront mêlées, toutes ces actions se croiseront et se pénétreront. La Science développera ses prises sur le monde et elle aidera les hommes à concevoir l'idée de la richesse dans le communisme. Les prolétaires réaliseront des essais de coopération communiste où leur volonté se formera à une vie supérieure. Et en même temps, ils arracheront parcelle à parcelle le pouvoir politique bourgeois pour pénétrer peu à peu de socialisme l'Etat, la commune, tous les organes de la vie collective.

Zola, quelle que soit sa puissance de synthèse, n'a pas osé saisir d'une seule prise cet ensemble prodigieusement compliqué. Il a décomposé en quelques grands aspects l'immensité de la Révolution sociale, et il a surtout projeté la lumière sur l'action combinée de la science et de la coopération, mais de la coopération passionnément communiste et de la science passionnément révolutionnaire. Quelle œuvre admirable! Elle a une grandeur épique qui rappelle *la légende des siècles*. Mais c'est la réalité d'aujourd'hui et de demain que Zola, plus hardi que Hugo, façonne en grande poésie. Vous vous souvenez du poëme si beau de Hugo, Ruth et Booz :

Tout dans Ur et dans Gerinadeth reposait.
Le croissant fin et clair parmi les fleurs de l'ombre
Brillait à l'Occident : et Ruth se demandait
Immobile ouvrant l'œil à demi sous ses voiles
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Or, dans le livre de Zola, quand Luc et Jourdan, leur œuvre accomplie, s'entretiennent une dernière fois, au soleil couchant, devant l'horizon familier, quand Luc contemple la cité communiste, joyeuse et fraternelle, sortie du germe coopératif que jadis il sema, quand Jordan se réjouit d'avoir emmagasiné au service des hommes la chaleur solaire, il me semble que la grandeur biblique de Hugo est dépassée par la grandeur communiste et humaine des temps nouveaux : C'est l'homme maintenant qui est " le dieu " le " moissonneur de l'éternel été ".

La Révolution sociale a enfin trouvé son poëte.

JEAN JAURÈS,
La Petite République, 23 et 25 avril 1901.

Fragment d'une Etude de Fernand Gregh

S'il est un homme qui devait écrire *Travail*, c'est bien Emile Zola. Il est impossible de ne pas saluer très bas son obstiné et colossal labeur. Contrairement au mot de Virgile, *labor improbus*, il n'a pas tout vaincu. Mais Zola tout de même en est déjà payé. Il a fait l'œuvre qu'il voulait faire. Et n'est-ce pas Renan qui définissait le bonheur : un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge viril? Zola a résumé son époque dans ses livres, il a touché à toutes les questions vitales de son temps, qui sont celles d'un grand moment de l'histoire ; et c'est considérable. Voilà ce dont nous pouvons déjà nous rendre compte.

La postérité dira-t-elle plus de Zola? Verra-t-elle en lui un grand homme? Quel lui apparaîtra-t-il? Un monstrueux polygraphe, un vulgarisateur prodigieux, ou bien un grand romancier, un grand écrivain? Est-ce vraiment un Balzac, et, puisque ses scatologies passées, et sur lesquelles je passe vite, l'apparentent spécialement à ce dernier, un Rabelais? Ou bien n'est-ce qu'un énorme Eugène Sue, ou très exactement un gigantesque Roret du roman? Répondre est bien difficile, et bien imprudent. Qui peut parler au nom de la postérité? Mais puisque j'ai déjà jugé Zola dans cet article, du moins j'y ai tâché, avec l'impartialité de nos petits-neveux, mêlant éloges et critiques en ne songeant jamais qu'à être sincère, — je crois que c'est le plus grand hommage qu'on puisse rendre aux artistes, et en particulier aux anciens, à qui les années ont dû donner le goût de la vérité, — je vais continuer, et essayer de deviner, à tâtons... Je vois bien ce que Zola a d'inférieur à Flaubert, par exemple. Mais je ne sais s'il n'a pas aussi quelque chose de supérieur... Quoi? L'ampleur de l'œuvre, la grandeur architecturale du monument. Flaubert est un temple, Zola une halle. Et celle-ci peut être belle, autrement, mais autant que celui-là. Zola est le grand romancier positiviste. Le naturalisme est le positivisme en art. Le philosophe des *Rougon-Macquart*, c'est Taine, le Taine de l'Intelligence, le Taine déterministe et atomiste, Zola construit ses livres comme Taine le monde : par superposition, non par développement. Leurs styles mêmes sont voisins. Et par delà Taine, que 70 a rendu réactionnaire, Zola remonte à Auguste Comte, à la science maîtresse du monde, à la religion de l'humanité. Or, l'influence de Comte, déjà considérable, ne fait que commencer. L'œuvre inspirée de cet esprit est, par là même, appelée à une longue destinée. Et récemment Zola, même s'il s'était trompé, n'aurait-il pas fait un *grand geste?* Ses adversaires ne sont-ils pas forcés de le reconnaître? Est-ce un grand homme? Je ne sais pas, mais je crois que oui...

Fernand Gregh,
La Revue Bleue, mai 1901.

Cette étude a été recueillie dans *La Fenêtre ouverte*, volume édité chez Fasquelle, en 1902.

Extrait de " La Grande Revue "

Avec quelle ferveur, avec quelle allégresse, M. Emile Zola célèbre en ce deuxième Evangile l'instinct mystérieux et bienfaisant qui guide l'humanité vers la vérité, la justice et la paix! Avec quelle confiance il se porte garant du triomphe prochain de la bonté, de l'amour sur notre pauvre petite planète! Il pense, et il ne juge pas la vie comique! Il sent, et il ne croit pas que la vie sera tragique toujours, toujours, jusqu'à la consommation des siècles, pour le roseau pensant qu'il sait qu'il doit mourir! Combien j'admire sa foi robuste et courageuse, son optimiste têtu et frénétique, son optimiste " intégral " de poëte et de prophète! Ah! si tous les hommes lui ressemblaient, si nous avions tous une vaillance morale égale à la sienne, si, comme lui, nous brûlions de la " charité du genre humain ", peut-être la magique puissance de l'amour réaliserait-elle le miracle que ni le paganisme en divinisant les passions de l'humanité, ni l'ascétisme en les mortifiant n'ont pu, au cours des âges, opérer. J'ai beaucoup de peine, je l'avoue, à me laisser gagner par de telles espérances. Même après avoir lu ce beau livre de M. Zola, ce saint livre ; après l'avoir lu avec respect et émotion, je continue à croire, hélas! que pour faire régner le bonheur (?) parmi les hommes, il faudrait commencer par exterminer tous ceux qui vivent, ou à peu près. Ce massacre accompli, peut-être naîtrait-il des cendres de la vieille humanité une race moins encline à l'égoïsme, à la brutalité, à l'avarice, à la sottise, à l'esclavage. Alors la paix, la justice, l'amour fleuriraient naturellement pour la joie d'une humanité régénérée. Mais M. Zola ne prévoit pas ce cataclysme total où s'effrondrerait le vieux monde de la guerre ou de la haine. Sans doute, il ne le juge pas nécessaire pour la purification de l'humanité. Il n'a besoin que de petites catastrophes pour fonder et faire prospérer la cité future, la cité de joie et d'amour. Et c'est à nos enfants, à nos petits-enfants que M. Zola, en ce deuxième Evangile, promet le bonheur, au cours du siècle qui commence.

C'est le travail qui doit assurer ce bonheur, sous la douce inspiration de l'amour et grâce aux progrès de la science. Avec quel pieux lyrisme M. Zola célèbre le rôle bienfaisant du travail!

Le travail à la glorification duquel M. Zola a écrit son deuxième Evangile, c'est le travail libre, sain et joyeux qui transformera le vieux monde et fera régner le bonheur dans la cité future. C'est donc bien un Evangile, une " bonne nouvelle " que M. Zola annonce en ce puissant et dramatique roman aux pitoyables victimes de l'iniquité sociale, à tous ceux qui se résignent en esclaves ou gémissent en désespérés dans le bagne d'un travail avili et meurtrier.

Marcel Théaux,
La Grande Revue, 1901, pages 725-744.

Extrait de " La Revue Naturiste "

Ce n'est pas à proprement parler un roman que *Travail*... Par sa composition, par son sujet même, l'œuvre nouvelle diffère des chefs-d'œuvre du maître écrivain, tels que *La Fortune des Rougon*, *Germinal*, *La Terre*, qui demeurent les types les plus parfaits d'un genre parvenu à son apogée. *Travail*, ce n'est même plus une œuvre d'art, bien que la beauté y apparaisse en tant de pages, c'est quelque chose d'étranger à ce qu'on a appelé jusqu'ici de " la littérature ", ce n'est pas non plus une fresque verbale, mais c'est une prophétie lyrique, une parabole amplifiée jusqu'à la chanson de geste, c'est de la poésie d'apostolat, c'est un prêche formidable, le grand prêche socialiste proféré pour la première fois par les poumons d'un poëte géant.

Tous nos amis ont déjà lu ce livre, et ce serait une besogne superflue d'en faire la narration. Ils savent comment le second des Froment, Luc, est venu à Beauclair, sorte d'enfer industriel, à Beauclair, la cité de fer et de houille, où tout un peuple de salariés geint, peine et souffre, parmi le grondement terrible des machines, sous un ciel empoisonné de miasmes, obscurci de vapeurs et de fumées. Ils savent comment, à côté de l'Abîme, l'usine des Qurignon, aidé de son ami Jordan qui symbolise la volonté scientifique. Luc, s'inspirant des idées de Fourier, bâtit la Crêcherie, qui demain deviendra la grande cité du Travail. Ils connaissent l'idylle du jeune apôtre et de Josine, pauvre petite fille du peuple, et ils ont distingué que cette idylle est une des plus belles que Zola ait écrites, lui qui en écrivit pourtant de si suaves et de si adorables. Ils savent enfin que, après maintes tristesses, après des luttes incessantes, après avoir surmonté des difficultés de toute sorte, Luc, Jordan, Josine, devenue patriarches, assistent, héros bibliques, à la pleine floraison de la cité qu'ils ont rêvée et peuvent s'éteindre au milieu de la société future enfin réalisée.

Nous sommes donc en pleine région de l'utopie, et cette œuvre qui s'ouvre sur le tableau noirâtre, d'une fin de grève actuelle, s'achève dans la vision hypothétique et hardie d'une Arcadie communiste.

Voilà ce qui constitue une nouveauté dans l'œuvre de Zola, et je suis sûr que ses adversaires qui jadis lui reprochaient avec le plus de véhémence ses témérités de romancier et le pessimisme de sa pensée, vont être les plus acharnés à lui faire un grief de ses imaginations trop optimistes, trop idylliques d'aujourd'hui.

Maurice Le Blond,
La Revue Naturiste, mai 1901.

Fragment d'une Etude de Gustave Kahn

Plus nettement encore que dans *Fécondité*, Emile Zola dans *Travail*, accentue sa manière nouvelle, s'éloigne du système de larges fresques

polémiques, historiques, passionnelles, statistiques qu'il employa pour ses *Rougon-Macquart*, et il déduit son utopie du meilleur avenir. Après l'exposition de ce qui était, le rêve de ce qui sera ; après le développement du fait, les conséquences qu'il engendre. Elargissant son naturalisme, Emile Zola évolue vers le symbole, à sa manière.

Est-ce la bonne? Pour lui, ce ne peut être que la meilleure. Son cerveau tout épris de réalité, reste fidèle à sa théorie de la réalité vue à travers un tempérament, qui était plus une constatation de lui-même qu'une théorie ; il n'en saurait pour son usage, trouver de meilleure. C'est toujours la même coulée abondante, le même lavis de style intéressant, souple et fort sans curiosités de détail, sans ornementations, sans courtes synthèses dans des phrases principales, sans ingéniosités particulières ; de-ci de-là, une scène plus fortement traitée, non d'écriture, mais de tension et de concision dramatique rappellent la poigne de l'ancien Zola, alors qu'il secouait les foules par ses visions saisissantes du vice et de la pourriture sociale ; elles sont dans *Travail*, rares et courtes ; le gros de l'œuvre va à la démonstration, à l'imagerie du problème social. En même temps qu'un roman, qu'un évangile (ainsi qu'il est désigné), *Travail*, c'est une leçon de choses.

Peut-être plus qu'aucun autre roman de Zola, *Travail* en son travail de préparation est machiné comme un drame. Il y a le héros Luc et l'héroïne Josine. A côté d'eux, il y a les gens de bien, Sœurette et son frère Jordan. Il y a la victime à qui l'on a fait tort, c'est Suzanne Boisgelin. Il y a les traîtres, ou plutôt les mauvais ferments Ragu et Fernande Delaveau, il y a la victime, le robuste travailleur Delaveau, et il y a les artistes, les spectateurs, les témoins parfois réfléchissants, parfois résumants du drame, le sous-préfet Chatelard, et le président Gaume. A côté d'eux grouillent nombre de figurants qui les répercutent et qui tiennent d'eux. C'est du drame et c'est aussi de la vie resserrée et condensée. Et comme ce drame confine au Mystère, au Mystère social qui pourra devenir l'équivalent de l'ancien Mystère religieux, il y a le personnage de la péripétie sinon miraculeuse, du moins surprenante, il y a le paralytique qui parle, le vieux Qurignon qui sort d'un immense sommeil aux yeux ouverts et fixes, pour résumer sa race, résumer la psychologie de tous les acteurs du drame. C'est Job des *Burgraves* reprenant sa force d'aïeul après une longue contemplation, c'est le fondateur de l'ordre capitaliste qui impose à ses descendants le renoncement à la richesse ; c'est une voix des temps qui, avant de s'éteindre tout à fait, trouve un éclat dernier pour les signifier révolus.

GUSTAVE KAHN,
La Nouvelle Revue, XXIIe année, t. V, 1901.

EXTRAIT DE " LA REVUE UNIVERSELLE "

Travail est le second volume de la tétralogie que M. Zola intitule : *Les Quatre Evangiles*. Dans le premier, il s'agissait de la famille ; ici, c'est de la cité qu'il s'agit.

Luc Froment, fils de Pierre, appelé par un ami, Jordan, le maître de la Crêcherie, qui veut vendre son haut-fourneau pour que rien ne le distraye de ses travaux scientifiques, arrive à Beauclair, où sont les grandes aciéries Qurignon, connues sous le nom de l'Abîme, le lendemain d'une longue et désastreuse grève. Et les misères qu'il voit l'engagent à tenter sur-le-champ l'entreprise de rénovation sociale qui depuis longtemps hante son esprit. Il se fait céder le haut-fourneau de Jordan et crée une nouvelle usine. Après bien des difficultés, bien des traverses, cette usine donne naissance à une ville ouvrière qui se développe d'abord à côté de l'autre, puis, gagnant toujours sur elle, finit par l'englober, et dans laquelle Luc réalise son rêve de justice, de fraternité, d'universel bonheur.

Le livre, très touffu, n'en est pas moins solidement construit. Tous les personnages qu'il met en scène concourent, chacun pour sa part, à la signification générale, et tous les épisodes à travers lesquels il se développe rentrent dans l'unité d'ensemble. On serait plutôt tenté de lui reprocher ce que son plan a de symétrique, de géométrique. Au reste, M. Zola procéda toujours de la sorte. Dans ce nouveau roman, il ne renouvelle point sa manière. *Travail* renferme de très belles parties, mais rien, à vrai dire, que nous n'ayons déjà trouvé chez l'auteur. C'est une œuvre grandiose, puissante, animée d'un bout à l'autre par un beau souffle d'humanité ; il suffit, pour cela, que le génie de M. Zola reste égal à soi-même.

Ce qu'il y a peut-être de plus significatif dans le livre, c'est son caractère symbolique. Et cela même n'est point quelque chose de nouveau. Mais jamais le symbolisme de M. Zola, déjà bien manifeste dans plusieurs volumes des *Rougon-Macquart*, surtout dans les derniers, ne s'était, même dans Paris, subordonné, comme ici, toute la matière d'un livre.

GEORGES PELLISSIER,
La Revue Universelle, 1901, p. 613 à 616.

OPINION DE MICHEL ARNAULD

Lentement, sûrement, puissamment, par ce labeur incessant et tenace qui, mieux que la foi, renverse et construit des montagnes, Emile Zola continue de bâtir l'œuvre de sa vie. Rien ne masque plus le dessein très simple de l'édifice presque achevé : La série des *Rougon-Macquart* n'était encore qu'une vaste conquête sur la société d'hier et d'aujourd'hui. La série des *Trois Villes* confrontait des dogmes qui meurent avec l'idéal naissant. Enfin la série des *Quatre Evangiles* montre cet idéal moderne devenant action, chair et vie, et dégageant du passé chaotique un harmonieux avenir. D'une série à l'autre, la méthode littéraire n'a point changé. Zola ne rétracterait rien de ses anciennes professions de foi naturalistes. Attaché comme jadis à l'aspect concret des choses, il conserve le culte du fait matériel, avec le don spécial qui fait le meilleur de sa force : la vision également claire de l'ensemble et du détail. C'est bien pour cela que son rêve même reste compact et solide, au lieu de se dissiper, en inconsistantes chimères. Mais ce réalisme s'est dès

longtemps accommodé d'un idéalisme plus conscient que ne l'ont cru, que n'ont feint de le croire, des critiques trop malicieux. Et le trait essentiel n'en était point, comme ils l'ont dit, la personnification lyrique de la Mine, de la Machine ou de la Terre ; mais bien le renforcement du caractère par l'accumulation de détails convergents. Or, ce procédé si conforme à l'esthétique de Taine, ce procédé qui dressa d'inoubliables images de l'alcoolisme et de la prostitution, était le même qui s'emploie à présent à glorifier le travail et la fécondité. L'art de Zola n'a point changé ; l'évolution morale de l'auteur n'en a pas brisé les cadres, parce qu'elle s'est faite sans brusquerie, sans nulle intervention de motifs métaphysiques. Zola reste déterministe ; mais son déterminisme s'est assoupli. Il accepte les lois naturelles, mais il accorde que la pensée humaine est capable de les diriger. Il ne cesse pas de croire à l'hérédité ; mais il croit toujours davantage à l'éducation libératrice. Au contact de l'immense désir populaire, sa soif de vie, transfigurée en amour de la justice, le force d'élargir sa notion du réel, au point d'y faire entrer le mieux, le possible, le futur...

Travail est une épopée socialiste, ce n'est pas un roman à thèse. Vraiment la différence importe : il faut bien le répéter aux auteurs de romans *sociaux* et de pièces *sociales*, ce qu'on reproche à leurs tentatives, ce n'est pas de transporter dans l'art les soucis, les conflits du monde contemporain ; c'est de les traiter en sujets de controverse, et de prétendre à des solutions.

. . . . . .

Quand Zola décrit l'enfer de l'usine, quand il peint l'inertie inquiète des bourgeois, la haine méfiante des petits marchands, quand il conte les amours de Josine et de Luc, les perfidies de Fernande, les colères de Ragu, le viol, le meurtre et l'incendie, on croit relire ses anciens romans, dont on retrouve les défauts : des répétitions fatigantes, une action toute étalée en surface, et qu'on ne sent pas naître du plus profond des âmes, des drames sommaires, d'un raccourci brutal. C'est ce que nous attendions de Zola, ce qu'un disciple pouvait faire. Mais personne n'aurait su, personne n'aurait osé, comme le maître, prolonger le roman après que l'action est close, et dérouler lentement, en deux cents pages, un même spectacle d'allégresse et de paix. Cette fin large et sereine, par endroits égayée d'un rire puéril, est un poëme fait pour bercer et consoler ceux qui se tourmentent à présent dans un travail sans espoir : quand Luc et Jordan se saluent pour la dernière fois au soir de leur journée, leur adieu nous touche d'une émotion pareille à celle que peuvent mettre au cœur des catholiques la rencontre des saints François et Dominique, et leur embrassement fraternel. C'est l'incarnation d'un nouvel amour : " La dilection étant comme l'air pur dont toutes les poitrines se nourrissaient ; il n'y avait plus qu'un même souffle de dilection fraternelle ; elle seule avait fini par réaliser unité tant rêvée, la divine harmonie ".

. . . . . .

MICHEL ARNAULD,
La Revue Blanche, 1er juin 1901.

Extrait de " La Revue des Revues "

Pour les futurs historiens littéraires, ce ne sera pas une des moindres curiosités intellectuelles de notre temps que la brusque évolution d'idées ou de tendances qui, en si peu d'années, aura pu faire du même écrivain, chef d'école, initiateur d'un mouvement dont l'influence s'étendit sur l'Europe entière, faire de cet écrivain, d'Emile Zola, l'auteur de *Travail*, après qu'il eût été l'auteur de *L'Assommoir* et de *La Terre*.

Il n'y a pas longtemps le pessimisme et la sécheresse semblent être la loi rigoureuse, inflexible, des manifestations de l'esprit et des peintures de mœurs. Le mot d'ordre et le positivisme, la science sans illusion. Aujourd'hui la dominante des œuvres est la sympathie passionnée ; les cœurs froids impassibles, se sont amollis, fondus en sentiment de pitié, d'humanité, de solidarité universelle. Dans l'intervalle, le monde avait *tolstoïsé*. Emile Zola a voulu suivre, lui aussi, ce beau courant d'altruisme, il s'y est engagé de toute la force de son tempérament extrême, avec ses facultés puissantes et son énergique émotivité. Que nous sommes loin, maintenant, du réalisme radical de naguère. Sur un fonds essentiellement humain et social, l'illustre constructeur de fictions a édifié, dans *Travail*, un monde de rêve, où toute la réalité s'enveloppe d'une brume lumineuse.

L'idée génératrice du roman nouveau d'Emile Zola, qui aura été le point de départ de bien des systèmes utopiques, est qu'il faut *réorganiser le travail pour réorganiser la société tout entière, dont il doit être l'obligation civique, la règle vitale.*

. . . . . .

M. Emile Zola a repris la théorie platonicienne du sacrifice de l'individu à la société. Dans une belle évocation de communauté, il a entrevu la réalisation possible et prochaine d'une société basée sur l'harmonie et la paix. Les esprits méthodiques que n'entraînent pas au delà des réalités objectives les suggestions d'un socialisme mystique, les nombreux, très nombreux incrédules du miracle social, auront peine à se laisser séduire à l'image de cet accord universel. La suppression du commerce " rouage inutile, mangeur d'énergie et de gain ", la substitution du troc aux lois ordinaires de l'offre et de la demande, la négation de la concurrence économique, la foi dans une société où l'amour seul existerait et où son fatal et inévitable antonyme, la haine, aurait à jamais disparu, toutes ces choses leur sembleraient des mesures, des espérances ou des mots d'une application trop problématique. Car, nous en sommes revenus là, dans les développements romanesques de *Travail*, revenus une fois de plus à l'éternelle cause d'erreur des théoriciens socialistes : l'impossible imagination d'une société qui vaudrait mieux que les êtres qui la composent, d'un tout qui vaudrait mieux que ces parties.

. . . . . .

La Revue des Revues, 1er juin 1901.

Extrait du " Temps "

Cette œuvre étrange, passionnée, généreusement visionnaire, prendra place dans nos bibliothèques, à côté de *L'Utopie*, de Thomas Morus, non loin du *Télémaque* de Fénelon et de la *Vision d'Ezéchiel*, au rayon de la palingénésie sociale. De pareils livres sont nécessaires, ne fût-ce que pour entretenir en nous ce mécontentement salubre, ce " goût du mieux " qui sont la condition du progrès.

Et je songe à ce fronton du Parthénon, qu'éclairait la lumière du soleil levant, et où le symbolisme des antiquaires a cru voir l'ascension des divinités du jour et le crépuscule des idoles enfantées par les terreurs de la nuit. Mais les Athéniens étaient à peu près d'accord pour désigner les dieux resplendissants qu'illuminait l'auréole d'Hélios, et les puissances troublantes qui s'agitaient confusément sous la face pâle de Séléné. Notre mythologie, à nous autres, est moins symétrique. Quand on agite, chez nous, la question sociale, les uns appellent " le jour " ce que les autres dénomment " la nuit ". Et cette confusion des langues est très incommode pour discuter.

Gaston Deschamps,
Le Temps, 23 juin 1901.

Extrait du " Siècle "

Que la conception de Zola soit un pur rêve ou une prévision véridique, n'importe. La cité fouriériste ne se réalisera peut-être jamais, non plus que l'*Arcadie* de Poussin ou la *République* de Platon. Mais ces créations n'en sont pas moins vivantes et souveraines et durables. Au même titre et dans tous les cas, confirmé ou démenti par l'histoire future, *Travail* de Zola est et restera une œuvre de grand art qui n'a rien à redouter des lendemains. Depuis la série des *Rougon-Macquart*, l'auteur de *Germinal* n'avait rien écrit d'aussi grand, rien qui puisse se comparer à ce livre-ci pour l'ampleur et la majesté de l'effort, pour la puissance sereine et héroïque qui fait, d'une plume courant sur le papier, naître, se soulever et monter dans les cieux un édifice de cet envergure.

Le problème d'art que Zola s'est donné à résoudre, ce n'est pas d'ériger devant nous, agencée de toutes pièces, la cité fouriériste. Son entreprise fut bien autrement malaisée. Il a voulu montrer comment la société actuelle *se transformait* en une société communiste. Traduire en un roman, c'est-à-dire en faits visibles ou sensibles, cette évolution qui demandera des siècles, en un mot *peindre le devenir*, telle fut son ambition. Il l'a réalisée. Comment? Par un prodigieux raccourci qui nous fait voir un fragment d'humanité *en marche*, un groupe d'hommes en route sur l'avenue où la nuit tragique du premier plan se fond en lumière pacifiée, tandis que les contorsions désordonnées s'apaisent en gestes de bénédiction. Et le mouvement, l'élan de ce raccourci s'empare des yeux et de l'âme, les conduit, les entraîne, à travers les formes successives et condensées

de la vie sociale, vers les lointains immenses et rapprochés, résume tous les hommes en quelques hommes, les siècles en quelques décades et cependant laisse subsister partout la sensation du grand nombre, de l'universel, de l'indéfini.

A. Henri Becker.
Le Siècle, 10 juin 1901.

Opinion d'Edmond Pilon

Déjà, lors de la préface qu'il composa pour *L'Argent et le Travail* de Tolstoï, Emile Zola écrivait : " L'argent pourra disparaître, le travail deviendra alors la nécessité, la seule raison d'être de chacun. Mais ce n'est pas un homme, ce n'est pas même un million d'hommes qui déterminera cela. L'évolution sociale s'achèvera à son heure, lorsque les forces historiques le voudront bien ". Or, Tolstoï et Zola ont devancé tous les deux cet achèvement. Alors que Tolstoï est parvenu, à l'aide d'une volonté tenace infiniment altruiste, à appliquer le collectivisme agraire de Henry George, Emile Zola, à l'issue d'une lutte opiniâtre où il prodigua le meilleur de ses forces, est parvenu aux confins de la plus admirable des théories de Fourier : celle du *travail attrayant*. Il y a d'ailleurs plus d'un point entre les deux doctrines et si George n'est pas éloigné de penser comme Fourier, le Luc de M. Emile Zola, intellectuel, apôtre et sociologue, n'est pas sans ressembler, par le dévoûment aux idées qu'il aime, à ce prince Dimitri Ivanovitch Neklhudov qui fait dans un dernier et suprême effort de libération morale avec les biens des riches, abandon de ses terres aux moujiks surpris. Aussi dans *Résurrection* de même que dans *Travail*, l'humanité semble devoir être conduite à une possible amélioration sociale par un être d'exception : Dimitri ou Luc, un aristocrate des hautes classes ou un individu de l'élite, un savant ou un organisateur. M. Jaurès ne pense point exactement que la révolution sociale future ni que les transformations économiques soient aussi uniquement attendues de l'effort d'individus d'élite. Il veut, comme Proudhon, que, " le travail impose la loi au capital ". Et non point que le capital, capital d'argent ou capital de pensée, délègue l'un des siens pour organiser la société nouvelle, ou pour jeter les jalons d'un nouveau système de répartition des instincts et des aptitudes dans le partage immense des besognes et des œuvres : " Il faut se rappeler toujours, écrit-il, et toujours répéter que c'est dans la classe prolétarienne elle-même qu'est la grande force de libération. Le livre de Zola, si riche de pensée et d'action, serait dangereux s'il endormait un instant l'âpre effort, s'il émoussait le vigoureux instinct de classe des prolétaires... ". Le grand romancier semble avoir prévu l'objection. M. Jaurès l'avoue. Et il ajoute : " A la fin de son livre, quand Luc, le grand organisateur social, et Jordan, le grand inventeur s'entretiennent une dernière fois, avant de mourir, de leur œuvre et de l'état du monde, ils apprennent sans trouble qu'ailleurs c'est par d'autres chemins, par l'action politique ou révolutionnaire, par le collectivisme, par

l'anarchisme que l'humanité est sortie du vieux monde ". On avait dit que M. Zola avait limité à la seule Crêcherie ce fructueux et splendide essai de travail communiste. On voit que c'est une erreur et que Jordan et Luc ont perçu alentour de Beauclair, le travail sourd de tout un monde.

Leur idée franchissant les constructions neuves de la Crêcherie, s'est étendue au delà de son enclos d'Arcadie et c'est, par delà l'humanité réelle en attente et en espoir, qu'elle est allée rejoindre la grande idée de Marx et celle d'Engels. Il n'y a donc point que de l'utopie dans l'ouvrage nouveau d'Emile Zola.

EDMOND PILON,
La Plume, 1er août 1901.

Index Bibliographique

TRAVAIL. — *Les Quatre Evangiles. Travail* par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz), in-18 jésus de 671 pp., couv. impr. (1901).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier du Japon, à 30 francs, et 200 exemplaires sur papier de Hollande à 20 francs. Ces exemplaires de luxe ont été seuls tirés sur les caractères mobiles, après réimposition, et forment deux volumes in-8 carré, couv. impr.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 24 mai 1901, sous le n° 4647.

En 1902, année de la mort d'Emile Zola, le catalogue de la Librairie Fasquelle porte : *Travail :* 77e mille. En 1928 : 109e mille.

Acheve

de typographier

d'imprimer et de brocher

le vingt-huitième jour de septembre

mil-neuf-cent-vingt-huit

dans les nouveaux ateliers de

FRANÇOIS BERNOUARD

10, rue Lebel, 10

Vincennes